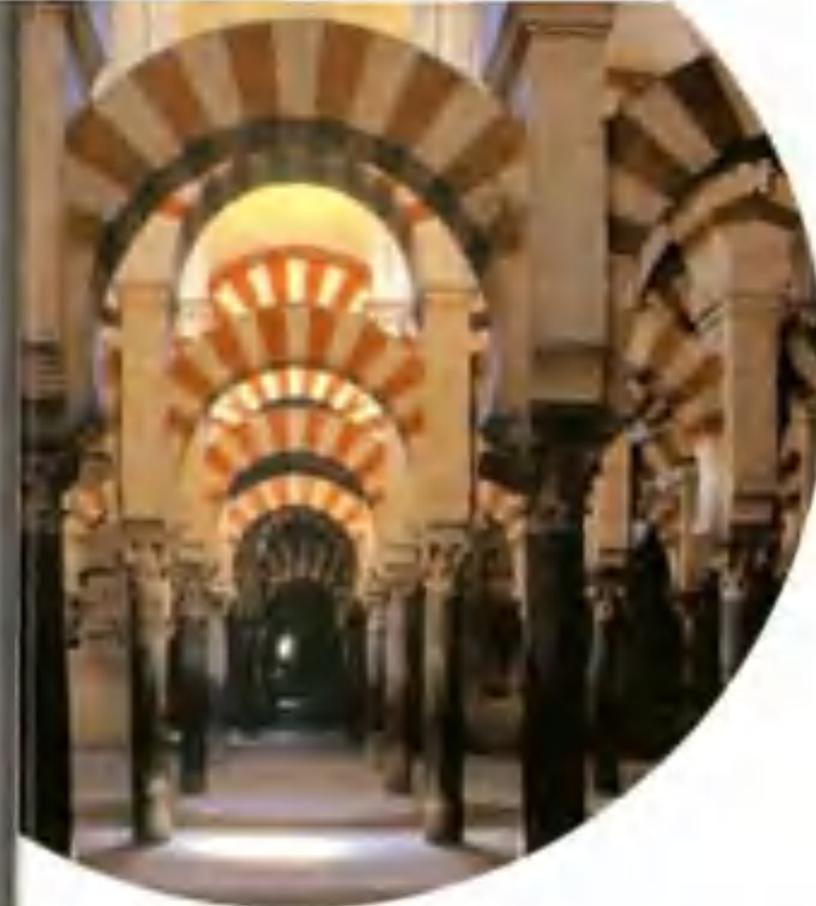


Alors que l'Europe se débattait dans un Moyen Âge de conflits et de blocages, le monde arabe était le théâtre d'une admirable civilisation fondée sur les échanges économiques, intellectuels et spirituels. Dans toutes les disciplines – mathématiques, astronomie, médecine, architecture, musique et poésie –, les Arabes multiplièrent les plus prodigieuses réalisations.

Passant par l'Italie, la Sicile, l'Espagne et autres territoires soumis à la domination ou à l'influence arabe, par l'entremise des grands princes, comme Frédéric II de Hohenstaufen, ou par le canal de nombreux voyageurs (négociants, pèlerins, croisés, étudiants), les réalisations de cette prestigieuse civilisation ont peu à peu gagné une grande partie de l'Europe où elles jouèrent un rôle déterminant dans l'éclosion de la civilisation occidentale.

Sigrid Hunke brosse un tableau saisissant de cette rencontre entre l'Orient et l'Occident. L'influence décisive de la civilisation arabe – influence trop souvent passée sous silence, sinon ouvertement contestée – est enfin mise en pleine lumière.



Sigrid Hunke Le Soleil d'Allah brille sur l'Occident

Espaces libres

Albin Michel

Albin Michel

« Philosophie »

**Colloque - Espace 3000 - dirigé par Jean-François
Millaud et Jean-Louis**

**Colloque de Philosophie
dirigé par Jean-François
Millaud et Jean-Louis**

**Colloque
dirigé par Jean-François**

Albin Michel

**ALPHABÉTIQUE UNIVERSITÉ ASSOCIATION
de la Philosophie de la**

© 1980 Université de la Philosophie de la

Alphabétique

© Albin Michel 1980

Albin Michel 1980

© Albin Michel 1980

militaire le flambeau de la civilisation qu'ils ont donc tenu une période splendide dans les âges lointains, un rôle des Grecs, qu'ils tiennent en votre jugement l'honneur plus d'être tenus le plus d'avancement que les Français, qui l'ont imité? De ne leur accorde une certaine supériorité qu'en faveur de leur rôle vis-à-vis des Grecs; ce n'est pas que ces travaux à l'Occident les notions des Anciens. Cette simple plume qui prétend rendre hommage au service que les Français ont rendu à l'Occident ne résiste en fait qu'à les amoindrir en réduisant leur rôle à celui de simples intermédiaires sans en jurer l'existence l'essentiel de leur œuvre.

C'est si ce n'est pas seulement d'écrire cette histoire historique sans excès, et au temps où nous sommes dans l'empire d'être l'un de nous, de donner, de susciter les vives lumières éclairées par la religion, de leur preuve d'une plus grande utilité et, par-dessus les questions de science, de porter notre attention sur les livres français.

Se peut-il prouver trop tôt pour rendre justice à un peuple auquel, par plusieurs raisons, nous avons rendu son droit à un jugement objectif et équitable, dans tout avants systématiquement dénué de remarquables réalisations, dans tout avants unique et constant la contribution essentielle à notre civilisation? La nature des rapports entre l'Occident et le monde arabe depuis la proclamation de l'Islam jusqu'à nos jours mérite de la part européenne à quel point les sentiments et les passions peuvent dicter la façon d'écrire l'histoire. C'était chose compréhensible en un temps où toute influence biblique était considérée comme admissible pureté que dangereuse. Mais ce point de vue, valide sans doute au Moyen Âge, ne devrait plus avoir cours aujourd'hui. Or il est certain qu'une sorte de machine d'origine religieuse, maintenant le plus souvent mais profondément avoué en nous, limite notre horizon et nous empêche à l'égard d'orientaux auxquels la propagande a inséré l'aspect d'Occidentaux, d'adhérer et de sentir. Tout simplement parce la controverse scientifique actuelle sur la simple question des rapports du monde * a pu nous donner une idée de la répulsion que nous éprouvons toujours à admettre l'existence d'un héritage arabe et des raisons que cette répulsion peut contre dériver au xix^e siècle.

Reconnaissons du moins qu'un très controversé s'a été pou-

voir que parce que nous sommes nous-mêmes à l'Occident, tandis que l'idée d'un jugement équitable se trouve peu à peu en déclin.

De moins du monde arabe, qui ont été déjà à cheval la face du monde, prouvent le rôle qu'il est devenu nécessaire d'attribuer. Ne serait-il pas temps de leur donner un statut, modifié de ce qui leur est, sur ce qui nous les, sur ce que nous avons de commun?

Cet ouvrage parle des « Arabes » et de la civilisation « arabe », non de la civilisation « islamique », car il est certain que non seulement les chrétiens des pays des parles et des Sémites ont contribué à cette civilisation mais qu'en outre les peuples des plus éclatantes réalisations de celle-ci se sont profondément efforcés contre l'Islam orthodoxe. Et c'est, les résultats des éléments qui constituent le plus spécifique de cet univers spirituel existaient déjà dans le caractère de l'Arabe des temps préislamiques.

Le présent ouvrage parle de l'« Arabe » et de la civilisation « arabe » en dépit de ce que les créateurs de cette dernière n'ont pas tout fait en faveur de cette culture qu'Hérodote dépeint déjà sous le nom d'« arabique », mais également Perse, Indien, Syrien, Égyptien, Berbère et Védique. Car tous les peuples auxquels les Arabes avaient imposé leur domination étaient une fois par une langue et une religion communes, la langue et la religion arabe, que par la même prouvent empêcher dans le système grec arabe les avait marquée, d'où leur unité culturelle d'une splendeur éternelle.

Cet ouvrage parle donc de la civilisation arabe comme en parle de la civilisation européenne. Il ne qualifie pas plus de « Perses » un An-Rai ou un Ibn Sina (les deux l'un des belles perles islamiques depuis les premières en pays arabe) qu'un se souvient à qualifier d'« Allemand » l'ex-président des États-Unis d'Amérique, Dwight D. Eisenhower.

Cet ouvrage a pour but de s'acquiescer envers le monde arabe d'une très ancienne dette de reconnaissance. Et si, pour ce faire, il traite d'un grand nombre d'influences directes ou indirectes de la civilisation arabe — quoique les preuves fondamentales les être toutes — cela ne signifie pas non plus que nous nous lui devons tout. Et cela ne signifie pas non plus que nous soyons à négliger ou à minimiser l'importance considérable des influences grecque et romaine, chinoise, indienne ou

* La posture ouverte du Moyen Âge (N. d. T.).

juive. Pas plus d'ailleurs que tout au contraire à voler l'éducation propre et la rigueur du génie des sages germaniques et romains qui servent point dans les appâts étrangers de quoi se réaliser eux-mêmes. Beaucoup de malins ontent le grand tagis de la civilisation. Chacun d'eux contribue au travail romain, et a droit de se fait à notre gratitude.

LIVRE PREMIER.

L'ARRAISONNEMENT DU QUOTIDIEN

Sur une table de bois, un homme, assis, regardant les choses d'un air triste.

WELMAN vers FRODOGARD,
Pereuil.

Des temps arabes pour des gens arabes.

Permettez-moi de vous servir à prendre quelque chose dans ce café, chère madame! Enlever dans votre journée et votre place sur le café au milieu d'un grand café arabe. Le café s'empresse de vous servir une tasse de café avec deux petits morceaux de sucre, à moins que vous ne préfériez une tasse de finissade bien glacée, ou encore un peu d'alcool! Non? Mais vous accepterez certainement une tasse aux épices et aux herbes!

Mais bien sûr, chère madame, vous êtes aujourd'hui mon invité! Puis-je vous offrir pour commencer un café à l'arabe? Je suis sûr que des épices feraient une tasse bien agréable. Et que pensez-vous d'un morceau accompagné de riz et de légumes aux épices? Pour le dessert je me souviens trop vous recommander un gâteau à la crème d'arabes. Et pour finir la soirée j'en ai une. Mais, je vous en prie, installez-vous sur le divan.

Pourquoi, chère, ne vous sentiriez-vous pas parfaitement à l'aise, dans une table et qui vous entoure comme tout ce que je vous offre se trouve sur la table des arabis. Depuis longtemps les arabis qui sont partie de notre civilisation, et cela bien que nous les ayons empruntés à un monde étranger à partir le mot arabe? Le café qui vous sert quotidiennement de stimulant, la nourriture que vous vendez et achetez.

la terre sans lequel vous ne sauriez aujourd'hui connaître les maux, la divinité et la mort, la justice et le malin, c'est aux Arabes que vous devez de les connaître. Et ce n'est pas moi! Dans la première moitié du monde s'étaient ces articles parce que leur nom se fit le même pour nous, *Jugement, vengeance, punition, etc.*

Rien d'étonnant, me direz-vous sans doute, à ce que certains mots originaires des pays chauds (notamment certains aliments ou boissons) nous viennent de l'Orient; et pourquoi, dans ce cas, ne conservent-ils pas leur appellation d'origine?

Et lorsque vous avez vu, moi par la figure, vous vous fendez sur le mot, le dicit, l'écrivez ou dans l'air, vous m'assurez que n'appartient quel estant aurait reconnaître l'origine étrangère de certains mots étrangers. Mais savez-vous que, sans le vouloir, vous avez employé un autre mot arabe, un terme issu de son d'Allah (jam que les Arabes nous ont appris, l'émissaire d'Al-Houm al-Kachid l'ayant, dit-on, introduit à la cour de Charlemagne), qu'à l'heure vient de moi (en cet) et que le mot qui que vous avez employé vient de moi qui signifie tout simplement : « Il est mort? Alors, vous voyez : échec et mat!

Savez-vous en outre que les mots de musulmans que vous voyez dans ce magazine portent aussi l'emprunte des Arabes? Quant aux toiles exposées dans cette vitrine, en dehors des données, des mensurations, de valeurs numériques et diverses, vous pouvez lire votre choix entre la robe égypte, le gilet distingué, la robe chatoyante et le drapeau romain (de la ville de Damas), qui étaient à moi vous tous ces genres de produits depuis le jour même jusqu'au jour en passant par l'empire et le christianisme. Alors de délicates invites à nous retourner de ceux auxquels nous devons des toiles aussi utiles que précieuses sous leurs couleurs belantes, c'est-à-dire aux Arabes.

Savez-vous que lorsque vous marchez dans une plantation ou une vignette, vous y recueillez quantité d'« leventons » arabes? Un simple coup d'œil aux caisses et aux barques du douane suffit à vous en convaincre; y voir y verrez de la sauge, du corail, de l'orange, du citron, de l'orange, de la brunoie, de l'ail, de la noix, de la noix, de la sauge, de l'ail et bien d'autres genres arabes dont vous avez quelquefois entendu. Sachez-vous que nous désignons encore tous nos mots arabe de l'air? Je vous le dis, nous connaissons nos angles, que l'air, le pays, le fait et l'usage sont autant de nous arabes!

Vous ne sauriez donc être plus longtemps que la grande ombre de nous arabes qui hantent votre langue désignent des articles d'usage courant dont les Arabes nous ont dérivés. Les Arabes. Ni que ces articles aient appartenu à nous via quelque chose, mais toujours, nous les par nous-mêmes, mais toujours dérivés que l'ont dérivés nous-mêmes, catholique par le soleil et le parfum, ni que certains leur soient d'être plus nous et plus honteux en même temps que plus triste de confort et d'honneur.

Un Occident indigne à l'ombre du commerce mondial.

Nous sommes en l'an de grâce 1877. Longtemps la côte méditerranéenne de la France une galère double le cap Gris-Nez et fait tout vers le nord-est. Comme 1848 à Bordeaux et à Rouen, elle va décharger à Livourne et à Biarritz y précieuses cargaisons suite avec une d'huile d'Andalousie, mais aussi d'huile d'olive pour le chauffage, de figues et de vin de Malaga, de poivre et de café. Cette galère transporte également, à la tête de l'ambassade du sultan Al-Hakim II de Constantin, Saïd Ibrahim ben Achmed et-Tartouchi.

Cette ambassade doit en elle rejoindre en Saxe la cour de « Hosto », l'illustre empereur romain d'Occident. Car, contracté de Rome où il a assisté au mariage de son fils avec Thérèse, fille de son l'empereur grec Romain II, en même temps qu'un épousailles célébrées de leur couronnement, l'empereur du Saint-Empire romain Othon III le Grand, vient d'arriver à Quedlinbourg dans la Harz. Le vainqueur de la Lech, rénovateur de l'empire d'Ottonien, est au zénith de sa puissance et de sa gloire. Des émissaires du Danemark, de la Pologne, des Slaves, de la Bohême, des députés de la Colombie, de la Bulgarie, de la Hongrie et de l'Italie se présentent dans le château impérial de Quedlinbourg pour rendre hommage au plus grand souverain de l'Occident.

Au début d'avril, l'empereur transfère sa cour à Merseburg. Et c'est là que, partie d'Espagne et conduite par Ibrahim ben Achmed et-Tartouchi, la délégation du « Soudan » des Turques vient lui rendre le premier prince de la chrétienté.

L'empereur Othon III s'ouvre un précieux accord à ses hôtes arabes et accepte leurs présents, les plus précieux qu'il ait

l'Occident, l'ignoraient les usages de la civilisation jusqu'à l'Asie, les usages, occupés formellement l'or, le sel et l'ivoire de biens méprisables, étaient scindés du même coup l'ancien Islam de civilisation.

Les conquêtes ont ouvert l'indépendance. La victoire de l'Islam des premiers l'existence d'un monde ouvert depuis un millénaire et plus vers l'Occident. Passé à l'apogée islamique, l'Occident abaisse un rideau de fer derrière lequel il n'est jamais véritablement pour plusieurs siècles. Le monde entier mondial arabe se dressa pour la première fois « en tant qu' » l'Occident », contrainquant celui-ci à s'adapter¹⁸.

« Que fut sa aventure en Syrie et en Égypte ? Telle fut la sévère consigne édictée par Rome et Constantinople. La propagande accomplie son œuvre de schisme. Que des chrétiens passés sans incident continue d'être en possession de Saint-Basile, que le sultan émirat al-Bachid vint préférentiellement la remettre à l'empereur Charlemagne par l'intermédiaire du Patriarche de Jérusalem (jusqu'à continuer de remplir librement ses fonctions) les chefs de la Ville sainte et lui ont interdit la possession des lieux saints, voilà qui n'empêche pas d'écarter au même instant les « infidèles » de proférer sur même Jérusalem, cela afin d'effrayer les braves chrétiens et de leur enlever toute volonté de voyage. Cependant que, y compris l'Italie et la Chine, l'immense Orient restait ouvert aux marchands arabes, ceux-ci n'éprouvaient véritablement pas la nécessité de commercer avec l'Occident. Aussi ne furent pas les marchands qui cherchèrent à élargir les aires de l'Europe médiévale, mais seulement les pirates.

Les ports par lesquels pénétraient les marchandises venues d'Orient sous domination étrangère, et même les ententes, vides les rives de Corinthe où le titre existant ne peut plus sur la table que de faits simples aux choses. Plus le moindre égyptien pour préparer du poisson, du gibier, du vin ou même de la soie, l'usage même de ce qui jusque-là avait alimenté l'existence. L'État même de négociation a disparu : il ne reste plus que à séparer. Le poisson passe le port ou l'île et en circulation. Bien rarement en pièces d'argent. Quant à l'or, il ne passe plus dans aucune main. L'existence s'est faite partie, sans se séparer.

Les églises elles-mêmes étaient et prière de l'occident. L'ivoire, le sel et l'huile d'éclairage sont désormais produits inestimables. A l'avenir, on utilisera un « or » et « la » des articles savants. Bénéfice en est réduit aux modestes présents de son unité de Rome qui n'ont pas préparé un peu d'attention sur une poignée de canalisés, jusqu'à un peu de courtes armées ou quelques déclarations de bonne foi d'un banquier arabe, articles qu'on peut peut-être avec vous proposer dans la métropole chrétienne.

Revenu les juifs, en effet, qu'ils soient négociants en gros ou artisans des Carolingiens, mais surtout encore un schisme de liaison entre l'Orient musulman et l'Occident chrétien. Il n'est pas de leur côté où ils ne recourent des corollaires même tout près à leur venir en aide. En outre, comme le remarque Ibn Khaldoun qui était vers l'an 1000 chef de la police et des ports de l'Irak : « Ils parlent le persan, le syriaque, l'arabe, le grec, l'espagnol et le slave. Ils vont de terre et de mer, ils vont d'Occident en Orient et d'Orient en Occident, traversant l'Espagne et gagnant l'Égypte par Crète. Ils transportent d'Occident en Orient des épices, des esclaves, de jeunes garçons, de la soie [de Byzance], des fourrures et des épées. Ils s'embournaient en pays lointains sur la mer Méditerranée et poussaient jusqu'à l'Inde [sans être aux environs de l'actuel Port-Saïd]. Au retour, ils emportent de la muscade, de l'ivoire, des corailles, de la cannelle et autres produits des pays d'Orient. »

Mais pour l'Europe ce ne sont là que des gouttes d'eau dans le mer. Le commerce des marchands ne peut s'élever au-delà de ces profits qui, au « marché noir », atteignent des prix exorbitants. Voilà pourquoi l'histoire a d'occidentaires mêmes de s'étonner de la puissance d'épices orientales dans la ville de Mayence.

En fait, les pays chrétiens se trouvent, à nos yeux, en marge d'un commerce oriental des plus florissants qui, par-delà la zone Caennaise, remonte le cours de la Volga et s'étend jusqu'à chez le Nord polaire, touchant toutes les côtes et lies de la mer Baltique. Le sol des pays nordiques sous a continué des milliers années de milliers de pièces de monnaie arabe des 10, 20, 30 et 40 sels : autant de témoins du rayonnement mondial de la civilisation arabe et d'un commerce qu'aucun passage religieux n'entrave. Les promesses de ce commerce étaient

¹⁸ Les notes aux pages 10 et 11 de ce volume.

les Vikings du Nord-est qui, en d'ambitieux expéditions, descendent du Norvège, d'Islande, de Suède et du Danemark pour pénétrer fort avant en Occident. C'est ainsi qu'un flottille est un puissant flot dans les vastes étendues de la Russie, laquelle doit son nom à ces navigateurs d'autant qu'on appelle Mer du Nord.

Commerce et agriculture tout à la fois, la Russie de grands occupants : Novgorod, Kiev. Les best parvenus jusqu'en la limite Thulé déclin, forêts, patures d'argent, cacaï, soie, soie, soie et épices originaires des provinces arabes. En même temps ils exportent aux Arabes de l'ambre jaune, des fibres de balais, de la cotte de poisson, du bois d'Inde, de l'écorce de bouleau, des soies vivants pour le chape, des bœufs de couleur noir et d'autres quantités des plus complètes fournitures. « Non seulement à des fins de castor et de la minérale en quantités telles qu'on ne pouvait les dénombrer; et tout d'ambition qu'il était impossible d'en estimer la valeur de valeur sans; et des positions autres jamais forcé; des ports de l'Asie qui facilitent la charbon à combler comme le jour lorsqu'il y a l'abondance de la nuit. »

Toutefois, isolé entre l'empire des Russ, l'empire arabe et l'empire romain d'Orient, attend l'événement du Khazars. Depuis des siècles il a servi les juifs charniés du Proche-Orient, et ce sont des côtes de commerce juive qui regardent sur ce peuple composé de juifs, de chrétiens, de musulmans et de païens. Sur la mer Caspienne, tel est capitale centrale l'ambassadeur de la Volga, ce qui est d'une importance primordiale pour son commerce, car l'empire riche de cet État repose sur les droits de transit et de douane qu'il prélève sur les marchands d'où qu'elle viennent.

Depuis que l'empereur Otton 1^{er} a été définitivement hors d'état de faire les bords magyars qu'il dévotaient le continent, un remède de puissance et florissant commerce arabo-oriental a finalement refusé à se fayer en chemin, par-delà l'État des Khazars et celui des Norvèges et verser jusqu'aux montagnes et aux villes d'Europe centrale. Car de grandes routes commerciales existent déjà jusqu'à Prague, comme nous l'apprend le juif Ibrahim ibn Yacoub qui, à l'issue d'un voyage à travers les pays slaves, arrive à Meisburg dans le « roi des Saxons Haruo » en même temps que les ambassadeurs d'Al-Makum II, « Venuit de Géorgie, les Russ et les états arabes à Prague avec des marchands, tradis que des marchands, des juifs et des Turcs viennent chez eux postures de marchan-

dans et de gibets de minérale construits pour les usages des usages de l'Asie et diverses fournitures. »

Pour être tout de les Russes arabes, sous des Pragues, qui ont apporté à l'époque les livres confectionnés et les sommes plus de monnaie qui en l'an 1030 arrivait le don d'Alphonse XI grandement l'Arabe Tarouché, lui rappelant sa terre natale en plein état d'un pays étranger et lointain.

Venise entre la Russie,

Cependant, à l'ère des progrès de l'Occident, commence à s'élever pour le commerce une petite puissance qui va, sur sa route, surpasser la plus prodigieuse des victoires. Metamorphose, ville bâtie au milieu des lagunes de l'Adriatique; isolée par les grands états et la mer, va remonter sur les bords du Rialto sous le nom de Venise, non que prodigieux dit les son patron saint Marc dont les moments ont été classiquement notés d'Égypte. Sa situation géographique la tourne tout naturellement vers le commerce. Celui-ci, limité d'abord à son port de char, le sel et la pêche, va très vite connaître un triomphe sans précédent. Les excellentes serres de la ville sont d'une part une source de commerce et de l'autre les marchandises d'Orient et d'Occident qui en font l'objet. Sa victoire? Une libération richesse, surtout en Occident et presque égale à celle des Arabes.

Par suite de l'extension de l'Italie, la mer connaît une frontière entre deux mondes, et c'est Venise qui jette un pont entre eux via de nouveaux passages à l'Orient d'abord de ses toitures, tout exprès sous son nom d'Occident, un Occident indigent.

Venise est en effet rattachée à l'empire d'Orient, et rebelle, juchée sur mer, a su maintenir la liberté de ses communications avec ses ports d'appel italiens. Mais l'empereur de Constantinople est loin, tandis que celui des Francs est désagréablement proche. Les deux souverains solitaires également les bords de Venise, par la menace au homme. Mais Venise joue adroitement sur les deux tableaux, et grâce à ses habilités de haute gravité à chaque occasion un déclin de plus sur le voile de l'indépendance jusqu'au jour où son drapeau finit d'être à égal avec les autres princes de la terre.

C'est là que Venise, comble d'opulence, prit enfin sa

permeure de porter ailleurs ses regards; grâce aux multiples condamnés de ses navires en Méditerranée, elle va s'imprimer ses ports arabes dont la richesse est manifeste. Et cela, bien qu'il se convienne entre à nos yeux chrétiens d'espérer en relations avec les infidèles. Mais cette Naples ou'elle hésite à donner aux Arabes est elle trop de main, pour ne pas dire plus, les de leur conquête de la Sicile? Pourquoi n'a-t-elle pas conclu des accords avec les Sarrazins contre Gènes, et Naples, encore elle, ne s'est-elle pas alliée à eux contre les rivales Amalfi? Et de leur côté, les navires d'Amalfi n'auraient pas été jusqu'à attaquer la côte romaine avec ceux des Infidèles sans qu'une telle menace d'excommunication papale réussisse à les en détourner? Or, il s'agit surtout tout ce point Venise d'une action véritablement politique! Et d'ailleurs le commerce est-il quelque chose à voir avec la religion? Et quel cette même souveraineté des mers devrait-elle être impliquée dans la dernière politique du vieillard incertain du Doge?

Devait-elle se soumettre passivement et simplement aux tracasseries de la commission qui, sur l'ordre de l'empereur Jean Trébizonde, fouille les navires pour à quitter le port du Bosphore d'embarquer que les cargaisons ne comptent ni armes ni bois? Sans doute la culture du boisier qui ont débordé les toits récents attaqués du calife des Fatimides ne peut-elle être plus fertile que celle qu'il éprouve à l'empire des Vénitiens qui — il le sait de source sûre — soutiennent les Infidèles, ses ennemis, par des fournitures d'armes et tout de bois destiné à la construction de leurs navires de guerre. Il va jusqu'à tomber de brûler corps et biens toute galère à bord de laquelle on découvrirait de la marchandise de contrebande!

Les Vénitiens toutefois n'ont pas la moindre envie de se laisser trancher une tête qu'ils sont précisément en pays de pour l'établir sur un coin de velours et de soie. Afin de prendre l'empereur de vitesse, le doge décide de tout. Il se hâte de promulguer un décret interdisant la vente des armes tout peins de soie, et surtout celle du bois à des planches dont la taille se devra pas excéder cinq fois un demi-pied (mesure non napoléon!) ainsi qu'une longueur, et coudes et barquets. Le doge l'empereur d'ailleurs de déclarer à la commission de contrôle qu'en vérité le bois n'a jamais tenu une place importante dans le commerce vénitien et que surtout nul n'a jamais songé à en vendre au calife! Sans doute, peu avant l'arrivée de ces messieurs de Constantinople, trois navires ont-ils été

la mer avec une cargaison de bois en grumes... mais deux d'entre eux venant vers Maltefa et l'autre chargé que le capitaine fait route vers la ville sarrasénique de Tripoli. Or, ce n'est que par charité chrétienne envers les ouvriers de port, des hommes si braves, qu'on a donné l'autorisation de débarquer, sans pas question d'enlever la moindre parcelle au Levant!

D'ailleurs, les dévots arabes du 7^e siècle commencent le fait : Venise, Amalfi, Palerme et Messine commencent avec les Arabes d'Afrique du Nord, De Maltefa, du Soudan et du Golfe, leurs galères introduisent en Europe de nouveaux produits d'arabes, étoffes noires et vêtements bien noir. A Moite Gando et dans certains moments ou égales de la péninsule apennine, on peut même admirer de nos jours certains produits précieux qui ont été venus de ces pays arabes.

Mais le Nord reste privé de ces marchandises. Car qui leur ferait franchir les Alpes?

C'est ainsi que deux événements capitaux vont profondément modifier la situation.

En 451 d'abord, Byzance met fin à la domination arabe sur le Crète. Le route du Levant est donc libre et nul accord impérial ou papal n'a plus détourné de rien et empêcher quelconque de renouer des relations d'affaires avec les Arabes de l'Orient, ni de tirer profit de l'étendue de leur commerce et de l'approvisionnement constant de leur richesse. C'est ainsi qu'en 551 le sultan Pierre II d'Arabe marque son retour en son pays par l'envoi de délégations auprès de tous les princes arabes dont il veut à se concilier les bonnes grâces ou l'union de Venise. Et bientôt les navires de commerce visitent et pénètrent abondamment également en Syrie et en Egypte. Le calife fatimide Al-Mouctadir, ainsi des chrétiens, va jusqu'à conclure tout un traité de réconciliation sans péchés et sans marchandises.

Cette mesure se justifie, car chaque année, depuis septembre, passe que le genre d'acier contracté à côté, des convois de navires quittent leur port d'attache sicilien et, quatre ou cinq semaines plus tard, jettent l'ancre au Levant. Et ce n'est pas avant le milieu des printemps que les voiles noires de nouveaux hindes pour le voyage de retour. Les marchands peuvent donc eux l'acier au Crète. Et Syrie et de Palestine ils peuvent jusqu'à Bagdad, vers l'Arabie péninsulaire, à Arabe qu'il n'aillera directement au Calde ou à Alexandrie, la sé aborder, en partant de l'Inde et de Malabar, le trafic des perles, des épices, source de substantiels profits. Ce post-

qu'il les Croisés envoyaient plus tard à leur tour de se reconquérir la Palestine en Egypte.)

Quelque chose peut-être par contrat de rentrer sur le même sol sans prolonger par là ses relations plus que quelques années. En tout cas, il n'est pas de marchand vénitien ou génois qui ne passe ses années les plus de l'année parmi les Arabes, à l'instar du malin coup à leur mode de vie et à leur civilisation. Avant, lorsqu'il s'agit de bord de son métier, ce marchand remporte-il vers sa patrie plus que la carapace sèche d'une troupe, que la crosse de Syrie, la toile d'Asioché, la verrerie et la céramique de Tyr, les pains de sucre de Tripoli; plus que le poivre, le canari, le noix muscade, le coriandre, l'ynamon, la sauge, l'indigo, l'ailon et le bois de santal obtenus par les comptoirs égyptiens.

Tandis que grâce à cette première série d'événements le commerce a repris avec l'Orient, Ordon 1^{er} de son côté, par sa victoire sur la Lete en 1055, a définitivement écarté la menace constante d'invasion des hordes maures et rendu ainsi la sécurité aux agglomérations et aux routes d'Europe. Les cols des Alpes deviennent alors des voies fort fréquentées. L'empereur accorde le droit de tenir marchés et de tenir assemblés tous les ans de localités situées tout au pied des Alpes qu'entourent du lac de Constance et le long du cours inférieur du Rhin. La route est libre désormais qui permettra aux marchandises européennes à Venise de s'élever vers le nord.

Mais il, pour y vendre leurs marchandises, les Italiens parcoururent en effet la Bourgogne, la France et la Flandre, ce qui les voit guère par venir en Allemagne. Quant aux Juifs, ils se contentent de plus en plus dans un rôle secondaire d'auxiliaires ou de courtiers, achetant et revendant cherement, détail ou en détail d'occasion. Les marchands allemands prennent alors l'offensive. Ils franchissent le Septentrion ou le Grand-Saint-Bernard pour gagner la vallée du Rh, entrant ainsi aux marchandises d'Orient un énorme débouché.

L'objectif essentiel des marchands allemands est, bien entendu, la République de San Marco. Qu'ils viennent de Constance, Schwabhouse, Ravensburg, Regensburg, Nuremberg, Augsburg, Ulm ou même Cologne, tous sont attirés vers le plus grand entrepôt européen des précieux marchandises arabes. Ils arrivent en si grand nombre qu'à l'instar de toutes les églises qui depuis longtemps ont à la disposition des marchands chrétiens des fondats perchés, la République de Venise leur

observe d'un ébahissement où ils passent à la fois les yeux et halètent leurs affaires. De, à Venise, ce genre d'insolennement porte le nom que les Arabes lui donnent chez eux. Le Fondock des Allemands, Fondock dei Teutoni, bizarrement approuvant à l'État, correspond simplement à la pièce d'habitation qui sert surtout d'habiter hommes et bêtes, un four privé et les locaux nécessaires aux occupations professionnelles; entrepôt et magasins de Venise. Une petite volée en soi.

C'est là en quelque sorte la tête de rigue de tous les marchands allemands. Lorsque Conrad Einseger, de Nuremberg, arrive, à Venise, c'est au Fondock dei Teutoni qu'il devra loger, c'est là qu'après avoir acquis son droit d'entrée il vendra ses exportes, ses produits de spéculative, ses fourrures et ses articles luxueux. Quel sera son — à l'usage de ce qui se fait chez les Arabes — il ne pourra s'élever sur marchandises que toute la surveillance du délégué officiel du gouvernement, le *malik*, homme expert en tout de marchandises. En outre, et toujours en présence du *malik*, l'homme de Nuremberg devra alors annoncer ouvertement le montant de sa recette de marchandises; connaître et décrire de toute sorte, détail et vêtements touchés d'or et de soie.

Car la base même de commerce avec Venise ne peut s'élever que moyennant la scrupuleuse observation d'un règlement des plus stricts. Si Conrad Einseger peut en effet transporter ses marchandises à Nuremberg, il ne peut en revanche venir la moindre once de Venise. S'il a le droit d'observer depuis les légions de son fondock les mille des navires qui arrivent de Tyr, Alexandrie, Moucha, ou Osm, il n'est par contre nullement autorisé à s'approcher des bâtiments à l'ancre. Il lui est défendu d'échanger le moindre mot avec les équipages. Par plus qu'il a le droit d'approcher, sit-ce à portée de voix, un marchand de Bourgogne ou de Bohême, de Milan ou de Florence. En conséquence, Venise s'empare à l'acheteur de marchandises allemandes qu'il l'instinct de ses murs et à ne pas élever d'habitat voisins sur le sol allemand. A l'instinct de ses propres instincts naturels et dans l'Adriatique, elle se élève à face chaque le site d'insolennité entre l'Orient et l'Occident. Voilà donc le style de Ven, et Venise elle-même que son être l'observent; elle s'ignore pas, en effet, que c'est en elle que réside le secret de sa puissance.

La République de Gênes en revanche, encore plus libérale, plus générale. Son commerce avec l'Orient, loin d'être un

monopole d'État, ce qui sur l'initiative privée. Aussi, comme exemple, Gênes est-elle devenue un royaume par ses cotons que leur aspect d'exportation tombe vers l'Espagne, l'Afrique du Nord ou le Levant.

Il n'aurait donc qu'en fin de compte les épices arabes sont parvenues à la zone de la médiane, de la puissance et de l'insécurité économiques. Il est certain qu'avec le primat nouvelle prospérité de l'Occident sort des souffles arabes.

L'absence de marchands d'Orient avait engendré le manque de commerce et la disparition des marchands en même temps que l'arrêt de la circulation de l'or. Dès l'instant où les relations avec l'Orient avaient été rompues, l'Occident était tombé au stade rural. Aussi la réapparition du papier, de la monnaie et du sucre d'Orient va-t-elle faire plus que compenser le palan et améliorer la soupe aux choux des Occidentaux. Dès le retour des marchands d'Orient, les petits marchands ruraux, qui, avec leurs chèvres et leurs vaches, leurs porcs et leurs vêtements sales à domicile, avaient suffi à couvrir les besoins locaux, vont faire place à des fibres et à des concepts répondant aux exigences les plus ambicieuses, on se prendra une fièvre de marchands venus parfois de très loin. La richesse ne va cesser de s'accroître et avec elle, les palais, les châteaux et le luxe. L'argent se remet à circuler, engendrant sans effort de sang une véritable révolution sociale.

Il est absolument certain que jamais Venise ne serait devenue ce qu'elle devint sans son commerce avec les Arabes. Sans leur caravane et leur chemin, sans leur argent et leur intelligence, elle n'aurait jamais pu occuper le place de puissance maritime géométrique de l'Occident. Ajoutons à cela qu'elle aura largement profité des circonstances qui lui amèneront la gigantesque affaire de transport des livres de la Terre sainte.

En effet, le jour où une tribu maigre féroce, tel un ouragan, sur les pays arabes, elle est brutalement fin à la fois au règne du génèreux Al-Mozanar et à l'extrême puissance dont celui-ci était monté à l'égard des chrétiens. Le chate de Jérusalem entre les mains des Seldjoukides et la menace que cette-ci leur pose sur l'Empire d'Orient déterminent l'Occident chrétien à passer à l'attaque. Or, en Palestine et jusqu'à l'extrême du royaume Fatimide Al-Malik, ainsi l'indiquent que d'abord, musulmans et chrétiens avaient parfaitement vécu côte à côte. Et voilà que pour des siècles ce pays va deve-

nir un champ de bataille, tandis que des transports de croisés en route vers l'Église se convertissent en sillons de Méditerranée.

Les Républiques maritimes italiennes s'en poursuivent pas moins leur commerce normal avec les Arabes, à l'exception de quelques années au cours desquelles le prestige de Rome décline de point en point comme quel qu'il soit avec les menaces de la loi. En effet, synodes et conciles peinent sans égard que lors, armes et traités sont marchandisés de contrebande, parfois déclinés à soutenir les païens dans la guerre qu'ils mènent contre les soldats du Christ. Mais les proclamations apostoliques d'obédience gèbre de résultats. Ne voyon pas des saints chrétiens valides à bord la base des navires de guerre arabes? Et Gênes ne s'empêche-t-elle pas de scandaliser au sein des musulmans en équipant, à la requête du sultan du Maroc, dix-huit galères destinées à porter assistance au « Soudan des Drapés » contre des Croisés qui ne rêvent que de pillage...

Et pourquoi d'ailleurs les Républiques italiennes s'en prévenaient-elles? Le rôle d'un marchand n'est-il pas de commercer, de passer et de saisir toutes les occasions favorables? Le transport des vingt mille, pair quarante mille soldats de Dieu qui se pressent sur la place Saint-Marc en attendant d'être emmenés vers Alès et Damiette n'appare-t-il pas une contribution militaire à la grande cause chrétienne? Sans doute l'argent lui d'un bon affaire. Comme il s'agit moins d'une bonne affaire lorsqu'en 1099, sous la conduite des Vénitiens, les Croisés dévotaient Byzance toujours fermée par l'islam. Un certain chrétien spéculait cette fibre orientale de crainte de « le plus dévotement qu'on ait jamais vu depuis que le monde est monde ». En effet, les chevaliers se livrent à des actes de destruction — bien plus que ne sont plus les ordres des Turcs — parmi les débris d'antiques bibliothèques et autres d'art. Le fait est que, dans le camp de la chrétienté, Venise et ses rivales italiennes accordent les armes à leurs victorieux au simple détail que furent les Croisés.

* En finissant nous d'appréhensions avec plaisir leur but s'est par ces mots que le moine franciscain espagnol Ramon Lull tira la somme des efforts séculaires et vains de la chrétienté pour reprendre le Saint-Sépulchre, « maintenant ou concevoir les païens » et d'établir un peuple musulman en Terre sainte.

Mais le sage Venise, elle, ne s'est pas égarée, lors de là. Un bon quart d'attention en Occident : après la destruction

avec de l'espérance, les chrétiens s'occupent pas l'histoire de l'islam? Il semble bien en tout cas qu'ils aient été avec satisfaction le terrain d'attente de nos saints Louis de France!

À l'école des Arabes.

Le temple de Vézère est pour une large part celui du commerce arabe, car c'est finalement lui qui, par le pont d'un monde à l'autre, va finalement créer, au-delà, entre eux. Dès à l'époque de l'essor du commerce italien, c'est celui d'Allemagne, de France et de Hollande qu'il cherche ensuite à la prospérité; et un courant vivifiant, il irriguera au moins de plus en plus dans ce pays et de toutes les s'alignent à Jus- qu'à l'Angleterre et la Scandinavie.

À l'époque de ce qui s'est passé en Italie, de nouvelles industries se créent au nord des Alpes, il s'agit de travailler les matières premières arabes selon des procédés arabes. Qu'il s'agisse entre autres de la soie sera les Arabes qui introduisent la culture en Sicile et en Espagne ou de celui, plus délicat, importé de Syrie et de Khorassan. Les porteurs de Siciliani vis Reventioli nous apprennent qu'un maître de soie dès le XI^e siècle portait des vêtements de soie, étoffe usée à Milan et vendue dans les faubourgs de la Haute-Allemagne. Or, il ne s'agit qu'un abîme à peine pour que par-delà Constante, Bile, Ulem et Angboing, l'industrie de la soie s'étende à toute la Soûde.

C'est une plus tard encore, deux fois, deux lieux qui seront les villages de Grèce pour s'étendre à Angboing, l'atât, Ulrick, au moins au moins par l'un de ses centres. Le tatar, Hara, élève un lieu qui de ne plus se contentent d'être une ville de commerce mais de vendre également au marchand. De Syrie et de Chypre, des baies de ces ans arrivent régulièrement dans les ateliers, elles se trouvent sous forme de coupes d'étoffe destinées à la fabrication de jupons, de ceintures et de vêtements dont la mode de France. Mais ces étoffes, usées plus loin! Le commerce des épices les attire et les Dardes, par la mystérieuse puissance qu'il semble conférer. Et c'est ainsi que sur des baies de toison et de laine de la partie, une famille de petits arabes va élever l'un des palais les plus beaux les plus beaux du vicar, ainsi, celle des Dargès. Ulrick en effet aux épices, au coton et à la soie,

les arabes de la grande la plus grande de cette dynastie, celle des Fugger van der Lint, porteurs les baies de l'industrie française qui leur permettra de passer en ville dans l'histoire, de faire des entreprises et des riva, de financer des jupes, en même temps que qu'il assister avec de leurs collègues qui sont dans le monde. Ce sera de leur qui sera leur patrimoine, les frères Ulrick, Marx, Peter, Jörg et Jakob Fugger se doivent aux deux frères qu'ils aiment à la disposition de l'empereur délégué de faciliter le mariage de son fils Maximilien avec Marie de Bourgogne, mais au moment précis où le roi de France s'efforce à obtenir le main de cette riche héritière pour son fils âgé de sept ans. Mais la le doivent aussi à une certaine ardeur introduit en France en 1499, par un Allemand en 1470 par les Croisés; l'ordre d'armoiries. Sans doute l'usage existait-il déjà chez les Germains d'orner leurs hauberts de guerre de représentations d'armoiries; mais dès lors, à l'exemple de la chevalerie arabe, celle d'Occident, fort sensible aux influences, crée d'incompréhensibles armoiries d'or, nous une véritable science héraldique un langage symbolique très particulier.

Le blason des Fugger avec son lion bleu et or, que le père de Maximilien, l'empereur Frédéric III, leur confère en récompense des services rendus, s'approprie le dessin stylisé, il est aux Arabes, d'une belle origine de la Méditerranée orientale. Bien que l'on retrouve aussi dans les armoiries du roi de France. C'est également aux Arabes que les emprunt l'étrange emblème qui devient le symbole de la souveraineté de maints princes de l'empire allemand, la motte d'or austro-bourgeoise et la Russie impériale; l'aigle à deux têtes. Existant déjà sur les monuments assyriens et hittites, il figure aussi sur les monnaies arabes. Au début du XII^e siècle, les rois de Jérusalem ont emprunté leur blason, et l'empereur germanique, au XII^e siècle, s'en empara à son tour.

À condition de bien veiller les yeux, quelques voyages à l'étranger ou sur d'y découvrir des idées à l'islam qui arrivent depuis longtemps à leur sainte au sud, elles sont susceptibles de rendre à l'Occident d'importantes services.

Il y a été longtemps déjà — au XII^e siècle — que des pèlerins partis se recueillir sur la tombe de l'épître Jacques, à Santiago de Compostela, ont rapporté de Galice les précieux Sables de pèlerin que leurs confrères achètent à l'Andalousie arabe. Chez les Arabes, leur usage est, mais les talis-

graphes utilisent le système parchemin pour la rédaction des livres saints; tous les autres — et de tout nombre, puisque là-bas tout le monde apprend à écrire — s'employaient que ces simples feuilles. Et en cas tant à venir dire qu'ils vont acheter jusqu'à des milliers par le ventillage!

Entre-temps les conditions de climat, les parties environnantes et les éléments de climat et de site ont en Europe encouragé à vive allure les recherches et les essais. Il est certain que l'appât de profit et de luxe y a joué le plus sur les esprits de l'époque. Mais depuis l'établissement du commerce et l'Occident, le papier figure encore sur la liste des articles manquants.

Au temps des Mérovingiens, les scribes qui étaient au service des marchands, des seigneurs et des princes se servaient de papyrus dont des romains avaient déjà fait usage à l'époque par le port de Marseille.

Mais les ouvrages traitant spécialement de commerce n'abondaient plus dans les ports. Il fallait aller chercher avec soin les écrits certains, sans peine d'en être rebuté à acheter le précieux parchemin ou à payer d'anciens manuscrits.

Le parchemin n'avait jamais été un article de commerce courant et, d'ailleurs, l'art d'écrire s'était perdu de plus en plus, point n'étant besoin d'un scribe pour la fabrication... Mais n'était-il pas devenu trop, dans ces siècles plus tard, de posséder même une matière aussi précieuse?

Depuis que les pélerins ont rapporté d'Espagne quelques échantillons de ces minces feuilles, s'en est qui va chercher dans quelque comptoir arabe, et chacun de revenir nanti de quelques tomes de papier indou. Depuis deux cents ans, des chèvres de Nuremberg et de Ravensbourg, de Bâle et en Constantine descendent incessamment jusqu'à Jérusalem, sous leurs valises. Or, on fabrique aux environs de Valence au papier qui, aux lieux du grand voyageur et géographe arabe connu, n'a pas son pareil au monde.

Mais c'est Clément Storer, le plus célèbre d'une grande famille de marchands de Nuremberg — le principal fournisseur des armes et va réexportation en Espagne riches des nations — qui le premier décide de fabriquer lui-même du papier. En 1580, il s'installe à Nuremberg la première, premier moulin à papier construit en Allemagne. Il fut venu d'Italie des ouvriers spécialisés. Or, ce sont des Italiens qui en 1590 déjà ont construit le premier moulin à papier d'Europe.

Dès? Deux siècles et demi se sont écoulés, pas grande dépense

la rédaction sur papier du premier document d'un État indépendant l'Occident, en 1776, par exemple? Amoins que la seule que les Normands vinrent tout juste de venir aux Arabes, et qui est encore maintenant, ne doit plus être considérée comme faisant partie de l'Occident?

A Palerme, en 1115, Roger II, second roi normand de Sicile et petit-fils de Tancred de Hauteville, se renouvella et acheta un document venant de son père, le grand comte Roger, et datant de 1090, « parce qu'il était rédigé sur papier ». En effet, les propriétaires du document, habités au même parchemin, n'ont pas conservé avec satisfaction de sous le papier de ce Roger de Hauteville. Il est froissé, déchiré, à peu près illisible, et par endroits même le texte est à peu près effacé. Tout au long de son règne, le roi fera examiner et jeter les documents établis par ses parents ou par lui-même au début de son règne. En 1100 déjà, il a dû faire reproduire un acte donné l'année précédente par sa mère, la comtesse Adelaide (elle avait été tuée au combat) par son fils, Philippe d'un moulin arabe par un Arabe et celui-ci parce qu'il était rédigé sur papier ». Ajoutons que les Arabes étaient des spécialistes de la construction des moulins et qu'ils furent largement profités l'Occident de leurs multiples inventions dans ce domaine : moulins à eau et à vent mobiles, puis ne tirer que ceux-là.

Mais avant de parvenir au continent européen, la première feuille de papier avait déjà parcouru un long et ardu chemin. Comme bien souvent, la nécessité de remplacer une machine colossale par un produit moins coûteux fut à la base de cette grande invention. C'est en Chine que les premiers essais de la soie rendirent nécessaire la découverte d'un substitut. Il semblerait que ce fut le tapis de soie en papier de chambre et de poche d'un marchand turc qui un beau jour inspira à Ts'ai Lun, directeur de la manufacture d'armes impériales, une idée proprement géniale. En Pan son aïeul Jinn-Chien, il entreprit de réduire en deux petits morceaux de l'étoffe, de chanvre, de coton et de vieux filon de soie, puis de fabriquer à partir de là une pâte à papier qui allait remplacer la soie dans le papier.

En 751, les Arabes emmenés à Samarcande des prisonniers de guerre chinois. Or, le jour où l'un d'eux se couvrit de la soie de sa robe par l'exécution d'un métier, c'est pour constater qu'un certain nombre d'entre eux sont des spécialistes de la fabrication du papier. Et bientôt une industrie du papier sort

peuplé se développe dans tout le pays. On achète rapidement les produits de fabrication. A partir de fibres de lin et de coton on obtient les papiers blancs les plus fins. Ils vont sans peine traverser l'empire abasitide et atteindre leur premier débouché dans sa capitale, Bagdad. Or, comme par la suite il faudra à l'Occident musulman plusieurs siècles encore pour passer de l'imitation primitive à l'importation, puis de l'utilisation à la fabrication, le papier passera à tort aux yeux de tous pour l'un des grands titres de gloire du génie arabe.

Considérant l'importance des besoins de ses savants et de ses scribes, de ses marchands et de ses fonctionnaires, le calife Al-Mansour (349-775) se fit de composer l'instrument primordial que le papier présente pour l'équilibre de son budget. Grâce à lui, il pourra importer toute importation de papyrus d'Égypte. Avant prescrit-il dans les dissolutions féodales des royaumes persiques et ordonna-t-il de ne plus utiliser à l'écriture que l'économique papier. Sous le règne de son fils Haroun al-Rachid, l'usage de ce nouveau produit devint déjà tellement répandu qu'en 799 le calife des Barmakides, Yaya ben Faki, contracta à Bagdad le premier traité de papier. A travers la Syrie avec les musulmans, de Damas se de Tapsit, à travers la Palestine et l'Égypte, l'industrie du papier s'exporta au monde triomphale vers l'Inde, comprenant tout à tour la Turquie, le Maroc et l'Espagne. En son fondement par l'initiative des Arabes de Sicile et d'Andalousie que l'Occident vit naître à l'initiative de cet article indispensable. Le papier se répandit, en effet, par des itinéraires les plus importants de la civilisation au tant qu'irremplaçable support de la vie intellectuelle. L'existence du papier ouvre une ère nouvelle. Comme d'être le privilège d'une caste, la science invite tous les esprits à venir à elle.

Supposant irréparable de la vie intellectuelle, le papier fut encore de son usage. Car, sans lui, pas d'imprimerie avec toutes les possibilités qu'elle offre, donc sans de permettre à l'homme la multiplication et la propagation aussi bien des produits de la pensée que des informations et de la documentation, tout même à l'époque de la robe et de l'écriture.

L'usage du papier grâce à elle-même est en son de son invention de la typographie, ce pas seulement en Occident. Avec un rôle qui jusque se se démont, Chine et Arabie d'un côté, l'empire, l'île Hellénique Constantinople et l'Almoravid Gâtienberg, de l'autre, présent tout à tour les croisées à cette gran-

diose réalisation. Grâce à cette invention le calife Al-Mansour. Il fit tout à reproduire les documents officiels destinés à ses services d'Andalousie. Voilà ce que nous apprenons. Mais nous savons en revanche que sur leurs propres découvertes les Arabes firent de nombreux papiers nationaux et de tous les pays. Or, comme tout d'un coup les de l'Occident, tout les fibres et les fibres (sans d'origine arabe) les amis et s'exportant tout cela passe, les cartes se sont introduites dans tout par le canal de l'Espagne.

Flovis Giga, empereur d'Anatolie, fut longtemps considéré comme l'inventeur de la boussole. Mais d'ce ne fait que de nous qu'il fut de connaître certainement d'autres Européens d'ailleurs l'avaient vu avant lui.

En 1100, les Chinois avaient déjà que l'aiguille aimantée indiquait le nord. Cependant, selon leurs propres idées, ce fut des « étrangers » qui leur ont appris à se servir de la boussole en tant qu'instrument de navigation. Or, comme à cette époque les routes de commerce arabes régnaient en maître sur l'Océan Indien jusqu'à l'Empire de Malte, ce n'est pas de terre que les navigateurs s'embarquent en question d'aller des Arabes. Et d'ailleurs des documents arabes témoignent clairement l'utilisation de la boussole sur leurs navires. C'est du retour de la Croisade que Pierre de Marignan, maître de Roger Bacon, rapporte directement en France les connaissances qu'il tenait des Arabes sur le magnétisme et la boussole, ainsi qu'à l'égard de l'Occident en 1269 dans ses *Opuscula de signis*. Or, ce n'est que trois ans au plus tard — en 1272 — que Flovis Giga s'embarqua à la boussole. Mais Anadolie en son Venise la possibilité des villes maritimes à entretenir avec les Arabes un commerce important et à amplifier à l'abri de la loi de l'État des comptoirs dans les ports arabes. Même une fois élevée la péninsule de splendeur, et jusqu'à un certain point d'Éthiopie, ses citoyens comprennent parmi les navigateurs et les marchands les plus actifs et les plus inventifs de l'Italie médiévale. Et c'est ainsi que le navigateur Giga ayant pu se servir en Orient à l'usage de l'instrument arabe à l'Occident (voir, d'ailleurs, pour recevoir un premier modèle prêt fait), son sans l'aiguille évidemment au-dessus de la terre d'un faire la grille sur qui, à travers les siècles, mènera les hommes vers de nouveaux horizons.

Tandis que nos nations se joignent avec confiance aux progrès incessants de la technique moderne au nombre de leurs, c'est à peine si nous songeons à ceux qui nous ont gratifiés de cette invention, et nous sommes au fait que nous, Occidentaux, sommes fort probablement et sera nous en donner à nos voisins. L'idée de proposer des projectiles à l'aide de la force explosive de la poudre ne-elle pas naissée elle-même en Chine? Tout ce que nous savons c'est qu'en 1282, à la bataille de Fleme-king où les Chinois livrèrent aux Mongols un combat désespéré, les premiers sont parvenus pour la première fois de siècles tirés à l'aide d'une composition fusante à base de salpêtre. En 1290, les Mongols attaquèrent à leur tour l'effort éprouvé du salpêtre, et pour la première fois dans l'histoire, un alchimiste de Panshing, des projectiles propulsés par la poudre brûlée de la victoire; c'est donc par l'emploi de cette nouvelle arme que le Mongol Koubilai-Khan en parvint à briser l'ultime résistance de la Chine. Et ceci grâce à qui? Nous allons l'apprendre de la bouche de Rachid-ad-Din, historien à la cour du sultan arabe : « Koubilai-Khan nous demanda de lui envoyer Abou Saïd, ingénieur déjà célèbre à Bagdad et à Cassar. Les fils de cet ingénieur, Djabir et Sélim, et finalement, concoururent avec l'aide de leurs compagnons sept grandes machines qu'ils transportèrent devant la ville ennemie. » Était-ce déjà les engins arabes qui avaient fait leurs connaissances de la disposition des Chinois lors de la bataille de Fleme-king? Et lors de la malheureuse septième croisade, le général égyptien Fabr ad-Din, ami de Frédéric II, avait-il utilisé des projectiles explosifs de fabrication arabe pour la « chaude » réception qu'il donna en 1249 à l'armée française et à son roi Saint Louis? Chaque fois qu'un nouveau projectile surgissait, relate le chroniqueur arabe français, le roi de France, terriblement impressionné, s'écriait : « Seigneur Jean-Christ, protège-moi ainsi que nos gens! »

Quoi qu'il en soit, dès le x^e siècle les hommes de science arabes établirent la formule de la poudre à canon. En vertu de l'ambition nationale où ils se trouvent de se défendre sans cesse contre les envahisseurs de l'Occident, les arabes ont travaillé avec acharnement à leurs travaux chimiques l'ordre d'étudier l'effigie corrélat, incombustible et capable des moyens de combat chimiques. Et ces certains que dès la deuxième moitié du x^e siècle les Arabes sont capables d'utiliser la poudre comme moyen de propulsion des fusées. Dans l'ouvrage d'Ibnou ar-Rasamou

comme dans d'autres récits relatés de l'époque, il s'est question que de machines explosives et d'armes à feu, « d'après qui se propulsent et brûlent, qui partent au commandement du feu et font un bruit de tonnerre » : les premières projectiles d'acier fut tirés. Grâce à des traductions latines, les premières informations relatives aux inventions arabes et fulgurants ainsi qu'à de mystérieux et jusqu'à présent inconnus en Occident à Roger Bacon et à Albert le Grand, l'écrivain allemand de Bollstedt. Et c'est certainement celui-ci qui, au cours de ses préambules, transmet ses connaissances sensitives au soldat inventeur de la poudre à canon, le moine bénédictin Berthold Schwartz, de Strasbourg-en-Brisgau.

L'existence d'acier est assurée suivie d'une mise en pratique qui se révolutionnera le monde. Les Arabes d'Andalous ont été les premiers à fabriquer des pièces d'artillerie et, dans ce domaine encore, se seront eux les précurseurs de l'Occident. Mais cette fois l'acier se verra un bâtiment élevé. En 1329, 1331 et 1348, les combats des Arabes furent successivement l'épave et le prestige dans les rangs adverses à Bona, Alicante et Algérie. Mais dès 1346, c'est-à-dire quatre ans plus tard seulement, à la fameuse bataille de Crécy, le diabolique canon arabe qui a fait trembler les Anglais à Algérie devint entre les mains de ceux-ci l'instrument de leur étonnante victoire sur l'armée de la chevalerie française. Sur la plus célèbre, une fois nouvelle s'opéra avec la découverte de cette arme prodigieuse dont, jour après jour, depuis la Découverte de la poudre, les progrès vertigineux nous laissent encore stupéfiés.

Le savoir de l'époque où l'Occident bénéficiait des inventions et des richesses d'un monde arabe à l'avant-garde de la civilisation avait copié sous de multiples aspects.

Il en est ainsi des nombreux termes de navigation que la renommée indisciplinée arabe à l'Europe, ainsi de types de bateaux très que des, galgys, navires, jalousies, termes tels que voile, avant, avant, arrière et même jargon, l'homme qui en s'occupait avec son maître de rigueur technique au maître-chirurgien les réparations à effectuer pour éviter tout risque d'échec. En dérivant également la forme des grandes voilières, s'éleva le type de la mer que Venise entendait avec l'Orient.

Ainsi encore du pigment rouge qui, à plus tard que

l'échelle, plus perceptible que la mode n, s'acquiesça chez les Arabes du service postal et servait d'agent de liaison au service secret des renseignements. Il fut introduit en Europe par les Croisés, et aujourd'hui encore nous le voyons, sur *lettres d'avis* la barbe — espèce de l'usage — porter les paquets à valises *ambassadeurs* de nos ministres.

Ainsi naïf de l'herméneutique européenne, à l'oubliement de l'usage n'eut crevé de connaissance des siècles durant non seulement les pays arabes, mais également l'Espagne et le Pratch-Orient, car par l'introduction de multiples espèces destinées à la consommation, telles que concombre, courge, melon, artichaut, épinard, asperge, citrouille, orange, pêche, pastèque, ric, agave et carotte, à leur par l'apport de plantes décoratives telles que *arabes* d'Inde, *blancs*, *jaunes*, *rouges*, *blanches*, *noires*, *rouges*, *noires*, *jaunes* et *blanches* ; mais aussi et surtout par l'enseignement de leurs méthodes d'irrigation avec pour corollaire un jeu d'eau *arabes* dans l'immense désert les Arabes étaient passés maîtres. L'héritage arabe se retrouve même dans certains rites religieux, tel celui de dire son chapelet qui est passé de l'Inde à l'Espagne romaine à travers l'Islam ; dans certains vêtements liturgiques tels que *manchettes* et *perles* à y brûler : *encens* et *agave* ; dans les rites de nuit et les *broches* qui décoraient les *autels* des *églises* cathédrales, dans les *superstitions* *véhicules* *sacramentels* des *petites* et *grands* *châteaux* qui, *seigneur* *l'hol* *encore*, par leur *magistral* et la *surcharge* *est* *accablée* de leurs ornements, *retrouvent* l'atmosphère de solennité du culte catholique. Mais oui, le mot *balnéaire*, qui désigne un bain de vapeur de mer chaude d'eau, est d'origine arabe : « *balneum* », dérivé de sa racine arabe de Bagdad.

La force de l'influence arabe se retrouve aujourd'hui encore dans notre *littérature*, dans maintes *expressions* *maternelles* *caractéristiques* du Moyen Âge, dans nombre d'*expressions* *deux* *lignes* *seulement* *le* *nom* *seul* *suffit* à évoquer l'origine orientale, mais aussi dans divers *vêtements* *deux* *le* *nom* *se* *suffit* *par* *contre* *nom* *révèle* à première vue leur origine *arabes*, et *encore* *moins* *leur* *origine* *arabe*. Ici cette *blouse* que *jeunes* *se* *portent* *aujourd'hui* *en* *France*, ou ce *vêtement* *anglais* que *Jack* *utilise* *pour* *lever* *sa* *voiture* *en* *route* — *perforation* *est*, *chère* *madame* — ce *jean* *qui*, *par* *son* *défilé* *sans* *appel* *de* *la* *mode* *française*, a *conquis* *une* *place* *d'honneur* *dans* *notre* *habillement*.

Les *lignes* *peuvent* *encore* *rencontrer* *aux* *Arabes* *par* *leur*

maquillage (mais *deux* *ambassadeurs* *déjà* *connus*) et l'usage *des* *parfums*. L'Orient ne s'est-il pas à la disposition des *parfums* *modernes* *deux* *pas* *général* *d'usage* *avec* *une* *mode* *de* *présentation* ? Les *hommes* *aux* *redoublés* *devises* *aux* *Arabes* *par* *le* *port* *de* *la* *barbe* *qui* *après* *les* *Croisés*, *ont* *été* *de* *vingt* *jours* *jusqu'à* *deux* *semaines* *par* *longtemps* *l'un* *des* *éléments* *caractéristiques* *de* *la* *mode* *musulmane*.

Dans l'acte de se déshabiller, de se baigner, l'Orient offre en quelque sorte à l'attention des Arabes une *forme* *ambassade* *de* *son* *genre* *particulier*. Pour les *Germanes*, *peu* *accoutumés* *de* *la* *mode* *à* *peu* *de* *la* *soie* *et* *graines* *chaud* *à* *l'air* *partir*, *comme* *vous* *l'apprez* *Tout*, *de* *la* *mode* *quand* *vous* *êtes* *chez* *vous*, *en* *ce* *dépit* *de* *l'usage* *français*, *on* *se* *baguena* *comme* *chez* *les* *Arabes* : *l'homme* *et* *l'homme* *s'y* *renseignent* *vers* *la* *mode* *française*.

Mais lorsque l'arabisme parvient à l'Europe, c'est un tout autre spectacle qui s'offre à sa vue et lui fait dresser les cheveux sur la tête. N'oublions pas qu'en fait que maintenant il est *arrivé* *aux* *habitudes* *deux* *chaque* *de* *ses* *deux* *parties* *quantitatives* : Tu ne serais rien *imaginer* *de* *plus* *sa* *que* *on* *général* ! Et ce se voyait qu'une ou deux fois par an à Paris *français*. Et on *l'avait* *jusqu'à* *leurs* *vêtements* ; *non* *se* *pas* *qu'ils* *les* *ont* *oubliés* *de* *la* *garde* *jusqu'à* *ce* *qu'ils* *lombent* *on* *l'importance* : *D'après* *qu'on* *avait* *conquis* *la* *chambre* *aux* *Germanes*, *qu'on* *leur* *avait* *appris* *à* *avoir* *habits* *et* *à* *considérer* *que* *la* *vue* *d'un* *corps* *qui* *avait* *les* *appétits* *secrets* *et* *le* *regard* *des* *plaisirs* *obscurs*, *le* *hale*, *les* *attitudes* *et* *jusqu'à* *l'usage* *de* *se* *déshabiller* *à* *l'abri* *des* *regards* *avaient* *été* *marqués* *du* *scandale* *de* *peché*, *ainsi* *que* *de* *se* *même* *corp* *la* *valeur* *deux* *confiance* *en* *quelque* *sorte* *une* *réparation* *de* *chaque*.

Comment l'Arabe, pour qui le respect du corps répondait non seulement à un devoir religieux mais encore, dans un climat chaud, à une nécessité, comment l'Arabe est-il pu comprendre et admettre ce minuscule ? Une telle *absence* *de* *son* *corps* *était* *progressivement* *incompréhensible* *pour* *les* *habitants* *d'une* *ville* *comme* *Bagdad* *qui*, *de* *la* *1^{re}* *siècle*, mettait à la disposition des hommes comme des *espaces* *de* *refuge* *de* *l'homme* *aux* *Germanes*, *musulmans* *et* *chrétiens*. Ce n'est que lorsque les *Croisés* et les *voyageurs* *européens* *d'Espagne* et *ultérieurement* *contre* *une* *vie* *réalisée* *les* *habitudes* *arabes*, *qui* *utilisent* *peu* *en* *Occident* *pour* *la* *vue* *à* *la* *propre* *et* *à* *une* *maîtrise* *hygiène*.

En définitive, le bloom que l'Europe chrétienne avait voulu sécher contre l'islam fut tant de fois lavé que, par conséquent de suite et pour l'avoir contemplant de leurs propres yeux, les Occidentaux devinrent les pénétrés, les admirateurs, voire les disciples de la civilisation arabe.

Celce au point jeté par les navires italiens, grâce aussi à l'entree des pèlerins et des marchands, des Croisés et des voyageurs, le monde arabe fut par son apport de biens matériels une action à la fois enrichissante et stimulante sur l'esprit scientifique des Occidentaux.

Et grâce enfin à l'apport intellectuel de la civilisation arabe, le grand saut économique initial allait être suivi, sur le plan culturel, d'une économie d'attente plus significative qu'en raison de leur origine les éléments en avaient été accueillis avec plus de sympathie.

LIVRE II

LA NUMÉRATION ÉCRITE UNIVERSELLE

*Grâce à quel tout jeune empire
Et répandre sur les mondes.*

(Méthode de calcul arabe.)

Méthode indienne.

Comment se fait-il qu'en Allemagne, tout jeune foetus rebelle des six premiers siècles d'expansion de l'écriture des nombres? A peine, en effet, a-t-on appris à se déplacer sur la plume légèrement et graduellement l'ordre des unités qu'il faut lire au premier coup d'œil, celui des dizaines. Pour inscrire sur l'ardoise le nombre « trois et vingt » (23), il lui faut employer une case pour écrire d'abord le 3 dans le minimum et ne remplir qu'ensuite la case toute libre, en y inscrivant le 2. Car si jamais, emporté par son ardeur, il ne fait pas attention et inscrit les chiffres dans l'ordre où il les entend et les prononce, il s'aperçoit que le « trois et vingt » s'est changé en 23. Mais l'épave ne s'écrite pas là et autre vaillant petit écolier va rencontrer de nouvelles difficultés dès qu'il s'attaque aux centaines. A peine vient-il de s'habituer à lire le nombre « cinq et quatre-vingts » (85) d'arrière en avant, d'indéfini de droite à gauche, qu'un nouvel obstacle se dresse devant lui : pour écrire le nombre « cent trois et vingt » (123), il lui faut commencer par le 1 des centaines pour ajouter ensuite les quantités au 3 des unités et revenir tout aussi hâtivement au 2 des dizaines. Plus tard, il continuera son sans cesse recommencé que les autres peuples s'occupent seulement en sans de calcul. Avec logique et esprit de suite, le Français devint l'écuyer qui mène des centaines aux unités en passant par les dizaines. Il prononce : « vingt-trois », l'Anglais : « twenty-three », le Russe : « двадцать три », mais les Allemands disent : « drei und zwanzig ».

Cette habitude², les Allemands la partageant avec les Arabes qui, après leurs lettres de droite à gauche, écrivent ainsi le nombre sans les chiffres qui composent les nombres jusqu'à cent. Or, ce ne sont pas seulement les Allemands, mais tous les peuples chrétiens de l'Asie qui ont emprunté leurs signes numériques aux Arabes.

Tandis que Charlemagne était encore à peine un bel enfant (en 768), on ne comptait qu'à trois, on devait longtemps par la suite habiter sur l'ordre à adopter pour l'union des dizaines et des unités. Avec l'introduction des signes numériques arabes, le moyen-âge-allemand adopta la lecture à l'arabe, et c'est cet usage qui finalement prévalut en Allemagne.

Toutes les nations civilisées, et pas seulement l'Allemagne, utilisèrent également les chiffres arabes. Sans eux, nous ne pourrions compter au moyen du télescope, mesurer le flux et le reflux ou même tout simplement l'équilibre indiquant le poids d'un objet. Sans eux, le prodigieux monument des sciences, mathématiques, physiques et astronomiques, n'aurait pu s'élever. Pas d'écrits scientifiques, pas d'écrits inscripturaux, pas de physique arabe. N'aurait-on pas d'ailleurs écrit un moment au peuple arabe nos deux ou ses instruments essentiels en désignant celui-ci sous le nom de « numération écrite arabe » ?

Quant à eux, pourquoi, les Arabes n'ont-ils jamais laissé précéder le mot écrit de la lettre d'après laquelle leur numération aux Indes. Ne désignent-ils pas les « chiffres arabes » sous le vocable de « chiffres indiens » ?

Nous allons suivre la marche triomphale des « chiffres arabes » depuis leur création par les Indes jusqu'à leur adoption par l'Occident qui devait en rendre l'utilisation au monde entier. Nous voyons les symboles de la progression difficile de leur système compliqué et des nombres schématisés qui se livrent ces lettres abstraites ; le système de numération. Nous n'en connaissons de nos jours que le résultat, c'est-à-dire l'issue du combat, car nous pouvons en chiffres arabes comme nous pouvons en chiffres dans notre langue maternelle. Mais que savons-nous de leurs systèmes, de leurs présentations et de leurs adversaires ? Enfin, savons-nous pourquoi c'est en Allemagne qu'ils ont trouvé leur point d'adoption ?

Les peuples chrétiens du bas-moyen-âge ne possédaient pas de chiffres à proprement parler. Les Égyptiens représentaient les valeurs numériques au dix et ne possédaient pas un trait

vertical écrit. Le nombre 4 était représenté par un trait horizontal, le nombre 5 était par la superposition de deux traits horizontaux. L'ensemble de leur numération écrite était basé sur la succession de traits et de points et, pour dix, nous se différencie par la combinaison de celui-ci avec des signes horizontaux sous des hiéroglyphes.

Les Babyloniens inventèrent une numération basée sur trois figures seulement. Ils utilisaient une succession d'angles aigus et d'angles droits tantôt horizontaux et tantôt verticaux. Les nombres et leurs positions respectives désignaient la valeur numérique.

Quant aux Grecs, depuis l'époque de Solon jusqu'à 400 ans avant Jésus-Christ, ils utilisaient les initiales des noms de leurs nombres. En raison de la nécessité où ils en étaient, pour représenter des nombres de plusieurs milliers, de justifier une grande quantité d'unités, les dizaines et de centaines — système évidemment fort incommode — il y avait un abîme entre la numération écrite et la numération parlée. Mais dès 300 avant Jésus-Christ apparaît chez eux un nouveau système de numération qu'ils appelaient d'après que dans les sciences mathématiques ; il se compose de vingt-quatre lettres de l'alphabet et de trois signes supplémentaires d'origine asiatique. Cette dernière alphabétique, ce ne sont pas les Grecs qui l'ont inventée. C'est en effet aux Sémites, Phéniciens et Hébreux, qu'ils ont emprunté à la fois l'alphabet et la méthode permettant d'écrire un système de numération utilisant les lettres de cet alphabet.

Il semblait à première vue que les Romains aient eux aussi utilisé leurs lettres pour compter. Mais, en fait, l'usage de leurs lettres et chiffres est purement formel. À l'origine, les chiffres romains étaient de simples encoches, des traits verticaux qu'on alignait, de telle sorte que huit encoches par exemple donnaient précisément le nombre 8. Puis on se représenta dix encoches pour les remplacer par le signe X, qui n'est que le renversement de deux encoches-unites. Le nombre 5 fut alors représenté par le motif du signe X, c'est-à-dire V ou A. Ces symboles de base sont les mêmes chez les Romains, les Étrusques, les Celtes et les Ombriens, à cela près que les Romains utilisent pour désigner le nombre 5 le motif supplémentaire du signe X + V, et les Étrusques au motif indifférent : A. Les autres signes jusqu'à mille furent formés par le croquis, la courbe ou la dérivée des signes de base. Cet ensemble

de caractère, réservés à tous les peuples italiens — avec de très légères variations de forme — remontent à une époque où les lettres alphabétiques étaient encore inconnues. C'est plus tard seulement que les scribes catholiques épousèrent la forme des lettres de l'alphabet : I (1), V (5), X (10), L (50), C (100), D (500), M (1.000). L'analyse seule des lettres qu'on les signent représentant les nombres 100 et 1.000 et les initiales de toutes les C, et de celle de M, facilitent sans nul doute l'évolution vers une généralisation de l'usage de lettres de l'alphabet qui, au Moyen Age, s'épousent différemment.

Mais là encore, quelle différence entre la numération écrite et la numération parlée! Chaque nombre, même si ce n'est qu'un chiffre, se compose d'une certaine quantité de caractères ou de signes qu'il faudra compter individuellement, telles des pièces de monnaie d'égale valeur. En effet, si le Romain dit : « *Quadragesimae septuaginta* » (quatre-vingt-sept), il écrit cependant : « *quadragesimae septuaginta* » — *quadragesimae septuaginta* : CCCCXXXVII. Autant la numération parlée est d'une exactitude claire et responsable, autant la numération écrite est bornée et gênante. De plus celle-ci ne permet aucun calcul arithmétique simple.

Un tel système de numération trouve évidemment sa limite dès qu'une valeur numérique dépasse les signes disponibles, ce qui n'est qu'avec sept nombres qu'on est parvenu à représenter cette valeur. Sur la Colonne Rostrata, ornée du proces de navires cartaginois pris à Tarente et qui, élevée sur le Forum romain, célébrait le souvenir de la première victoire navale des Romains au large de Mylène en 260 avant Jésus-Christ, pour exprimer le nombre 2.000.000 il n'y avait pas moins de vingt-deux signes « cent mille » écrits deux à deux. Il n'aurait pas suffi de six à sept caractères pour exprimer un nombre plus élevé.

Dans l'histoire ecclésiastique, les Indiens étaient les seuls à avoir dépassé le stade primitif de la répétition et de l'accumulation d'éléments identiques : ils attribuaient — quelquefois comme le fait la numération parlée — à certains des neuf unités son signe propre, mais sans aller l'une des inventions les plus importantes de l'écriture hébraïque. Car ces signes identiques ne qu'on ne pouvait combiner personnellement, par leur seule « position » au sein de l'écriture, leur valeur en tant qu'unité, dizaine, centaine, millier et ainsi de suite en une progression simple.

Grâce à cette dernière disposition, les Indiens pouvaient transcrire toute valeur numérique qui fut simplement possible. Les Chinois, qui possédaient également une écriture de position, la transcrivent encore par une indication supplémentaire, l'ordre étant défini par une lettre placée à côté du chiffre. Le caractère 2.000 de la façon suivante : 二千〇〇〇.

En d'autres termes : alors que le Romain n'écrivait que les signes I (1), X (10), C (100), M (1.000) et leurs valeurs intermédiaires V (5), L (50), D (500), et doit donc transcrire le nombre d'éléments numériques dans chaque ordre, de même qu'il s'exprime sur la table une certaine quantité de pièces de monnaie de valeur déterminée (si bien que son nombre 2.000 se présente sous la forme de : MMDCCLXXXII), le Chinois, lui, mélange unités et ordres en plaçant à côté de l'unité l'ordre auquel elle appartient, il définit la valeur de position de cette unité : ce qui permet de reconnaître que 2000 = deux mille, 20 = deux cents et 20 = cinquante. Plus tard, l'Occident vint à son tour de ces expédients avant d'oser faire sien le système indien de numération écrite. Car, contrairement aux Romains et aux Chinois, les Indiens n'écrivent que les unités sans indication de l'ordre.

Il n'y avait que les Indiens et les Mayas qui furent parvenus à cette « pure écriture de position » qui tend seule possible le calcul arithmétique.

Ce ne pouvait être la « pure écriture de position » pour la parachever, et bien que soit donc pour les mathématiciens, le peuple indien n'en fut pas moins obligé de se servir de son système de position à part.

Car l'Inde n'aurait pu utiliser le procédé primitif de la juxtaposition et de l'accumulation jusqu'à ce qu'elle se fut, sur centaine de 100 avant Jésus-Christ, à différencier chacune de ses unités numériques, longtemps encore d'ailleurs elle devait s'en tenir au système chinois si elle s'écrivait de position numérique. Jusqu'en 1000 (VI^e siècle après J.-C. au plus tard, voire plus tôt) elle ne connut pas que les chiffres de 1 à 9, celui de 0 ne fut la pure écriture de position.

Car en 662 déjà ces neuf chiffres sont connus ailleurs qu'en Inde. Le savant arabe Severus Sababha qui, sur les bords de l'Égypte, écrivit les fonctions de supérieur d'un monastère et de directeur d'une école d'Arabes, mentionne « l'écriture indienne de calcul hindou, supérieure à toute autre, celle des *accipitres* ». Cette écriture que recueillirent les Indiens

A l'aide de ces neuf signes, Brahmagoupta peut calculer selon des méthodes synthétiques et passer la suite des nombres jusqu'à l'infini.

En passant, et lorsqu'on se le fit, cette méthode ne fut pas pour quatre ans par permission d'écrire tous les nombres. Car si leur position a seule confère aux neuf signes numériques leur valeur relative au sein de l'ensemble, c'est-à-dire que dans le nombre 3522 le 3 vaut cinquante, le 5 vaut cent et le 2 vaut mille, par contre dans le contraire qui s'il faut que la case vide de l'ordre des dizaines soit marquée, dans le nombre un zéro doit être écrit.

Et c'est là qu'intervient la révolution la plus importante des Indes dans ce domaine, car c'est elle qui permet de fonder leur système de numération écrite à son plus haut degré de perfectionnement.

Pour indiquer la place zéro, il leur fallait représenter ce zéro à lui-même. Ils lui donnèrent pour symbole le signe ou le point, qu'ils désignèrent par le mot de *supra* et *signifiait* (le vide) ou sans calcul de être (de voir).

Ce zéro — notre 0 — qu'à l'origine les Indes utilisaient uniquement pour indiquer l'absence de valeur figure toujours dans leur système en tant que chiffre zéro. Brahmagoupta ne le considérait pas comme et avec égard comme il venait à s'en passer.

Aux environs de 400 après Jésus-Christ cependant, ce chiffre zéro était déjà très souvent employé dans des ouvrages indiens. Le grand astronome Brahmagoupta, né en 598, écrit à l'âge de trente ans son célèbre *Siddhanta*, exposé d'un système astronomique dans lequel (sous le nom même de ses traductions) il donne également certaines indications sur le calcul au moyen des neuf signes numériques et du zéro.

En 773, un astronome indien du nom de Kacchab se présente à la cour du calife Al-Mansour (749-775) à Bagdad.

Évidemment d'une importance capitale pour le peuple arabe et qu'il fut absorbé, qui vint aux environs de 900, a comparé dans un ouvrage d'astronomie au titre séduisant : *Le Calcul du point*, et le *Par* 131 de l'Algèbre se présente devant le calife Al-Mansour un homme venant du *Inde* qui connaissait à fond la méthode de calcul appelée *Siddhanta*, laquelle se rapporte au mouvement des étoiles. Il prétendait avoir tiré ses livres des *Kandagas* qui portaient le nom du roi *Sigra*. Al-Mansour donna

l'ordre de traduire en vers en arabe, puis de composer d'après lui un ouvrage que les Arabes pourraient utiliser pour fonder du mouvement des planètes. Ce fut Mohammed ben Ibrahim al-Fihri qui fut chargé d'effectuer ce travail : il composa un ouvrage que les astronomes désignent sous le nom de *Grand Siddhant*. Dans la langue des Indes, *Siddhant* signifie : *charte* *théorique*. Le *Grand Siddhant* devint un ouvrage de base pour les savants de l'époque et jusqu'au règne de calife Al-Mansour (833-855). Il fut traduit à leur invitation par Mohammed ben Musa al-Khwarizmi qui l'inséra d'ailleurs pour combler une lacune devenue évidente dans tout le pays d'Islam. Tous les astronomes qui emploieraient la méthode du *Siddhant* approuvèrent si grandement l'ouvrage qu'ils s'occupèrent de copie de le diffuser.

Ce fut le *Beur* que l'arabe indien a apporté à Bagdad, et qui devint la notation du zéro. N'en doute que le *Siddhant* de Brahmagoupta, *Arabic* traduit en arabe sous le nom de *Siddhant* et traduit ensuite, il est évident que la notation, il s'agit en outre les recherches personnelles des astronomes que le calife musulman apportait.

Grâce à cet ouvrage, les Arabes se familiarisèrent avec la numération indienne. Lorsqu'en 900 le calife Oualid III — sous le règne duquel la domination arabe s'étendit jusqu'à l'Espagne — avait interdit l'emploi de la langue grecque au profit de la langue arabe dans la rédaction des registres publics de ce empire, il avait dû nécessairement faire une exception pour les *livres* et, suite d'une meilleure numération, autoriser les *livres* à continuer d'utiliser les caractères grecs. Mais les chiffres indiens, qui grâce au *Siddhant*, appartenaient dès lors dans les ouvrages arabes, les suppléaient rapidement dans les calculs des fonctionnaires de l'administration musulmane que dans ceux des marchands.

Quant au zéro qui différencie qu'il faut surmonter et aux résistances qu'il fallut briser pour introduire l'usage de ces chiffres en Occident, on s'aperçoit qu'en passant de l'ancien système au nouveau, qu'en réduisant le sens de l'écriture de position et le côté du zéro, les Arabes accomplirent un véritable exploit. Car il ne s'agissait pas simplement de remplacer les signes anciens par de nouveaux; pour pouvoir, en effet, utiliser cette numération étrangère, les savants comme les marchands devaient s'adapter à un mode de pensée qui leur était complètement étranger.

Pour expliquer aux commerçants, aux apprentis de la manière d'écrire les signes numériques indiens, Al-Khwarizmi, que l'auteur du *Calcul de Poise* appelle le résumé du *Shifârî*, compose un traité consacré non seulement des directives mais aussi des exemples pratiques. Les exemples testamentaires qui se heurtent aux difficultés soulignées par le Coran en matière de droits de succession trouvent dans ce traité nombre de directives et d'exemples concernant tout particulièrement les questions épineuses du partage des biens et de l'émancipation des esclaves.

Al-Khwarizmi fut sans nul doute l'un des esprits les plus brillants parmi les érudits que le calife Al-Mansour, grand protecteur des sciences, avait attirés à sa cour. Il occupa des fonctions de géographe et d'astronome qui, trois siècles plus tard, furent traduits en latin par l'Anglais Adelbert de Bath et rendus ainsi accessibles aux savants de l'Occident.

Mais ce sont deux de ses ouvrages de mathématiques qui font immortalité.

Le premier est un recueil d'exercices pour la vie pratique, dont le titre correspond à son titre théorique : *Algèbre arithmétique qui signifie « règles en pièces et séparées », autrement dit : simplification des équations. Lorsque au Moyen Âge cet ouvrage sera traduit en latin, le traducteur conservera sans plus de façon le titre arabe. Et c'est ainsi que le mot algèbre deviendra pour toujours l'« Algèbre ».*

Le second ouvrage qui devait immortaliser le nom d'Al-Khwarizmi est un petit traité d'arithmétique dans lequel l'auteur explique l'emploi des signes numériques indiens et explique le « calcul indien », à savoir l'écriture des chiffres, l'addition et la soustraction, le redoublement et le dédoublement, la multiplication et la division, le calcul des fractions.

Ce petit livre gagna l'Espagne où un édit du XII^e siècle il est traduit en latin. La traduction était ainsi :

« Dixit algarismi : ludiis deo actori nomen usque defensori dicimus dignus »

« Ainsi parait Algortim : adhibens à Dieu, notre seigneur et protecteur, les honneurs qu'il mérite. »

C'est au XII^e siècle également qu'apparut en Allemagne les premières copies de la traduction en latin du traité d'arithmétique d'Al-Khwarizmi. Le manuscrit le plus ancien, qui se trouve dans la Wieser Hofbibliothek, date de l'année 1149. Un second manuscrit, le *Liber algarismi*, de *Liber algarismi*,

écouvert dans un convent de Salze, est consacré à Heidebray. Voilà donc qu'entre-temps « Algortim » est devenu un bonnet dépendant au nom d'« Algorismus ».

Ce n'est même jusqu'à l'école des veaux sur les chiffres et le calcul indien. Le *Canon de algèbre* d'Alexander de Villa Dei, datant du milieu du XII^e siècle, débute ainsi :

*Non algarismus sed primus dicitur in quo
inditer ludum ferunt hi pauperes levis.*

Il se trouve algortim, est cet ouvrage qui nous offre les deux fils des chiffres que voici.

Al-Khwarizmi n'est pas immortel par son seul enseignement. Le nom même de ce savant arabe qui répéta à l'Occident la nouvelle numération et la nouvelle méthode de calcul s'est perpétué bien en « art nouveau » et servit encore aujourd'hui dans le titre d'algèbre. Ses partisans qui, tant en Espagne qu'en Allemagne, en Angleterre et en France, firent un long combat acharné, se « bauciers », défenses d'une autre méthode de calcul, combattirent finalement la victoire au calcul numeral basé sur le système des valeurs de position et l'emploi de zéro; ils furent désignés par l'histoire sous le nom d'algortimistes.

Mais l'histoire avait la mémoire courte. Au XII^e siècle, l'Espagne et la signification du mot « algortim » (avait déjà oublié. Il en est même fait d'usage de suivre dans leur chute aux Indes les dynamiques qui effectuèrent sans effort de décalques les origines de ce terme. Signe systématique de ses adeptes ne s'employaient jamais qu'après d'autres dénominations arabiques. Il ne fut plus jamais à l'usage de redoubter le nombre indien chez les Arabes.

Un royaliste recourait dans « algortim » à aller (terme) et pour (numération) ; il se sentait donc agi d'une manière de voir étrange. Non, littéralement un autre, ce mot est formé par : *alg* (avec) et *ortim* (comme), parce qu'il s'agit là d'une coutume grecque. Erreur! déchaînés le problème, le mot vient de *alg* (la force) et *ortim* (le nombre). Mais la question était une fois bien meilleure et que pouvait paraître dérivée « dans » algortim », il déclinait le mot grec *alg*, qui signifie aussi blessé, accordé à *ortim* (le nombre), situation au calcul effectuée par des tables arithmétiques de table indienne, comme c'était l'usage chez les Arabes. Un composé décomposé le

mot dont l'étymologie était si évidemment discutée en l'occident (l'arab) et voir (la somme), autrement dit : la théorie des nombres. Le *Garma* de al-Khwarizmi proposait une telle solution : l'association de ces deux mots aurait été un jeu de l'Inde du nom d'Algoras. Mais le droit d'invention fut également attribué à un géomètre arabe de Gassile du nom d'Alqar ainsi qu'à un certain philosophe Algis. Mais une preuve cependant d'une grande pénétration d'esprit, un interprète intelligent sifflera la vérité; toujours, depuis la traduction en arabe du célèbre ouvrage en trois volumes du Ptolémée, le nom bizarre d'Alqar est resté sans difficulté attaché, et cela par la raison de l'ancien arabe et de du superlatif grec μέγιστος, pourquoi s'agissait-il de se servir, pas avait bien compris de l'arabe et de du grec αλφάβητος (le nombre)? Quant à la préposition de μ intercale entre les deux mots, inutile de se mettre en peine car elle n'est que dans les traductions du grec en arabe, on de l'arabe en latin ancien avait qu'il fallait s'attendre à tout!

Ce n'est qu'en 1857 que le Français Rehnard redécouvrit dans algébrique le nom d'Al-Khwarizmi.

Il est certain que lorsque le nouveau système de numération fut présenté pour la première fois à l'Occident, il le fut dans la forme même sous laquelle les Arabes avaient connue. Or l'écriture, la lecture des chiffres se faisait de droite à gauche, c'est-à-dire, depuis l'extrême. Al-Khwarizmi en a compris la portée dans le passage de son livre qui traite du rôle du zéro dans l'addition et la soustraction.

Un exemple :

98
— 28
—
70

« Si l'on veut voir, écrit Al-Khwarizmi dans la traduction latine, sans aller le petit carré pour que la place ne soit pas vide. Il faut, en effet, que le petit carré occupe la place vide pour que les chiffres ne risquent pas d'être pris pour des unités », autrement dit que le 0 ne soit pas pris à la première place et considéré comme unité. Il faudrait ajouter : la première place est la partie de la droite, car cette phrase n'a aucun sens si le 0 devait être pris à la première place à partir de la gauche, le 0 placé devant un nombre — 09 — ne changerait pas la valeur de ce dernier.

Non sans encore l'existence de voir, dans d'autres ouvrages, que les mathématiciens transcrivaient respectivement en latin les sources arabes et que, ce faisant, ils utilisaient l'écriture de droite à gauche pour les lettres comme pour les chiffres.

Toutefois, Al-Khwarizmi ne fut pas le premier à transmettre les chiffres arabes à l'Occident. Un arabe et deux grecs s'en firent, à la fin du XI^e siècle, un Occidental qui les avait utilisés en avait enseigné l'emploi à ses contemporains, sans rencontrer le vrai une large adhésion. Il y avait à cela une raison particulière.

Cet érudit et professeur, d'origine fort modeste, devait devenir l'un des hommes les plus éminents de son temps, il composa trois ouvrages abondants en exemples de son processus et fut finalement élevé à la plus haute dignité de la théologie : le pape.

Avant l'intervention de cet homme, il n'existait pas de véritable science mathématique en Occident. En raison de la décadence que les milieux ecclésiastiques dirigés éprouvaient à l'égard de toute culture intellectuelle d'origine païenne, les mathématiques grecques et romaines, malgré leur brillante cause, n'avaient pas pénétré les consciences de l'Occident. On ne trouvait dans les bibliothèques monastiques que peu d'ouvrages, et ceux-ci avaient été attachés par des chaînes, en regard à leur valeur. Parmi eux l'arithmétique de Philon de Byzance, ami et ministre du roi Théodoric, qui fut encouragé pour services antérieurs avant de devenir plus tard l'indigne du Moyen Âge chrétien. C'était d'ailleurs un ouvrage épuisé et confus, seulement inférieur à sa source grecque. En plus de cette arithmétique, on trouvait quelques ouvrages romains de valeur encore moindre. Ce qu'on concevait dans les monastères se limitait au calcul élémentaire sur l'écriture (sauf à l'écriture romaine), à la mystique des nombres de Pythagore, à la détermination de la date de Pâques et de l'orientation du clocher de l'église. Les Indes, Bède, Alcuin, Ériban, Moysès et autres savants n'avaient rien appris qui pût relever de façon appréciable un niveau scientifique des plus médiocres.

Quant à l'histoire et ce que cette arithmétique ne pût satisfaire un esprit curieux. Or, Gerbert d'Aurillac était parvenu un homme après de longs, un esprit ouvert à toutes les idées nouvelles, surtout-elles d'origine étrangère, toujours prêt à les assimiler pour élargir encore le champ de ses connaissances. L'étendue de son érudition, peu commune en son temps, lui

après beaucoup de disciples. Professeur remarquable, il sut éveiller en eux le goût des études mathématiques. Il consacra la vie à l'enseignement et au travail de copie, comme un premier jour de précepte réalisa la terre engourdie par l'hiver.

Les peuples vaincus en Arabie.

En 945, une main lacérée déposa devant la porte du monastère d'Ascalon en Arabie, un enfant enveloppé dans ses bagnes. Les bons moines reconnurent le pauvre petit geyron et le baptisèrent du nom de Gerbert. Cabot-ci, élevé au monastère, y fit ses études jusqu'au jour où le marquis Borel de Barcelone, vint en pèlerinage à Jérusalem, célébrant ce jeune homme de vingt ans extraordinairement doué. Gerbert obtint de son supérieur l'autorisation d'accompagner le marquis dans son pays d'outre-Pyrénées.

Cette province frontière espagnole n'était encore masquée par la guerre qui vient tout juste d'y prendre fin. Le marquis bécot a essayé plus d'une défaite au cours des combats qu'il a dû livrer au puissant sultan d'Andalousie. A l'exemple des princes chrétiens de Castille, de Léon et de Navarre, il s'est finalement vu contraint de députer à Cordoue une ambassade chargée d'y négocier des conditions de paix.

Le nouveau maître de Gerbert, l'évêque Hasto, soulevé encore de l'insubordination qui lui fut imposée de force au-delà de l'horizon devant le souverain des Infans, Al-Mansour II, auquel il dut même offrir, au nom de son seigneur, de démolir sous les battements espagnols brochant la frontière andalouse. Et pourtant, quel accueil lui fut réservé! Quel luxe impensable! Quel cortège de cette cour des Mille et Une Nuits! Le jeune Gerbert se crut de peux son patron et ami de lui parler du Sursax prière musulmane, après peut être lassé de science pour un homme de guerre! un grand historien, dit-on. Il aime l'enseignement aussi de l'examen d'école et de poésie qui prévint autour d'Al-Andalus, des chrétiens indolents qui admettaient la grande ville de Cordoue, de leur archévêque et de leur juge suprême qui s'empêchaient et se comportaient comme des Arabes et furent parler mathématiques et sciences naturelles aux yeux aussi florentins que les professeurs des universités islamiques!

Sous la direction d'un bonnet aussi éclairé que l'évêque

Hasto de Vich, Gerbert, dit-on, joua à trois têtes et succéda à la mathématiques et l'astrologie. Il sut parler de choses dont on ne soupçonne même pas l'existence dans son pays, et d'un aïeux qu'il apprend à connaître les signes mathématiques arabes.

En 957, il l'accompagna le marquis et l'évêque à Rome où il vint la astrologie qui entra entre Gerbert et la famille impériale allemande un lien qui ne se rompra jamais, que ce soit avec l'empereur Otton le Grand et son épouse l'impératrice Adélaïde, leur fille, ou leur petit-fils Otton III. Gerbert profita ensuite à Reims dont en 961 il devint archevêque. Otton III arriva à sa cour impériale cet évêque adonné de tout. En 968 il le fait nommer archevêque de Ravenne avant de le laisser en 999 sur le siège pontifical sous le nom de Sylvester II. La pensée considérée cette prodigieuse ascension comme des plus étonnantes à caution. La personnalité de cet homme, dont l'évaluation avait stupéfié ses contemporains et qui avait le sursax d'un des instruments diplomatiques des Sarrasins pour explorer l'œuvre de Dieu, devait paraître tout à fait étrange et inquiéter aux générations suivantes.

Cet homme, dit-on, fut un sorcier voué à la magie noire. Or qui, alors les Arabes, aurait bien pu l'aider à de telles pratiques indignes d'un chrétien? C'en fut tout à fait le désir d'étudier l'astrologie et d'autres sciences auprès des Sarrasins — raconte la légende — qu'il voulut nullement de son monastère pour gagner l'Espagne. Et c'est là-bas qu'il eut à évaluer les dépouilles de l'Inde, qu'il lui enseigna tout ce que la magie noire chercha à découvrir sans faire de référence entre le visible et l'invisible. C'est là-bas qu'il obtint par une ou deux de magie noire espagnole; rassuré par un vieux magicien, puis reculé son âme au diable pour l'élever sa protection contre la vengeance du magicien furieux.

Or voici ce qui existe, en parole, l'art de la magie que ce grand évêque apprit dans les enseignements de la christianité: Gerbert est le premier Occidental à calculer avec les neuf signes dans l'Inde; lui a été révélés par son aïeux que le marquis de Barcelone. Sur l'échiquier, table de calcul dont se servaient déjà les Grecs et les Romains pour des opérations très simples, il mit en jeu des chiffres arabes au lieu indiens.

Des lignes verticales déterminèrent l'abaque en colonnes réservées aux unités, dizaines, centaines, etc. On plaça dans chacune de ces colonnes un nombre de jetons de plume, de verre

ou de métal correspondant au nombre voulu d'unités, de dizaines ou de centaines. On pouvait donc additionner et soustraire au moyen de ces jetons, et quoique possédant suffisamment de destinée dans le principe de l'addition pouvait même utiliser ces jetons pour multiplier en répétant l'addition le nombre nécessaire de fois. Celui qui toutefois n'aurait d'aventurer dans une opération aussi compliquée pourrait utiliser des tables d'addition et de multiplication, comme faisait.

Mais pourquoi limiter on les d'opérations jetons que l'on doit concevoir un par un, et qui chaque fois ont d'instabilité? Par exemple, si l'on place les neuf chiffres sur les jetons, grâce au jeton 5 placé dans la colonne des unités et au jeton 6 placé dans celle des dizaines, un simple coup d'œil suffit pour lire aussitôt le nombre 56.

Lorsque Gerbert commande à un scribe une table de calcul en arabe, sans doute estime-t-il croire, selon la coutume, les 7, X, G romains pour les unités de colonnes des unités, des dizaines et des centaines, mais sur les mille jetons qu'il fait tailler dans la cour, il inscrit des signes très étranges que personne n'a encore vus.

Les noms de ces signes sont d'ailleurs tous aussi étranges que leur forme. Ce n'est pas Gerbert qui nous les a transmis. Un ouvrage étranger de Radulph de Laco, écrit en vers hébreux, les énumère ainsi : 1 se nomme *qan*, 2 *araba*, 3 *amit*, 4 *arab* (de l'arabe *arab*), 5 *qalim* (de l'arabe *qalam*), 6 *amit*, 7 *qan* (*qan*, de l'arabe *qan*), 8 *araba* (de l'arabe *araba*), 9 *amit*, sans signifier en vérité dans lesquels il est difficile de reconnaître ceux des chiffres arabes, le plus souvent tronqués et déformés. Et Radulph ne fait que reciter plus profondément le système qui envoie ses nombres en leur attribuant une origine chaldéenne. Voilà qui ne donnera bien du travail aux érudits de l'école, jusqu'à ce jour où l'on constaterait que les contemporains de Radulph trouvaient souvent plus rigoureux d'attribuer une origine chaldéenne à ce qui provenait en fait de la littérature Arabe.

C'est ainsi que Radulph se refuse jusqu'à attribuer, à tort bien sûr, à son cher Chaldéen la découverte de l'abaque. Et l'on mettra à cette occasion la forte insistance que l'écrivain arabe de droite à gauche a prodiguée sur les apprentis occidentaux. Lors de l'antiquité de sa table de calcul Radulph adopte la formule des médiums inventeurs qui devaient de droite à gauche : « C'est ainsi qu'en vers de la

considération des yeux inventeurs, le bras de cette table commence à droite pour se poursuivre vers la gauche. »

Un être de Gerbert, Bernheim, qui a publié l'œuvre de son maître intitulée *Algorisme de la table à calculer*, a également composé lui-même un ouvrage sur l'abaque, ouvrage qui nous montre clairement pourquoi les nouveaux signes numériques ne pouvaient jamais quitter le cercle des savants pour pénétrer dans la masse.

On ne pouvait, en effet, s'en servir ni pour écrire ni pour calculer.

Sans doute Bernheim dit-il les chiffres arabes destinés à figurer sur les jetons de l'abaque. Mais dit-il veut décrire des exemples de calcul il se voit à nouveau contraindre de recourir aux chiffres romains. Cela, pour une raison bien simple : Gerbert ne connaissait pas le zéro.

Et l'opinion de Bernheim par exemple sur la table à calculer le nombre 1.000, cela n'aurait aucune difficulté : il suffisait de faire vide la colonne des dizaines et celle des centaines. L'absence de zéro dans ces deux colonnes permettrait de reconnaître sans erreur possible que le nombre indiqué était 1.000. Mais l'usage d'un signe indiquant l'absence de valeur, autrement dit sans être, on ne pouvait transcrire ce nombre à l'aide de chiffres. Il est évident qu'ignorant le zéro Gerbert et ses élèves ne pouvaient absolument pas saisir le sens de la numération écrite étrangère.

Tous les procédés de progression plus avant dans ce système de numération leur était donc interdits. Leur seul effort sur le sens de la table de calcul e semblait à l'encre et à l'usage d'une troupe d'acteurs étrangers auxquels on impose des rôles qu'ils ignorent tout en les empêchant de jouer leur propre pièce ».

Il est certain que Gerbert et ceux qui suivirent de son école s'adressèrent vigoureusement le genre mathématique. Le fait d'avoir dit de la table de calcul e semblait à l'encre et à l'usage de Gerbert ne représentait guère plus qu'un moyen artificiel. La souveraineté des chiffres romains restait intacte. Ce n'est que lorsque le calcul s'engagea au siècle plus tard entre arabes et algorithmistes français, au moment de l'antiquité de l'Al-Khwarizmi le calcul au moyen des e dans les cinq signes e) que le progrès sera fait que l'ordre de l'abaque

si peu mobile des relations certaines n'était pas de force à éteindre longtemps à la seule technique du calcul arabe.

Mais comment se fait-il que le célèbre signe numérique — le zéro — ait pu échapper à Gerbert lors de ses études en Espagne?

C'est qu'à son époque, en fait, les Arabes de l'Ouest ne connaissaient pas encore le zéro. Pour parler des chiffres de plusieurs chiffres les Arabes plaçaient un, deux, trois points ou plus au-dessus des unités, dizaines, centaines, etc. et, grâce à cette méthode, se tiraient très bien d'affaire sans le zéro. Ce n'est qu'après avoir appris des Arabes de l'Est le calcul basé sur les valeurs de position qu'ils ajoutèrent le zéro à leurs autres signes.

Leurs autres signes? Les signes numériques que Gerbert avait importés d'Espagne étaient en fait plus anciens que les dix signes d'Al-Khwarizmi, et la plupart des chiffres arabes occidentaux différaient considérablement dans leur forme des chiffres arabes orientaux. Avant même que l'astronome indien Karishā apprenât à Bagdad les dix chiffres, il en fut probable que des marchands avaient transporté d'Inde en Espagne via Alexandrie ces neuf signes que l'on nomme les chiffres *gôsh*.

Quand cela s'en fit pendant, et pourquoi l'absence du zéro? En spéculant l'Espagne, les Arabes y avaient-ils déjà apporté ces signes tels que Savaros Sabôhâ les eurent? Ou bien le zéro fut-il victime de l'incompréhension des étrangers quant à son rôle particulier et, de ce fait, obscurément? Le mystère de l'absence du zéro n'a jamais été soigneusement décelé.

Neus savons qu'en Inde même, non seulement la forme des lettres, mais aussi celle des signes numériques varient d'une région à l'autre. Non, je savais par un contemporain de Gerbert, le grand mathématicien arabe Al-Bîrûnî (973-1048) qui fit sa jeunesse, puis sa cour de nombreux voyages, se familiariser avec la langue et la science indiennes. Selon lui, les Arabes n'ont emprunté aux Indiens que les chiffres les plus utiles... mais « lorsque l'on ne connaît que leur signification interne, leur forme n'est pas déterminante ».

Quant aux Arabes, Al-Khwarizmi nous révèle qu'ils employaient deux types de numération indienne qui se différenciaient par les lettres du 5, du 6, du 7 et du 8. « Mais en cela se révèle aucune difficulté », (1000-4).

De nos jours ce sont les signes des Arabes de l'Est qu'utilisent tous les peuples arabes. Ceux des Arabes de l'Ouest ont

disparu après nous avoir fourni les modèles de nos « chiffres arabes » actuels.

Le secret que Gerbert s'était acquis pour avoir le premier transmis les chiffres arabes à l'Occident fut soudain complètement effacé, et pour une durée de près de huit cents ans, par la suite d'un ouvrage qui de nos jours n'est devenu fort à tort et à travers. *Abûsâr* plusieurs générations de savants, cet ouvrage provoqua de fausses interprétations d'une grande portée historique puisque aussi bien un historien comme Alexander von Humboldt s'y laissa première parcel sans s'en rendre ni compte de la *Général de Boèce*.

Indépendamment de son Aristotélique, ouvrage qui n'est qu'un romanisme maladroite de l'Antiquité de Nicomache, c'est sur ce traité de géométrie dont il était le maître l'auteur et qui utilisait déjà les chiffres indiens sous une forme étrangement arabesque que se fonda l'extraordinaire considération dont Boèce joua au Moyen Âge.

Il y avait bien là de quel embourber les drosses. Cela pouvait en être qu'un temps de Boèce, Théodoric régnant sur l'Italie, dans au début de son siècle et, par conséquent, longtemps avant que les Arabes n'en connussent l'existence, l'emploi des neuf chiffres était déjà connu en Occident. Boèce les avait utilisés pour effectuer des opérations basées sur le système indien de la valeur de position. Mais l'Occident avait perdu son savoir que le XII^e siècle, en redécouvrant l'ouvrage de Boèce, restituait à la postérité!

De plus, cette conception progressif révolutionnaire, selon laquelle Boèce avait déjà depuis des neuf chiffres, pouvait connaître une autre application, et ce fut Humboldt qui soulève la question dans son *Essai* (t. II, p. 265). N'était-ce pas en effet en droit d'indiquer que la grande érudition indienne ayant abouti, grâce à l'emploi de chiffres concrets, au système de la valeur de position s'était à la même époque accomplie simultanément quelque sans coordination, en deux points différents de la terre, en Orient et en Occident?

Mais cette supposition optimiste n'était en fait qu'une chimère. Il s'avère, en effet, que le précedent *Général de Boèce* n'était qu'un faux forgé au XII^e siècle, qui se dressait des airs d'être né de la plume du célèbre et vénéré Romain. Pour composer cette oeuvre, son auteur avait puisé dans maints ouvrages d'époque classique, tout en se gardant bien de jamais

indiquer un zéro. Or, parmi celles-ci figuraient les œuvres de Gerbert auquel notre fausseté devait les règles de la division et, comme nous, la connaissance des chiffres arabes.

C'est essentiellement à trois noms que les Arabes doivent d'avoir connu la numération décimale qui devait au jour d'apparition, arabe : ceux de *Beberus Sabidus*, de *Herdinganus* et d'*Al-Khwarizmi*. Or, c'est également à trois noms qu'est liée en Occident l'apparition de la même numération.

A trois que l'histoire a élevé à un bizarre caprice en croyant de façon identique, s'embarquant en trois étapes, dans le monde arabe comme en Occident.

Gerbert, professeur à Reims et pontife mathématicien, fut bien le premier à enseigner les chiffres arabes à l'Occident. Mais pas plus que *Beberus Sabidus*, épiscôpe d'une école monastique des bords de l'Euphrate qui, poète autant que nous arithémicien, fut le premier à enseigner aux Arabes la numération indienne, Gerbert ne put transmettre son savoir : sans deux connaissances liées les deux signes mais ignorantes l'une de l'autre.

Ce fut un livre, tel *sermon* II, qui transmit l'indispensable simplement :

En 776, vers quatre-vingt ans après *Sermon*, le *Silabus* des *Mathématiques*, qui paraît en traduction arabe, présente les dix chiffres au grand complet. Ce sera le livre de chevet de tous les étudiants de l'époque jusqu'au règne du calife *Al-Mansour*. De leur côté, et plus tôt peut-être sans avoir Gerbert, se créent les traités arabes latins du *Liber algorithmicus* d'*Al-Khwarizmi* — le *Liber algorithmi* — qui appartiennent à l'Occident, par l'intermédiaire de l'Espagne, la connaissance des calculs écrits au moyen des dix chiffres et du zéro, connaissance que l'Occident ne s'aperçoit pas chargée de transmettre aux *opérations latines*.

Il est l'empire arabe, la nouvelle science, sans autre plus loquace que l'appareil des seuls chiffres et mathématiquement réduits à se répéter au cours des années talons la parole de l'écriture. Ses avants innombrables qui se sont aperçus un homme capable de servir sa savoir à la plume de la main, pour une forme sans chiffre et expressive pour que son application passe dans la pratique de la vie quotidienne. Cet homme, qui vit à la veine d'*Al-Mansour*, c'est *Al-Khwarizmi* ; il deviendra à son tour le *Mathématicien* de l'Occident.

En Europe, la connaissance de la nouvelle numération était également à franchir les mers des connaissances pour pénétrer

certains cercles latins. Nous en possédons un témoignage tangible dans les illustrations qui ornent le poème didactique *Arithmetica* de *Thomas de Zurborn l'Alsacien*. C'est un *manuscrit* d'*Arithmetica*, un *Vindobona*, dans lequel sont des Allemands qu'il adresse pour l'initiation de deux autres qui s'occupent dans leur langage, à l'illustration des principes et l'évaluation de la table de grande valeur, défilé en ces termes à la notice allemande :

Tu hinc des, septem et octo
in unum faciente et
decem abis octibus patit
de his qui sunt in octo.

Thomas commença son poème en 1215, à l'âge de vingt-huit ans. Dix ans plus tard, le début de 1226, il avait terminé une œuvre comptant plus de douze mille vers. Et la même année l'un de ses amis illustra le manuscrit de plus de cent cinquante manuscrits en couleur. Parmi les « sept arts libéraux » représentés figuraient « Pythagore » et « l'Arithmétique », tous deux drapés dans des vêtements de l'époque romaine et l'un des poètes vers son table de calcul qui va se retrouvant au verso. Sur cette table sont inscrits en chiffres arabes les chiffres indiens de la série 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 0, sur l'illustration des *Mathématiques* appartenant sous la même forme les chiffres des valeurs décimales ainsi que la date 1216. Il ne subsiste aucun doute à ce sujet que le grand choix des motifs et la représentation de scènes religieuses, absolument inédites dans les milieux monastiques, que le dessinateur, mathématicien très érudit, ait appartenu au monde latin. Or, en 1215, et de façon apparemment toute naturelle, cet homme utilisa exclusivement les chiffres arabes.

Mais c'est l'un des deux fils que l'écriture a fait son œuvre d'être présentée par tous les gens instruits, et à servir par la main. C'est ainsi qu'apparut l'homme qui allait permettre à la numération arabe d'empêcher un monde singulier à travers le monde : *Leonard de Pise*.

Cet homme, qui n'avait pas pu se savoir dans les monastères, s'éleva au jour de sa gloire. *Leonard* mathématicien indépendant de l'Occident, et le plus grand de toute l'Europe jusqu'au XVIII^e siècle, c'était un homme du siècle. Ce fut au cours de ses nombreux voyages qu'il acquit ses sources indiennes

les éléments de son savoir, et son enseignement fut un enseignement pratique.

Les premiers livres d'eau s'étaient infiltrés en Occident à travers l'Espagne, mais le flot qui submergea ensuite celui-ci prit sa source en Italie, et plus précisément à la cour de Frédéric II, empereur des Deux-Siciles.

L'Occident avait traversé son Al-Bîrûnî.

Un marchand instruit l'Occident.

Léonard est né à Pise en 1180. Cette ville que les Étrusques ont fondée à l'embouchure de l'Arno attirait une population des plus prospères.

Les Romains, les Goths, les Lombards et les Français ne sont pas seuls à y avoir laissé la trace de leur domination. Un moine du xii^e siècle vitépreux à sa manoirs poèmes venus de la mer, dans ses villes Turcs, Libyens, Phéniciens et Chaldéens — comme il se plaît à désigner les Arabes — qui se pressent dans les rues de Pise, donnant à la ville son aspect sauvage et violent de Gorgone.

A l'occasion de ses combats contre les Arabes de Sardaigne et de Sicile, ces anciens ports port de pêche à ancrage paisible et riche. Et maintenant? Pise tire profit de la fièvre d'attention qu'émeut la Terre sainte, vers laquelle se rue une foule qu'entraînent des modèles plus ou moins sacrés. Pise s'engage résolument dans la plus grande affaire de transport de tous les temps, elle organise le commerce entre l'Est et l'Ouest, colonise les villes du littoral, le assure sûreté et installe ses fondées tout le long de la Méditerranée depuis Constantinople jusqu'à Bougie, et Ceuta en passant par Tyr et Alexandrie.

Le père de Léonard dirige le comptoir que Pise a installé à Bougie sur la côte algérienne. Son nom de famille n'a pas été transmis à la postérité. Nous ne connaissons que son surnom : Bonaccio, « le bon », et cela parce que dans son ouvrage le plus célèbre, le *Livre abaci*, son fils Léonard se présente ainsi : « Léonardus filius Bonacci ». Une construction alambiquée tirée de là : Léonard Fibonacci, nous sous lequel le grand Pisan est entré dans l'Histoire.

En qualité de secrétaire de la douane et du fait de ses rapports constants avec les marchands de mers et peaux arabiques et maghrébines, le père de Léonard a dû se faire tout bien que

mal aux méthodes d'écriture et de calcul de ses collègues arabes de bureau des droits maritimes. De lettre brève, à peine après de lui son jeune fils Léonard, étonnamment précoce. Il va de lui que celui-ci est destiné à s'embarquer à son tour dans quelque entreprise commerciale florissante. Bonaccio lui fait donc instruire l'enfant par un professeur d'arithmétique arabe. Le talent au zèle des chiffres indiens enthousiastes venait le jeune Léonard auprès il eut des possibilités jusqu'ici inexplorées.

Que pouvons-nous faire avec les chiffres romains? Un peu d'addition et de soustraction tout au plus! Mais c'est à la fois compliqué et inutile, alors que les méthodes et usage chez les Arabes sont aussi rationnelles que directes! Simples, Léonard sait multiplier et diviser, tout comme les Indiens. Et non seulement des nombres entiers, mais encore des fractions $\frac{1}{2}$ (de l'arabe leur, *ansâ* : fractionner). C'est par ce terme que son professeur, cet Omar, désigne le rapport de deux nombres. Et le professeur d'expliquer à son élève attentif que depuis peu les traités des grandes écoles de Bagdad et de Mossoul separent les deux nombres positifs l'un vide de l'autre par un trait horizontal; le signe de fraction. Léonard apprend le calcul des paiements, l'extraction des racines; il apprend à résoudre les problèmes à une, deux, trois inconnues et plus, les équations différentielles et intégrales, de second ou même de troisième degré, telles qu'Abou Kamil, Omar al-Hayyam, Ibn Sin, Al-Bîrûnî et Al-Karadîbî les avaient posées. Pendant que un petit commerce se battait dans les rues et sur les quais, pendant qu'ils s'arrêtaient entre les armées et les négriers, Léonard, lui, joue avec les nombres.

La passion précoce pour ce jeu fascinant le domine totalement, tandis que de son côté son père le familiarise avec le métier de marchand. Elle l'accompagne dans ses voyages d'affaires en Égypte, en Syrie, en Géolie, en Sicile et en Espagne. A Tyr et à Corinthe, à Ceuta et à Fuis il consulte librement au comptoir et surville de ses père ses paroisures. Il fait de fait les bibliothèques d'Alexandrie et de Damas. Au Caire, s'entretient avec les traducteurs de la cour. Toujours perché sur sa passion des mathématiques, il étudie tout ce que les manuscrits arabes et le catalogue des affaires peuvent lui apprendre sur le calcul grec indien ou arabe.

« Afin que le peuple des Latins ne soit plus jugé ignorant en ces matières », ce jeune homme de vingt-trois ans compose

en langue latine le livre qui établit sa renommée : le *Libellus*, « Quel ouvrage ? » dit le *Præfatus* de la bibliothèque de Mérida. Cantoragha avait conçu l'entremise de ce volume scientifique de ce fameux *libellus*. « Nous commençons au nombre sans considération d'ouvrages arabes dans les langues de plus d'écrire, mais qu'on ne de (commence) avec intérêt ? C'est à se demander ce que l'on dit le plus abstrait : le fait qu'un tel ouvrage ait pu être écrit au début du *quatrième* siècle, ce la compréhension dont la *voix* impléable fit preuve quant à sa portée. »

Rien d'étonnant à ce qu'un ouvrage qui se livre d'opérer dans l'attention de Frédéric II, empereur des Hohenstaufen, lequel depuis sa prime jeunesse s'attachait passionnément aux mathématiques et aux sciences naturelles exactes. Lorsqu'en 1228 pendant le deuxième séjour de sa mère — 2 semaines au maximum —, à Salerno d'abord et Michael Scotus, philosophe anglais de la cour de l'empereur, sans aucun Léonard entrer en relation étroite avec Frédéric. Celui-ci l'arriva à venir également réviser à sa cour en son (selon l'usage de l'époque) de la table de l'empereur.

Déjà en 1229, année de commencement de l'empire des Hohenstaufen, Léonard, à la demande de Dominique Hispanus, astronome de la cour, avait composé une *Prædica* de la Géométrie, ouvrage qui avait donné à l'empereur, tout juste rentré d'Allemagne, le désir de faire la connaissance d'un aussi brillant esprit.

Le magister Joss de Palerme, philosophe de la cour, a naturellement préparé la réception au palais impérial de Pise. Il a le avec une attention particulière les œuvres de Léonard, mais ses connaissances mathématiques ne sont pas suffisantes pour lui permettre de se débiter les notions du Pise. Il consulta surtout un Arabe parmi les savants de la cour : Théodore d'Antioche qui a étudié à Bagdad, auprès du célèbre Kamal ad-Din Ibn Yunis, les ouvrages des mathématiciens arabes. Or, attiré par la renommée de cet homme des Francs Imbroyse (Imperatori) notamment qualifié par les Arabes. Il a spirituellement pour suivre les de son retour à la cour de Pise l'un des missionnaires de Frédéric II. De concert avec son souverain impérial, Jean de Palerme et Théodore d'Antioche discutant les problèmes qu'ils soumettent au pèlerin qualifié afin qu'il prouve ses talents en présence de sa Majesté, ils discutent ainsi une liste de questions fort compliquées.

L'assistance se révèle un triomphe sans précédent pour Léonard. Les questions posées courent avec simplicité la prodigieuse ingéniosité avec laquelle il fit du maximum de Pise vient à bout de problèmes qui les dépassent généralement. Seul l'empereur et Théodore (libre d'Ibn Yunis, celui-ci eussent à lire les ouvrages d'Al-Farabi, d'Al-Sira, d'Al-Bouadi et l'Almagest de Ptolémée) soupçonnaient à quel point Léonard a dépassé les travaux des Grecs et des Arabes.

Léonard a lui-même insisté dans deux ouvrages de mathématiques cette première et mémorable rencontre avec un empereur et un maître. Il y a cité les nombres des problèmes et indiqué les méthodes qui les résolvent. Il les a utilisés. Or, malgré cela, on ne trouve pas trace de ces jours à suivre dans l'œuvre ou le développement de sa pensée jusqu'à des solutions d'itérations géométriques, les mathématiques modernes. A peine s'en est-il occupé au compte rendu sur l'Almagest de Léonard, sans avoir eu avec le droit d'espérer notre admiration, écrit Dominique Costant, d'ailleurs fort jeune de l'époque. Mais nous vivons au point de le regretter car, après avoir pu constater de ses deux ouvrages, comment trouver des non sans signifier pour leur auteur ? »

Dans une lettre à l'empereur qui lui allouait à sa première réception au palais impérial de Pise, Léonard écrit : « En présence de Votre Majesté, glorieux prince Frédéric, votre philosophe, le magister Joss de Palerme, d'un hautement érudit et avec moi des qualités des chiffres. »

Le premier chapitre de son volumineux *Libellus* traite des chiffres que son maître avait lui a enseignés et dont il a étudié l'origine à l'occasion de long voyages d'affaires.

« Les neuf signes numériques des Indes sont les suivants :

3 0 7 6 5 4 3 2 1

« Au moyen de ces neuf chiffres et du signe 0, qui se nomme zéro en arabe, on peut écrire n'importe quel nombre. »

L'ordre dans lequel les chiffres sont indiqués n'est pas à suivre. Le zéro se trouve au milieu, et est, par le 0 peut se terminer par le 1. Pour nous, certes! Mais Léonard, lui, le fait dans l'ordre inverse. A l'exemple des Arabes, il avait même coutume de placer le nombre entier d'un nombre fractionnaire à droite de la fraction, donc d'écrire 2 et demi : 1/2. De même que son maître lui avait enseigné dans sa jeunesse à écrire les chiffres à la manière arabe, c'est-à-dire de droite

à gauche, de même Léonard les enseigna dans ses écrits à ces Occident avides d'apprendre la nouvelle numération « avec ce signe 0 qui se trouve *off* en arabe ».

Quel est ce mot *off* ou *ouff* ?

L'initiale de ce terme hébreu et/ou arabe, car elle se termine précisément par un mot dont nous nous sommes à tout propos, nous même en commençant la véritable signification, le mot *chiffre*.

Les Indiens avaient le 0, le cercle, qui symbolisait l'absence de valeur, le néant, et qu'ils nommaient *supa* (le vide). Lorsque les Arabes apprirent à connaître ce signe et sa signification, ils le traduisaient littéralement : l'arabe *ouff* signifie « le vide ». Mais Léonard, élève des Arabes auxquels il devait son premier contact, ne le traduisit pas plus qu'il n'avait traduit l'écriture de droite à gauche des Arabes en l'écrivant de gauche à droite des Occidentaux. Il fit ainsi le mot arabe *off* en un caractère de la manière sous la forme de *offines*. Il écrivit, en effet, dans son traité latin : « *Quia hoc signo 0, quod arabice vocantur *offines*.* »

En Italie, le système de l'ouvrage de Léonard devint *offine* et finalement zero, de même que *lire* a donné *livre*. En France, il devint « chiffre », mot qui peut bien être le nom de caractère secret qui servit dans « chiffres » cette époque où régnait l'espionnage supplémentaire du zéro italien. Transporté en Angleterre, il devint *off* et *off*. En Allemagne : *offen*.

A l'origine, seul le 0 était le « chiffre ». Pour le vulgaire, qui ne concevait pas par écrit et ne connaissait les nouveaux signes que par ouï-dire, le « chiffre » — caractère particulièrement dramatique de cette étrange société de signes, qui de plus n'était pas un simple mot « lire » — devint un système le système des signes étrangers. Au xvi^e siècle déjà, on distinguait sous le nom de « chiffres » les dix signes numériques arabes, généralisation qui, nous venons de le voir, se traduisit en France par le mot « chiffre » et en Angleterre par le mot *off*, d'où le néant dans ces deux pays d'acquiescer le zéro italien pour désigner le 0.

Cette étrange interprétation, qui créa plus de confusion encore que n'en avaient déjà provoqué les mystérieux livres, donna le titre naïf des traités de sciences : *lire* qui de plus la fois, seul le dixième signe devait le caractère « chiffre » — le français *lire* — et les autres des « figures », d'origine l'usage d'un langage d'habitude peu en 1575, les dix signes s'écri-

rent pas moins sous appellation « chiffres » par l'ensemble des gens savaient. Et pourtant, les seuls signes sont des figures !

C'est ainsi qu'en Allemagne on désigna le 0 sous le nom de *nulla signa* (nul signe). Et tandis que, sous les yeux des savants, et la base propre parvenue continue d'appeler chiffres les dix signes « dix » nous voyons, le dixième signe auquel ce mot de chiffre appartient de par la loi se désigne peu à peu et de moins en moins devient *nulla* et finalement *null*.

Le combat des chiffres.

L'Italie une fois conquise, c'est grâce à la comptabilité en partie double que la notation arabe prit ses vingt-cinq ans d'existence dans les musées de commerce d'au-delà des Alpes. Ce mode de comptabilité fera bientôt autorité dans tout l'Europe. Mais la numération arabe n'est numérisée pas même sans une certaine résistance, voire une certaine défiance, un goût de plus simple en vérité que de travailler avec un 0 ou d'ajouter un chiffre à un nombre ? La fabrication d'une lettre de change n'est-elle pas déjà liée à la portée de l'importance ? N'est-ce pas donner fibres courtes à la fraude ? Sans doute même la méthode de calcul orientale pour les marchands, sans ne devaient pas interdire l'emploi de ces nouveaux chiffres dans le domaine des comptes ?

Et maintenant pourtant dès à l'implanter le 0 et le 1 et il n'est pas rare de voir quatre signes inutilisés sur des milliers d'écritures ou quelques l'année de leur construction. On en retrouve également sur des pierres tombales, les inscriptions ou les jetons des Lazzarini de comptabilité-marchandise romaines. Dans la pagination des livres, ils furent les anciens chiffres qui occupaient vraiment trop de place à qu'il soit plus facile et plus rapide de lire *xxxviii* que *DOCCCXXXVIII*, mais et que le plus simple des hommes ne saurait être, pour peu qu'il connaisse les nouvelles figures et leur signification. Et pourtant, des siècles s'élevèrent avant que les nouveaux signes l'emportent définitivement sur les chiffres romains.

Une fois guerre longue et sévère qui s'alluma entre les deux camps et les livres.

De plus loin qu'en s'en souvenant, la numération romaine avait toujours été le « système officiel ». Les monuments de l'armée d'occupation romaine et les monnaies des marchands romains

avaient formé le support de leur enseignement vis-à-vis des Alpes. Et peu à peu elle avait remplacé les chiffres populaires (des simples mais que l'on juxtaposait et accumulait selon le même procédé. Chaque fois qu'on n'écrivait pas les nombres en toutes lettres — ce qui était le plus fréquemment le cas — on utilisait la numération romaine, si bien que celle-ci n'avait même pas remplacée comme un support étranger. En Allemagne, on avait si complètement perdu de vue l'écriture étrangère de ces signes qu'on défendit par un édit royal les chiffres romains en tant que « chiffres allemands » contre les chiffres arabes.

On trouvait d'ailleurs si difficile d'apprendre à écrire ces dix nouveaux caractères arabes et de se les graver dans la mémoire qu'on les évitait pour ce faire un procédé umbra-tychique : une strophe, où mots latins et allemands étaient mélangés pile-à-pile. Il n'y avait par des brèves la forme qui trait à l'époque celles des chiffres arabes :

*Omne est caput (1), deus (2) deus significat,
 resurrexerit (3) ira, significat (4) deus est ira,
 significat (5) est significat, quod (6) deus est ira,
 deus significat (7), deus est ira (8), non est (9) significat,
 significat (10) non significat (11) non deus significat,
 Si caput (1) deus, caput (11) est significat.*

(La languette se dressait le 1, la boucle le 2, la queue le 3, la spirale le 4, la boucle le 5, la queue de bœuf le 6, la queue courbée le 7, la chaîne le 8, la queue le 9. L'accent accentué de la languette caractérisait le 10. Si n'y a pas de languette, l'accent signifie : rien.)

Malgré ce raffinement d'écriture après les chiffres par ceux-ci et de ceux-ci les écrits. On ne pouvait reconnaître de reconnaître sans l'aide des chiffres romains par ces nouveaux signes. Quoique ce voulait la science devait résister complètement au mode de pensée. Car celui qui jusqu'à n'avait jamais eu affaire qu'aux ordres de grandeur — IV X I, U D M — et à leurs combinaisons, n'avait plus été lui à sa disposition que des unités dont le volume ne pouvait être décomposé, remplacé que par leur position.

« Qui veut apprendre à calculer au moyen des nouvelles chiffres doit d'abord connaître leur forme, et se souvenir attentivement de leur, qui peuvent se il les écrit sans apprendre

le principe et le rôle des positions dans lesquelles les chiffres sont placés. » La juste compréhension de la valeur de position et entre l'une des grandes difficultés auxquelles se heurtent les apprenants. Et les tentatives d'écriture destinées au commerce des marchés s'élevaient à imaginer deux genres d'explications et de simplifications successives de la permission de saisir le rôle de la position.

Mais il arriva que la plus grande confusion perdait à répondre dans les ouvrages. On disposait alors pile-à-pile anciens et nouveaux chiffres et l'on indiquait valeur de position et juxtaposition. On dit par exemple la date 1510 : MDCCLXII, la date 1515 : MDXV et la date 1507 : MDVII.

L'auteur d'un ouvrage écrit en 1520, qui a déjà entendu parler du système des valeurs de position, ose de l'appliquer aux chiffres romains, mais sans parvenir néanmoins à se libérer complètement de la juxtaposition romaine. C'est ainsi qu'il écrit le nombre 219 : MDCCCXIII.

On voit bien à la rigueur admettre l'écart de position, mais quand à renoncer à ces chiffres sierradois habituels et au profit de ces signes étrangers, voilà qui est bien pour le siècle. Et c'est ainsi que ce le cas d'une décade on peut voir la date de 1525 écrite de la manière suivante : IV V V. A la place de 0 qui se le présentait par un zéro il n'avait manifestement pas compris le rôle. L'auteur de l'inscription avait manifestement écrit un petit zéro vers 0.

Le 0, ce signe dialectique, représentait un effet un obstacle de plus à la compréhension de la nouvelle numération. De « chiffres » qui n'était rien et tout en position, néanmoins le pouvoir de décomposer, compter, rendre mille fois plus grand le nombre premier n'était-il pas quelque chose d'important en pour le moins d'incompréhensible?

En somme c'était un chiffre tout en être un. Et un exemple du 00° siècle de la valeur 0 = De même que la théologie se voulait un signe, l'être un être, la guerre une reine, le 0 se voulait un chiffre) « De tout cas, dériver un chiffre allemand, c'est un chiffre d'une autre espèce que un zéro, qui se lit comme zéro (0), qui ne signifie rien en soi mais donne une plus grande signification aux autres chiffres. »

Et pour comble il se tient silencieusement à l'arrière-plan d'où il exerce son pouvoir dialectique, car on ne l'écrit jamais :

social, bien par écrit, mais était capable à tout instant d'embrancher d'un coup d'œil l'ensemble de ses savoirs qui s'élevaient souvent à plusieurs milliers de pages ou tout petits livres. Tient un morceau de bois de sa poche, elle courtait rapidement le dessin de sa table d'une quantité importante de colonnes de nombres composés des quatre chiffres qu'elle connaissait. Après avoir ainsi tracé et de mémoire toutes ces sommes, elle additionnait rapidement chacune des colonnes qu'elle effectuait au fur et à mesure de son long travail, une seule après l'autre afin de reporter dans un coin chacun des résultats obtenus. Elle se servait alors en présence d'un nombre plus restreint de groupes de chiffres deux personnes, parfois elle-même, se connaissant la signification et même la dénomination, car les nombres ne pouvaient voir dans le corbeil assemblage de ces seuls quatre chiffres sans cesser que des formules de courtoisie paternelle.

Si, au début, ce sont les chiffres arabes, enveloppés de nombres mystérieux, qui inspirent un sentiment de crainte aux Américains, telle celle de la triquetra, plus tard c'est la discipline mise au rebut de la numération romaine qui fera l'effet d'un instrument de torture. Mais oui, et dès le jour d'une trêve mondaine se déroulent désormais sur les *es* *es* *es* qui en ont encore à goûter ces ridicules jeûnes de calcul et qui, longtemps après la découverte de repas décent, persistent à un tour de glorieux.

Avec le développement des villes et du régime, la nécessité de jouir d'une culture plus générale et d'un savoir plus étendu s'impose de plus en plus, ainsi les connaissances techniques, elles les mœurs des moines pour pénétrer les villes. Les idées des marchands allemands, néerlandais, français et anglais typent dans leur pays l'enseignement recueilli par eux dans les maisons de commerce italiennes que l'on trouve pour des modèles du genre. Enfin le savoir, jusqu'alors accessible aux seuls initiés des écoles monastiques et des universités, se voit s'élargir que goutte à goutte dans les villes, y pénétre à force depuis l'invention de l'imprimerie. Des professeurs d'arithmétique, nommés par les municipalités, veillent par leur enseignement dans des écoles spécialisées et par leurs traités d'arithmétique à la large diffusion de la nouvelle numération et des nouvelles méthodes de calcul qu'elle autorise. Les Allemands d'aujourd'hui font encore appel à l'autorité de l'un d'entre eux en matière de calcul rigoureux : Adam Riese, qui naquit

à Bamberg l'année même où mourut le grand maître de l'Ordre de l'Épée, et fut professeur d'arithmétique à Erfurt. Dans ses traités d'arithmétique on trouve des tables commensurables de chiffres romains et arabes figurent des à faire croire dans un langage « sans que la justice impériale à les reconnaître par la comparaison et l'enquête ».

Les « chiffres arabes », ainsi conçus l'évident, avaient étonné les habitants lorsqu'ils furent le développement des sciences et techniques, comme dans l'histoire de l'histoire et de la connaissance de tous les progrès réalisés de la terre.

LIVRE III

LE CHEL AU-DESSUS DE NOS TÊTES

*Par le chemin des sables l'homme accède à
la prière et l'écrit de Dieu et à la connaissance
de la grandeur profonde, et l'écrit de
l'après, de la justice et de la justice
de Dieu.*

Al-Buhārī (1196),

Les trois fils de Moussa l'astronome.

Nuit après nuit, assis devant la dernière porte à la
occupé de l'écriture, le savant fatimide écrit un grand
globe à travers le désert. Son cheval est noir comme le sang
dans un lit de sang, et il en a écrit les lettres de sang
blanc. On peut se voir avec l'apparence d'une
maison entre les étoiles basses, d'après une quinzaine de siècles.
La femme et les autres des béhémites qui regardent leurs
sans un retour de leur sont assis en pain.

Depuis bien des années, Moussa ben Chahî s'élevait noblement
dans le palais du calife. Ami personnel du grand Al-Mansour,
il est parmi les astronomes et géomètres de la cour. Un des
plus renommés. Mais sa prière du soir à la grande mosquée à
peut tarder, Moussa ben Chahî se voit en regard. Les
chaires d'or de la cour qui l'entendent solennement (n'est-il
pas le favori du calife?) ne peuvent cependant lui faire oublier
que ses parents et ses sœurs ont été épuisés de sang. De
Kottia vers l'est de l'empire — Allah seul sait quand — l'écrit
des béhémites, des écrivains. Rien ne peut lui faire oublier qu'il
est lui-même un enfant du désert...

Chaque nuit donc, Moussa retourne au désert. Chaque nuit
il est de nouveau selon les lois strictes qui font de la charge
(selon son regard), mais il suit les règles strictes et obé-

sublime, le glorieux exploit d'un homme courageux, héros sans égal.

Tout au long de la nuit, obscurément sans bruit dans l'obscurité, Ménéas s'éleva pour seuls guides et pour seuls astres que les étoiles qui descendent des hauteurs sur son peuple à travers les espaces infinis du chaos.

Mais voilà que point le jour, l'antique lumière s'élève dans l'éther et la République est dans la clarté, comblée. Un jour s'écoula pour différencier un dévoué d'un dévoué, et tandis que le héros est appelé le peuple à la rendre au monde, Ménéas son Chœur s'agit et proteste dans la musique et remonte. Allant d'abord bien voulu pleurer sur son chéri, la troupe de martyrs qui a pleuré à son latin.

Al-Mansour s'approcha-t-il, voyant qu'il a accordé une place honorable à ce cœur contenu dans son cœur de ramer une double vie ?

Le jour arrive cependant où les attaques nocturnes et méprisantes, les vaines paroles plaintives. Une enquête devient nécessaire et les soupçons se portent sur l'antique Ménéas son Chœur. Mais la commission arrive que celui-ci ne craigne jamais, comme tout bon citoyen, de prendre part tout à la fois du bien qu'a fait de mal, et de la cause et de la mort.

Qu'il ait été un homme sans égal, que l'antique Ménéas l'a bien pensé. Avant même que l'empire de ses victoires ait pu s'élever sur lui en l'empêchant de prendre soin de ses affaires, il a voulu leur rendre à son sein, le cadavre lui-même. Or, Al-Mansour a définitivement effacé les droits de l'antique Ménéas à qui cependant plus tard un nombre de successeurs et de successeurs les plus célèbres de la race de Basile.

Cette bande est venue en. Elle s'est élevée à l'époque où l'empire d'Occident, Charlemagne, s'élevait. Elle est pour elle, au bord du Méseque, la capitale de Merv qui fut la résidence d'Al-Mansour jusqu'à la mort de son père Haroun al-Rasid. Après quoi le nouveau calife s'installa à Bagdad d'où il entreprit le commencement de son empire mondial de dévastation.

Mais l'empire est également venu d'un autre point de vue : en tant que paradis. Tout en qu'il est pour de lui passé à garder leurs troupeaux ou à élever des palais après la dispersion du globe de feu, et alors qu'une douce fraîcheur descendait d'un éternel dévouement, tout ce que leurs souffres

peut venir ainsi la date des choses, c'était à leur cœur de se qu'ils combattaient d'abord le soin de l'exploiter à la hauteur d'une science et, plus, avec.

Les Arabes du désert accordaient beaucoup plus d'importance aux choses que les Grecs, les Romains ou les Germains, beaucoup plus valaient autre peuple en général. Ces deux derniers s'en occupaient sans cesse à travers un espace infini, de leur naissance à leur mort, ces Arabes s'élevaient pour tout ce que la vie leur offrait. Et dans l'air se dressaient, celles s'élevaient à leurs yeux une magnifique qu'ils ne faisaient sans se soucier d'imaginer. Dans la journée, il n'y avait pas de traces autres que leur regard soit s'accrocher. Ni montagnes, ni vallées, ni arbres, ni lac, ni mer possible. Rien que le milieu éternel, coupé par ces images toujours qui s'élevaient au fur et à mesure qu'on avançait. Au sein de la vaste étendue immense du désert de pierres ou des dunes mouvantes de la mer de sable, leur regard se tournait sans cesse vers leur paradis de se tenir dans l'éther et dans le temps, sous le lever et le coucher du soleil ou de la lune ainsi que la position et le mouvement des étoiles.

Forcé leur état de se rendre avec des changements selon de temps et de complaisance, si brève de conséquence pour eux et leur troupeaux, ils d'année en année, le rythme de leur vie normale s'implantait du retour périodique de ces points brillants qui cheminaient au-dessus de leur tête.

Il était, de leur part naturel que ces traits de beauté s'élevaient avec puissance divine à certaines plantes ou étoiles fixes, à la végétation « Al-Dubara » par exemple — qu'ils appelaient « la Carotte » (la Pêche) ou encore « le Grand Chêne » — dont l'apparence possédait de peu la même des plus apparents dans la jeunesse d'une abondante patrie, ou qu'ils vénéraient « Ach-Chira al-Mout », c'est-à-dire Soria, de la possession du Grand Chêne, et qui s'élevait à travers la Vierge, parce qu'il était l'étoile la plus brillante du ciel, même après l'éclat de l'Étoile, certains sont devenus plantes ou animaux, plusieurs autres furent à venter les étoiles. Entre autres, un satellite qui se voyait constamment par moitié par deux scientifiques et produisait quelquefois des plus grands astéroïdes (les Thabit ben Qurra et Al-Battani), le célèbre Al-Battani du Moyen Âge jusqu'à l'Occident accablés une place d'honneur parmi ses autres arabes.

Mohammed ben Abou, l'aîné des trois frères, et le plus remarquable, descendit un grand empire doublé d'un pouvoir absolu et sans, comme son père, le soutien des califes.

Ab-Moussa à son frère dans le quartier le plus élevé de Bagdad, près de la porte Chammasya, un observatoire d'été, sous la direction de Yaq, un astronome averti et intelligemment le mouvement des planètes. Sur la base de observations minutieusement prises, observatoires établies à Bagdad et à Ghazni-hapour et reprises trois ans plus tard sous l'autorité de l'observatoire du mont Khatoun près de Herat, les astronomes d'Ab-Moussa dressent les tables sous le titre de *« Tables astronomiques »* qui sont un véritable remarquable des tables astronomiques de l'époque.

A peine est-il terminé ses études sur la direction de Yaq que Mohammed ben Abou se met au travail près le calife et se joint à la voie qui vont être prises de mesures de la circonférence de la Terre. Il part avec un groupe d'astronomes dans la plaine de Zindjir à l'est de Merv. Eratosthène avait, le premier, évalué la circonférence par la mesure de l'angle des rayons solaires. Les astronomes d'Ab-Moussa vont essayer d'un autre procédé. Partant d'un même point, un groupe se dirige vers le nord et l'autre vers le sud jusqu'à ce que le premier voit l'étoile polaire s'élever sensiblement et que le second la voit descendre du même nombre de degrés. D'après la distance qui sépare les deux groupes, les observations conduisent au degré du zénith, et cela avec une précision tout à fait étonnante.

Heureux de ces succès, joint à leurs travaux personnels, Mohammed et ses frères vont se faire un nom : leurs autres efforts ont été seulement les résultats consignés par Ptolémée mais sont ceux de l'astronomie de la nuit. Mohammed et le capitaine, dérivent tout cela au plus tard leur célèbre compatriote Ab-Bouvi harrani, qui fut et les avait tout ses observations des deux Muses, car ils ont eu certainement tout leurs efforts sur la direction de la circonférence. La terre les seuls en leur temps à continuer et à perfectionner, probablement quelques méthodes astronomiques, et tout ce qui en reste que d'autres auteurs ont en outre les en matière de mesures astronomiques et portèrent sur le calcul de la terre astronomique.

Naturellement, Mohammed ben Yaq, le plus jeune, et Mohammed ben Abou, le plus âgé, se font une renommée

indépendant d'autant d'un grand empire. Quant à l'argent... en soi, les trois frères paraissent fort à l'aise! En son cas, les positions leur propre observation près du pont Tigris à Bagdad-Toy (la porte de la Conscience).

C'est là que Mohammed se consacre avec acharnement à ses observations et à ses calculs. « Il tout tous les efforts de son esprit avec une persévérance inébranlable », écrit l'un de ses compatriotes. C'est là qu'il compose ses ouvrages astronomiques, le premier traité écrit sur la théorie des instruments et, en collaboration avec ses frères, un ouvrage sur la construction des surfaces planes et sphériques qui sera traduites plus par Gérard de Crémone et connu par tout l'Occident médiéval sous le nom de *« Livre du Trois Frères (Livre trois frères de géométrie) »*.

Mais Mohammed n'est pas qu'un astronome et mathématicien. Il s'intéresse également à la philosophie, à la logique, à la médecine, et rédige un ouvrage sur les principes premiers de l'univers. Il étudie la météorologie et se livre à des observations sur l'atmosphère. Il se passionne pour les constructions mécaniques — surtout de son frère aîné Achmed — et, dans un ouvrage sur la balance romaine, accorde considérablement les connaissances héritées des Anciens.

Cet Achmed est le technicien passionné et le génial inventeur de la famille. Il découvre un système de machines, il est un autre monde, des choses que ni son frère Mohammed ni aucun de ses contemporains — et, hélas, votre auteur — n'avaient ni découvert ni même de leur (très) appellation — des dispositifs ingénieux et des instruments astronomiques. « Son génie immense *Livre du Spiritus* (Livre du Spiritus) s'élève d'un moment les Anciens et les modernes et le plus de ce qui l'apportent d'ailleurs avec eux-mêmes ».

Prenez, le plus âgé de ces trois frères, qui se font un nom de leur de leur à partir de l'époque de leur temps, une ligne d'efforts et de perfectionnements comme à l'époque moderne, attention que leur temps à l'astronomie moderne et les autres sciences modernes. Ce sont les, une fois de plus dans le développement de l'univers et les autres sciences de la science et de la philosophie de leur temps.

En, ces trois frères ont été le plus célèbre d'entre eux-mêmes à l'époque de leur temps, à un moment où le ciel de l'humanité et de la terre ont été tout ce qui existait.

de liquide, cependant qu'entre les émissaires exercés s'efforcent une masse d'un temps donné. Admettez des vases qui permettent de calculer le poids spécifique de certains liquides, un dispositif qui empêche notamment un vase d'être qu'il est vide; des bouteilles d'ouïe; un bon flacon ne peut faire couler le vin et l'eau séparément ni mélangés; des lampes d'ouïe la même sort d'elle-même, dans lesquelles l'huile coule d'elle-même et qui se réimprègnent pas dans le vase; un instrument employé pour l'arrangement qui frappe automatiquement un silencieux dès que l'eau atteint un certain niveau. Enfin, les types les plus variés de fontaines jaillissantes et de jeux d'eau avec figures sans cesse changeantes. Admettez un robinet d'attaque à un ouvrage d'architecture dans lequel il s'écoule l'eau dans des Grecs; entre lesquels à une certaine heure cature les sphères ».

Il est naturel que ce fil de l'astrologie Mieux les Châli mette à son tour ses capacités au service de l'astrologie.

En collaboration avec Mazarouni, il fabrique une horloge de cuivre aux dimensions gigantesques. Telle est que Mohammed obtient les changements cycliques des lunes et des phases des étoiles les plus importantes. Admettez adapté un tableau astronomique compliqué de vos frères à un appareil d'un raffinement général et d'une précision parfaite : il doit l'observer unique en son genre qui provoque l'illumination générale. C'est avec application que le médecin Ibn-Kublan et Talut le construisent dans la nouvelle tradition de cuivre :

« Devant l'épave de la Savarra, j'ai vu un appareil construit par les frères Mohammed et Adnan ben Mousa; deux deux possédant l'astrologie et de météorologie. Sur cet appareil en forme de sphère sont représentés les constellations et les signes du zodiaque. Il est sur une base hydraulique. A l'intérieur même où une étincelle de lumière doit le voir, les images disparaissent en l'air par un dessein tout, une ligne circulaire qui exprime l'horizon. L'étoile météorologique dans le ciel, son image réapparaît visible au-dessus au-dessus de la ligne d'horizon ».

« Le troisième frère, Al-Himam, fit un autre table; une transformation de l'ouïe pour la géométrie, plus qu'aucun autre des constructeurs connus qui l'avaient fait, d'Al-Himam un spécialiste d'une science étonnante. Il possédait une telle puissance d'imagination qu'il parvint à concevoir des pro-

blèmes que personne avant lui n'avait jamais résolus. Il s'absorbait parfois si profondément dans ses pensées qu'il pouvait aller s'éloigner complètement du milieu où il se trouvait et, parmi une nombreuse compagnie, ne rien entendre de ce qu'on disait, voire ne pas s'apercevoir de la présence des autres; si l'on raconte lui-même que lorsqu'un problème le préoccupait, il lui arrivait de voir le monde d'assombrir devant ses yeux et de ne rien croire devant ou plongé dans un rêve ».

Un jour, en présence d'Al-Mansour, il se prit de bec avec Mazarouni, l'un des astrologues qui se réunissent à Damas à l'observation du soleil. Dans dispute Mazarouni s'est écrié à son tour les frères d'Al-Farabi et d'Al-Himam de l'Alchimie, mais il y a de la peine à résoudre par lui-même tout problème de mathématiques. Hâtant le cœur à lui porter un problème de géométrie à condition toutefois de pouvoir à son tour en poser un à Mazarouni. Cette proposition met le pauvre homme dans un cruel embarras auquel il cherche à se soustraire en se faisant vers Al-Mansour pour demander d'un ton accusateur :

— O Seigneur des Croyants! sache que cet homme n'a pu que six des livres d'Euclide?

Al-Mansour, persuadé que son cher Hâtant a, conformément à ses vœux, étudié l'œuvre entière d'Euclide, ne peut pour un homicide d'une telle accusation. Il tourne vers l'arabe un regard interrogateur et visiblement sceptique. Alors Hâtant s'écrie :

— Par Allah! O Seigneur des Croyants si je voulais mentir, je démentirais que les dix de cet homme sont dans sa tête le trait de l'Égypte, car il ne m'a été aucun des problèmes posés dans les livres que je n'ai pas lus. Meilleur peut l'un de ses problèmes, que je l'enseigne instantanément résolu devant lui. Il m'a montré deux problèmes que je ne puis résoudre sans consulter les livres, presque ce genre de problèmes ne peuvent jamais pour moi la solution simultanée. Mais le point faible de cet homme, c'est précisément de ne pouvoir résoudre le moindre problème quel que soit le temps qu'il consacrer à son étude.

Al-Mansour ne l'en a pas obligé de l'astrologie mais ne pouvait pas laisser à Hâtant de s'occuper sans aucun compte de son ordre.

Au nombre de ses travaux personnels, deux composés avec la collaboration de ses frères, figure son ouvrage sur les sciences cosmiques. Et c'est lui qui inventa la construction de l'époque dite à du jaanier ».

Les recherches personnelles des Bani Mousa ne furent pas seules suffisantes à établir leur renommée. Ils acquirent également de grands services à la science grâce à leur riche position astronomique. Bien qu'aucun renseignement précis, tous trois se créèrent déjà des relations d'amitié étroites et précieuses. A leurs propres frais, ils dépêchèrent vers l'empire byzantin des messagers chargés d'y recueillir d'anciens manuscrits de philosophie, d'astronomie, de mathématiques et de médecine. Ils font acheter au bloc, et à prix d'or, les ouvrages des Grecs et les leur rapporter à Bagdad dans leur demeure de Bah al-Taq. C'est là, ainsi que dans la propriété qu'al-Buhārī leur a donnée au voisinage de son palais de Samarra, qu'ils offrent en permanence l'hospitalité à tout un panache de traducteurs venus de tous les pays les plus divers et qu'ils attirent leur clientèle. C'est à l'initiative d'Al-Muhammad qui lui avait collectionné les manuscrits anciens et fondé des écoles de traducteurs.

Comment leur est-il possible de mener ce train de vie qui les place toujours au le centre même de la culture? Leur influence ne s'étend-elle pas des plus lointains? Mousa ben Chabib n'est-il pas venu avec les dieux sans existence fort modeste? Le traducteur mensuel de cinq cents dinars que les Bani Mousa allouent à chacun de leurs traducteurs est payé tout pour eux, dans leur jeunesse, une véritable fortune. Cinq cents dinars correspondent à sept mille cinq cents francs-or, cela fait donc quatre-vingt-dix mille francs par tête et par an — vraiment royal en vérité! Même si les revenus des trois frères sont importants, ils ne seraient pas suffisants à alimenter le flot des dépenses auxquelles ils ont à faire face pour les seules acquisitions et traductions d'anciens manuscrits grecs recueillis. Ils ont donc certainement une autre source de revenus!

Mais qu'est-il donc advenu précisément de l'oe de Mousa, de ce bien attendu par lui-même après huit des années d'attente? De nos jours, nul n'a jamais vu le produit de ses efforts! Les fortunes amassées par ce brigand du désert au cours de ses randonnées nocturnes n'ont-elles pas finalement servi à financer un acte de sauvagerie barbare d'une grande historique capitale?

Enfin les traduits qui travaillaient pour le compte des Bani Mousa, « méritent-ils pour les merveilles de la science », les plus productifs sous Mousa ben Chabib, Chabib ben Housain son fils, et Housain ben al-Hassan son neveu.

A côté d'eux, cependant, un jeune traducteur découvert par Mousa ben Chabib dans la demeure des Bani Mousa une dévouée activité : le jeune Thabit ben Qurra, secrétaire d'une secte pacifique de Saléme qui vivait les études. Il comptait un jour un nombre des plus grands savants arabes.

Toujours en quête de manuscrits anciens, Mousa ben Mousa avait personnellement parcouru la Grèce et l'Asie Mineure. Lors de son voyage de retour, à travers l'Irak, il avait recouvert par hasard à Mankirat le jeune Thabit qui y exploitait un bureau de change. Mousa ben Mousa l'apprécia et la vivacité d'esprit de ce garçon capable de s'exprimer en plusieurs langues et de calculer à une vitesse vertigineuse dans les monnaies les plus diverses. Ce garçon était évidemment ce qu'il lui fallait : calculateur habile et traducteur habile. Mousa ben Mousa se trouva à Bagdad et lui offrit l'hospitalité. Il obtint son protégé au palais d'al-Muhammad qui le peignait bientôt à tous les degrés de son enseignement.

Thabit traduisit pour le compte des Bani Mousa toute une série d'ouvrages d'astronomie, de mathématiques et de médecine : manuscrits d'Apothéose, d'Archimède, d'Euclide, de Théodose, d'Aristote, de Ptolémée, de Galien et d'Hippocrate, ainsi que le Géopétre de Proclète. Il perfectionna les traductions de Housain et de son fils pour se lancer dans une énorme production d'ouvrages personnels — il aurait composé environ cent cinquante ouvrages arabes et dix syriens. Ses traductions d'astronomie, de mathématiques et de médecine vont le placer au tout premier rang des savants musulmans de son époque et même de tous les temps.

Si nous avons éclairé l'histoire des Bani Mousa, ce n'est pas seulement pour l'honneur d'eux. En effet, parmi les cinq cent quatre-vingt-dix manuscrits arabes dont l'histoire nous a conservé les noms — phalange dont bien peu de groupes d'écrits pourraient former l'équivalent — nombreux sont ceux qui ont occupé un ou deux plus précieuses dans pour le progrès de la science dans leur propre pays que pour le développement de celle-ci en Occident.

Mais l'histoire des trois fils de Mousa ben Chabib constitue un exemple typique.

Ces trois frères s'intéressaient, en effet, les diversités d'origine grâce auxquelles, les Grecs d'abord dédaigneusement eux, les études musulmanes venaient à la science astronomique ont rigueur

navelle dans plusieurs siècles l'Occident soit comble. C'était sans doute :

— Leur goût de la compilation et de la traduction, grâce auquel ils arrivèrent à posséder les richesses astronomiques des Anciens; celles-ci leur fournirent les principes élémentaires indispensables à l'établissement d'une œuvre dont l'histoire finit par l'Occident.

— Leur génie inventif qui, sur le plan technique, leur permit de perfectionner les instruments déjà connus et d'en inventer de nouveaux, condition préalable d'une part à l'étude méthodique et précise des phénomènes naturels — de haut de leurs observations, ces instruments leur permettaient en bien des domaines de dépasser les résultats déjà acquis par les Anciens — et d'autre part à l'entreprise de recherches basées sur des expériences méthodiques.

— Leur deux remarquables pour les mathématiques et leur enthousiasme à étudier les problèmes par voie de calcul, toutes dispositions qui leur permirent de développer de nouvelles branches des sciences mathématiques et de créer tout pour eux-mêmes que pour l'Occident les principes fondamentaux propres aux calculs astronomiques.

Le premier ciel : la méconnaissance.

Ce fut un Grec, mais bien peu grec à vrai dire, qui fonda l'astronomie scientifique. Jusque-là, chez les Grecs l'observation des étoiles, purement spéculative, avait manqué de méthode. Le génie grec, au fur l'Pharosisme, Porphyrisme et la qualification à des lois, avait à travers les âges déifié un système universel de plus en plus rationalisé. Il avait accédé une fois pour toutes l'idée d'une ordonnance de l'univers, de ce « cosmos », strictement conforme aux lois. Ce besoin de soumettre les phénomènes naturels à des lois, d'appeler celles-ci à un état rationnellement intelligible, différencialit profondément les âges précis des astronomes vivant sur les bords du Tigris et de l'Euphrate.

Les Babyloniens furent des observateurs acharnés et méticuleux. Ils avaient obtenu avec une grande précision les phénomènes célestes et leurs effets, sans jamais chercher pourtant à les soumettre à des lois et encore moins à tirer parti des résultats de leurs observations.

Et les Babyloniens étaient très empiriques. Les Grecs, eux, pechèrent par excès contraire : leur esprit théorique, ne se laissant volontiers emporter ni à des observations prolongées ni à des calculs minutieux, préférèrent de beaucoup se laisser aller à l'interprétation philosophique des phénomènes. Ainsi d'ailleurs déjà parvenue, vers son aube Jean-Christ, à poursuivre leur reproduction de la réalité céleste visible ou lui attribuer la forme géométriquement la plus pure, image de la perfection divine : celle d'une sphère au centre de laquelle la Terre, coupée sous la forme d'un cylindre, existait suspendue dans l'espace. Et cela jusqu'à ce que, au III^e siècle avant Jésus-Christ Aristarque de Samos mit la Soleil à la place de la Terre au centre de l'univers. Et grandiose que fut une telle image du monde, le gros des savants et la masse du peuple préférèrent obstinément d'adhérer au univers dont la Terre se dressait par le centre, cette Terre qui avait engendré l'homme. Ce d'après bien alors qu'en l'absence de toute preuve d'ordre scientifique, la simple raison ne pouvait suffire à écarter une telle traditionnelle affirmation.

La Terre resta donc « le foyer sacré de l'univers » et elle était encore un siècle et demi avant Jésus-Christ lorsqu'un homme d'Asie Mineure, pressé en son grave et fort peu légitime en cela au génie grec, se livra à une exacte observation, de mensurations et de calculs d'une extrême minutie mais au service d'une scrupuleuse précision. Cet homme, qui fit entrer l'astronomie dans une phase nouvelle et fonda la véritable science astronomique, cet homme se nommait Hipparque. Il observait instantanément le ciel couvert d'étoiles, et pour effectuer ses minutieuses calculs usait d'instruments de mesure pour la plupart de ses inventions. Ces instruments ayant de surcroît lui permit de dresser un catalogue détaillé des étoiles et de fournir une masse d'enseignements qui allaient servir de cadre et de base à toute l'astronomie des siècles suivants. « Le plus scrupuleux des hommes », c'est ainsi que le qualifie dans cent cinquante-cinq ans plus tard l'Egyptien Ptolémée qui parlait tant en connaissance de cause.

Ce dernier travail, en effet, est les données d'Hipparque lorsqu'il s'agit de son cadre astronomique, traité qui subsistait tout le savoir de son temps et qui, élargissant de même temps les réalisations de tout son domaine, marqua le point culminant de l'astronomie de l'Antiquité. C'est bien plus tard seulement que les études d'Occident découvriront sous l'aurore la trace

de divers savants, celle d'Hippaque en particulier dont les ouvrages, étonnamment nombreux, avaient disparu. Ne possédait-on pas en effet l'Almagest ?

Ces ouvrages destinés pour plusieurs siècles à garantir grande productrice de la science astronomique. Plus que les Romains les Indiens se consacraient au développement de savoir. Pour qu'au lieu d'ignorance nouvelle lui fût donnée, il fallait attendre les Arabes.

Deux astronomes arabes, répondant l'un et l'autre au nom d'Al-Casari, vivaient au jour où sous l'arcade de la coupole d'une mosquée toujours pieusement théologiquement devant eux s'élevaient à leur hauteur pour leur demander :

— A quelle époque raffraîchirez-vous votre esprit ?

A quel l'un des deux était répondu :

— Nous lisons le commentaire d'un verset du Coran :

*Et se souvenez pas le ciel
Est plein de merveilles*

(Sourate 22, 19.)

Pour le musulman, en effet, l'astronomie a une profonde application religieuse. Le mouvement prééternel des étoiles, du soleil et de la lune est pour lui la preuve matérielle de la toute-puissance et de l'omnipotence de Celui dont le Prophète a dit : « Il a créé le ciel et la terre, la famille et les étoiles, et ce, certainement embrasse l'univers tout entier. »

Ainsi, selon l'un des plus grands astronomes arabes, Al-Battani, l'astronomie vient-elle « assister » après tout ce que chaque individu doit connaître des recommandations de la religion, « car c'est par le témoignage de cette science que l'homme accède à la preuve de l'unité de Dieu et à la connaissance de la prescience grandiose, de la sagesse suprême, de la puissance et de la perfection de son Seigneur ».

Mais pour les musulmans, l'astronomie a également une importance éminemment pratique.

En effet, si vous comme celle des fidèles musulmans la vie des hommes musulmans, dépendant des heures du jour et de ses aspects, les avait été l'indicateur orienté vers une direction appropriée, un revêché et depuis la prononciation de l'Aïm, les obligations quotidiennes de la religion seraient insuffisantes

la seule observation attentive de la voûte étoilée. Le Prophète avait donné des instructions précises quant aux pratiques religieuses, et seule la scrupuleuse observance des recommandations données au croyant musulman que Dieu entendait ses prières.

Or, la possibilité dans la prière exigait un grand importance. Tout musulman se devait d'être un musulman au point plus haut de connaissances possédées sur la science des moments précis. Il devait savoir manier avec habileté ses instruments pour pouvoir, selon la position du soleil, appeler promptement les fidèles aux cinq prières quotidiennes. Il devait être aussi capable de calculer le début et la fin du Ramadan d'après la révélation de la lune et, pendant toute la durée de cette lunaison observée au jeûne, annoncer sans erreur le lever et le coucher du soleil qui marquent le début et la fin du jeûne quotidien. Il lui fallait également tenir compte des heures de soleil et de lune qui imposaient des heures strictes précises ; mais avant tout, chaque croyant devait être capable de se tourner vers La Mecque pour prier, et cela quel que fût le lieu où il se trouvait devant Allah. En résumé, l'observation des phénomènes célestes était à un certain point de vue plus nécessaire aux musulmans que leur pain quotidien.

Ainsi étaient-ils les jours spéciaux d'acquiescer toute reconnaissance d'un qu'il est. Et ces fois que le moment d'élargir le champ de leur savoir au soleil en tout le fait du Pôde pour eux-mêmes, l'astronomie devient l'une de leurs sciences favorites. Tout comme avant lui le grand Hippaque, ils se préoccupaient avec son savoir astronomique dans les observations, les mesures et les calculs.

Les compilations des observations dont les plus célèbres furent ceux d'Al-Battani à Bagdad et à Damas, ceux des célèbres astronomes Al-Futi et Al-Battani au Caire, celui que le même Al-Battani au-Damascus fit connaître plus tard à Bagdad dans le jardin de son palais, celui du célèbre Malik-shah à Nishapur en Perse orientale, celui du Mongol Houlogou à Maragha en Perse occidentale et celui celui du prince des Turques Oulough bey à Samarcande.

Seul Houlogou semble n'avoir pu être observé de l'ouest oriental par l'empereur du ciel. Lors de son voyage triomphal jusqu'au cœur de l'empire arabe, ce prince de la Grande Khan était devenu un prince persan, tant il se de l'épée le grand maître des armées, père et frère Baybars,

en prenant grand soin d'entretenir la famille du célèbre abbé-évêque. Cependant, le haut degré de civilisation des Arabes imposa à ce parvenu de la stupeur, et il crut bon, afin d'accroître l'éclat de sa renommée, de l'adopter tout ce qui constituait un nom et une réputation dans les sciences et les arts. Après avoir fait dégrader le prince Ismaïel d'Almonet il fit de Nasir-Eddin al-Toumi (1207-1274), astronome et mathématicien de génie, alors au service de ce prince, son vicaire et ministre des Finances.

Nasir-Eddin espérant ainsi pouvoir ses recherches astronomiques et, pour ce faire, avait besoin d'un observatoire. Le scepsis de son ministre des Finances accompagné de l'indignation des fraus qu'entraînait son acceptation lui sauta des dents dans le cœur exécré de son barbare. L'utilité d'un observatoire traitée proportionnée aux dépenses capitales qu'entraînerait sa construction ?

— L'utilité de l'astronomie, lui répondit Nasir-Eddin, je le sais, mais le pouvoir vous le sait.

Avec la permission de Nouragou, Nasir-Eddin fit secrètement bâtir un grand bâtiment de briques sur le toit du palais. Et la nuit venue, alors que tous les grands dignitaires étaient rassemblés autour de l'Émir, il donna à leur tête l'ordre de faire baigner le bassin du haut du toit.

Le bruit de l'objet provoqua un effroyable vacarme qui glissa d'épouvante toute la compagnie, et l'explosion bien entendu de Nouragou et de Nasir-Eddin.

— Voilà, dit celui-ci à ses maîtres, quel dévouement impossible celui qui connaît le pouvoir, au des choses. Or, l'un des avantages de l'astronomie est de prédire dans le fait que l'indulgent, comprend ce qui se passe, peut observer les événements avec sang-froid sans se laisser égarer comme l'égoïste.

L'Émir fut confondu par le raisonnement de son ministre des Finances. Dès lors rien n'allait plus avec vite pour lui. Il mit à la disposition de Nasir-Eddin des sommes considérables pour que fut édifié sur-le-champ un observatoire sur de tout l'équipement adéquat. Lorsque la construction de cette merveille eut été achevée, Nouragou, ivre de joie, offrit encore vingt mille dinars à son ministre. Quatre cent mille volants, valés à Bagdad, en Syrie et en Mésopotamie furent expédiés dans le Soudan, de Maragha. Nouragou fit venir d'Espagne, de Damas, de Tiflis et du Népal même savants renommés qui, sous la direction de Nasir-Eddin, reçurent l'ordre de dresser

de nouvelles tables astronomiques. Et cela, dans les plus beaux délais, valant le convenir.

« Une observation soignée des planètes, objets Nouragou, ne demanderait pas moins de treize ans, ainsi qu'apprendra-t-on de la révolution de Saturne. » Mais le Khan était bien trop impatient pour attendre un tel délai. « J'exige que les observations soient terminées d'ici à deux ans ! » déclara-t-il brutalement. Et ce fait, les mêmes observations eurent dressées dans le délai imparti !

Nasir-Eddin al-Toumi avait obtenu de ses maîtres un observatoire supérieur nul autre ne pouvait être comparé. La lune qu'il lui instruisait d'observation dans il fut équipé construit par-dessus tout à l'immense encombrement dont il jouit dans tout l'Orient.

Les Arabes, Achmed ben Moussa l'avait prouvé, étaient de remarquables astronomes à l'observation faite, double d'habiles astronomes. Ils déployèrent une ingéniosité infinie à demander l'eau dont leur existence dépendait et étroitement. Pour irriguer le sol, ils construisirent tout un système de roues à gâchettes, pompes, éleveurs d'eau, vannes de dispositifs capables d'utiliser le feu pour lever l'eau.

Ce que l'on ignore, en général, c'est qu'ils construisirent même à l'usage de la machine des airs. En 1100, le médecin Ibn Firnas construisit en Espagne la première machine volante faite d'étouffe et de plumes. Il eut même plusieurs fois à se maintenir un certain temps dans les airs en vol plané, jusqu'au jour où il s'écrasa. A peine rétabli, le vieux eut d'être au lit de nouveau sur la terre.

Mais c'était aux instruments d'astronomie que s'attachèrent immédiatement les Arabes. Pour résoudre ou effacer les problèmes qu'ils se posaient, ceux qu'ils tenaient des Grecs ne leur suffirent bientôt plus. Sans doute ne construisirent-ils pas de perfectionnement et de la complexité ; ils en inventèrent néanmoins de nouveaux qu'ils portèrent à un degré de perfection tel que ce furent les seuls instruments employés par l'Occident jusqu'à l'invention de la lunette.

Du temps où le fils de Nasir-Eddin dirigeait l'observatoire de Maragha, on vit pour nous opposer avoir été stupéfié par le voir « de nombreux instruments d'observation, dont la sphère armillaire composée de cinq anneaux de cuivre. Le premier, fixé au sol, représentait le zénith, le second l'équateur

neur, le troisième l'écliptique, le quatrième le pôle, et le cinquième le cercle de déclinaison ou celui des équinoxes. J'y vi vis ainsi le cercle azimutal grâce auquel on détermine l'azimut des étoiles.

Les Arabes ne content d'agrandir les anciens cercles de la sphère armillaire, si la propriété des arcs eux, ainsi que l'avait nommé Ptolemaïe, d'influer dans gradations et de préciser leurs mesures. Leurs arcs eux de cercle atteignirent un diamètre de trois mètres et demi sous certains.

On se vint à se demander comment ils parvinrent à fabriquer d'aussi gigantesques arcs, ainsi que de la précision de leur construction dépendait tout le reste. Sans doute possédèrent-ils des types propres à découper des arcs dans des sphères. Mais pour tailler ces sphères aussi grand et lourd que l'étoile de cuivre de deux mètres de diamètre qu' Ibn Qaraqah fabriqua vers 1100 au Caire, ils avaient imaginé des machines avec lesquelles ils découpèrent soigneusement dans un matériau l'outil d'acier étiré de deux mètres dans des plaques fixes.

Le jour où Ibn Qaraqah installa ses énormes instruments au Caire, le sultan lui demanda :

— Pourquoi s'en est pas découpé un arc un peu plus petit? Tu te serais épargné bien de la peine!

A quoi Ibn Qaraqah répondit :

— Si j'avais pu le faire aussi grand pour couvrir la distance séparant les Pyramides du Tinnis, de l'autre côté du Nil, je l'eusse fait. Plus grand sont les instruments et plus grande est la précision du travail. Ne représente pas toujours indifféremment petite par rapport à la dimension de l'univers?

Non content de porter leurs armilles au plus haut degré de perfection technique, les Arabes imaginèrent de la parachever de trois arcs supplémentaires leur permettant d'effectuer des mesures à partir de l'horizon. La invention l'astrolabe, ce beau modèle qui, capable de mesurer les angles, palliait dans ce domaine les insuffisances de la sphère armillaire. Pour accroître encore la précision de leurs mesures, ils créèrent pour perfectionnement de nouveaux instruments destinés à l'usage de nouvelles méthodes d'observation. Le célèbre astrolabe de l'observatoire de Maragha n'est jamais que l'un de ces nombreux instruments portés à un très haut degré de perfection. Le cadran astronomique construit par Dehshah ben Allah contenait déjà les éléments de notre théodolite moderne, et Johann

Müller, Admand naïf de Koenigsberg au Deux-Français — comme nous le voit de Rejzhanastan — le reproduit en 1470 à Nuremberg ou se basant sur la description de Dehshah lui-même.

A l'époque où, en Perse, Nasir-Eddin al-Tousi observe les étoiles du haut de l'observatoire de Maragha, vis à Burgos, au nord de l'Espagne, un roi chrétien qui, pour les érudits avec de ses propres yeux, s'est fait une haute idée des réalisations des peuples musulmans et ne craint pas de les imiter. Ce chrétien qui admire l'œuvre de ses ennemis arabes n'est autre que le roi Alphonse X de Castille. Ses fils dit Alphonse le Sage, ce n'est pas lui pour son développement politique, admette un silence sur son érudition, qu'en raison de son amour pour les sciences qu'il croit susceptibles de lui révéler le destin de l'humanité. N'a-t-il pas dit lui-même qu'alors qu'il étudiait le ciel, il abandonnait le terre?

L'exemple des Arabes a éveillé l'intérêt d'Alphonse X alors que l'Occident ne songe même pas encore à étudier les phénomènes célestes sur le plan scientifique. A en croire ses conseillers tels il se dit, à l'instar des souverains arabes, d'être le premier dans son royaume à pratiquer ces observations. Mais le ciel doit être encore plus grand, équipé d'instruments encore plus parfaits, les meilleurs que le monde ait jamais connus. Pour cela toutefois, Alphonse X a besoin de l'expérience, voire du concours actif des Arabes et des savants qu'ils ont formés. Aussi fait-il traduire en langue vulgaire, le castillien, tous les manuscrits arabes qui lui sont parvenus après quoi, il fit construire selon le procédé des Arabes la sphère armillaire la plus parfaite qu'on ait jamais connue.

L'Occident, cependant, ne prit aucune attention aux travaux de ce souverain qui, bien qu'essentiellement roi d'Allemagne, ne mit jamais le pied sur le sol allemand. De ce qu'il avait édifié au prix de grands efforts, de dépenses considérables et d'une sage absence de préjugés vis-à-vis des sciences de son pays et de ce qu'il demeura ignoré au-delà des frontières hispaniques castillanes. Si bien que, lorsque vers le milieu du XIV^e siècle Rejzhanastan fut à Nuremberg une sphère armillaire inspirée de la méthode de Ptolemaïe, ses instruments se révélèrent très inférieurs aux armilles arabes.

Les célèbres armilles alphonsoises disparurent un an plus tard. Elles furent, en réalité, l'œuvre de l'astronome arabe

Al-Sarqali qui avait travaillé à Tolède deux cents ans plus tôt; elles furent traduites en arabe par le médecin du roi, Ibn Al-Haytham. Les astronomes de l'époque copièrent les tables arabes. Nicolas de Cusa se basa sur elles pour composer son *tractatus*, en 1456, une proposition visant au remaniement du calendrier. Néanmoins, les données nécessaires à l'établissement de nouvelles tables astronomiques manquaient totalement. Et bien que développées techniques au temps de Copernic, les tables alphanumériques étaient encore servies de base à l'élaboration des calendriers. Ce n'est qu'en 1551 que le professeur Rahnold de Wittenberg fit une tentative, encore imparfaite sans doute, pour les remplacer par ses « tables proutipsum ».

Parmi les instruments équipant l'observatoire fondé du roi Alphonse, deux copies d'astrolabes sur ceux des Arabes, également équipés d'échelles avec d'astrolabes dont le spécimen le plus parfait était l'astrolabe arabe, l'astrolabe sphérique.

L'astrolabe plan, instrument plus petit et plus maniable que l'astrolabe arabe, était beaucoup plus répandu que celui-ci chez les Arabes. Tandis que l'astrolabe sphérique à anneaux n'était utilisable que sur les observations, cette boîte métallique plate, pourvue d'un arc ou d'un arc à la seconde, rendait les mêmes précises services qu'une montre. Grâce à elle, tout astronome pouvait calculer l'heure exacte et, où qu'il se trouvât, déterminer aussi bien le moment de la prière que la position de La Mecque, donc la direction vers laquelle il devait se tourner pour accomplir son devoir religieux. Elle permettait, en outre, d'effectuer d'innombrables autres tâches astronomiques qu'astrologiques. Ce « compteur des étoiles », comme l'appelaient les Grecs, était l'instrument de mesure préféré des Arabes.

C'était aussi l'instrument aux utilisations les plus variées. Alors que les Grecs de connaissance qui font peu de mentions de son usage, un ouvrage d'Al-Khwarizmi sur l'astrolabe en cite déjà quarante-cinq et pas moins un autre ouvrage en décrit près de mille. L'instrument lui-même fut d'ailleurs perfectionné par les Arabes et doté de formes variées adaptées aux divers usages auxquels il était destiné. Outre l'astrolabe plan et l'astrolabe sphérique, les Arabes fabriquaient des astrolabes en forme de lunette, d'eau, de métal ou de bois. Il s'y est peut-être formés aussi quelques-uns qui ne se fit habituer à leur fabrication ou à leur utilisation.

L'astrolabe fut certainement accueilli par l'Occident.

C'est un objet du XI^e siècle qu'en souvenir de leur séjour dans les universités arabes, de jeunes étudiants rapportèrent en Europe les premières de ces œuvres d'art astronomique chrétien. Et dès la première moitié du XI^e siècle, un Allemand rédigea deux importants livres d'astronomie arabes sur l'emploi de l'astrolabe et son usage.

L'auteur de ces curieux ouvrages était le fils d'un certain seigneur allemand au nom de Wolfram. Depuis son plus jeune âge, une maladie de la vue le rendait complètement aveugle et sa connaissance était le mathématicien sur une chaîne à porteurs. Sa paralysie était telle qu'il ne pouvait même pas changer de position sans le secours d'autrui, et qu'il avait du mal à s'exprimer de manière intelligible. A l'âge de sept ans, le jeune comte Hermann avait été transporté dans le monastère de Reichenau où il vécut jusqu'à près de quarante-deux ans. Ce corps si misérable n'en restait pas moins un esprit alerte et vigoureux. De plus, Hermann le Paralysique ou Hermann Contractus (titre qui lui fut donné plus tard) était d'une nature si affable et si joyeuse qu'il devait le professeur le plus apprécié de tout le monastère.

Et, si étrange que cela puisse paraître, c'est précisément cet infirme, incapable de se déplacer, qui, tel un alchimiste, créa les codes du géomètre arabe. Basé par le tracé d'un itinéraire qui, au retour d'un voyage dans les universités arabes, se trouvait égaré au monastère de Reichenau par Hermann fut entre les mains des astrolabes et autres curieux instruments arabes? Rien par la même voie que lui sans venant aux outils les techniques de phrases et les expressions techniques dont ceux qui voyageaient au loin avaient obtenu d'asséler leurs découvertes et leurs récits? Dans le langage d'Hermann, une référence quantitative de termes arabes utilisés, ainsi définissant un point d'en être inappréhensibles. Mais, même abstraction faite de leur vocabulaire bizarre, les données n'en ambiguaient pas moins une lecture arabe certaine.

Dans qu'Hermann eût clairement décrit l'astrolabe dans ses ouvrages, on n'eût pas en Occident se hâter dans la fabrication de tels instruments, si précieuses furent-ils. Pendant trois siècles on se contenta de les importer. Et les mathématiciens, auteurs eux-mêmes les chrétiens mathématiciens leurs articles, en fabrication tout spécialement pour l'exportation qu'ils réalisaient d'inscriptions latines. Ce n'est qu'au XIV^e siècle que l'astrolabe, objet astronomique véritablement universel, commença à être fabriqué

est Occident. On avait fini par comprendre que c'était là un instrument mathématique à tout usage précis de problèmes astronomiques. Il y avait langages qu'il était revêtu d'une valeur incalculable pour les esprits qui voulaient s'élever à la fois vers le ciel et l'océan lointain. Les navigateurs chrétiens l'employaient encore jusqu'en XVII^e siècle, époque où d'autres instruments s'élevèrent par l'étoile.

À partir de cadres très simples de Ptolémée, les Arabes créèrent de nouveaux instruments : le cadran mural, le cadran minéral et le cadran portatif dont il n'a pas été dit moins de dix-huit modèles différents. Al-Biruni utilisait un cadran mural de sept mètres et demi de diamètre. Mais ce n'était rien comparé à celui de l'observatoire d'Osloogh qui était le diamètre était de quatre-vingt mètres. Le sextant et l'astrolabe sont également des inventions arabes. Dans le premier observation d'Occident, celui que Tycho Brahe édifia dans l'île Hven, sur la mer Baltique, nous retrouvons les instruments arabes. Mais c'est à Héritanius le Périodique qui revint le grand mérite d'avoir le premier révélé à l'Occident l'existence du cadran.

Les Arabes, usant de la trigonométrie sphérique et de tables qui leur donnaient à tout moment l'exacte position du soleil, employèrent une ingéniosité toute particulière dans la construction de cadrans solaires de divers types propres à leur indiquer l'heure avec précision. Dans ce domaine, leur création la plus originale fut un cadran solaire portatif de forme cylindrique. Ce « cadran solaire de voyage » pouvait lui servir au calcul de la distance jusqu'à terre les mares d'Herculanum. Construit qui en donna une description détaillée. Des spécimens de ces premiers modèles de voyage se trouvent par le musée de script et à l'Occident.

L'amour des choses mécaniques, et surtout celles des Arabes, donna un vaste champ d'application dans l'exécution de cadrans solaires, mais plus particulièrement dans la fabrication d'astrolabes suivant le cas sur un feu, le zénith, des obélisques solaires ou des poids. Ils construisaient des cadrans solaires au-dessus d'un feu de bois par un jeu de cylindres, des astrolabes qui d'heure en heure dépassaient des bras dans un globe de verre et, sur une plaque courbée, marquaient les minutes à travers le sphère, ce qui est encore beaucoup d'élégance la nuit l'air après Tycho dans une sphère d'opale.

en demi-cercle, se levèrent où un instrument de lune posait devant elle. En l'an 807 à Abou-Chapelle, un Arabe du nom d'Abdallah, ministre d'Alman et Rashid, vint sur de ces observations à l'empereur Charlemagne. L'astrolabe était en cuivre jaune, supporté dans ses bras d'acier. L'astrolabe de l'empereur, et combiné avec une extraordinaire précision. Une description montrait l'évolution des deux heures. La révolution accomplie, deux petits boules flottaient en tombant résonner une symphonie faite au-dessus de la sphère. De plus, à chaque heure, un parfum d'une odeur merveilleuse à travers l'une des deux parties ouvertes dont le passage s'élevait aussi la fumure. Il y avait bien d'autres choses remarquables encore sur cette horloge, mais cela me mènerait trop loin de les décrire.

N'est-ce pas avec ravissement que de nos jours nous nous arrêtons devant la façade de certains hôtels de ville par y voir, à l'heure ancienne, une plaque commémorative se penche en mouvement et de siècles par la personne défilé devant nos yeux, fils du génie inventif de ces Arabes qui possèdent tout ce qui s'appartient au monde mécanique?

Le second fil : l'astronomie.

Il n'était pas dans le tempérament des Arabes d'adopter aveuglément les choses scientifiques reçues de l'étranger. Plus les connaissances que les instruments. La diffidence avec laquelle ils concevaient des le détail, sans jamais se laisser impressionner par quelque autorité que ce soit, de vérifier tous les résultats, de recueillir toutes les erreurs et de rapporter de l'erreur sur de nouvelles bases, a de quoi stupéfier.

Leur refus de rien admettre sans avoir fait leur cadran par l'expérience, l'usage de laquelle ils se permirent de critiquer des traités qui étaient autorisés, furent-ils d'un Arabe ou d'un Ptolémée, nous en voyons la preuve dans certains titres d'ouvrages de Thabit ben Qurrah tels que : *Sur la que Thabit a écrit dans le ciel de décrire de celui et de l'air en vitesse* ; *Sur la vitesse de déplacement de celui de Ptolémée par des milles secondes*.

Leur esprit pratique les poussait véritablement vers l'observation personnelle. Si les Grecs avaient toujours en vue l'astronomie, il n'est pas étonnant d'être de rencontrer dans ces

généraliste, surtout sa conformité aux lois générales, les Arabes en recherche charitable toujours à découvrir la réponse unique à une question scientifique donnée, et cela non par une seule ni même une douzaine d'observations, mais bien par des centaines. Et comme la rigueur avait été à l'initiation pratique des résultats acquis (observation ponctuelle des heures de prière, première apparition de la lune au mois de Ramadan, direction à éviter dans la dévotion de la moindre erreur peut coûter la vie), la précision de tels résultats servait pour eux une importance capitale. Ceci au contraire des Grecs qui, peu soucieux d'exactitude, évaluaient volontiers de l'adocèse à de minutieux calculs.

Éclairés par les exemples de la vie quotidienne, les observations astronomiques des Arabes se firent donc de plus en plus nombreuses. La perfectionnement sans cesse croissant de leurs instruments d'observation et le soin toujours plus grand qu'ils apportèrent à l'exploration du ciel leur permirent avec le temps de déterminer et d'évaluer de façon toujours plus précise les orbites du soleil, de la lune et des planètes. Les Arabes se contentèrent de vérifier et de perfectionner non seulement les tables de Ptolémée mais aussi celles de leurs propres savants. Les princes qui s'intéressaient au développement de l'astronomie encourageaient les travaux sérieux d'observations et faisaient des sommes considérables à la disposition de leurs astronomes. La mission de collaborer à une tâche de cette envergure, qui pouvait se prolonger des dizaines d'années durant, était vaine à une époque où la vie, tout pour le moment lui-même que pour ceux de sa famille. Quand un prince, c'était assurément son nom une glorieuse éventuelle.

Les tables astronomiques arabes les plus célèbres — que l'Occident utilisa pour la plupart jusqu'à l'époque de Copernic, et cela avec d'autant moins de réserve qu'il n'était absolument pas en mesure de procéder lui-même à des observations satisfaisantes et encore moins de dresser des tables originales — furent les tables d'Al-Bîrûnî, les tables concourantes, les tables sabéennes d'Al-Battânî, les tables tabariennes d'Ibn Yûnis et les tables millénaires d'Al-Sarqâlî qui servaient de base aux tables alphonstiques.

Les observations méthodiques du domaine céleste se prolongèrent et s'intensifièrent les Arabes dorénavant des résultats de toute première importance. Selon l'orientaliste Franziska Stiller, « les astronomes de Bagdad étaient déjà parvenus à la fin du 10^e siècle

à mesurer l'année qu'on fit en mesure d'atteindre sans difficulté ni empoeux. Mais tous ces travaux ne devaient pas nécessairement un traducteur susceptible d'introduire leurs ouvrages en Occident. Au nombre de ceux dont les traces nous subsistent directement aux origines de l'astronomie occidentale, figure Al-Farghânî qui se livra à des études astronomiques à Bagdad au temps des Bâsîdîs. Il calcula les longitudes terrestres et fut le premier à découvrir que le zénith et les pôles célestes décrivaient des orbites en sens contraire de mouvement direct. Les *Éléments d'Astronomie* d'Al-Farghânî (souvent donné à Al-Farghânî par l'Occident médiéval) furent à diverses reprises traduits en latin, puis tirés de l'œuvre posthume de Regiomontanus par Melanchton qui les édita à Nuremberg en 1537.

Aux nombres de ces astronomes figure également le plus fameux des élèves de Bâsâmûd ben Mûsâ, l'habile ben Qasim, qui créa la hauteure apparente du soleil et la longueur de l'année solaire. Mais surtout Al-Battânî (877-910), le très célèbre Al-Battânî du Moyen Âge et de la Renaissance. Il compléta les résultats obtenus par Thâbit en calculant très exactement les différences de longitudes de l'année tropique et de l'année sidérale, différences qu'il détermina en mesurant la révolutions de la Terre autour du Soleil par deux procédés différents. Il perfectionna les études astronomiques d'Al-Khwarizmi par des observations soignées sur l'apparition de la nouvelle lune, sur les éclipses de soleil et de lune et sur les parallèles. Il écrivit une introduction astronomique à ses célèbres tables sabéennes, qui fut traduite en latin. Régionairement la date d'un commentaire et, conjointement avec les *Éléments d'Astronomie* d'Al-Farghânî, elle fut publiée à Nuremberg en 1577. En 1645, elle parut de nouveau, seule cette fois, à Bologne sous le titre de *L'ouvrage de Bâsâmûd al-Battânî sur l'astronomie, avec quelques additions de Jabbar Regiomontanus*. Copernic, bien entendu, étudia à fond lui aussi les ouvrages des savants arabes, et, en 1540, le Français Lypote utilisa pour ses travaux les ouvrages d'Ibn Yûnis du Caire au même titre que ceux de Copernic.

Al-Battânî calcula également, avec plus de précision encore l'équation de Pécipitérie et découvrit de nouvelles méthodes propres à déterminer la latitude d'un lieu. Ibn al-Hâthim astronomer de génie, inventa lui aussi dans ce domaine de nouveaux procédés basés sur sa science théorique de la réfraction.

Cet Ibn al-Hâthim (964-1033) fit, avec le nom d'Al-Hâthim,

de l'aire par des corps lumineux collés. Il en vient alors, au cours d'une longue série d'opérations méthodiques, à trouver tout ce que les rayons de lumière peuvent lui enseigner sur la nature de la projection de l'objet à (lire de son ouvrage). Il est le premier à se servir pour ses expériences d'une chambre noire — souvent de l'appareil de prise de vue — qui lui fournit la preuve de la réversibilité complète du rayon lumineux et, d'un à point d'il ne se rendait au point, du retournement des images. Léonard de Vinci, cinquante plus tard, les mêmes méthodes expérimentales. Al-Hazen découvre également l'explication de la réflexion de la lumière à son passage d'un milieu dans un autre, de l'air dans l'eau par exemple, d'où vient qu'il lui permet de calculer avec une extrême précision l'épaisseur de la coropée qu'il analyse à quatre kilomètres. Il étudie les causes de la halo lumineuse, de la formation du spectre, de l'arc-en-ciel et se Américain à tout pas plus, à peindre le spectre. Il applique ses connaissances à la fabrication d'instruments d'optique. Il étudie et calcule la réflexion dans le miroir concave du segment sphérique et de la section conique, et découvre les lois de la projection lumineuse. Il étudie le pouvoir réfractif et géométrique (ici) du miroir concave que de la lampe et imagine la première paire de lunettes. Il trouve au lieu même, sans être sur le plan théorique qu'expérimental, que son étude de la trajectoire d'un rayon lumineux à l'intérieur d'une sphère, ainsi que son commentateur Kamal al-Din poursuivra deux siècles plus tard dans le même esprit.

L'influence sur l'Occident de cet Arabe de génie est considérable. Son travail dans le domaine de l'optique doit servir la science européenne jusqu'au temps modernes. C'est au P'Optique d'Al-Hazen qu'est basée toute l'optique depuis les travaux de l'Anglais Roger Bacon jusqu'à ceux du Français Viviani. En Italie, Léonard de Vinci, considéré comme l'inventeur de la camera obscura, de la pompe, du tour et de la première machine volante, doit son far beaucoup aux Arabes et en particulier (sa preuve en a été faite) à l'ouvrage d'Al-Hazen. Et c'est encore la grande œuvre d'Al-Hazen qui se dressent derrière Johannes Kepler (optique céleste), aux systèmes de miroir, conçus les uns qui permettent à Galilée de découvrir un moyen de la lunette astronomique des études jusqu'elles étaient inventées. Enfin, il introduit dans les sciences de son jours le problème d'Al-Hazen de ce complexe problème physico-mathématique qu'Al-Hazen lui-même résolvait par un

équation du quatrième degré, précise de ses bases géométriques algébriques? Il est évident de voir de même que de calculer le point d'un miroir sphérique ou un objet placé à une distance donnée se réfléchit selon une image donnée.

Et, il ne faut pas oublier que les Arabes en étaient encore réduits à observer le ciel à l'œil nu, ce qui rend d'autant plus intéressant le nombre considérable de points lumineux qu'ils découvrirent. Hipparque en avait déjà compris et localisé plus de mille. A Bagdad, vers le milieu du X^e siècle, Abū ar-Rahmān al-Bīrūnī (973-1048) rédige le catalogue d'étoiles d'Hipparque. Le sultan Adnāl abbasside avait fait édifier dans le jardin de son palais un observatoire du haut duquel, avec ses yeux, son attention observait les étoiles et les comptait, mesurant leur longueur et leur latitude. Son explication mathématique du diamètre céleste lui permit de découvrir sous son plan d'étoiles fixes qui avaient échappé aux yeux porteurs d'Hipparque. A l'instigation de son prince, al-Bīrūnī calcula avec le plus grand soin les positions et grandeurs des étoiles fixes particulièrement découvertes et précises de son temps le degré de luminosité de chacune. Il dressa alors son nouveau catalogue d'étoiles d'où furent tirées les plus belles des étoiles et imprimées transmises depuis Hipparque et Ptolémée, et où furent incluses les nouvelles d'étoiles fixes découvertes jusqu'à.

C'est aux astronomes arabes que l'on doit également d'avoir remarqué les variations de certaines planètes internes que les Arabes désignent avec deux leurs observations, avaient des noms immuables. C'est ainsi que, grâce à leur patiente étude et à leur flair dans la recherche des plus infimes différences, ils découvrirent que l'orbite de l'écliptique — c'est à dire l'angle d'inclinaison que l'orbite apparente du soleil trace avec l'équateur céleste, angle qu'ils mesurèrent d'ailleurs à la grande précision — diminue très peu à la fois. Le maître de cette découverte revient à Al-Farghānī. Les Arabes furent également les premiers à observer les variations de l'apogée du soleil, c'est-à-dire du point de son orbite opposée où il se trouve le plus éloigné de la Terre, point dans les Grecs précédents avait constaté qu'il était immuable.

Son autre œuvre d'évaluation pas apporté à leurs connaissances la science précise de la mesure pondérale que leurs savants arabes. Al-Sūfī (1000-1037) construisit à Bagdad — il s'agissait là du résultat de rien de moins que quatre cent deux,

observations — que l'apogée du Soleil s'alignait avec l'équateur au moment de l'équinoxe et à une position voisine de la ligne des équinoxes dans le plan de l'écliptique, autrement dit avec la perpendicularité des zénithes. Il avait même déterminé avec précision la valeur de cette correction. L'ouvrage d'Al-Bîrûni qui fut traduit en latin par Gérard de Cremona et, en 1520, Copernic est-elle resté imprimé en même temps qu'Al-Bîrûni dans ses éditions tant à Venise qu'à Paris.

L'instrument astronomique de Yéhic, que l'Occident appela dans les rangs de ses maîtres sous le nom d'Arzachel, fut en core un mélange d'instruments astronomiques fort répandus. C'est à lui que l'on doit l'invention du « caduc instrumentum » appelé qui sous le nom d'astrolabe d'Arzachel jouit d'un prestige tout particulier et dont Copernic nous fit le plus grand usage. Ce dernier put-il même en voir un exemplaire d'opérations à l'usage de son caduc. En 1594, l'astronome bavarois Jacob Ziegler rédigea un commentaire à l'ouvrage d'Arzachel et en 1554 parut à Nuremberg une nouvelle traduction en latin de cette œuvre due à Johann Schöner et intitulée : *le Théorie de l'art de l'astronomie d'après Al-Bîrûni sur le 1594*.

Al-Kinî (mort en 873), compatriote d'Al-Haitham tout en étant peut-être le successeur d'Al-Bîrûni la science, se livra également à diverses études astronomiques. Sous le nom d'Al-Kinî, il fut considéré comme le philosophe des Arabes. Au nombre de ses deux sets astronomiques connus, consacré à toutes les disciplines astronomiques, figure un traité sur la détermination des planètes, cette très ancienne œuvre de l'astronomie en laquelle les Grecs s'étaient tous les deux. Al-Bîrûni d'Andalous fut le premier à la traduire, refusant ainsi la célèbre thèse de Ptolémée sur les orbites planétaires et les cycles astronomiques et ouvrant de cette façon la voie à Copernic. La « géométrie » d'Al-Bîrûni (travaux effectués par l'Occident) fut traduite en latin en 1517 par Michael Scot, additionnée à la cour de l'empereur Frédéric II.

Al-Kinî introduisit dans la géométrie la détermination des angles au moyen du compas, réduisant les problèmes géométriques divers liés à des expressions liées au fait de la gravitation et de la chute des corps. Sur ce dernier point, son ouvrage est étonnamment pas à éviter l'usage des trigonométries. Pas plus d'ailleurs que la « théorie de l'arc » conçue vers l'an 1000 par un géomètre de Cairo, Al-Bîrûni

laissa, et selon laquelle les corps sont divisés en l'air et les autres corps qu'on puisse jamais parvenir à quelque chose qui ne soit pas divisible. De même, plusieurs théorèmes astronomiques, de même genre en 1011, les observations de l'écliptique faites par les Arabes et leurs exemples peints sur les surfaces de l'eau terminée — que les astronomes commencent par en raboter la géométrie de la Terre.

Quant à la théorie théorique de Copernic sur la rotation de la Terre autour de son axe et autour du Soleil, elle-même déjà été connue vers l'an 1000 par Al-Bîrûni (hypothèse) mais était également possible imprimée. A cet égard, trois siècles avant Jean-Christophe, l'astronome de Samos, en 1011, son plus grand, le Chaldéen Seneca de Babylone l'avaient déjà mentionné. Et ce que le grand Copernic réalisait en l'époque de la Renaissance, Al-Bîrûni l'avait déjà atteint deux cents ans plus tôt. Mais tous ceux qui s'étaient occupés de la détermination de la rotation de la Terre, et étaient, chacun en son époque, considérés comme perses ne considéraient pas leur travail comme tel. Le véritable traité de Copernic lui-même ne s'élevait-il pas au concert de propositions l'Occident caribéen le conclut par ce qu'il avait précédé contre le dogme de l'Église et les Saints Évangiles. Mais abstraction faite même de la science ouverte au monde que nous a été offerte dans l'histoire, la science d'invention adéquate Copernic pas plus qu'aucun de ses collègues n'avaient eu l'air de se proposer l'évidence, l'absence de tout doute. Plus d'un siècle devait encore s'écouler avant qu'on ne parvint à révoquer de l'usage toute l'astronomie générale. Comment dès lors Al-Bîrûni pouvait-il y être en époque, dans une des œuvres à l'usage concept plus tardive, avoir une hypothèse qui, ses yeux de 1011, était figure d'Al-Bîrûni?

Et la Terre entre à la place qu'on lui assignait déjà au temps d'Hippocrate — corps fixé de sa course de l'Univers, l'écliptique d'Hippocrate et cela qu'on en devrions toujours lui à une observation astronomique de l'Univers moderne, les Arabes le savent très bien de fait qu'on n'aurait pas plus que lui d'ailleurs l'histoire astronomique.

De sorte qu'on ne s'arrête que le doute et la critique nous amènent à éliminer les conclusions de la conception traditionnelle de l'Univers. Des vols d'éclaircie, en Espagne et au Maroc surtout, ont, influencés par Aristote, permis en toute les hypothèses de Ptolémée. Le philosophe Ibn Bâttûta

(Averroès) de Saragosse donna le signal de la révolte et excita un délire d'explications « plus savantes » des péripatéticiens effrayés, délire qui se transmettait à travers trois générations de savants. Le lutte entre deux conceptions, celle d'Aristote et celle de Proclus, menée au nom d'Aristote par les disciples d'Avicenne : Ibn Tofail (*Avicenne*), Ibn Rochd (*Averroès*) et Al-Birouni (*Alpétrague*), cette lutte se poursuivait aux VIII^e et IX^e siècles en France, en Allemagne et en Angleterre. Même en face des commentateurs qui s'appelaient le Grand, Thomas d'Aquin, Roger Bacon, Jean Buridan et Dionysius de Freiberg, elle déboucha nécessairement les esprits à travers tout l'Occident.

Le troisième fils : le mathématicien.

Plus important encore que les progrès et les découvertes des savants arabes à partir de leurs observations astronomiques, plus important encore que leurs inventions dans les domaines de la physique et de la technique fut le développement des outils intellectuels dont on doterait avant de les transmettre à l'Occident. Sans compter que ces outils furent à l'origine de leurs réalisations et succès de physique comme en témoignent plus.

À l'opposé des Romains qui n'obtenaient qu'à des résultats insignifiants, les Arabes étaient devenus des maîtres mathématiciens. D'autre part, tandis que les Grecs se consacraient surtout à la géométrie, au point même de créer leur algèbre d'une façon systématique, que les Indiens de leur côté, consacraient leurs efforts pour le calcul, alliant en eux arithméticiens jusqu'à unir par l'arithmétique la trigonométrie des Grecs, les Arabes, eux, semblent avoir été le seul des quelques mathématiciens à celui des questions géométriques. C'était là un don que le plus jeune des Beni Mézian, Hammad, possédait à un degré élevé. Grâce à cette aptitude particulière, les Arabes furent à même non seulement de créer de nouvelles branches dans le domaine scientifique, mais aussi d'en développer d'autres jusqu'à un point de maturité jamais atteints, ni par les Grecs ni par les Indiens. « Voilà pourquoi ce sont les Arabes, et non les Grecs, qui furent les professeurs de mathématiques de notre Renaissance. »

Pour donner ce titre, les chiffres indiens leur furent d'un grand secours.

Sans doute les Arabes avaient-ils eu beaucoup de chance de la connaître dès le VIII^e siècle, mais ils avaient eu aussi l'intelligence, toujours l'art de profiter de ces petites dignités qui ouvrent le présent appert par Kholah au calife Al-Mansour, de ne pas les laisser de côté sous le prétexte qu'il ne s'agissait là que d'une curiosité orientale. À Alexandrie et dans les écoles syriennes, où on les connaissait depuis longtemps, ces chiffres n'avaient pas provoqué la moindre réaction.

Mais les Arabes avaient un tel sens des mathématiques que, saisissant immédiatement ce que ces chiffres signifiaient pour eux-mêmes d'interpréter — et c'était bien là l'essentiel —, ils apprirent sans peine à s'en servir. C'est ainsi qu'ensuite les mains des Arabes ces chiffres devinrent sans peu un outil d'une immense efficacité.

Chaque de leurs constructions, chaque de leurs études astronomiques ou physiques était à base d'arithmétique. Or, les Arabes avaient une passion pour tout ce qui relevait du calcul. Bien des branches d'instruments astronomiques qui ne furent jamais mises à leur service sont nées, moins de l'attention de fabriquer un outil utile que du plaisir de résoudre des problèmes de calcul. Leur amour pour « la plus belle des disciplines » conduisit, en effet, les Arabes à résoudre des problèmes d'arithmétique que les plus grands mathématiciens de l'Antiquité avaient tenus pour insolubles.

Voilà qui peut paraître étrange. Car « arithmétique » est un mot grec. Il signifie « plaisir à manier les nombres ». Mais pour les Grecs, d'après Platon, la connaissance avec les nombres était en quelque sorte un luxe intellectuel. Elle était liée de la mystique des nombres, leur arithmétique était axée sur la théorie et la symbolique des nombres. Elle s'intéressait aux nombres pairs et impairs, amables et parfaits, aux séries et aux combinaisons de nombres, mais non au calcul pratique, celui auquel la connaissance a recours dans ses réalisations. L'arithmétique pratique relevait pour eux d'un domaine qu'ils n'expliquaient que très peu et tardivement, celui de la logique.

Elle était par contre la science préférée des Indiens. Ce peuple à deux pour le calcul avait obtenu des résultats remarquables en la matière. Mais qu'en était-il ? Et que signifiait cette arithmétique potentielle de l'Inde ? Les Indiens ne s'étaient pas contentés — comme certains autres peuples dont les Arabes — de consacrer leur religion et leur philosophie dans un moule poétique. Ils

avaient également formé leur astronomie, vécue leur mathématique, en un langage accessible aux seuls initiés : des vers mystérieux et obscurs.

Seule l'intelligence latine et générale des mathématiciens se croiser à ce joyau non compréhensible cristallin. Al-Khwarizmi fut le premier à synthétiser l'arithmétique sans bien peut l'usage pratique quotidien que pour la science pure. Avec ce que les savants arabes, les Persans en particulier, ajoutèrent à son œuvre au cours des siècles suivants, celle-ci devint le fondement de l'arithmétique occidentale dont Al-Khwarizmi est ainsi l'auteur.

Quant à l'algèbre, également mise en système par Al-Khwarizmi, ce sont encore les Arabes qui les premiers en firent une science exacte. C'est dans les ouvrages d'algèbre d'Abou Kamil, d'Al-Birouni, d'Abu Sina et d'Al-Karadébi que l'ouvrage de Pise publia ses connaissances sur les équations du second et du troisième degré, connaissances qu'il copia dans son *Libro abaci*. L'algèbre atteignit le point culminant de son développement grâce à un homme que nous connaissons si bien comme poète, auteur de quelques traités profondément mystiques, traité d'un alchimiste ébriolé : Omar Khayyam, originaire de Nishapur en Perse. Il donna l'algèbre sur un terrain que personne jusqu'à Descartes n'eût pu ouvrir à nouveau.

L'algèbre européenne lui doit aussi tout cela qu'à ses devanciers. Édouard de Fies, en effet, était l'élève d'Abou Rami plus que de tout autre, tout comme Ficoles des algorithmiques doit son nom et sa théorie à Al-Khwarizmi. Le comte allemand d'Embsen, général des Dominicains qui, au cours du septième siècle et sous le nom de Johannes Neumann, enseigna à l'Occident l'arithmétique et l'algèbre des Arabes, est l'auteur de « deux livres entièrement utiles » : *De Probis et De Libris Datis*. Ce, comme sont tous ces ouvrages arabes, tout comme sa géométrie l'est son *Libro Trium Potentiarum* (la géométrie des trois puissances) et ses ouvrages de Thabit ben Qora, deviennent l'« Échelle des Arabes ».

Le « style mathématique » emporté à l'Occident sous ce fait une innovation. Les Grecs avaient reçu leurs mathématiques d'une forme purement géométrique; les Arabes le remplacèrent par une forme algèbre-arithmétique. Sans s'attarder à la seule combination des figures géométriques. Si précieuses de beaucoup explorer les rapports géométriques on différa et on termina mathématiques. Ainsi que les Grecs

avaient traité sous une forme géométrique intuitive des problèmes tels que la révolution d'un épicyle de second degré, la trisection d'un angle ou la division d'un cercle en cinq parties égales, les Arabes traitent ces problèmes en équations algébriques qu'ils résolvent par la méthode. Cette algèbre et le « arithmétique » des mathématiques accomplies par les Arabes sera adoptée par l'Occident et recouverte jusqu'à nos jours modernes.

C'est aux Arabes encore que l'on doit ce trait de génie à placer les décimales « derrière la virgule ». L'arabologue Al-Kaefi porta le système des valeurs de position à son plus haut degré de perfection en transformant les fractions en décimales de position : $2 \frac{10}{100}$ devenant $2 \frac{10}{100}$ et $\frac{10}{100}$ devenant $0,10$, innovation

sans laquelle nous marcherions d'aujourd'hui pas plus que notre laïus ne marcherions à deux de leurs opérations, et sans laquelle il ne pourrait non plus être question de calcul logarithmique.

Aujourd'hui encore le usage de notre système porte une marque de naissance arabe : l'x qui désigne l'inconnue d'une équation. Ce signe auquel, par amour de l'ordre alphabétique, nous avons substitué un y pour désigner la deuxième inconnue et un z pour désigner la troisième, s'est introduit chez nous sans un travail. En effet, si parait à première vue d'instinct plus impossible de lui attribuer une origine arabe que la lettre « x » dans l'alphabet arabe. C'est pourtant bien le cas. Les Arabes appelaient l'inconnue, la quantité cherchée : *shâ* (la chose), en abrégé : *sh*. Or, en vieux espagnol, le signe « correspond au son sh. Et voilà pourquoi aujourd'hui encore, et dès la classe de quatrième au plus tard, nous apprenons tout à la fois le « chose » arabe sous son travail espagnol.

Les Arabes firent également les fondements des trigonométries plane et sphérique, branche des mathématiques qui à proprement parler n'existait pas chez les Grecs. Leur développement, extrêmement fructueux, fut stimulé par le théorème de Méhéris (géomètre de l'école d'Alexandrie), portant sur les rapports des segments déterminés par une transversale à un triangle. Les Arabes remplacèrent ce théorème par la définition du sinus et de la tangente et par les figures fondamentales de la trigonométrie, distribuant ainsi un vase sacré jusqu'à devenir inutile, son travail qui se célèbre de la

plus haute importance pour l'astrologie, la navigation et la topographie.

Les traductions de *De Mensuratione* (ou *De Scientia Numerorum*) d'Al-Battani, ouvrage peiné tant par ses contemporains que par les études d'Oxford, introduisirent le terme « sinus » dans le vocabulaire mathématique de tous les peuples. Encore un mot arabe travesti. C'est la traduction en latin de *sinah* qui signifie « pli ». A la place des termes d'un *sinus* quelconque sphérique, les Arabes employèrent le sinus des côtés et des angles des triangles sphériques. Ils déterminèrent les fonctions cosinus, tangente et cotangente et dressèrent des tables des sinus et tangentes. Le Persan Abou-Choufi possédait l'ouvrage entrepris par Al-Battani et insista pour les tables de sinus de nouveaux procédés de calcul qui lui permirent de calculer les fonctions trigonométriques jusqu'au millièmes. Ce fut encore un Persan, Naïr-Eddin al-Touzi, ministre des Finances de Houlagou, qui perfectionna la trigonométrie jusqu'à un niveau que l'Occident mit des siècles à atteindre, puis à dépasser.

Et ce fut de nouveau le même processus que pour l'algèbre : les grandes réalisations des Persans, qui dépassèrent nos créations arabes leur forme définitive, disparurent à l'instinct des frontières du monde arabe sans pénétrer en Occident. Ce dernier se fonda donc, non sur leurs ouvrages, mais essentiellement sur ceux de leurs devanciers et imitateurs.

C'est également aux astronomes arabes que l'Occident doit le calcul sexagésimal et la division du cercle en soixante degrés. Le calcul sexagésimal encore imparfait des Babyloniens, que les Grecs avaient incorporé au calcul décimal, fut mené à son point de perfection par les Arabes et devint grâce à eux le « calcul des astronomes ».

Sept cents ans déjà avant qu'un Anglais et un Allemand ne créassent le calcul différentiel, des savants arabes en avaient traité les problèmes fondamentaux : d'une part Ibn Sina (980-1037), sans émettre aucune que philosophique et l'un des plus grands génies arabes qui, sous le nom d'Avicenne, fut l'un des maîtres les plus importants de la scolastique, et d'autre part le théologien orthodoxe Al-Ghazali (1059-1111), connu sous le nom d'Al-Qazal. Tous deux d'origine persane. Ibn Sina, qui dès l'âge de dix ans avait appris le calcul indien chez un marchand de charbon, fut également un mathématicien et un astronome aux réalisations aussi diverses que fructueuses. Il traita toutes les branches des sciences naturelles

d'éléments universels dont plusieurs sont lui de l'Italie encore vivants. Il examina les problèmes des grandeurs triangulaires géométriques bien des fois le détail religieux que dans celui de la physique et des mathématiques, problèmes qui, au jour d'hui, méritent à la découverte par Newton et Leibniz du calcul différentiel.

Al-Farabi (900-950), considéré comme « le plus grand maître après Aristote », fut un philosophe et un mathématicien hors de pair doublé d'un excellent médecin. Il était connu pour l'importance qu'il déployait au sujet de ses controverses avec les écoles de la cour de Damas, controverses dont il sortit inamoviblement victorieux, car il a la plus grande joie du sultan et de la haute société. Ses compositions musicales pour le sultan ont hélas disparu de son invention, le sultan également célèbre. Elles lui servaient à apaiser les esprits de ses adversaires échauffés par la discussion et à servir des écrits aux auditeurs exténués. Ses études sur la théorie musicale, les accents et les intervalles le conduisirent à un chef-d'œuvre de la découverte du logarithme, possédant dans ses *Éléments de trigonométrie*. Il est peu vraisemblable cependant que la préfiguration d'Al-Farabi, pas plus d'ailleurs que la théorie d'Avicenne sur les grandeurs triangulaires, ait inspiré directement les auteurs d'Occident qui, des siècles plus tard, approfondirent ces systèmes et en exposèrent valablement les données.

Mais même si toutes les fractions du génie arabe ne provoquèrent pas d'emblèvement, le nombre qu'elles répandirent en Occident s'en fit pas moins considérable. C'est par le truchement des Arabes que l'Europe prit connaissance des ouvrages les plus importants des Anciens. Grâce à leurs traductions de manuscrits grecs, à leurs commentaires et à leurs propres écrits, les Arabes apportèrent en Europe un esprit de recherche scientifique qui ne demandait qu'à être éveillé et nourri. En manquant à l'Occident leur assimilation, leurs écrits furent perfectionnés, leur arithmétique, leur algèbre, leur trigonométrie sphérique et leur optique eussent, les Arabes leur mis en mesure d'atteindre à son tour, grâce aux découvertes et à l'importance de son âge, son rôle de guide dans le domaine scientifique.

La demi-voix : l'astrologie.

Le rayon refait du feu vers lequel tendaient ses aspirations. Le Moyen Âge chrétien n'opposait aucun obstacle pour l'étude de la nature ni même pour l'exploitation du ciel. Toute sa souffrance consistait à braver vers Dieu et par voie de conséquence vers l'âme humaine. Quelques connaissances très scientifiques lui suffisaient pour réaliser chaque année les dates des fêtes religieuses établies. En conséquence, à l'époque du Soleil, de la Lune, de Vénus, de Jupiter et autres bon dieux n'était pas sans danger : celui qui oserait se livrer sur le chemin du paganisme. Dans les abbayes, les jeunes théologiens se nourrissaient des mêmes études de la civilisation romaine décadente. Aussi, pour Jordanus Nemorinus, dont les ouvrages sur *Sept Merveilles* et autres ouvrages avaient été traduits en latin, fallait-il surtout non favoriser l'apothéose. En effet, jusqu'en 1228 la règle d'Albanus était interdite tout contact avec les civilisations païennes, les dominicains admirent de fermer les yeux sur l'existence de leur général : « Les membres de l'Ordre ne doivent pas étudier les philosophes païens... ils ne doivent pas cultiver les prédictions sur l'horoscope (donc pas davantage les pratiques divinatoires telles que l'astrologie) et le zodiaque », c'est-à-dire l'ensemble des calculs permettant de déterminer chaque année les dates des fêtes ecclésiastiques, et seules quelques personnes se verraient accéder une autorisation spéciale. »

Or, comme on avait été strict sur l'application de ces règlements, pour peu que l'observance responsable ait manqué le lever de la pleine lune de printemps, le Saint-Père se voyait dans la pénible obligation de dépêcher une ambassade en Espagne aux fins de s'informer auprès des Arabes, « ces adorateurs du diable », des dates de la semaine sainte et de la fête de Pâques !

Et, ce qui passera bien à quel point le Moyen Âge chrétien se sentait peu enclin à répondre le demandeur étranger, comme tant la méfiance qu'il éprouvait à l'égard de ceux qui se complaisaient à cette thèse, c'est le fait de Catherine dont fut victime Gilbert d'Avillar, le jeune évêque qui se dévoua à l'écouter avant de retourner plus à la tête de la chrétienté. C'est avec étonnement et étonnée que nous découvrons aujourd'hui l'incroyable ardeur observée à Florence et que le pape Sylvestre II

offrit à Rome pour soutenir la hauteur du soleil et les arcs du feu et de la pluie. Instruments qui lui valent sa réputation d'avoir été à Capoue l'élève du diable. Cette condamnation à la fois d'un pape et de l'astrologie !

Malgré l'Église avait plus d'une raison d'ignorer quelque chose et de résister beaucoup de confiance. Comme les savants du *Yodanis* Salomon admettent, en effet, l'influence des étoiles sur les événements terrestres. La plupart des Héros de l'Église ont même été de connaître cette influence au sein d'élevé-ment des plantes et des animaux. Mais certains d'entre eux, après avoir été convaincus, repandaient les ombres, les églises et autres phénomènes étaient exceptionnellement responsables aussi des malheurs, des peines et des catastrophes de tout ordre. Officiellement, l'Église se devait de récuser toute influence dérivée sur des créatures dont le sort était uniquement soumis à la toute-puissance divine. Mais ses efforts ne furent pas toujours couronnés de succès. L'attitude hésitante de ses représentants facilitait l'élaboration de l'astrologie qui trouva dans cette atmosphère trouble un certain succès, surtout auprès de groupes plus sensibles aux spéculations mystiques comme aux spéculations de l'incompréhensible et de l'inquiétant par des phénomènes apparents.

Avant les traductions de tables astrologiques et de calendriers, qui franchirent les Pyrénées au même temps que les ouvrages d'astronomie, furent-elles hautement appréciées.

L'islam ne se contenta pas de l'usage de l'astrologie. A l'adoption des étoiles, le Prophète avait noté que celle d'un Dieu unique, maître de l'univers et créateur de ciel et de la terre, « Est observée réprouvée toute croyance à une influence des étoiles due à leur nature. Il est désormais interdit de croire à l'action précoce des étoiles et de les adorer. »

En revanche, « nécessaire est l'étude de l'astronomie », Allah lui-même avait incité les hommes à observer le ciel. Et c'était au nom de Dieu qu'on égalait les mouvements des étoiles, en leur nom qu'étaient entrepris chaque ouvrage scientifique. L'usage des Arabes sur la chrétienté occidentale, c'était le savoir des sciences culture scientifiques qui était le précurseur de l'Occident dans un développement constant. C'est d'ailleurs ce qui explique que l'astrologie et l'art de prédire l'avenir n'étaient pas en vue sur les Arabes, éblouis et éblouis, l'effet de séduction auquel on avait pu s'attendre en regard au monde européen ou l'Occident par leurs ouvrages d'astrologie. A l'as-

trilogie arabe s'est essentiellement, et plus que tout autre fruit de la civilisation musulmane, l'œuvre des Perse et leur enfant gâté. Ce sont eux qui ont introduit l'astrologie dans le monde musulman.

L'astronome Ujein ben Abi Mansour, qui fut, dès leur plus jeune âge, le précepteur des Bani Méoune, était d'origine persane ; et c'est par lui que tous ceux de ses frères qui se consacraient à l'exploration du ciel, il préférait également l'astrologie. Il est digne de remarque qu'aucun des trois fils de Méoune, des Chahir ne se soit soulevé de cette marotte de leur père adoptif. Sans doute leur esprit était trop stabilisé et leur sensibilité trop aiguë pour que ce genre d'éducation les intéressât.

Zarathoustra avait enseigné aux Perse l'idée qu'en tout chose, bon ou mauvais, les corps célestes entraînent leur influence. Selon lui, les planètes et les étoiles fixes ont des âmes : ce sont les créatures d'Ahuraïn, le principe du mal. Celui-ci s'efforce par leur truchement de détruire l'ordre universel. Les sept planètes ont pour rôle de corrompre les hommes.

L'astrologie naïve des Babyloniens, platement convaincus de la puissance néfaste de leurs dieux, assimilés aux actions aux rigides qu'ébranler à leurs caprices confiés par les Grecs sous l'influence de leur passion pour les règles géométriques, était à la base de cette « théologie scientifique des papiristes dévotés » qui, chez les Perse, avait trouvé ses adeptes et ses plus belles germinations.

Et c'est chargé de cet héritage légué par l'astrologie persane Nacoubat (mort vers 777) se présenta en 750 à la résidence du calife arabe al-Mansour. Depuis que les Abbassides s'étaient emparés du pouvoir, le centre de gravité politique de l'Empire arabe s'était déplacé vers l'est, s'éloignant de Damas, résidence des califes omeyyades déchu de leur pouvoir par le départ. Al-Mansour avait décidé d'élever sa nouvelle capitale sur les rives du Tigre, dans la région la plus fertile de l'empire. C'est alors que Nacoubat convainquit le calife de ce qu'avant d'entreprendre les travaux il était préférable d'étudier la position des étoiles ; en calculant l'époque la plus favorable à la fondation de la ville, on écarterait du même coup toute influence maléfique. Conjointement avec le juif persan Marwan, qui converti à l'islamisme avait pris le nom de Nacchabid (je salue Dieu, veut e), Nacoubat fut chargé par le Souverain des Coeyans

d'observer les étoiles sur le moment le plus propice à la « naissance » de la ville et de déterminer par la même occasion le meilleur emplacement pour ses fondations. L'ordon qui assigna sous d'aucun horizons antiques regard le nom de Bagdad, la « ville du bonheur ».

Le calife Ujein avait recruté auprès de cinq astrologues de la cour sous le nom d'An-Nacoubat, le savoir persan devant être l'œuvre de toute une lignée d'astrologues qui furent tous s'imposés comme les indispensables conseillers de leurs souverains.

C'est ainsi que pour la première de leurs princes arabes, les Perse rassemblèrent des éléments d'astrologie pris aux sources les plus diverses : l'Antiquité, l'Inde, Babylone et la Chaldée. Leur représentation la plus émouvante n'en restera pas moins Nacchabid, qui plus tard en Occident s'anima la reconnaissance d'une importante communauté.

L'astrologie arabe parvint à son plein épanouissement à une époque où son science, l'astrologie, s'épanouit tout juste à l'aube de l'indiance. Et ce tout hautains — à une exception près — des Perse et des juifs qui se consacraient à cette science : les Persane Abou Bêr ben al-Raschid et Abd al-Aziz al-Rasbi qui sont les auteurs d'Al-Baschabir et d'Al-Machabir jostiques plus tard d'une grande influence sur l'Occident, le juif Soli ben Bêr (Zahel), élève de Nacchabid Al-Rasbi et dominant tous ses devanciers, le juif persan Abou Machar (mort en 836) qui sous le nom d'Al-Houmairi se considéra comme « le plus grand astrologue des Arabes ».

Avant de ses prédécesseurs ne s'en était tenu à un seul des systèmes connus, fut diabolique selon leurs croyances et leurs préférences. Abou Machar, lui, jeta dans une marotte trois les systèmes qui lui tombent sous la main et, si incertainement qu'ils puissent paraître, mélange le tout en un magma informe. Ce faisant, il s'empare non le moindre avantage de la possibilité intellectuelle de ses confrères et fait passer pour les seuls ouvrages de son école coexistences Savad ben Ali. Cela neque (et aussi un bénéfice, car il attendit l'âge canonique de cent ans) qu'il soit parvenu à plaire une œuvre considérable dans presque toutes les grandes bibliothèques d'Europe pendant les siècles au exemplaire. Plus qu'aucune autre œuvre d'astrologie, celle d'Al-Houmairi s'est répandue à travers l'Occident

clartés où elle s'est acquise, forte de l'obscureté de son contenu, une considérable teneur patricienne.

Nous ne trouvons en revanche qu'un seul Arabe qui se soit fait un nom dans l'astrologie : le philosophe Al-Kindi, cet *pas son ouvrage sur les propriétés météorologiques*, domaine qu'au temps préislamique les Arabes du désert avaient déjà exploré. Et c'est sur ce grand arabis, descendant d'un branche de la « royale » Kinda et appartenant à l'antenne malaise primitive de Bahréna, que se sont occasionnés la haine et l'oubli de ses contemporains.

Fut-ce par ambition et par jalousie que les Beni Mousa détestèrent ses amis Al-Kindi ? Épis qu'il en soit, leur aversion pour le personnage les entraîna à lui jouer un mauvais tour qui fut loin de tourner à leur avantage. Après la mort de Héraklès, un certain plus orthodoxe prélaté pour les Beni Mousa préféra pour faire valoir chez Al-Kindi l'astrolabe de son ouvrage. Or, le calife Al-Moutawakkil serait fortement d'ordonner à Moutamad et Achmad ben Mousa de percer un canal directement par le Tigre. Pour l'embaïon des travaux, les deux frères s'adressèrent à l'homme qui venait de se signaler en Égypte par la construction d'un nouveau système : Al-Farghani (soit Al-Fargani). Pourquoi, ce constructeur expérimenté commit cette fois une lourde erreur. Il fit percer un canal dont en son certain point le niveau était plus élevé que celui de son amorce dans le Tigre, si bien qu'en période de déversement ce canal se y évacua. Il fut trop tard pour que les remarques des Beni Mousa puissent y changer quelque chose, et le point de calife, qui avait initié une fortune dans l'affaire, dut en son jour. Il se fit de voir et, en leur présence, chargea l'astrologue et astologue lui-même Sanad ben Ali de procéder à une enquête. Si les deux frères étaient reconnus responsables de l'erreur commise, il les serait crucifiés au bord du canal.

Leur situation parvint vraiment désespérée. Car Sanad ben Ali, cet *il était dans Abou Makhir avait plagé les ouvrages néo-platoniciens*, avait leur erreur déclarée en même temps que celui d'Al-Kindi. Et leur vie dépendait désormais de son verdict.

Dans leur détresse, ils conjurèrent Sanad ben Ali d'oublier leur hostilité à son égard et de leur sauver la vie. Or, Sanad

avait le cœur de l'Égypte. Et honteux de voir, il accepta dans les jours suivants aux deux frères, mais à la condition qu'ils consentissent par contrat ses livres à Al-Kindi. Pour la seconde fois en ce jour d'infortune, Moutamad se vit donc contraint de s'emparer de son frère et de faire amende honorable. Il alla trouver Al-Kindi puis recita devant d'une note de la main de celui-ci reconnaissant qu'aucune satisfaction lui avait été donnée. Et l'astrologue Sanad ben Ali déclara alors aux deux frères le plan qu'il avait conçu. « Il me fallait avant tout égarer de vous la tradition des livres appartenant à Al-Kindi. Mais voyant que c'est chose faite, vous êtes en droit d'apprendre de moi un détail qui vous avait échappé. L'erreur commise dans le projet de canal n'appartenait pas avant qu'on me le proposât, en effet, elle sera dissimulée par le creux du Tigre. Or, d'après les calculs des astrologues, le Sommet de l'Égypte ne sera pas jusqu'à. Pour égarer vos vies, je détestais au calife qu'on me de vous n'a commis d'erreur. Si les astrologues ont dit vrai, nous en réchapperons tous les trois. Mais s'ils ont menti et si notre malheur vit encore au moment de la déroute, nous serons perdus tous les trois ».

Sanad ben Ali déclara donc à Al-Moutawakkil n'avoir découvert aucune erreur dans le projet de canal. Le Tigre rebatta et fut égaré dans une dévotion de dévouement de construction. Deux mois plus tard, le calife ayant été assassiné, les Beni Mousa et leur conjuré étaient sauvés.

Mais pourquoi... Sanad ben Ali, astrologue lui-même, ne se fait-il donc pas entièrement aux prévisions astrologiques ? Dans le cas présent, les astrologues parviennent à vaincre d'avoir ce de la chance ; la manœuvre avait conduit l'assassinat de leur prélaté. Mais ils se trompaient si souvent qu'ils étaient devenus le rire des savants. Le terrible désastre qu'annonçait pour l'année 1186 la conjonction de toutes les planètes dans le signe de la Balance n'est pas lieu, pas plus que n'étaient la plupart du temps les révolutions, guerres et catastrophes prophétisées. Quant aux mots solides, aux incertains en particulier, c'était encore une autre histoire...

Le prélaté que ces parleurs, qui se promettaient pour des hommes de science, causaient à la science véritable comptait les savants. Al-Béroun stigmatisa obstinément les « folles commodes par Abu Makhir » et l'usage de procédés non scientifiques dont se rendent coupables « ces gens-là ». Et sont ces

mêmes personnages, dit-il, qui discréditent les astronomes et les mathématiciens en se considérant comme des leurs, cela bien qu'ils soient incapables d'exercer la moindre influence sur quelque problème ou sceptre de culture scientifique. » Al-Bîrûni conclut son avertissement avec ardeur. Le poète As-Sûmari écrit un ouvrage intitulé *De la réputation des astrologues*, et Youssouf al-Bîrûni pose sa part en contactant un *Sur la dépravité astrologique*. Une autre œuvre, savante et philosophique aux connotations les plus vastes, ainsi intitulée d'Al-Bîrûni et connue lui-même de Perse, réclame l'abolition de l'astrologie.

Et le fait est que le nombre des grands astrologues qui pratiquent officiellement cette science ne cesse de diminuer, et cela sans qu'aucune mesure d'interdiction ait versé les foudres. Ils disparaissent en raison inverse du développement de l'astronomie et dans la mesure où les astronomes arabes peuvent valoir de leurs propres ailes. Vêtus d'un habit de poil de chèvre garni de paillettes magiques, les astrologues déambulent dans la rue, mêlés aux marchands. Du moins fournissent-ils aux possesseurs de calcul l'occasion de faire une copie de chiffres et de dresser les tables et calendriers indispensables à toute prophétie dérivée d'inspirer confiance.

L'astronomie arabe, grâce au niveau élevé de ses méthodes de calcul — la trigonométrie sphérique en particulier — et au soin qu'elle apportait à noter les moindres détails, mettait à la disposition de l'astrologie arabe des tables qui lui fournissent une grande supériorité sur les astrologues babylonienne, indienne et grecque, lesquelles ne possèdent certes pas par excès de précision. Ce fut là d'ailleurs le seul progrès effectif accompli par l'astrologie entre les mains des Arabes, à moins qu'on ne veuille leur trouver un mérite dans le fait d'avoir su compiler et mêler tous les éléments de croyance scellés et décantés des religions séculaires disparues.

L'astrologie arabe fit une profonde impression sur l'Occident. Elle y réussit d'autant mieux que les maîtres ecclésiastiques et les moines qui, à l'époque, détenaient le monopole de la science étaient en fait, d'une ignorance que cette fascinante discipline libérait d'étonnée. Au lieu d'opposer à l'astrologie des arguments scientifiques basés sur des observations critiques, l'astronomie devait au contraire se avancer. Au point que l'astronomie ne progressa plus que grâce à l'astro-

logie. Si l'astronome danois Tycho Brahe (1546-1601) équipa son observatoire des instruments d'observation les plus perfectionnés qu'on pût trouver à l'époque, ce fut essentiellement pour pouvoir fournir à son roi les horoscopes et les pronostics politiques qui lui permettraient de a tenir toutes catastrophes évitées de son royaume ».

Mais les prisons ne furent pas seules à se laisser séduire par l'astrologie. Certains papes eux-mêmes montrèrent un grand intérêt à son égard. Léon X fonda une chaire d'astrologie à l'Université de Rome. Des astrologues du Saint-Siège devinrent pour Jules II du jour de son couronnement et continuèrent pour Paul IV les moments favorables aux élections des consistoires. Longtemps encore l'astrologie et l'astrologie marchèrent de conserve. Mélancthon traduisit les ouvrages astrologiques de Paléme et donna à Wittenberg une série de conférences sur l'astrologie. Le discours d'inauguration de Tycho Brahe à l'Université de Copenhague fut une éclatante profession de foi en faveur de l'astrologie. Au XVII^e siècle encore, Galilée (1564-1642) et Kepler (1571-1630) gagnaient leur pain quotidien en faisant des horoscopes, sachant pourtant bien que « celui qui veut obtenir des études sans la réponse à de telles questions, sans tenir compte des caractères ni du libre arbitre de chaque individu, celui-là n'a pas encore appris à se servir de la raison que Dieu lui a donnée ». Mais, comme leurs confrères, ils voulaient gagner de quel vœux et pourvirent leurs recherches. Ils devaient examiner la naissance des légendes. Et Kepler de gémir : « L'astrologie est une fille sotte, mais que deviendrait sans elle ni notre sage, l'astronomie ! Le monde est encore bien plus fou, si elle qu'on ne peut accéder à la saine sagesse après de lui que par les souffrances de sa fille. Les traitements des astronomes sont si bons que la mère ne manquerait pas de mourir de faim si sa fille ne la nourrissait. »

Repetant les arguments d'Al-Bîrûni et d'Al-Sûni, Luther s'en prit aux « subtils barbares » et à « l'art péroratoire des astrologues qui n'a rien d'une science, car il n'avance aucune preuve sur laquelle on puisse s'appuyer sans risque de perdre pied ».

En détruisant la terre, la victoire finale de la conception copernicienne de l'univers sépara définitivement la mère sage de sa fille sotte. La science moderne envoya l'astrologie dans la rue où, se prévalant de son grand âge et de sa longue expérience, elle vagua à ses occupations, toujours effrayée de son vieillissement.

talib rigé. Elle n'en est pas moins à l'origine de l'extrême-
 raide écor de l'astronomie, j'ai pu constater comme en plus
 jeune chaque jour. Cela dit, l'été et l'automne se seraient bien
 sans l'appart du monde arabe.

LIVRE IV

LES MAINS QUI GUÉRISSENT

*C'est journal les talib d'Asab, de
 l'été et d'automne sont venus au talib
 avec que une d'Asab et de l'été et
 l'automne est un talib et un journal de
 talib talib avec la talib de l'été et
 que talib de l'été talib.*

Asab, un talib.

L' « admirable science nationale » des Français.

Des jours à peine s'étaient écoulés, et Thabit était déjà de
 retour chez mon oncle. Nous qui le croyions au Liban en train
 de séduire les Français! Mais, les Français n'ayant qu'une confiance
 très limitée dans les capacités de leurs contemporains préférés,
 en effet, de manière à nos talibins, les « Force sainte », de
 signer leurs épreuves courantes, leurs collègues et leurs élève-
 sés. Et comme ils ont raison (qu'Allah les punisse!) Mon
 oncle, l'élève de Chaire, qui entretenait de bonnes relations avec
 son voisin franc à la cour de Mousallim, ayant été aux
 instances de celui-ci, lui avait fait pour quelques temps notre
 talib Thabit afin que celui-ci produisit ses soins aux
 malades de la prison française. Mais voilà que Thabit était
 déjà de retour! Stupéfaits, nous lui demandâmes :

— Comment as-tu fait pour guérir aussi rapidement leurs
 malades?

Il nous répondit alors :

— On commença par m'envoyer un cavalier qui avait un
 abcès à une jambe et une femme atteinte de fièvre hémipar. Je
 prescrivis un régime approprié sur la base du régime; l'abcès
 guérit et l'évolution s'accéléra. Les deux devaient être satisfai-
 santes. Quant à la femme, je lui prescrivis un régime alimentaire
 approprié composé de légumes. Sur ces constatations actives

un médecin franc qui déclare que je n'y occasionais rien. Je demandai vers le cavalier, à lui demanda : « Que préférais-tu ? vivre avec une seule jambe ou mourir avec les deux ? » Et le cavalier de répondre : « Vivre avec une seule jambe. » Sur ce, le médecin franc déclara : « Qu'on s'entende un vigoureux cavalier avec une seule jambe ! » J'étais encore là quand le cavalier arriva avec sa hache. Le médecin porta la jambe du patient sur un billot de bois et ordonna au robuste cavalier : « Tranche-là la jambe d'un bon coup de hache ! » Je vis le cavalier lui assener un terrible coup qui ne vint cependant pas à trancher la jambe. Il porta alors un second coup, tout aussi violent, et je vis la moelle s'écouler du tibia. Le malheureux mourut sur-le-champ. Après que le médecin eut fait la femme et déclara : « Un démon s'est épris d'elle et s'est logé dans sa tête. Coupe-lui les cheveux ! » On les lui coupa, et elle se remit à manger la même nourriture que ses compatriotes, mécontents d'elle et de mortelle. La femme mourut. Le médecin déclara : « Le démon s'est transporté au cerveau. » Surtout alors un zénith, il lui fit sur le tête une incision en forme de croix et lui servait un bon morceau de cuir clercu, étendant ainsi l'esprit qu'il frappa avec du sel. La femme mourut dans l'heure. Je demandai alors tout étonné : « Avez-vous encore besoin de tous services ? » Non, me répondirent-ils. Et je m'en fus, convaincu d'avoir appris auprès de ces gens bien des choses que j'avais ignorées jusqu'alors !

C'est le neveu du sarrasin de Chastel, Yvain Ouonna son Mualdik (1095-1188) qui, avec une certaine école, nous révéla de cette manière l'expérience de jeunesse, histoire qui illustre au plus haut point l'astuce et l'astucieuse science médicale des Francs.

Il m'a été permis lui, comme on pourrait le croire, de préjuger contre l'histoire. Pas plus que de dire innocemment de déprécier un adversaire quel, pour considérer qu'il s'agit, s'en rendait pas moins l'histoire des Arabes. Un chrétien digne de foi ne nous apprend-il pas que près de tout son plus tard le sarrasin Udo II de Rostin et Gola, petit homme gros et puissant, couronné de deux victoires parce que, après être devenu pour épouser l'impératrice Héléne VI qui était chrétienne, fit avec son Apule, il apprenait les techniques du voyage et le chantage italien — en même temps — de son embaucheur. Le médecin que le pauvre petit margrave consulta à ce sujet déclara

tout bonnement de lui ouvrir le ventre pour en extraire la grande impulsion. Tristement tout mal radical et funeste que celui de médecine franc de Terre sainte.

Non vraiment, après tout ce qu'il a vu et entendu sur la façon de soigner les malades chez les Croisés, l'air même Ouonna n'a plus guère fait en la valeur de la médecine française !

Et à jure dire ! Car, en vérité, existe-t-il ailleurs dans le monde des médecins aussi qualifiés que ceux de l'empire arabe ? Peut-on trouver ailleurs une science médicale aussi développée, un service de santé et de pharmacie aussi perfectionné ? Les hôpitaux modernes des villes arabes ont-ils leurs pairs en quelque autre lieu de la terre ? En vérité, le niveau de la thérapie des Arabes n'a rien à envier à celui de leur recherche anatomique, et leur hygiène ou un modèle du genre. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que les Francs aient pu être à tous égards leurs vains imitateurs.

Car ainsi, qui priver de l'histoire que Ouonna a entendue de la bouche du seigneur Wilhelm de Bären ? Au cours d'une randonnée à cheval dans la région du lac de Cöngersdahl *, le seigneur Wilhelm raconta à ses deux compagnons, Ouonna et l'ami de Götzi, le souverain de Danes Meislin au-Dés, l'histoire suivante qui ne laisse pas de les intéresser : « Il y avait dans mon pays un chevalier très puissant. Il tomba malade, et se fit parer par le simple imposition des mains. Or, après avoir observé le chevalier, il ordonna de qu'on m'apporât un peu de miel. » Nous lui en procurâmes aussitôt. Il le versa et la divine en deux morceaux auxquels il donna la forme d'une pastille. Il les introduisit alors dans le naribus du patient. Le chevalier mourut. Lorsque nous arrivâmes son décès au porteur, celui-ci nous répondit : « Oui, pour lui. » Appuyé de plus grandes souffrances je lui ai broché le nez « afin qu'il meure et repose en paix... »

Imposition des mains, cordons, pelote, etc étaient les principaux modes de traitement par lesquels, avec l'aide de prière ou de minime, les médecins d'Orient s'efforçaient de guérir les hommes de leurs maux corporels.

* Lac de Thierste (N. d. Y.).

« Quelques-uns parmi vous croient-ils malade? Qu'on appelle aussitôt les anciens de la communauté afin qu'ils prient pour lui après l'avoir oint au nom du Christ, et le prêtre balaie avec lui saurus le malade », on avait été l'enseignement de saint Jacques, l'apôtre du Silegone. Jésus lui-même, médecin du corps et de l'âme, avait donné, tant à ses disciples qu'à ceux qui voulaient le servir, l'exemple de la guérison des malades par l'encens et l'imposition des mains : il avait fait disparaître maladies diverses et mortelles, lèpre et syphilis, hydrophie et hémorragies. Mais le Seigneur ne s'était pas contenté d'accomplir de merveilleuses guérisons, il avait également énoncé la grâce divine à ses disciples. Il leur avait donné le pouvoir et le signe sur les esprits impurs, dit les chasser, et de guérir ainsi toute espèce de maladie et d'Épiphorie ». Et leur avait donné une mission : « Guérissez les malades, parfumez les lépreux, remettez les mains et chassez les démons ».

Cela n'indiquait que toute la force de la foi. La foi était le ferment de la guérison. Quelqu'un avait la foi devait être secouru, et était l'enseignement de l'Église. Et elle se serait seule livrée du soin de veiller au salut de l'âme et du corps.

N'était-ce pas la preuve d'un manque de confiance à l'égard du Tout-Puissant que de « se voir être vaincu profane, aux herbes et aux racines »? Dans les démons, qui cherchaient à détourner Phœbus de Dieu, avaient les fous et les fétés à recevoir à de tels moyens. « Les malades sont guéris par une substance en laquelle il met sa confiance, ne sera-t-il pas mieux guéri encore en se fiant à la puissance de Dieu? Pourquoi, au lieu de l'adresser au Seigneur tout-puissant, préfères-tu le guérir comme le chien par les herbes, comme le cerf par les arbres, comme le porc par les écorces ou comme le lion par les sangs? Pourquoi dédaignes-tu des choses sacrées? »

Utiliser d'autres moyens curatifs que ceux apportés par l'Église, d'autres remèdes que ceux de l'esprit, traquer la médecine matérialiste et opérer avec des instruments, autant d'actes indignes du clergé, « laboriosa magisterium in medicina non operari », d'après qui se séparait chez plusieurs généralités de médecins qui pouvaient avoir déjà acquis d'autres vaines connaissances : il était déshonoré pour un docteur de l'art de travailler de ses mains. N'est-ce point une

simple soignée, cette ignorance? Veut, par le volonte de l'Église, l'existence de la chirurgie sans l'intérêt du clergé. Elle s'abandonnait est « inflame » matière à des positions plus ou moins compliquées, plus ou moins habiles, et qu'elle méprisait profondément. Les chirurgiens se transformèrent le plus souvent leur esprit de corps en fièvre, et pour le peuple c'était une loi « médecine ». N'étaient-ils pas bien souvent les seuls, s'il y avait à Dieu, à pouvoir apporter un secours quelque peu efficace aux malades?

L'Église se défait probablement de ces gens comme de toute médecine exercée hors de son sein. Quelqu'un ne croyait pas avoir tout à alléger les souffrances, mais en provoquant même de plus cruelles en s'attaquant directement à la lésion, celui-ci préchait contre le malade. Pour la science de ces malades l'usage lui-même qui maintient en corps de danger les instruments qui ont entraînés et qui les évitent. C'est ainsi que l'évêque Godefroid de Tournai (1170-1180) s'exprimait sur un malade opérés : « Que peuvent les médecins avec leurs instruments? Ils sont plus aptes à provoquer la souffrance qu'à l'apaiser. Qu'est-ce qui peut-être une incision dans l'œil avec leur brochette; il est certain qu'avant de procéder au malade le mouvement de la vue lui fait passer devant ses yeux les choses de la mer, sans compter que si toutes les mesures de précaution n'ont pas été prises, l'œil du patient est immédiatement perdu. Notre cher saint, en revanche, ne possède qu'une seule instrument d'acier : sa volonté, et qu'un seul remède : son don de guérison. »

Un vent frais souffle d'Italie semblerait au moment vouloir soulever l'atmosphère, étonnante pour la médecine, engendrée par cette croyance en la seule guérison miraculeuse qui avait prospéré avec une telle existence. L'Italie, gouvernée par un Despotisme, avait consacré de l'époque romaine un corps médical laïque qui allait s'élever comme dans un rang certains médecins germaniques : des Lombards sous le règne de Théodoric le Grand et de son ministre Cassiodore, les anciens fétés continuent un régime de superstition; finalement « et Athalaric » se consacraient aux sciences et aux établissements d'enseignement. Au moment historique est, en Occident, l'empireur Justinien formalise les derniers vestiges du génie grec,

* Mlle de Théodoric. (X. à 7.)

** Mlle d'Amalric. (X. à 7.)

L'Académie d'Albano, hérité de Nurea fondait sur son montagne au-dessus de Naplès le monastère du *Mont-Cassin*, berceau d'un ordre alors plus épris de la vie de méditation que d'érudition. Hélas le premier ministre de l'arcevevêque orthodoxe, Cambrézi, qui s'efforçait d'élever la fondation d'académicien à Rome et en Italie du Sud, vétille qu'en arrivant dans ce monastère les modernes peines fleurs de la science populaire qui avaient survécu à la décadence de l'Empire romain; plusieurs siècles durant, « les alliances nocives l'opale des médians de l'Occident ».

Au programme des études universitaires, les intellectuels signalaient en queue de liste. Si les mathématiques et les sciences naturelles étaient assez mal partagées, la science médicale l'était même bien encore. Le peuple romain n'avait pas créé de maître propre à un enseignement médical. Tous ce dont on avait hérité de lui dans ce domaine se réduisait à de fort médiocres traductions, à des remaniements souvent défectueux de textes grecs et byzantins dont qu'à quelques recueils de prescriptions à peine utilisables. Quant aux pratiques rituelles de l'Antiquité sauvees de la destruction et qui, deux ou trois cents ans plus tard, allaient avoir une telle influence sur le développement de la médecine arabe, s'il ne manquait pas de ceux capables de les traduire, il en manquait bien plutôt qui les puissent comprendre. En revanche, l'encyclopédie de Orbes, seule réalisation véritablement importante des Byzantins et que les membres des monastères eurent donc pu étudier directement dans le texte, peine complètement inaperçue.

Ainsi les ressources de la médecine étaient-elles encore plus maigres que celles des autres disciplines. Et comme les frères des monastères ne cultivèrent pas les sciences, la médecine comprit, pour l'inconvénient d'elles-mêmes — toutes condamnées au contraire à ne jouer qu'un rôle subalterne au service de la foi — on ne pouvait guère s'attendre au moindre développement, au moindre renouveau des disciplines scientifiques. Toute l'activité scientifique se bornait en somme à copier, traduire et compiler.

La renaissance au monde et l'ouverture pour les choses d'ici-bas ne consistait de se répondre, ordant une mentalité propre à travailler, outre le mépris des « sciences vaines », le recours à la seule science religieuse. Salas Nibus de Romano écrivait ainsi froidement le juif Desiderius (910-1003) qui, après avoir les écrits de médecine d'un Arabe en Italie du Sud, offra non

sans avoir ses services au saint docteur : « L'un de ces juifs a dit : voulez-vous parler à Dieu qu'aux hommes. Du moment que je me fis à Dieu et à Notre-Seigneur Jésus-Christ, je n'ai que faire de vos conseils ».

Contemporain de l'éclair arabe Ousama ibn Mounkith, saint Bernard de Clairvaux (1090-1153), qui prêcha la Douceur Croisée, avouait alors qu'il était supérieur des Cisterciens lorsqu'il guérissait miraculeusement. Lorsque ses voisins venaient le consulter, chose délicate en raison de l'insalubrité du climat, il leur offrait d'abord de se faire soigner par un médecin et à leurs dépens sous réserve qu'ils ne devaient pas même en danger le salut de leur âme en cas de succès inespéré ».

Il ne s'agissait point de l'occurrence de l'article de foi de quelques théologiens laïcs, mais bien d'un concept profondément sacré dans la conscience du clergé de l'Espagne, concept motivé par les décrets et décrets de l'Église; il poursuivait d'ardentes discussions théologiques : certes, concerver la santé du corps, c'est suivre un commandement divin parce que la maladie dérobe le chrétien au service de Dieu; mais il est bien plus important encore de veiller au salut de son âme.

Pour composer un malade, il n'y a rien de mieux, ne peut pas recevoir de autres médians avant de s'être confessé. La question fut d'ailleurs tranchée en 835 au synode de Nantes à dire qu'il appard qu'un malade de sa paroisse est tombé malade, le prêtre doit se précipiter à son chevet, l'asperger d'eau bénite, prier avec lui, le confesser non sans avoir désigné la famille, et l'enterrer à mesure de l'ordre dans ses églises sans religieuses que contemporaines. Sans confession préalable, point de traitement. Ce qui était devenu une habitude plus ou moins constante sera érigé en un décret des plus stricts par le pape Innocent III au Concile de Latran (1215) : « Si un peccateur d'intercommunion, il est interdit à tous médecins de soigner un malade et de donner au s'ent au préalable confession! Car la maladie est due au péché, comme Jésus l'a lui-même constaté lorsqu'il s'est adressé en ces termes au malade : « Vois, tu es guéri de la santé; ton péché plus d'ailleurs est allé que d'ici et de piec au paradis » (Jean V, 14). Jean Chrysostome déjà, suivant le parole du Seigneur, avait reconnu dans le péché de l'homme le germe de la maladie. Si le malade éveille la cause de la maladie et se déclare par la confession des peccés de ses péccés, alors — certains sans cause effrayante — la cessation de la cause entraîne la cessation de l'effet, et la souffrance phy-

siège disparaitra. S'il refuse de se confondre et que, docile, le médecin renonce à le soigner, au moins de voir s'il trouve quelque bon pour lui venir en aide. Quelqu'un s'avisera de se faire soigner par un médecin non chrétien, j'allais m'arrêter, sera frappé d'excommunication, car le seul de son être serait alors directement maudit ». Qu'une telle doctrine puisse soulever parfois de véritables problèmes de conscience, une lettre de Bernard de Clairvaux en fait foi ; un prêtre s'était réfugié auprès de lui après avoir guéri une malade en contrefaçon de l'indigotisation. Il s'était plaint en termes véhéments de son supérieur qui prétendait exiger de lui qu'il « prêtât assistance aux typhus, schizophrènes et épileptiques... ».

Telle était donc l'attitude des Francs, qu'un « Sarrasin » n'eût certes pas comprise. Car comment Ibn Bidhan, illustre du corps médical des Croisés s'était-il exprimé sur les devoirs du médecin ? « Il doit soigner ses malades dans le même esprit, avec le même intérêt et la même sollicitude que ceux qu'il aime. »

Quant aux « Sarrasins » de Jérusalem et de Damas, ils ne considéraient pas davantage ce qui se passait à l'hôpital épiscopal de Jérusalem par les chevaliers francs de l'Ordre de Saint-Jean. Les bruits graves qu'on y transportait devaient, dit-on, étonner et peut-être même les faire qu'ils avaient coutume puis manger du pain qu'ils appelaient le « corps du Seigneur ». Après quoi ils étaient en coutume à leur donner une croûte et un premier secours...

En Occident c'était aux bénédictins qu'incombait la charge de soigner nos malades². Le charité chrétienne, inspirée par le désir ananime de travailler au relief de son âme, avait contribué à la fondation d'un certain nombre d'hospices : uns destinés à abriter les voyageurs et les pèlerins, les autres trouvés et les orphelins, les indigents et les pauvres, et bien entendu les malades aussi. Mais on ne trouve pas en Occident d'hospitiaux exclusivement réservés aux malades avant le fin de cet siècle. Ce n'est qu'après les Croisades que, comme exemple sur les Arabes, les Occidentaux fondent des hospitiaux réservés aux seuls malades et à leur entretien, sans toutefois qu'il y ait encore question de soins médicaux. Pour le clergé, il s'agit de soulager les souffrants plus que de guérir à proprement parler.

À nos dix siècles et, selon Furet des contemporains, l'un

des meilleurs hôpitaux de l'Occident était l'Hôtel-Dieu de Paris.

« Le seul point de brigue était reconnu de pallier, et les malades s'embarquaient sur ses bûches, les pieds des uns contre la tête des autres, des enfants portés par des vieillards et, si incroyable que cela puisse paraître, hommes et femmes péle-mêle... Des infirmes atteints de maladies contagieuses en couchaient d'autres qui ne souffraient que d'une légère indisposition. Semés les uns contre les autres, une foule grouillante dans les dortoirs de l'établissement, on dormait sur des sacs de convalescence, un typhique brûlait de fièvre, un phrénique agonisait et un homme atteint d'une maladie cutanée, souffrait d'effroyables démangeaisons, s'arrachait la peau à grands coups d'ongles... Les maladies contagieuses sévissaient de l'aurore à l'aurore. On leur donnait une nourriture infecte et quasiment insuffisante et à intervalles irréguliers. Ils ne mangèrent convenablement que lorsque de chancelants citoyens leur apportèrent des provisions. A cet effet les portes de l'hôpital restaient ouvertes jour et nuit; n'importe qui pouvait entrer et apporter ce qu'il voulait; et si certains jours les malades mouraient paisiblement de faim, il leur arrivait aussi de faire des caës et de mourir tout à fait d'indigestion. Les vermine proliférait littéralement partout, et dans les salles de malades l'air était si pestiféré que les surveillants et les infirmes ne s'y aventurèrent qu'avec éponge imbibée de vinaigre devant la bouche. Les malades attendaient au moins vingt-quatre heures et souvent davantage leur transcription, et dans l'intervalles les vivants devaient cueiller les morts qui, dans cette atmosphère infernale, commençaient dès lors à sentir mauvais et à se couvrir de grosses tâches à vides vermineux... ».

Hospitiaux et médecins

« Comme le monde n'en avait encore jamais vu.

« Mon cher père, tu me demandes si tu dois m'apporter de l'argent. Sache que lorsque je quitterai l'hôpital je recevrai un vêtement neuf et deux pièces d'or qui me permettront de ne pas me trouver gêné au travail. L'autre doit de vendre une tête de son troupeau. Mais il faut te dépêcher si tu veux me trouver assez tôt. Je suis dans le service d'orthopédie, à côté de la salle d'opération. Pour me trouver, après avoir

franchi le portail principal, longe la galerie sud, c'est là qu'est situé le polyclinique où l'on m'a transporté après ma chute. C'est là que les médecins sont examinés à leur arrivée par les médecins assistants et les étudiants. A ceux qui n'ont pas besoin d'être hospitalisés on remet une ordonnance qu'ils peuvent faire préparer à côté, dans la pharmacie de l'hôpital. A défaut l'examen terminé, on s'arrête près de quelques comptoirs de médecine chef. Après quoi on s'installe sur un transport dans la section des hommes, me faisant subir un bain et me donnant un vêtement d'hôpital propre.

« Fais tu attention à maux gâcher le balnéothérapeute et le grand amphithéâtre où le médecin chef fait ses cours aux étudiants. Sans cesse de tenir sa droite, le long des services des maladies internes et le service de chirurgie... Et tu comprends de la musique ou des chants à travers une vitrine, pénètre dans la pièce. Et se pourrait que je sois déjà dans la salle de séjour réservée aux convalescents où l'on se divertit avec de la musique et des livres.

« Ce matin le médecin chef est venu comme d'habitude faire sa tournée, accompagné de ses assistants et de ses infirmiers. Après m'avoir examiné il a donné à mon médecin traitant un ordre que je n'ai pas compris. Celui-ci m'a assuré après que je serai autorisé à me lever demain et que je serais autorisé de l'hôpital. Mais sache que je n'ai pas le moindre envie de m'en aller. Tout est si clair et si propre! Les lits sont moelleux, les draps de damas blanc et les couvertures moelleuses que du velours. Chaque chambre a l'eau courante et est chauffée dès que les nuits deviennent froides. A tous ceux dont l'esprit se réveille, on sert prompt chaque jour de la viande ou de la viande. Mon voisin a été très malade pendant toute une semaine pour plus malade qu'il n'est, ceci uniquement pour pouvoir passer quelques jours de plus en ces délicieux lits de confort! Mais le médecin chef ayant découvert la ruse cherché à me renvoyer chez lui hier, mon vieux l'ancien autorisé à manger une niche de pain et une poule entière après peine de sa bonne santé!

« Ne manque pas de venir avant qu'on ne foute rétir ma dernière parole! »

« Nous n'habitons pas à gamifier notre chat sur table des conditions d'hospitalisation auxquelles cette lettre fait allusion.

Et pourtant il s'agit là en fait d'un des hôpitaux qui, il y a mille ans, et de l'Histoire aux Pyrénes, disparaissent au nombre

des réalisations jugées indispensables dans chaque grande ville arabe. A elle seule, la ville de Cordoue comptait un millier de ces établissements hospitaliers hospitaliers, regroupés ainsi Regard pourrions être un message pour ma dernière hôpitalien tantôt du régime d'Al-Basra et d'Al-Basra.

« Puis qu'il s'agissait aux meilleurs conditions d'hygiène, l'emplacement des hôpitaux était choisi avec le plus grand soin. Il était de voir que toutes les pièces devaient avoir l'eau courante (comme du Type) pour les bains et les ablutions quotidiennes. Lorsque le sultan de Bagdad Adoud ad-Dawla décida de fonder un nouvel hôpital, il chargea le médecin Al-Razi de définir à cet effet l'emplacement le plus favorable. Al-Razi envoya ses services reprendre dans les différents quartiers de Bagdad des échantillons de sonnet — épave, poitrine, écorce, fil — prélevés sur des bêtes de même âge et qu'on venait de tuer. Et c'est dans le quartier où vingt-quatre heures plus tard la viande était restée la plus fraîche que fut construit l'hôpital Adoudi. Lorsque le Calife le sultan Salah ad-Din décida de transformer l'un de ses palais en hôpital, il choisit celui dont les salles et les réserves souterraines le mieux des invasions de Germains et des l'hôpital Nour.

« Les établissements hospitaliers fondés par les Califes et les sultans étaient conçus avec un luxe égal à celui des palais royaux. Le confort prévalait à l'installation des chambres et des salles des arts dignitaires de l'art et de l'art et de l'art dans les chambres de malades des hôpitaux ouverts à toute la population. Lorsque fut achevée la construction de l'hôpital Mansouri de Cairo, le sultan Al-Mansouri Qalawun se fit apporter un gobelet de vin de l'hôpital, le but et déclara : « J'ai fondé cet hôpital pour mes égaux et pour mes inférieurs. Je le donne au malade et au serviteur, à l'indigent et au soldat, au grand et au petit, à l'Européen blanc comme à l'arabe, aux hommes comme aux femmes. »

« Au confort de l'installation correspondait une nourriture précieuse. Les médecins de Damas recommandaient volontiers, tout d'abord, l'histoire de certains gentilhomme persan dont d'un appétit sans solide que facile à exciter. Alors qu'il visitait l'hôpital Nour, le porteur d'un poulet très vite délicieusement chatouiller les carnes d'un gentilhomme qui décida aussitôt de tomber malade sans plus attendre, il rentra dans l'hôpital en gémissant. Le médecin du service l'examina rapidement et qu'on va, jamais à ce qu'on l'aurait jamais qu'on

leurs obligations prises par le patient lui conviendrait les yeux sur les aspects du poumon et sur la véritable réaction de son sang. Le médecin en blanc blanche ne laisse toutefois rien paraître de ses préoccupations. Il installe son « malade » dans le service des maladies internes et lui prescrit deux fois par jour plates lactées au miel, six de volaille, chèvre, chèvre, sorbet et autres mets de circonstance. Le « malade » lit, cela va sans dire, dans le plus étroit respect. Agés trois jours d'un régime qui avait presque brisé la force de résistance de celui-ci, non sans faire courir de sérieux dangers à son intérieur, le médecin déclara : « Les trois jours d'hospitalité arabe sont finis! Va en paix et que Dieu te protège! ».

L'hôpital Adoud de Bagdad, composé de nombreux pavillons espacés, l'hôpital Nouri de Damas, disposant lui aussi d'un pavillon distinct pour chaque service, et la partie de tout les hôpitaux : le Mansouri du Caire, étaient les établissements les plus célèbres en cette époque que les centres médicaux du monde arabe. Le sultan Nour ad-Din Songi (1174-1176), souverain humain et supérieur du bien-être de ses sujets, avait créé l'hôpital Nouri avec la somme versée par un roi franc pour la rachat de sa liberté. C'est à l'hôpital Nouri qu'on vint chercher les notifications données à Al-Mansour Qalawun, jeune général égyptien récemment alyé aux côtés de Baibars, et qui souffrait de graves coliques hépatiques. Après un traitement, Al-Mansour se rendit à cheval à l'hôpital, et dès lors l'époque de cette ère de paix, le souvenir de ces belles traditions et préoccupations sur les méthodes ne le quittaient plus, lui-même un milieu des plus riches combats. Il fit venir, si Dieu lui en accordait la puissance, d'élever à son tour un hôpital en tout point semblable à celui-ci. Parvenu au sultanat, il tint un congrès avec la généralité juive qui lui caractérisa. A grands frais, il fit construire l'hôpital Mansour en bordure de la route reliant les deux capitales du Caire, véritable palais d'un confort inégal qui était bien l'hôpital le plus riche et le plus moderne du monde.

Mais les Sultans d'Égypte ne se préoccupèrent pas véritablement pour les enfants, les enfants de ces riches particuliers. Des médecins, tels que Sîman ben Thabit et Thabit ben Rîman, fils et petit-fils de célèbres astronomes Thabit ben Qurra, non seulement construisirent des hôpitaux mais encore créèrent des services ambulatoires ambulants qui desservaient les villages, ainsi que des infirmeries dans les prisons. En 928, le vizir Ibn al-

Yousuf de Bagdad créa à ses propres frais une polytechnique élevée à son personnel qui y recevait généralement conseils et traitements médicaux. A Mansourîq, la fillette du gouverneur était à l'école. Le malheureux père mourut au moment qui arrivait la période de lui donner le pain d'or de l'enfant. Sahîd al-Ouléma prit celle-ci seule comme élève au gouverneur de consacrer son or à l'établissement d'un hôpital. Il put lui procurer sa reconnaissance. Nour ad-Din ouvrit des bureaux concordés dans l'acte de quelques jours les revenus réservés à l'entretien de l'établissement qu'il fit construire plus tard.

Car les patients, qu'ils fussent riches ou pauvres, étaient soignés gratuitement. Traitement médical, logement, nourriture et médicaments ne leur coûtaient pas un dirham. Ils recevaient même au moment de quitter l'hôpital des vêtements et un pièce suffisant pour pouvoir subvenir un mois sans travailler.

Mais d'où provenait l'argent nécessaire? L'entretien d'établissements élevés avec une telle largeur ne nécessitait-il pas des sommes colossales? Le Mansourîq lui seul représentait un million de dirhams par an.

Et ce qui lors de leur fondation, les hôpitaux étaient tous dotés de magnifiques domaines dont les revenus servaient à payer leur entretien. L'administration des terres était confiée à de hauts dignitaires sur lesquels l'État exerçait une étroite surveillance. Ils en prenaient un notable soin, change, en qualité de directeur, de superviser la gestion de l'hôpital. Le sultan se livrait lui-même à de fréquentes inspections, mystères et investigations, et exigeait un contrôle rigoureux et constant.

Le jour où le médecin chef de l'hôpital Adoud de Bagdad, Thabit ben Sîman ben Thabit ben Qurra, notant que les revenus réguliers en provenance des domaines ne couvraient pas l'entretien, il envoya un rapport écrit à qui de droit, c'est-à-dire au vizir Ali ben Ishaq. Ishaq qui disposait en termes secrets combien les malades souffraient de la raréfaction du charbon et des constructions de la nourriture et des médicaments. Le vizir, sérieux fondateur à Bagdad d'un hôpital qui portait son nom, encouragea d'un geste énergique le feuille de papier, écrit au dos une lettre destinée à l'administration des domaines, Abu al-Sayy, et rédigea en termes explicites : « Vain-va (qu'Allah le protège!) lire soigneusement le rapport écrit de la plus grande attention. Et font qu'en tous cas de

pour l'hôpital reçoit en pare cas des secours. Car il s'agit là d'un établissement dont les malades attendent les secours et les secours qu'il est tenu de leur dispenser. Faisons nous (qu'Allah le protège) en que signifie cette manœuvre philanthropique : réduction des vivres d'appoint et variétés des librasions de produits dans un dernier mois, c'est-à-dire péchés commises en plein hiver, alors que le froid aggrave? Fais tout ce qui est en son pouvoir pour biter le paiement de la part qui revient à l'hôpital afin que les malades reçoivent de nouveaux la quantité voulue de couvertures, de vêtements et de charbon et qu'ils aient une nourriture, un service et des traitements médicaux satisfaisants! Fais-moi part des secours que tu comptes prendre à ce sujet!»

Les revenus en question seraient également à régler les appointements des médecins, artisans, infirmiers et domestiques. Les directeurs des hôpitaux seraient évidemment à jour les organes où l'on inscrivait le chiffre de toutes les dépenses courantes. Régularité qui nous permettrait de connaître soigneusement aussi bien le budget des hôpitaux que le montant des appointements des médecins et le coût des médicaments et instruments.

La supervision de l'hôpital sur le plan personnel médical incomberait au médecin chef. Celui-ci était choisi parmi ses confrères après un examen approfondi de ses capacités. Avant que lui fût attribué le poste de médecin chef, au-Ras avait dû prouver sa supériorité sur une commission de consultants. Comme médecin du poste, il disposait d'un état-major de vingt-cinq spécialistes — maladies internes, maladies nerveuses, chirurgie, ophthalmie et ophtalmologie — qui assuraient le fonctionnement de leur section et étaient de service à tour de rôle. De la plume du médecin et poète Qasabchik qui fit ses études de médecine à Damas, sa ville natale, nous possédons le rapport d'un médecin consultant sur les tâches quotidiennes d'un médecin chef, rapport qui pourrait tout aussi bien avoir été écrit de nos jours :

« Abou al-Halawa, médecin chef de l'hôpital Nouz de Damas, avait pour principe de rendre visite aux malades tous les matins; il s'informait de leur état de santé et écrivait leurs diagnostics. Il se faisait accompagner par ses assistants et infirmiers, et tout ce qu'il prescrivait comme médicaments ou régime alimentaire était noté sur la lettre lise. Sa journée hospitalière, il se rendait à la casbah pour y signer les notes et les

laine fonctionnaires du gouvernement. Puis il retournait à l'hôpital où il s'installait dans le grand amphithéâtre pour y lire et préparer ses cours. Nous ad-Dia. (pas Dieu veuille sur son âme!) avait installé dans cet hôpital une importante bibliothèque composée d'un grand nombre de livres et de manuscrits rangés dans les hautes armoires de la galerie centrale. Médecins et étudiants venaient trouver Abou al-Halawa et s'occupaient à ses pieds. Celui-ci imprimait les étudiants et discutait avec les médecins des cas intéressants qui s'étaient présentés parmi les clients ainsi que de divers sujets médicaux.»

Les hôpitaux les plus importants étaient en même temps de grands écoles de médecine. Ce qu'Hippocrate et Galien, et que leurs propres grands médecins avaient conçu, les jeunes médecins arabes en étaien les seuls lors de conférences publiques faites pour les étudiants des mosquées, dans des écoles de médecins privées et surtout dans les salles de malades et les amphithéâtres des hôpitaux.

Tandis que dans les écoles religieuses de l'Occident les études se concentraient d'une science à l'autre, chez nous, c'étaient chez les Arabes les praticiens qui incarnaient cette science à leur tête. Mais il ne s'agissait pas de la théorie dogmatique et stérile dont souffrait sans la science médicale des familles occidentales d'Occident; non par son orgueil scientifique, elle croyait devoir braver tout contact avec la création de Dieu et de son Roi. Au chevet des malades des hôpitaux arabes, la théorie pouvait toujours être confirmée par l'expérience, le science médicale être étudiée directement par le corps humain et les cas les plus épineux être discutés au même temps que les diverses façons de les traiter.

Qasabchik raconte qu'à l'époque où il faisait ses études de médecine à Damas, ses camarades et lui ne manquaient jamais d'accompagner le patient durant sa visite à l'hôpital, et d'assister à sa consultation à la clinique où il examinait les malades et prescrivait les traitements; ils se savaient jamais non plus l'opinion de l'observateur confier avec un certain intérêt sur ce qui se passait lorsque ces deux grands médecins discutèrent devant nous des divers cas et de la manière de les traiter, la visite devenait alors pour nous un double intérêt.»

Grâce aux leçons cliniques expérimentales au chevet des malades, les étudiants se familiarisaient dès le début avec l'opinion de la médecine. Et c'est ainsi que se constituait un corps médical comme le monde n'en avait encore jamais vu...

« ne devait en venir qu'à l'robe des temps modernes.

Sa réputation fut défendue par une rigoureuse sélection. Se préoccuper, juste avant l'entrée et trois années de l'école, dans l'exercice de la médecine, soigner des malades sans posséder une formation adéquate, voilà qui était considéré comme une atrocité perpétuellement incompatible avec la grande mission incombant au médecin. Les étudiants ayant régulièrement suivi les cours de leurs professeurs recevaient de ceux-ci des attestations écrites, et la seule manière de permission d'exercer, faisait l'objet d'une licence spéciale. Afin d'insister dans l'exercice de la médecine toute espèce de charlatanisme ou de médecine demi-sarce, on exigeait de tout médecin détenteur de son titre qu'il possédât un certificat d'aptitude officiel. Lui délivré dans l'un des Empires et ordonnance soignée des souverains d'Espagne. C'était à Bagdad que cette mesure avait été prise en premier lieu.

En l'an 531, le calife Abd-Allah apprit qu'un médecin de Bagdad avait commis une faute professionnelle ayant entraîné la mort du patient. Il exigea qu'à l'avenir tous les médecins, hormis ceux qui étaient en service du gouvernement, fussent soumis à un examen dans le cercle circonscrit de la délivrance d'un certificat d'aptitude professionnelle. Il institua un collège des médecins, en certains présidents Sinan ben Thabit auquel il ordonna de n'employer un médecin à exercer que dans la seule mesure où il avait prouvé sa compétence. A Bagdad seulement, le nombre des médecins s'élevait alors à deux cent cinquante, sans compter les médecins en service du gouvernement, ce qui à une époque où l'on eût volontiers cherché un médecin à travers toute la province (Mésopotamie).

Au XII^e siècle, deux cents ans après Sinan ben Thabit, c'était Ibn al-Falâhî (mort en 1074) qui présidait l'ordre des médecins de Bagdad. Et voilà l'histoire curieuse qui lui arriva un jour qu'il était assis pour des examens, histoire également rapportée par Sinan avec quelques variantes :

« Parmi ceux qui se présentaient à l'examen se trouvait un respectable clerc aux cheveux blancs. Sans doute avait-il quelques connaissances pratiques en la façon de traiter les maux les plus simples, mais avait véritablement savoir d'ordre médical. Quelqu'un m'eût avisé de ce qu'il se passait pas de certificat d'aptitude à exercer sa profession. Quel est votre avis, Ibn al-Falâhî lui demanda :

« — Pourquoi le respectable clerc ne prend-il pas part à

la discussion? Cela nous permettrait de vous renseigner sur l'étendue de ses connaissances médicales.

« — Comment? Et le clerc en parlant le malin à son cercle. Quelqu'un aurait-il dit quelque chose que je n'ai pas dit? Cela m'étonne vraiment.

« — Quel est ton professeur de médecine? lui demanda Ibn al-Falâhî en levant la voix.

« — Quand un homme a atteint son âge, lui répondit le clerc, il se peut de lui demander : Combien d'étudiants as-tu et quel est le plus récent d'entre eux? Mes professeurs sont tous morts depuis longtemps.

« — L'usage veut malheureusement que nous posions cette question, et crois bien que ce futur nous n'avons pas parlé à mal, se fit al-Falâhî prévenant. Dis-moi maintenant, d'un respectable clerc! quels sont les livres et manuscrits médicaux que tu as lus.

« — Les eût le Tout-Puissant! N'en ai pas de l'enfance que de demander à un homme comme toi : Quels sont les livres que tu as lus? A un homme de mon âge n'aurait-il pas dû demander : Quels sont les livres et les articles que tu as écrits?... Je vois qu'il me faut d'abord me pencher à lui!

« Et ce, s'approchant d'Ibn al-Falâhî, il lui glissa à voix basse :

« — Je suis un homme âgé, j'ai une nombreuse famille et suis certain comme médecin depuis fort longtemps. Tous les secrets connus en quelques traitements simples et pratiques qui me permettent d'admettre de faire vivre ma famille. Je t'en prie, ne me comprimes pas devant tous ces gens!

« Ibn al-Falâhî lui répondit sur le même ton :

« — A la condition expresse que tu ne l'aides jamais de traiter un cas auquel tu n'attendrais rien, ni d'ordonner une purgation ou une saignée sans dans des cas très simples.

« — Ce fut toujours mon principe, se récria le clerc. Je n'ai jamais prescrit autre chose que du sucre candi ou du Fevo de rose.

« Élevé alors la voix afin que chacun pût l'entendre, Ibn al-Falâhî déclara :

« — Excusez-moi, ô clerc! Malheureusement nous ne sommes sages. Tu te accordes à poursuivre l'exercice de la médecine...

« Et tandis que le vieillard s'éloignait, Ibn al-Falâhî s'adressa au respectable clerc :

« — Quel est ton professeur?

« — Le chef qui vous vient d'examiner, lui répondit le candidat.

« Un bon Al-Talmich debata de dire.

« — Un vaillant chef! s'écria-t-il, avec les autres. Tu conformes-tu bien à ses préceptes?

« Le candidat répondit affirmativement. Les six Talmich lui dit alors :

« — Veille à ne jamais les enfreindre!

« Et il pourra voir l'exactitude des autres possédants. »

Trouver ses propres limites et ne jamais les franchir, tel était le principe qui inspira les premiers examens imposés aux spécialistes. Trois chirurgiens, par exemple, subissaient une épreuve destinée à vérifier s'ils avaient étudié les traités d'anatomie et de chirurgie de Pape d'Égypte ou d'Alî ben Ab-Abbas, s'ils avaient réduite une fracture, traité une luxation, retiré des calculs, procédé à l'ablation des amygdales, opéré de la cataracte, ouvert des abcès, amputé et ligaturé.

Voici en quels termes on rédigea le diplôme d'un spécialiste arabe de petite chirurgie, etc. ... Après avoir juré Dieu de le garder, nous lui donnons pouvoir de pratiquer la chirurgie dans la mesure de ses compétences afin qu'il s'acquitte dignement et avec de l'exercice de sa profession. Nous l'autorisons donc à soigner les plaies jusqu'à leur complète guérison, à faire des saignées, à enlever les hémorroïdes, à arracher les dents, à recoudre les blessures et à réparer les ostéotomies... Mais pour le reste, il doit consulter ses supérieurs et les médecins plus expérimentés que lui. »

Les conseils de prudence, réunis pour délibérer sur les cas épineux, constituaient une assistance supplémentaire contre d'éventuelles erreurs et servaient d'accroître la sûreté du diagnostic et la valeur de la thérapeutique. Le membre le plus âgé du conseil en assurait la présidence, au plus jeune incombait la tâche de rédiger le protocole de la séance.

Pour les grandes opérations, comme chez nous de nos jours, le chirurgien se fit assister par ses confrères. Un homme s'éparga d'assister, incapable de haschich, de jamaïque et de vin, et le tint devant le nez du patient. Un autre surveilla le poids. Le problème sous-jacent l'opération : l'incision se fait avec la plus extrême précision, ni trop grande ni trop profonde. Un assistant devant les lèvres de la plaie avec

de ses crochets. « Coupe lentement et doucement pour séparer la tumeur de son environnement. Veille à ne pas endommager un vaisseau ni à sectionner un nerf. Si tu es soucieux une veine, ligature-la soigneusement pour que le sang ne se coagule pas et change d'aspect et ne t'empêche pas de travailler avec soin et précision. Une fois la tumeur extirpée, immédiate ton doigt dans l'ouverture pour d'assurer qu'aucun débris n'en reste à l'intérieur. Le cas échéant, nettoie-la soigneusement. Après s'être ainsi assuré d'avoir tout retiré, réunis les bords de la plaie (enlève un peu de la peau superficielle) et recous-la avec du seldou de chat. » Tel est l'enseignement d'Alî ben Ab-Abbas.

« Mais dans le cas d'un cancer — où l'on ne saurait composer sur l'efficacité des médicaments — il se faut dispenser toute l'excision de l'organe en coupant largement autour de la tumeur cancéreuse afin d'être sûr d'en avoir enlevé toutes les racines. » Un large emble de vin doit couvrir la plaie afin de prévenir les chocs d'infection.

Il est bien évident que l'examen préopératoire doit être soigné avec le plus grand soin. Lors de sa consultation d'examinateur l'organe douloureux, on devra procéder à un examen complet du malade. De quoi te plains-tu, comment vis-tu, quelles sont tes habitudes, quelles maladies te-ont atteintes, quels sont les maux de ta famille? Tous renseignements qui doivent être consciencieusement notés.

Ainsi donc le médecin arabe ne poseait à toute une série de questions (en veut-il autrement de ses jours?) tout en examinant de près son malade, l'état de sa peau et de ses cheveux, la qualité de sa respiration, met soin de se faire une idée de la personnalité du malade, de sa constitution et de son comportement. « Informations de la disposition d'appartenance du patient. Pose-lui un certain nombre de questions et efforce-toi de découvrir si ses réponses sont raisonnables ou non. Ordonne-lui de faire un certain nombre de choses pour contrôler ses facultés intellectuelles et sa docilité (ainsi sarras-tu si tu peux compter sur ses propres observations de ses perceptions). Efforce-toi de connaître la nature de son caractère, de savoir ce qui le réjouit et ce qui le déprime. » De nos jours, nous nous efforçons d'expliquer plus particulièrement et plus individuellement son patient que ce le faisait Ibn Ridwan, botte d'une lecture écrite au président; de ce que l'original du Code. « Parle-lui à voix basse d'une certaine distance pour vérifier la qualité de son audition; demande-lui de regarder successivement des

objets proches et éloignés afin de vérifier l'état de sa vision; examiner sa langue. Contrôle sa Spée en lui faisant soulever des poids, saisir des objets et les reconnaître. Fais-le aller et venir pour remarquer ses mouvements. Étudie séparément ses pouls pour connaître l'état de son corps. Demandez-lui de s'allonger sur le dos, bras et jambes relâchés, pour vérifier l'état de ses muscles. Prenez le fil et les veines et procédez à un examen rigoureux de l'urine et des selles.»

Il ne s'agissait de constater le nombre de renseignements que les médecins arabes avaient tirés de l'étude du poids et de l'écoulement de l'urine.

« Un malade »-dit un médecin après Rhaz, si ce n'est Ibn Qayyim? C'est par ces mots que commence le poème de l'Aboul-Lissan ar-Rasî dédié à Ibrahim ben Thabit ben Qurayb — fils de l'astronome et médecin éminent — qui avait guéri le poète d'une péritonite :

*J'ai guéri les coups terribles que me porta d'un
 De vil mal et qui se cachait dans le ventre et le péritoine.
 Il eût la maladie curée comme l'on eût
 Le sang écarlate tiré dans un vase multicolore.*

Les mots la plus extrême mesure ont de signifier, et nous ne devons nous fier aux indications obtenues par l'examen de l'urine, déclare Ibn Qayyim, que dans certaines conditions très précises : il faut que l'urine soit la première de la journée et qu'elle soit analysée à l'aube défilé. Il ne faut pas que le patient ait bu trop d'eau ni qu'il ait mangé ou allumé continuellement une substance volatile, telle que safran ou la gomme... Il ne doit pas avoir eu de mouvements ni subi aucun d'actions se correspondant pas à sa forme de vie habituelle, comme de jeûner, de lever tard, faire un effort physique inaccoutumé, car tout cela peut influer sur l'urine au même titre que la fièvre ou la colère. Les urines sèches troublent l'urine; les maladies et les vomissements peuvent altérer sa nature et sa couleur... Les indications obtenues par l'examen de l'urine sont fausses sur sa couleur, sa consistance, son aspect sale ou mouillé, son dépôt, son volume, son odeur et sa mesure.»

La méthode arabe, la méthode chirurgicale après l'état de rhume habituel était souvent employée par elle. Car le fait de couler sur soi sur blanc et de verser au-dessus les éléments purifiés de la concentration ou la chaîne fragile des observations spéciales, sous forme d'interprétation ultérieure. Dans les hôpi-

taux on dressait soigneusement un procès-verbal de l'examen, de diagnostic, des prescriptions et de leur effet, de l'évolution générale, bref un tableau synoptique rigoureux de chaque cas.

De l'ensemble de ces données médicales des grands hôpitaux de Bagdad au cours du premier quart du XI^e siècle, naquit un colossal ouvrage médical qui, des siècles durant, servit de manuel au corps médical européen : ouvrage de compilation élargi pour les usages personnels et pour l'instruction de ses élèves par le plus grand médecin du Moyen Âge et « l'un des plus grands médecins de tous les temps ».

L'un des plus grands médecins de tous les temps.

Il y a six cents ans, le Faculté de médecine de Paris possédait la plus petite bibliothèque du monde : un seul ouvrage. Et c'était celui d'un Arabe.

Ouvrage si précieux cependant que Sa Majesté Très Chrétienne le roi Louis XI en personne dut disposer une somme de deux livres d'argent et ceux deux d'or pour que lui fut confié ce trésor. Sa Majesté désirait que ses médecins pussent le consulter chaque fois qu'ils souffraient malade.

Cet ouvrage qui constituait à lui seul tout le fonds de la bibliothèque n'en contenait pas moins l'ensemble de la science médicale depuis l'Antiquité jusqu'en 905 après Jésus-Christ. Les quatre siècles suivants n'ayant pour ainsi dire rien apporté dans ce domaine, cet ouvrage restait l'un de la plume d'un Arabe considéré largement l'équivalent des écrits recueillis dans les bibliothèques des monastères d'Europe.

Les Français considéraient le valeur de leur trésor. Le grec en est qu'il s'élevait une statue à la mémoire de son auteur dans l'antichambre médicale de leur École de médecine, si bien qu'à regard lui même, chaque fois qu'il se réveillait dans le grand amphithéâtre du boulevard Saint-Jacques, les étudiants en médecine qui l'usage de cet Arabe devant lui yeux.

Ses compléments s'appelaient Ar-Rasî (Rasas pour l'Occident). Il se nommait en réalité Abou Reby Moushammad ben Saketia. Il était né à Raf dans la province de Khuzestan — aujourd'hui à l'est de l'actuel Téhéran — au milieu du IX^e siècle, d'un père à l'époque où en Occident la puissance du Châlemaigne châtimentait le nouveau carolingien. Des Scythes grands et blancs que les Arabes appelaient les

« renarde avec » de Raj vivaient alors dans les masjids de la montagne, et Ar-Razi était l'un des leurs.

Adaptément, Ar-Razi ne paraît pas plus particulièrement doué que son confrère de ses contemporains. Comme eux il étudia le pélagologie, la philosophie et les mathématiques, mais rien d'unique encore qu'il soit né pour une grande destinée. Seul son talent de musicien atteint assez développé. Il acquiert une certaine notoriété locale de chanteur et de luthiste tout en assurant sa subsistance comme employé d'un bureau de change. Hélas, quand il n'entre jusqu'à l'âge de trente ans. Une sérieuse courtoisie de cette vie au talent et d'ambitions d'accomplir de grandes choses, il tourne plus le dos au bureau de change et à sa ville natale pour gagner Bagdad, la ville du bonheur vers laquelle tant d'autres avant lui qui briguèrent le succès se sont également dirigés. Et Bagdad va effectivement marquer son destin.

Avec son oncle qui ne demandait qu'à s'employer, Ar-Razi se place dans l'enceinte de la médecine. Sous la direction d'un disciple de Housain ben Ishak, chef-éducateur des Seris Mousa et de plusieurs autres, il assiste les médecins grecs, perses, indiens et arabes. Une fois nanti d'une solide instruction et d'une vaste culture, il retourne à Raj où lui est confié le poste de directeur de l'hôpital de la ville. Mais pas pour longtemps, car il sollicite bientôt le poste de médecin-chef du grand hôpital de la capitale, ville d'un million et demi d'habitants. Il est choisi parmi ceux postulants. Et, de plus, le palais califal lui ouvre ses portes : le voilà promu *medicus* titulaire du *marwan*.

Sa renommée, tant de médecins qui le recherchent, est si extraordinaire qu'elle lui attire des élèves de toutes les provinces de l'empire. A l'hôpital, une légion de « étudiants et de médecins, avides de profiter de son savoir et de son expérience, se presse derrière lui pendant sa visite quotidienne à l'hôpital. Ses cours et ses leçons classiques sont suivis par une assistance considérable, composée non seulement de « ses propres étudiants, mais aussi des élèves de ceux-ci et de bien d'autres encore ». Jamais on n'a rien vu de tel. Dans tous les cas douteux, c'est le jugement d'Ar-Razi qui fait autorité. Il représente le dernier espoir de ceux que les autres médecins ont condamnés. On vient le consulter de très loin, mais on répète l'indivision de son diagnostic.

C'est ainsi que deux cents ans plus tard, au temps d'Al-Biruni,

ibid., on raconte encore l'histoire suivante : « Un jour qu'il faisait route vers Bagdad, un jeune homme s'est mis à cracher le sang. Affolé, il se précipite chez Ar-Razi. Très inquiet sur son sort mais persuadé néanmoins qu'il ne mourra : « mettre entre de meilleurs mains, il consulte sans crainte un médecin et lui décrit ses symptômes. Ar-Razi l'examine à fond, mais ne trouve rien qui puisse permettre de soupçonner soit à une phlogose pulmonaire soit à une tumeur cancéreuse. Dans l'incertitude où il se trouve de formuler un diagnostic, Ar-Razi demande au jeune homme de bien vouloir patienter un peu pour lui laisser le temps de la réflexion. Le patient ne veut alors à crier et à se lamenter : « Si la meilleure médecine du monde ne peut identifier mon mal, les pleureuses pourraient bientôt s'occuper à mes dépens. »

« Ar-Razi s'abstient dans une longue méditation.

« — Qu'est-ce qui m'a fait durant ton voyage? demande-t-il finalement.

« — J'ai puif de l'eau salée et de la, dans des pains ou des marabouts.

« — Alors ce cas te fit dû prendre une saignée qui s'est faite dans ton enfance. Reviens demain pour que je t'applique le traitement approprié et d'ici-là évite de tes vertèbres qu'ils se conformer strictement à mes instructions.

« La lendemain matin, et conformément à ses ordres, les serviteurs du jeune homme apportent un médecin un gros tas de mousse. Ar-Razi fait absorber celle-ci à son patient, qu'il avait peu tôt de l'air à jeun, jusqu'à ce que celui-ci en soit complètement gorgé. Après quoi il le fait vomir. Et dans le moule rejeté apparaît effectivement une saignée. Soulagé à l'idée qu'une femme se vident placée sur sa face précoce, le jeune homme va partant glorifiant la sagesse de diagnostic du « Prince des médecins », de l'« Hippocrate des Arabes », de « Quidéneur des camps. »

Avec un médecin depuis Galien n'a possible un savoir médical aussi vaste qu'Ar-Razi. Indéfinissable, celui-ci se casse d'entre le champ de ses connaissances. Non content de se pencher sur les maladies durant le jour et sur des livres ou des expériences de chimie durant la nuit, il entreprend aussi de grands voyages d'études. Il est en rapport avec les érudits les plus éminents de son temps. Il inculque à ses élèves une haute conception morale de la profession médicale et par la parole et par la plume lutte contre le charlatanisme. Le jeune homme qui

s'adressant à la musique et au ouvrage en devenant un soldat vaillant, héros des princes, héros chéri du peuple et héros des peuples pour qu'il ne manque jamais les occasions après leur guerre avec que l'émir s'iradit vint par son commandement, perçut dans l'indigence.

Il mourut en 1225 dans le plus complet dénuement. Sa sépulture sans pierres a fini par se réduire lui-même à la mendicité. La vindicte d'ennemis confédérés, qui s'élevaient autour par l'envie de chercher un prétexte pour se débarrasser d'un philosophe aussi libre penseur sur les plans religieux et politique, l'avait depuis longtemps obtenu de Bagdad et même du tout petit officier à Kij.

Chadicha, sa mère, héberge l'émir pendant de longues semaines. Avant le milieu de sa vie a été brillant, aujourd'hui en est lamentable : celui qui a recouvert des millions de gens devient aveugle. Un émir de l'est doit l'a appelé le maître de la province de Khiraman, le cruel Al-Monem Ibn Ichim pour avoir mangé certains esclaves abîmés, même les enfants de sa vie.

— Un seul emblème de nombreux s'iradit Peil bougla? demanda Ar-Riad à Foghahadloglog qui leva l'épée. Pris de court, celui-ci répondit. « Nul ne touchera à mes yeux qui j'ignore quel a. On a tenu les autres que l'oppression pourrait être modéré la vue, Ar-Riad permit dans son royaume. « J'ai vu de ce monde, quo j'en suis fatigué. »

Son esprit devint son âme et ses traits furent regardent ce que sa plume jureit sur le papier :

*Un jour vint
Où je ne sent plus,
Cet air de gloire
Mon âme s'élève,
Puis qu'on m'a
Puis qu'on m'a
O quel jour de gloire,
Où est le souvenir qui s'élève?*

La mort de cette émir, vint à un grand émoi, et énorme. Chadicha ne pouvait pas moins de deux cent trente gros ouvrages, géographiques et vides de maître impérial. Ouvrages qui sont les de se concevoir que la médecine et la chimie, sur près de la moitié d'après eux traitent de

théologie, de philosophie, d'astronomie, de physique et de mathématiques.

Entre autres, un traité sur le vide qui a pour titre *La raison pour laquelle un objet est en l'air*; un *Livre sur les forces de l'air* sur la terre est fait que la Terre tourne autour de deux axes et qu'elle est plus petite que le Soleil et plus grande que la Lune; un *Écrit sur l'Alchimie la Science divine*, ouvrage dans lequel Ar-Riad décrit l'existence de cinq principes divins qui créent le monde — quelle héraldie à l'égard du 'Islam? —, un ouvrage qui se présente en faveur d'une morale affirmée de toute religion et enseigne à affronter courageusement la vie sans se laisser troubler ni par la mort ni par la promesse d'un monde meilleur, la raison et la science l'ont prouvé, il n'y a pas de vie après la mort. A côté de ces ouvrages, des poésies lyriques et... des livres de cuisine.

Mais ce n'est pas tout. Chadicha a également un coffre rempli jusqu'à ras bord de paquets de notes manuscrites.

Chadicha sort un flûte et dit : « Abdûlâh Ibn Saoudâhah souffrait d'accès de fièvre intermittente, qui revenaient soit tous les six jours, soit tous les quatre jours, soit tous les deux jours, parfois même tous les jours. Durant ces accès de fièvre qui l'accompagnaient de longues heures, le malade venait beaucoup. A mon avis, il s'agissait soit de la malaria soit d'un accès du vin. Au bout d'un certain temps, je dévalai du port dans l'urine de mon patient, auquel je pus alors déclarer que la fièvre ne reviendrait pas. Prévision qui se vérifia. Ce qui m'avait tout d'abord empêché de diagnostiquer sans hésiter un accès du vin était le fait que le patient avait déjà souffert auparavant d'accès de fièvre intermittente. Or, l'expérience confirmait la bien-fondé de mon opinion première selon laquelle cette fièvre pouvait avoir une cause kiffantatoire. J'ajouterais que le patient avait combi de me signaler qu'étant débout il ressentait un poids dans la région des reins, question que de mon côté j'avais omis de lui poser. La fréquence avec laquelle il urinait m'eût confirmé dans mon idée d'un accès du vin si j'avais su que son père souffrait d'une labilité de la vessie et que même dans les moments où il se portait bien mon client était préoccupé de ce poids-là. Ce qui prouve une fois de plus que j'ai eu nous n'a pas trop de soin et de circospection — qu'Allah nous guide! Je pourrais écrire un chapitre à mon patient jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucune trace de son poids l'urine. Puis je lui fit le prophète de la gloire, de l'Émirat et... »

La note d'après li. Chodicha prend les suivantes : « Abu Bekr ben Hibl se plaignit de douleurs dans la région de l'estomac... » Le Moharrem d'un autre souffrit d'une oedémie... Un nouveau que de vouloir examiner et rassembler tout cela !

Le coffret nous fit voir pendant de longues années. Mais un beau jour Ibn al-Farabi vint de sa ville, arriva à Bag et pérorait d'après la méthode de ce célèbre médecin d'un éminent. Il remit à Chodicha une forte somme d'argent, en échange de quoi il emporta le coffret. Rétournant alors le médecin de la ville qui furent les élèves d'Al-Razi, il les chargea d'examiner tous ces peçques de notes, de les classer et, parant de là, de rédiger un traité à l'usage des membres de leur profession.

Cet ouvrage en trois volumes, encyclopédie complète de la médecine depuis Hippocrate jusqu'à Al-Razi, a pour titre arabe *Al-Hakim* (le Révérend de la médecine). En Occident, on le nomme : *Canon*. Quel prodigieux savoir que celui de cet homme Al-Razi ! Et tous les traits médicaux qui lui furent accessibles. Pour chaque cas étudié, il a tracé des extraits des ouvrages grecs, indiens, perses, syriens et arabes s'y rapportant, avec l'indication précise de ses sources. Et il a également noté ses propres réflexions et ses propres expériences sur les mêmes sujets. Le tout dans son esprit était destiné à constituer les éléments d'un vaste ouvrage de médecine qui avait le commencement de sa carrière. Spécialement et la note l'inspiration de mener cette œuvre à son terme.

Entre les mains de ses élèves, cet amas de notes s'est vu en un ouvrage énorme sans doute, mais défectueux, peu maniable, et dont la structure ne saurait en tout cas se comparer à la belle architecture, à la construction méthodique des autres ouvrages de ce genre.

C'est ce qui explique d'ailleurs que ses deux autres ouvrages de médecine (descriptions des maladies, de leurs symptômes, de leur évolution clinique et de leur thérapeutique) se soient répandus plus largement et aient été plus fréquemment traduits que ce *Canon*, à savoir : le *Livre pourvus* et le *Livre véritable ad élémens* (ou abrégé) : *Livre Simarid*, ce dernier écrit — sur temps hâtif — au gouverneur de la province de Khorassan.

Un autre ouvrage d'Al-Razi connut également une grande vogue : *Châtiments de son livre*, écrit à la requête du vizir Abou-Qasim Ibn Abdallah après une discussion sur la durée des traitements médicaux. Voici d'ailleurs ce que raconte Al-Razi à

propos de cette discussion : « Quelques-uns des médecins pérorés déclaraient que le traitement d'une maladie dépendait au temps égal à celui de sa formation. Opinion qu'ils n'émoussèrent qu'à seule fin de se composer un grand nombre de visites, sans d'ailleurs de les des honoraires élevés. Le vizir fut étonné de m'entendre dire que certaines maladies pouvaient être guéries en une heure et une prise d'écure un livre sur ce sujet. Le voilà ! »

« Son *Livre pourvus* est si sûr par de médecine à proximité pour également d'une grande popularité. C'est le premier dictionnaire médical à l'usage de l'Occident. Il énonce avec précision les diverses maladies et indique les recettes que l'on peut se procurer partout sans oublier ceux que l'on trouve à portée de la main dans sa cuisine.

« Sa monographie de forme figurative sur le Fureur et le Sangre d'acier est une découverte durable. Voilà qui est vraiment nouveau. Ici, le dictionnaire Al-Razi a pu, libre de tout préjugé dogmatique et de toutes spéculations théologiques, explorer librement le livre de la nature, se fier à ses yeux et à ses expériences personnelles. On n'avait rien vu de tel depuis des siècles : description d'une maladie prise sur le vif et exposé des remèdes thérapeutiques à prendre en fonction de cette description, et d'elle seulement. Vrai petit chef-d'œuvre dont en Occident on a imprimé plus de quarante éditions de 1495 à 1866. A cet ouvrage se attachent des traités annexes sur le rhumatisme articulaire, les calculs et les troubles de la voix et des reins, les maladies infantiles.

« Al-Razi étudia également les influences climatiques sur l'état mental des individus. Il indique les conditions d'hygiène que celles doivent satisfaire les logements et recommander de les murir de laide. Il s'occupe des problèmes d'assainissement de l'air, de l'insolation des mammelles de la lactation et de la température des chambres de malade. Il insiste sur la nécessité de se baigner qu'une eau possible hydrothermalisée et de faire de fréquents ablutions. Des ablutions ! Vite couronnées d'écure aux yeux des Perses de l'Égypte, et jusque-là temps des Croisades méditerranéennes par le Moyen Âge chrétien, au même lieu que la gymnastique, comme une forme de liturgie de thérapeutique.

« Al-Razi préféra toujours les plantes médicinales aux drogues chimiques. Il connut des ouvrages de diététique et des livres de cuisine. Il donna des conseils sur la biologie la plus saine de

peuplées les Allemands. « Il ne faut pas, disait, voler les barbares avec dans l'eau où ils ont bœuf », ceci afin d'éviter toute inflammation intestinale. » Il dut être des secrets pour la conservation dans le vinaigre des asperges, ascorbiques, algues, concomitres et pilonnes, ainsi que des indications précises sur la façon de préparer les confitures d'orange, de citrouille, de rose, de cerise et d'abricot. Aux jours malades, Ar-Razi pratiquait des coracis pleins de sauges. « Chaque fois que tu peux saigner grâce à un simple régime alimentaire, ne jeterais pas de médicament, et chaque fois qu'on tombe malade peut suffire, n'en pourrais pas de complaisant. »

D'ailleurs, Ar-Razi lui-même ne prescrivait jamais de médicaments sans les avoir d'abord consciencieusement éprouvés : il les expérimentait sur des animaux afin d'étudier l'action des substances chimiques sur l'organisme. « Je ne crois pas que le secret ait été divulgué, dit-il, par lui (à tout au moins). Sans doute parvient-il de violations douteuses dans le domaine des Formulaires (Mimic) parfaitement bien, surtout si le sujet se donne du mouvement. J'en ai fait absorber à un singe que j'avais chez moi et tout l'ost passé comme prévu : j'ai pu constater que l'animal se trémoussait, grincait des dents et prenait ses reins sur ses ventres. Par contre, le cadavre (post-mortem de mesure) et surtout le tuberculose (tuberculose) sont des points très actifs et très dangereux. Un traitement de violences douces des le hawzine, des salines et des milles antiquités. Le vapor de narcose peut être occasionnel des paralytiques... »

Ar-Razi ne fut pas vraiment un grand médecin. Il fut également l'un des premiers chimistes dignes de ce nom. Sur la base d'expériences méticuleusement préparées, cet éminent esprit ne dédaigna ni chimie de tous les éléments inorganiques dans les alchimistes l'avaient efflué. Il fut également le premier à mettre la chimie au service de la médecine.

Et pourtant, parmi les gens du peuple que cet homme si génial soulevait par tous les moyens en son pouvoir, la légende courait qu'Ar-Razi avait découvert la pierre philosophale lui permettant de transformer tous les métaux vils en or. Et l'on était rassuré que ses alchimies, ceux dans des mandes d'or, lui étaient servis dans de la vaine de l'or!

Médecin par vocation, Ar-Razi s'en sentit responsable du Péché de la pratique médicale. Sans doute, après sa mort,

fallait-il attendre six ans pour voir s'autoriser des examens obligatoires et les associations officielles d'experts. Mais il ne faut surtout dire que le mariage qu'il porta contre le charlatanisme mit en évidence aux yeux de tous l'urgence d'un net départ entre les charlatans véreux et les véritables médecins, et qu'elle accrut les exigences relatives à la formation des jeunes générations de praticiens.

Ar-Razi n'aurait pas de tout temps été en garde sur l'événement contre la révélation d'un diagnostic uniquement basé sur l'examen de l'urine, matière dont on ne se contentait que trop volontiers depuis l'Antiquité? Sur ce point, Ar-Razi déploya toute la force psychologique de ses arguments pour lutter contre les erreurs professionnelles, contre ceux qui allaient qu'un simple verre d'urine suffisait à leur évaluer le point et l'avenir de leur client, contre ces médecins qui poussaient l'effronterie jusqu'à engager des experts chargés de s'informer des conditions d'existence de leur malade dont ils étaient ainsi secrètement informés. Mais ces avec de cette espèce posait des questions lors de son examen, plus la maie ignorante avait été en des capacités aussi remarquables.

Ar-Razi recruta son sans tronc : « Lors de très débats dans l'exercice de la médecine, je m'étais promis de ne pour aucune question au malade à partir du moment où j'aurais en possession de son urine, grâce à quoi je fis un médecin très renommé. Mais plus tard, lorsque je m'avisai de changer de méthode et de questionner mes patients, mon prestige devint remarquable. On me la fit si facilement comprendre sans décevoir : « Neus pensions qu'il se suffisait de voir notre urine à pour le présenter sur notre cas. Or, nous constatons le contraire... » J'essayai, mais en vain, de leur expliquer que le seul examen de l'urine ne pouvait suffire à mesurer un diagnostic et qu'ils avaient eu tort de se laisser séduire par les tentatives des charlatans. Car si un médecin peut en effet, grâce aux symptômes, décider bien des choses que son malade lui fait, il ne pourrait cependant connaître le même succès qu'un charlatan qui déclare : Celui qui a essayé cette urine a dormi hier avec une vieille femme, ou bien : Il a passé sans s'informer de la nuit couché sur le côté droit, et autres sottises de ce genre pure... Les malades croient que le médecin, tel un magicien, les guérit au-docteur, car tout un résultat passait et immédiat les inquiétudes, et ils n'ont que peu d'effort pour l'histoire d'après chacun de ses actes médicaux pour un

cas de conscience. Le public s'intéressa sur certaines mauvaises pratiques accomplies par des charlatans, mais oubliés ou sans leurs auteurs.

Ces médecins à l'esprit observateur et pénétrant étaient un grand sceptique et — ce qui ne va pas nécessairement de pair — un être profondément humain. Sans doute l'Antiquité avait-elle déjà soumis les médecins à une éthique élevée : mais j'en suis sûr, les médecins devaient prêter le serment d'Hippocrate — à Apollon, à Asclépius *, à Hygie, à Panacée, à tous les dieux et déesses (Je Je jure de venir en aide aux malades dans toutes les maisons que je visiterai), mais elle ne leur demandait pas de mépriser les incertitudes. Leur devoir au contraire était de leur refuser toute assurance. Hippocrate disait : « Le médecin est l'art de débiter les maladies de leurs souffrances, de diminuer le violence des attaques du mal, mais elle n'est sûre tant qu'on n'approche pas ceux qui de maladies a déjà vaincu, car on sait bien qu'il n'est la médecine est incertaine. »

Et ce fut un médecin, Avicenne, qui le premier lutina pour que le médecin s'occupât aussi les loyables. Considérant qu'il s'agissait là d'un devoir de la plus haute importance, il exprima son opinion en ces termes : « Tout médecin doit persuader son patient qu'il guérira et encourager en lui cet espoir, même si l'école est des plus doctes. L'esprit imposant se rassure au corps, le médecin doit encourager celui que la mort a déjà marqué pour lui insulter un regain de vigueur. »

« *Quel médecin en quelle circonstance dit rigoureusement Geyler de Kaimberg. Le médecin, qui au lieu d'appuyer l'attention du malade sur sa foi, peccatrice lui fait un contraire éprouver la guérison, la détourne ainsi de sa receptivité à temps entre lui qu'on de Dieu. »*

Chez les musulmans, le point de vue est différent. Un médecin ne doit jamais être paraître que son patient qui souffrait sans espoir », déclare Ibn Sina, contemporain d'Avicenne.

Avicenne et ses nombreux élèves avaient largement travaillé l'Occident dans le traitement psychique des malades, les troubles et l'insulte. Mais leur exemple n'eut à peu près aucune

L'Occident répondait ce qu'il avait senti à une époque véritablement sinistre. Tout au long du Moyen Âge, et jusque fort après dans le cours du dix-septième, les insupportables et pénibles

culminèrent les troubles mentaux, tous les uns et les autres pour des procédés du diable, furent les principales causes de la peste, des épidémies féroces, de la pollution divine du péché.

Contre les troubles psychiques ou moraux, cela se renoua à chasser les démons qui « possédaient » le malade. Les fous incantés — ceux de sans mesure qui au moins — qui tout guéri des maux pouvait abîmement reconnaître à leur connaissance (souvent négative et ornée de préjugés) étaient libérés en liberté — une liberté possible cependant, car la foule ne leur ménageait pas ses querelles. Mais qui savait sur la gravité du cas ? Qui décidait si le fou était malade ou non ? En 1498, le docteur de France prit le conseil de Saint-Vincent de lui envoyer un patient pour examiner le patient et écrivain Jacob Geuch, soupçonné de tenir des propos incriminés, et jurer s'il était ou non possédé du démon. Après quoi, d'ailleurs, le malade fut transporté dans le couvent afin d'y être soigné.

Dans les cas graves de possession, c'est-à-dire lorsque n'avait pas réussi à exorciser les malades, ceux-ci étaient exécutés et soit enterrés, soit jetés à vie dans des salles d'aliénés où ils restaient sous le régime de gardiens précipité et brutal. Si on les maltraitait c'était, d'ailleurs, pour braver leur rébellion. En 1521, à France, un fou accusé d'avoir mangé le saint sacrement fut châtié avec la même sévérité que s'il avait été un pécheur possédé de ses facultés mentales. En 1496, Costa Rogi, évêque atteint de maladie mentale, fut mis à la torture pour avoir blasphémé.

Alors que dans les Deux Indes était codifié aux soins de ses propres familles, chargé de l'insérer et de le mettre hors d'état de nuire, alors que dans les pays arabes il bénéficiait, dans le service des malades nerveux des hôpitaux ou même, comme c'était le cas à Bagdad et au Caire, dans des cliniques spécialisées séparées et impoises chaque semaine par le sultan, d'un traitement approprié appliqué par un spécialiste, en Occident et jusqu'au dix-septième, les malades mentaux furent jetés dans des taudis-hospitales et traités en criminels. On ne trouvait guère qu'en Espagne, quelques d'ailleurs de l'Occident arabe, des hôpitaux réservés aux « innocents ». En 1751, l'Angleterre fit une tentative pour que soient soignés aux malades mentaux les soins appropriés. En France, à la fin du dix-septième, le médecin Philippe Pinel arriva à la Convention nationale l'assainissement d'organiser les aliénés des prisons pour les hospitalier,

* Médic. (N. d. T.)

Quels les maladies psychiques et toxicales, d'autres sont encore mal connues, auxquels on attribue de ce fait des causes étiologiques, à être traités par l'exercice considéré comme technique sensible. Au xix^e siècle encore, le poète et médecin de Walsberg, junior Kermer, ami de Goethe, les professeurs turcs Schaker, Bader et von Rumpff, Reichoweyer de Tübingen et le professeur Heinrich de Leipzig assignent leur place pour approuver la thèse selon laquelle tout malade mental est un possédé en état de péché, curable uniquement par l'exercice, la prière et l'invocation des saints. En 1809, le professeur Windischmann de Leipzig célèbre le mariage de la médecine et de la théologie chrétienne en ces termes remarquables : « La maladie a son véritable siège dans l'âme, que le Dieu a échauffé et refroidi simultanément. Tout médecin qui ignore la nature et le pouvoir de l'exercice se prive d'un remède essentiel. D'où il a dérivé d'une médecine chrétienne... »

Une maxime arabe disait : « Celui qui manipule des pierres doit veiller à ne pas en détruire la beauté. De même, celui qui veut guérir le corps humain, le plus noble création de la terre, doit le traiter avec prudence et amour... »

La puissance personnelle d'Ar-Razi existait tout ce qui constitue le caractère spécifique et la valeur de la médecine arabe : Ar-Razi est le type même de médecin profondément pénétré de sa vocation et de ses responsabilités, de celui qui se soucie toutes les dégressions. Il est à la fois l'éducateur de toute une génération d'émuliers arabes, les fondateurs qui rassemblent en réunissant le vaste savoir médical de ses prédécesseurs, la situation observatoire et réfléchi, le chercheur et le chimiste qui réalise des expériences multiples, l'organisateur enfin qui organise clairement et méthodiquement toutes les connaissances médicales de son temps.

Les causes des Anciens.

Les troubles digestifs chroniques du calife Al-Mansour et, vingt ans plus tard, les violentes épidémies d'Espagne et de Sicile avaient donc le leur. Par deux fois, les courants du golfe de Bagdad avaient emporté dans l'ouest et parcouru la longue route menant à Constantinople, puis du golfe Persique, pour y guérir le directeur de la célèbre école de

médecine fondée par les Sarracides : le père, puis le fils Rhodique, dont la descendance s'était fixée jusqu'à la quatrième ou cinquième génération les médecins traitants des califes. Tous deux amenèrent à Bagdad l'héritage des Grecs, orientaux et occidentaux à Constantinople. C'est ainsi d'ailleurs que la médecine indienne Manik et son compatriote Salih ben Zahih (qui arriva à la mort l'océan d'Hirvan al-Rahid) apparurent à la cour de Bagdad les connaissances médicales des Indes.

Un siècle s'était écoulé depuis lors. Les Arabes s'étaient familiarisés avec la science du savoir des Grecs, des Indes, des Syriens et des Perses. Et lorsque Ar-Razi arriva pour la première fois à Bagdad, en 850, il y trouva déjà de nombreuses et remarquables traditions de tous les savoirs médicaux des Anciens. En outre des médecins arabes, tels qu'Ab-Khadi, Ab-Khadi, Yaya ben Mansourah, Yabhi ben Qasim et Hounak ben Ichak avaient déjà fait leurs premières armes dans le domaine médical. La médecine arabe commençait à sortir de l'obscurité. Vint alors Ar-Razi qui lui conféra sa majorité. Tout comme Hippocrate avait posé à l'époque romaine de la médecine grecque, Ar-Razi prit à celui de la médecine arabe. Mais ce n'est pas là leur seul point commun.

Avant de voler du haut propres ailes, les Grecs avaient fait les premiers éléments de leur science médicale en Egypte et en Orient. Hippocrate lui-même, auquel la postérité décerna par reconnaissance le titre de « père de la médecine », n'était qu'un maître, et son le premier, d'une saine classe. Ce ne furent pas des innovations sur le plan médical, des « faits nouveaux » qui le rendirent célèbre aux yeux de ses contemporains possédant déjà d'assez vastes connaissances médicales. Les « écrits hippocratiques » réunis plus tard sous son nom à Alexandrie véhiculèrent le patrimoine légué par la tradition. Mais ce qui était la valeur fondamentale de ces écrits, c'était l'exercice par eux produit au médecin comme à l'élève de ce qu'il se devait d'adopter tout vis-à-vis des malades que de la méthode.

En ce temps-là déjà, on se plaignait d'avoir affaire à des empereurs, érudits imprégnés de christianisme. Hippocrate leur opposa l'image idéale du médecin indépendant, exempt de toute influence religieuse et profondément conscient de son devoir professionnel, devoir qui a été depuis lors des médecins de tous les pays et de tous les temps.

Mais c'est à un autre titre encore qu'Hippocrate doit d'être resté un modèle impérissable. C'est à son goût, en effet, qui se rattache une conception précise de la maladie et de traitement des malades. L'opposition de deux tendances, qui se prolongera à travers toute l'histoire de la médecine et s'attardera en apparence au Moyen Âge, se manifestait déjà de façon patente dans la façon qui mettait sans cesse les deux méthodes de Celse et de Cos.

Hippocrate, le Sage de Cos, avait décelé le danger que présentait le traitement particulier des Grecs : tendance à voyer l'usage empirique sous un flot de déductions philosophiques et de spéculations arbitraires, tendance à partir d'un tout dressé en postulat pour parvenir par voie de déduction au phénomène réel, procédé que les naturalistes et la plupart des médecins grecs se plaisaient à employer. Une science exacte comme les mathématiques pouvait sans doute en tirer un certain profit mais certes pas une science expérimentale comme la médecine. De lavis d'Hippocrate, une telle méthode ne pouvait qu'égarer la médecine sur une fautive route. Soit on n'était pas la voie de la spéculation, dépourvu de toute mesure, qui pouvait mener la médecine au résultat recherché, mais bien celle de l'observation et de l'expérience poursuivie au chevet des malades. Mais que quelques schèmes rigides conçus sur un plan purement philosophique et résumant les maladies types et leur évolution, c'était chaque cas individuel considéré en fonction de son milieu individuel qui devait guider le médecin.

Hippocrate n'en avait pas moins adopté la théorie d'Empédocle sur les quatre éléments : chez tous humains bien portant tout est dans de justes proportions, les quatre humeurs cardinales, le sang, le phlegme, le bile et l'atrabilaire, chacune de ces humeurs ayant ses qualités propres. La maladie résulte d'une altération des proportions harmonieuses du mélange. Par cette conception la tendance de ses contemporains à spéculer, à manier ingénieusement images et idées, Hippocrate avait rendu hommage à la philosophie grecque et même à l'école élève aux spéculateurs de l'école.

Cependant, on ne s'en tint pas étendu longtemps. Déjà les propres disciples d'Hippocrate abandonnaient le voie tracé par leur maître. La théorie écarta la pratique, théorie conçue dans la formulation dogmatique de la doctrine des humeurs. Avec

les grands philosophes, avec Platon et Aristote surtout, la déduction l'emporta sur une expérience clinique exemptée de préjugés. Elle conduisit à la médecine l'élegance apparente d'un raisonnement scientifique mais, forte de l'importance attribuée aux grands grecs philosophes de l'Antiquité, égara celle-ci sur les hautes plates qu'elle allait allégrement conquérir un millénaire et demi durant.

Ce fut Galien (130-200) qui réalisa le grand projet de concourir avec une logique sans mathématique un édifice scientifique étanche selon, pourrions-nous dire, une méthode géométrique un édifice construit par tous les mérites des époques antérieures emboîtés les uns dans les autres sous l'égide d'une certaine conception de l'univers, à l'aide et seulement de procédés dialectiques.

Cet édifice monumental de la médecine antique exalta sur la poitrine la même fascination que celui de l'astronomie antique, l'Almageste de Ptolémée. Qu'il s'écroulât sur des bases philosophiques fragiles et non sur les bases solides de l'expérience clinique, voilà qui n'aurait ni dégriser personne! Que Galien ait parfois émis les pierres de l'édifice avec quelques audacieuses tentatives mais le plus souvent bouché les brèches avec une méthode précise, en l'apéro des créations de l'imagination, qui s'en souciait! Un millénaire et demi durant, en Occident respectueusement devant ce verticaux de l'argumentation dialectique.

L'indifférence prédominante de Galien ne s'effaça qu'au début du XVII^e siècle lorsque s'introduit une science médicale exempte de toute spéculation, de tout préjugé, avec la découverte des lois de la circulation du sang par l'Anglais William Harvey.

L'idée de la circulation du sang n'avait jamais effleuré l'esprit de Galien, obsédé par sa théorie du pneuma, vœux les conclusions auxquelles il était parvenu :

« C'est à l'Artérielle du fœtus que, grâce à la chaleur ambiante (le pneuma), la nourriture se transforme en sang. Une partie de ce sang s'écoule directement par les veines dans l'ensemble des organes et des muscles, sans que autre partie accorde dans le ventricule droit du cœur par la veine dépourvue et la veine cave. La, le pneuma fait cuire le sang et le purifie, et les résidus s'échappent sans fracas de côté par la veine pulmonaire et le poitrine sous l'effet de l'inspiration. Une partie du sang purifié sort du ventricule droit et emprunte l'artère pulmonaire pour aller nourrir le poitrine. Le sang resté passe à nourrir le système

provenant dans le cœur gauche où il se mélange à l'air inspiré, passant par le veine pulmonaire. Spirituelisé par le pouvoir et devenu principe vital, le sang pénètre alors par le tranchement des artères dans toutes les parties du corps.»

Tel était le point de vue de la physiologie galénique. Ce n'est qu'en 1819 que William Harvey montra définitivement ses élèves ce que d'erreurs et d'impossibilités. Soixante-trois ans plus tôt toutefois — en 1552 — l'illustre Michel Servet avait écrit pour le premier fois l'acte d'une circulation du sang et décrit ce qu'on est convenu d'appeler la « partie circulation » ou « circulation pulmonaire ». Et, peu de temps après, les Italiens Galvani et Galvani avaient apporté d'autres corrections essentielles à la théorie créée de Galien. Voilà ce que nous apprend l'histoire de la médecine, ou plutôt ce qu'elle nous apprenait jusqu'en 1904.

En 1904, en effet, un jeune Arabe de la Faculté de médecine de Fribourg-en-Suisse rédigea en langue allemande une thèse importante. Il ne fait aucun doute que si les conclusions de ce jeune médecin arabe se confirmaient, il sera nécessaire de remanier le premier chapitre d'histoire de la médecine.

Les quelques professeurs allemands qui ont à son égard l'impression d'aller découvrir de vieux manuscrits à la Bibliothèque Nationale, les examinent, comparant, et voici leur état de reconnaissance que le médecin égyptien Al-Tataoui a dit vrai : au xiii^e siècle, un Arabe avait remarqué les défauts de construction de l'édifice de Galien et y avait apporté des amendements véritablement géniaux. Quatre cents ans avant Harvey et trois cents ans avant Servet, le médecin Ibn al-Nafis avait conçu l'acte de la circulation du sang et l'avait prouvé. Quelqu'un d'ailleurs lui avait comparé cette épopée : « Sur la terre entière il n'a pas eu son pareil ! »

L'histoire de la médecine arabe Osmadhah (1200-1290). Et d'un ophtalmologiste et neurologue distingué de la clinique ophtalmologique de Damas, nous a transmis les noms et descriptions de trois cent quatre-vingt-dix-sept maladies autres énumérées. Pour quelle raison a-t-il joint sous chacune le nom de ce grand médecin? Voilà qui crée son secret. Mais le fait est d'autant plus étrange qu'Ibn al-Nafis était le contemporain et le compatriote d'Osmadhah, plus encore : son condisciple à l'école de médecine et plus tard son confrère à l'hôpital Nasiri du Caire.

Tous deux étaient nés et avaient grandi à Damas. Lorsque Ibn al-Nafis naquit en 1180, Osmadhah avait âgé de sept ans. Tous deux étudièrent la médecine sous le hauts autorité d'Ibn al-Darbouzi, médecin chef de l'hôpital Nasiri. Ibn al-Darbouzi avait acquis une grande réputation en raison non seulement du brio de ses conférences, singuliers et se passant en public, et de l'exactitude de ses leçons (sèches, mais exactes de ce robuste fabuliste qui lui avait permis, étant avec descendant, de transformer sa vaste demeure en école de médecine avec chaire privée, afin de financer le tout grâce aux revenus de ses propriétés foncières et immobilières. Suivant les directives d'Ibn al-Darbouzi, Osmadhah et Ibn al-Nafis étudièrent les ouvrages d'Al-Razi, d'Ibn Sina et ceux bien entendu de Galien, cher au cœur de leur professeur qui le portait aux nues. Plus tard, Osmadhah devrait dire d'un ton respectueux en parlant de son maître : « Dès qu'il m'apprenait quelque chose des jugements portés par Galien, il écrivait aussitôt : « Ça, c'est de la médecine ! »

Nous retrouvons ensuite les deux jeunes médecins au Caire, à l'hôpital Nasiri fondé par le sultan Salah ad-Din. Mais Osmadhah quitta bientôt l'Égypte pour les combats du djihad au Syrie où il se met au service d'un autre sultan. Il peut alors de voir une jeune et brillante candidate qui s'efface peu à peu de sa mémoire.

Ibn al-Nafis, plus heureux, exercera longtemps les fonctions de médecin chef de l'hôpital Nasiri. Des dizaines d'années durant, il occupera ainsi le poste de « chef des médecins » du Caire où il imprimera ses dernières œuvres sur Galien et Ibn Sina. Ceux qui font un ouvrage des ouvrages médicaux rapportent qu'il devrait au cours de la plume et tel un feu sacré et sans cesse la grande œuvre. Un jour que, dans l'un des deux cents habitants du Caire, il était prêt à se lever avec un bon styron à l'halle d'olive, il sortit précipitamment du bain et revêtu dans l'habit ambrosien. Il s'y fit d'instinct de parler, une plume et de l'encre et commença d'écrire un traité sur le poivre. Il ne retourna se lever qu'après l'avoir terminé. Il était grand et robuste, avec un visage de savant mince et distingué. En plus de la médecine il enseigna la grammaire, la logique, la philosophie et composa des ouvrages traitant de cosmologie géométrique. En outre, professeur de droit canonique, il fit des cours à l'école de droit Al-Muhammadiya.

Ces hommes qui luttaient les jours sabbatiques d'Égypte aux époques des années recuises de la médecine et qui possédaient par leur sens Galien et par leur sens certain un esprit indépendant, ne se soumettaient pas au aveugle aux grandes autorités unanimement respectées, à l'inverse d'Ibn al-Djauzi et de la plupart de ses confrères, et il ne pouvait pas grand bien de la façon de s'exprimer de Galien; il reprochait à celui-ci sa faiblesse et que véritablement ne correspondant qu'au vide. Si accablées et si respectées qu'elles fussent, il ne respectait pas tellement les opinions reçues. Celles mêmes volaient du pouvoir et le joug des véritables conjectures de l'Antiquité, qui, en matière de recherche, étaient laissées Harvey à ouvrir la porte sur la liberté d'examiner Ibn al-Nafis à formuler des jugements indépendants: « Pour décrire l'image d'un cerveau, nous nous basons sur une observation scrupuleuse et une étude minutieuse, sans nous demander si elles correspondent ou non aux théories de nos professeurs. » D'une manière tout hippocratique, mais qui l'avait fait Ibn-Basal, ainsi que devait le faire William Harvey, Ibn al-Nafis interrogeait la nature seule.

« Il y a des différences dans la structure des divers animaux. Il nous faut une anatomie comparative qui tienne compte de ces divergences » déclare Ibn al-Nafis.

« La dissection prouve » il est observateur scrupuleux, qui sait également — et ce n'est pas le moins important — interpréter sans partialité ni préjugé le résultat de ses expériences, que :

1. « L'alimentation du cœur se fait (non comme on l'avait cru jusqu'à présent) dans le ventricule droit (non) par le sang qui coule dans les veineuses, mais à travers les artères cardiaques. » Et quoi Ibn al-Nafis a découvert la circulation capillaire.

2. Le sang pénètre dans le poumon pour s'y alimenter en air, non pour se purifier dans le poumon (point que Harvey soulignera plus tard).

3. Il existe entre l'artère pulmonaire et la veine pulmonaire des communications qui forment le réseau à l'inspiration du poumon (découverte que Colombo revendiquera plus tard pour être).

4. La veine pulmonaire ne conduit ni air ni « sécrétion » (celle de l'artère de Galien vont même jusqu'à posséder la veine en sens inverse), mais du sang.

5. Les parties de l'artère pulmonaire sont plus épaisses que

celles de la veine pulmonaire et forment d'une double couche.

Remarquables découvertes d'Ibn al-Nafis que l'on avait cru avoir attribué à Harvey, mais voilà le plus remarquable :

6. La théorie du cœur n'est pas parfaite. Le sang se déplace en continuant une révolution: « Il n'y a pas de communication entre les deux ventricules, car la cloison du cœur est épaisse, elle ne permet ni ouverture visible, comme certains le croient, ni ouverture invisible, comme Galien l'a cru. Le sang n'est absolument pas pur, et le sang y est épais. Il ne faut d'ailleurs aucun sang que ce sang, après s'être détaché, s'écoule séparément par l'artère pulmonaire dans le poumon pour l'irriguer et se purifier à l'air qui le purifie. Il est certain également que ce sang parcourt ensuite la veine pulmonaire pour pénétrer dans le ventricule gauche après s'être débarrassé à l'air... »

Voilà une description si claire et simple de la petite circulation du sang. Et Michel Serret la reproduit plus tard dans des termes à peu près identiques. Le seul progrès accompli par l'Espagnol sera d'avoir constaté la tuberculose plus dense du sang dans la veine pulmonaire. À part cela, la description de vous en abrutissant, d'autant plus que l'ouvrage dans lequel Ibn al-Nafis a consacré sa théorie n'avait pas été jugé digne par l'Occident d'être traduit en latin.

Cette supposition simplifiée de vous est-elle l'effet d'un simple hasard? Ou bien est Michel Serret qu'en vertu de sa découverte de la petite circulation les manuels d'histoire de la médecine française figurent jusqu'à ces tout derniers temps parmi les manuels de la médecine, ce Michel Serret et ce ce communiqué du *Compendium d'Ibn al-Nafis*?

Michel Serret (en espagnol: Miguel Serret) est né en 1917 d'une famille noble à Valence en Aragon. Disait-il une après que les Arabes eurent été chassés d'Espagne. Donc à l'époque où le conflit entre la république et l'arabisme émergeait par le monde arabe atteignait son point culminant, où l'on représentait possession du pays des merveilleuses villes et savages, hautes et séduisantes, où l'on était contraint d'arrêter les Nations d'arrêter sur place. Il y avait longtemps que la langue islamique avait été abandonnée de leur pays. Les villes étaient en ruine, les chrétiens et les juifs de la Cour de dégoût: « Tous les jeunes chrétiens qui émigraient d'un tel talent ne connaissent plus, hélas! que la langue et la littérature arabes. » Le grand compatriote de Miguel Serret, le médecin Amalio de

Villanova, parlait et écrit et concevait cette langue que, sans se faire aider du moindre Arabe ou juif, il avait traduite en se jouant vrais une série d'ouvrages médicaux arabes.

Depuis trois siècles, les Arabes fournissent un maunch toutes les universités d'Europe. Les incompréhensibles biens spirituels d'un moment qui, bien que médiocrement vus, n'ont jamais pu reculer profondément admettent d'exceptionnels pas plus que jusqu'à leur arrivée, et ce n'est bien que l'aveu d'une seule vive sympathie risquée d'être dangereuse?

Ce qui explique, par exemple, la position de certains étudiants du docteur de la France. Dès l'âge de vingt-cinq ans, Miquel Serres s'éleva contre lui. De graves menaces contraignirent bientôt à la suite de l'absence du traitement même de la loi chrétienne. Confronté par un non d'empire, il gagna la France et se cache dans une imprimerie. Il rencontre alors l'homme qui va décider de son sort en le représentant dans le conflit qui oppose l'Occident au monde arabe, un médecin français libre penseur qui se compare à la comparaison critique des ouvrages médicaux grecs et arabes. Villanova, dit Miquel Serres, décida d'étudier la médecine à Paris, puis à Vienne et à Padoue. Sous le couvert de son pseudonyme, il prit un certain temps comme le médecin et, sans crainte d'être inquiété, publia plusieurs ouvrages médicaux. Mais lorsqu'en 1551 parut son ouvrage *Parabola de la Trinité*, c'en est fini de son anonymat. Et son destin va s'accomplir.

Galien détesté, en effet, l'auteur de cet ouvrage comme ceux l'abbé Serres, il se fit traquer par ses élèves et ses collègues à Genève. Souffrant d'une toux, de coliques et d'autres maux corporels que je préfère taire, il dut déguerpir pas les yeux, sans chercher de refuge, tremblant de froid dans ses vêtements déchirés, mais fier de son droit, il se dirigea Galien. Ce qui le méritait tout droit au bûcher. En 1552, il est brûlé vif à Genève. Et avec lui son livre éternellement puni, *Recherches de circulation*, ouvrage qui contenait entre autres la célèbre description de la petite circulation du sang.

Serres avait contenu certaines thèses médicales des Arabes qui étaient pourtant autorisés : il avait violemment critiqué la théorie arabe des « trois qui affectent la colonne de sang » de même que la théorie galénique sur l'équilibre des humeurs cardinales. Le fameux Commentaire d'Ibn an-Nafis au grand ouvrage médical d'Avicenne était une copie qui appartenait à l'Écarter de (Médic) de son-à-tout entre les mains? Et

serait en débat qu'une fois de plus une découverte arabe avait directement influencé la science de Pöschlitz?

Ces toiles qui ont été tirées : plus que d'ordinaires Serres découvre ses traits avec une étonnante précision, telle amorce contre Galien ou vient à l'esprit ce que j'ai écrit en détail de tout pas-à-pas. La recherche, son successeur Calvino, qui de l'avis général n'a pu constater l'ouvrage de Serres, se livre à de violentes attaques contre Galien. Michel Serres manifestait dans un bref instant de l'empressement, un bref instant profane. Tout semblait indiquer qu'il a dû connaître le contenu de la circulation du sang non pas par l'antiquité arabe, et qui l'avait précédemment découvert de trouver le fer avec Galien, lequel pourrait peut-être largement le faire à son critique.

Non que le Commentaire d'Ibn an-Nafis fut considéré par les Arabes comme le meilleur de tous les commentaires commentés à l'ouvrage d'Avicenne, mais les Érudits lui ont fait l'honneur de le traduire. Les manuscrits arabes, en revanche, restèrent comme tant d'autres ou passèrent dans les bibliothèques d'Europe et d'Asie, sans peu appréciés des Érudits arabes que des arabistes d'Occident, cela jusqu'au jour où le hasard vint : qui l'un d'eux, qui jouait à ses connaissances linguistiques la compétence professionnelle nécessaire, donna corps son premier soin qu'il avait dit-on, épuisé Ibn an-Nafis : « Si je n'avais pas été sûr que mes ouvrages ne méritaient pas de dix mille ans, je ne les aurais jamais écrits. » A quel le chroniqueur, prodige, l'empresse d'ajouter : « Celui qui porte la responsabilité de cette déclaration est l'homme qui affirme l'avoir étudié de la bouche de son auteur ».

L'histoire de la découverte oubliée, puis retrouvée, d'un chercheur arabe de cet siècle prouve à quel point nous jugeons peut-être la valeur de la science et de la médecine arabe est étonnamment altérée et déformée. Elle prouve aussi que l'opinion couramment admise selon laquelle les Arabes, mais d'avoir été une science originale, ne furent jamais que reprendre servilement l'héritage des Grecs, fut avancée à la légère et par conséquent à tort. La découverte tardive d'Avicenne prouve que les savants arabes et sont en continués certains, plus franchement et plus résolument que leurs collègues du Moyen Âge chrétien, à un examen critique, à une observation rigoureuse et à une recherche constante de préjugés « sans se demander si peut correspondait ou non aux théories de leurs prédécesseurs ».

Sur des voies indigènes.

« Car — il profane que soit avec respect pour Galien — nous justifiâtes en tenir nos propres yeux. »

Cet usage dépourvu d'utilité nous vint d'un médecin originaire de Bagdad, Abd el-Latif (1165-1231), qui était parti du cercle de Salah ad-Din et avait couronné dans presque toutes les villes des grandes routes de l'Asie orientale. En quelque lieu que son existence mouvementée le conduisit, il se servait de ses yeux et d'un jugement aussi sain qu'occupé de nous protéger. Un jour qu'il était en Calen, on lui parla d'un tigre situé à une certaine distance au nord-ouest de la ville et au lequel s'élevait une véritable montagne de squelettes. Abd el-Latif nous le fit pas d'un demi-sou. Des squelettes? Mais c'était exactement ce qu'il cherchait! Nous sommes sortis de la ville et avons gagné le terre en question. Nous y avons trouvé, en effet, des milliers d'ossements. Nous les avons examinés avec le plus grand soin et avons certainement tiré de cet examen approfondi des constatations beaucoup plus vastes que celles que nous pourrions puiser dans les livres. Galien nous avait enseigné que la mélancolie infectieuse se composait de deux toiles par une nature. Or, nous avons compté plus de deux mille mélancolies infectieuses sans en trouver une seule qui se composât de deux os. La mélancolie infectieuse est faite d'un seul os, sans la moindre nature! Quant au cancer, il ne se compose pas de six os comme l'affirmaient Galien dans sa règle générale d'un seul. Les preuves que nous fournissent nos yeux sont beaucoup plus convaincantes que celles qui ne se fondent que sur l'assertion d'un homme.»

Alors qu'il pérorait et ses disciples prétendaient que Feridun sort spontanément du ventre de sa mère, Ali ben el-Abbas découvrit que c'était la contraction de l'intestin qui expulsait le fœtus. Il rédigea des traités sur les abcès de l'intestin et du col de l'utérus, ainsi que sur le cancer de la mammae. Un siècle après Darwin, il passa de l'origine des abcès par voie de infection naturelle.

De l'art des Anciens, « les vives lèches comme le curatou et les laines fermes comme l'os ne peuvent subir d'inflammation. » « C'est théorie car l'humor » décrit Ibn Sina qui affirme que constamment souffre constamment l'inflammation des os. Il est le premier à différencier la mélancolie infectieuse des autres formes d'in-

fections aiguës et à donner une description différentielle différentielle de la mélancolie cérébro-spinale et de la mélancolie secondaire, deux points qui, faits de nos jours, sont à peine plus dables et plus complètes.

Ces notions symptomatiques de maladies dont certaines étaient connues mais d'autres ignorées des Anciens prouvent à quel point la pathologie arabe surpassait celle des Grecs, dont de Galien qui s'il avait sans doute réussi de brillantes analyses n'en avait pas moins passé son intelligence à digérer les faits — que qu'il en coûtât — de façon à obtenir un ensemble de preuves favorables à ses thèses.

Ar-Razi avait enseigné aux Arabes la nécessité d'un examen libre de toute préconception. Dans son traité sur la tougote et la variole, il avait établi, basée sur une observation rigoureuse, une nomenclature complète de ces affections. Bien des médecins du XVIII^e siècle considérèrent encore ce traité comme l'un des maîtres de leur genre. C'est Ar-Razi également qui la première avait différencié la peste du rhumatisme.

Les buts affectés la distinction diagnostique différentielle la plus remarquable entre la peste, la paratyphoïde, la typhoïde intestinale, l'abcès du foie et la pneumonie. Il différencie les symptômes des typhoïdes intestinales de ceux des typhoïdes typhoïdes. Il établit que les paratyphoïdes de la fièvre peuvent avoir des causes internes ou locales. Établissant à leur théorie des quatre éléments, les Grecs avaient toujours la paratyphoïde par l'apparition de produits décomposés. Ibn Sina en revanche reconnaît la valeur opposée de l'un ainsi que des produits toxiques et rafraîchissants. « Il oppose de cela succès que, de simple chirurgie assistée, il devient en peu de temps médecin chef de l'hôpital et que plusieurs fois eurent recours à lui. Il supprime tous les produits échauffants et met ses patients au régime de l'eau d'orge et des infusions végétales, accomplissant ainsi de remarquables guérisons. »

Le grand philosophe Ibn Sina donne la première description claire et complète de la syphilis infectieuse qu'il nomme *Syph* ou *Syph*. Il décrit un tableau de diverses maladies qui englobent la syphilis et donne une description de la fièvre de Médine, parasite de son utilisation post-antique.

Marsden dans le village d'Ar-Razi, le célèbre Ar-Talibi découvre l'usage pédagogique de la gale : l'usage de la gale en Europe. Ibn Sina (dit Avicenne) découvre en Espagne une utilisation rationnelle contre ce parasite.

C'est à de médecins et philosophes andalous, qui avoient de grandes notions d'esprit avec *Al-Razi*, que la médecine des maladies contagieuses vint d'abord à la connaissance, ainsi que des paratyphoïdes et de la peste, qui distinguent des affections palustres. Elle lui doit aussi le préliminaire de l'emploi du levain cru et de l'absorption artificielle dans tous les cas de paratyphoïde, paralyse, etc. Il a aussi eu à s'efforcer contre un commencement de cancer de l'estomac, bien d'une longue et minutieuse efficacité en prison sur un condamné.

C'est à des Sins que l'on doit s'en avoir constamment qu'un cancer localisé est souvent la manifestation d'un état cancéreux généralisé de l'organisme. C'est lui aussi qui a révélé le caractère contagieux de la peste palustre, et le danger que les phlogiques encourrent en s'exposant au soleil.

Que certaines maladies infectieuses, telle la variole, confèrent à celui qui en est atteint l'immunité à vie, c'est ce que révèle le médecin et philosophe arabe *Ibn Rochd*, de Cordoue (le grand Averroès de Moyen Âge), ce qui, deux cents ans plus tard, n'empêcha l'empereur Maximilien II de se précipiter un jour devant que l'épidémie de variole qui s'est abattue sur son pays en un élanement divin au de monaster de pilot les ancêtres qui se permettraient d'en douter. La vaccination préventive contre la variole, qui pour se fixer son chemin devra attendre chez nous la fin du XVIII^e siècle, sous déjà pratiquée par les Arabes aux temps préislamiques. Elle était basée sur le même principe et le même technique que les méthodes modernes de vaccination : propager la résistance de l'organisme par l'introduction d'agents pathogènes à virulence atténuée et lui conférer l'immunité grâce à une affection bénigne artificiellement provoquée. Mais alors que les Chinois fournissent dans les années de leurs enfants des loupes imités de peu virulents, les Arabes utilisaient un procédé beaucoup plus avancé. Ils pratiquaient une légère incision dans la paume de la main, entre le pouce et le majeur, perforaient un peu de por sur une petite plaie virulente chez un parent ou un voisin, le déposaient sur l'entaille de la main et l'incroductaient avec la peau par frottement.

Au cours de la première moitié du XII^e siècle, Massoudi donna un bilan complet de la peste, qu'il ne tenait ni pour une maladie ni pour une bénédiction de ciel, mais bien

pour une maladie contagieuse. Beaucoup de médecins arabes se précipitèrent sur la peste, entre autres *Ibn el-Khatib*, de Kairouan, qui rédigea un traité sur les causes et les développements. Les Arabes connaissent les lépreux dans des hôpitaux au 10^e les traitaient en hommes et en malades et non, comme en Occident, en bêtes féroces ou en personnes qui, honte de la société, étaient enclavés même dans la justification ecclésiastique.

Car, en Occident, s'était bien au danger que revenait le privilège d'exclure les lépreux de la communauté. Le diagnostic tombait sur les maux les plus religieux que l'époque. Une fois pris on charge par les gens d'Église, le malade n'était plus qu'à se considérer comme un cadavre vivant. En France, avant de l'induire définitivement de la communauté chrétienne et, ce faisant, de le rayé du nombre des vivants, le clergé accordait au lépreux une messe de Requiem, puis répétait le mot d'homme au clerc ou à l'écuyer où il descendait dans une tombe ouverte. Le cadavre était enterré, comme si l'Église n'en avait rien fait, telle pratique de terre. Sur quoi, quittant cette vie, le lépreux pouvait passer pour un martyr religieux loin de tout mal. Selon le témoignage de *Geertz* de Kaisenberg, c'était toujours l'Église qui se débattait derrière du sort des lépreux, et car aujourd'hui encore la coutume veut que seuls les prêtres soient jugés en la matière.

Une des épidémies les plus meurtrières qu'indiquent régulièrement sur le monde et dont l'influence la plus bénéficiaire eût été au XII^e siècle de terribles ravages, la peste, ne procédait pour les Arabes, depuis longtemps familiarisés avec les dangers de la contagion, d'aucune cause métaphysique sinon tragique. La doctrine sévère et le jugement sûr de la superstition passait à ces temps à dire — enracinement entre le monde arabe éclairé et la charité de l'Église était — maintenu en état de non-développement. Selon l'opinion d'Almeida en 1945, c'est-à-dire l'année où la peste vint le plus durement, par un professeur de l'Université de Métopolis, le responsable de la propagation de la maladie était le regard du malade. Ainsi le malade ou le porteur devait-il exiger comme son de patient qu'il devint les yeux ou se les laissa tomber, après quoi il pouvait l'examiner à loisir sans le moindre risque.

En Sinaï et dans le sud de la France, le peuple en loup. La finit aux juifs qui furent brûlés par certains, comme qui, plus effrayés encore que l'épidémie elle-même, con-

mais le croiraient tout autre. A Narbonne et à Carcassonne, le culte de la population souffrit sur les Anglais, excepté du royaume, qui furent atteints dans leurs murs et livrés aux flammes.

Pendant l'épidé qui descendait du ciel, dit-on, de la peste, ou bien encore à vapores impoisonées qui débrouillèrent des médecins après leur chute ou qui, selon Paré de Kussas de Mégrinsburg, pillèrent des « vases de la terre » après les éboulements. C'est la grande éjaculation de Jupiter, de Saturne et de Mars le 20 mars 1345 à trois heures sous le quadrilatère de 24° du Versus qui est responsable du fléau, déclenche le médecin belge Simon de Covino, « et ceux qui sont pleins 9000 l'épithème de la plus belle de toutes les planètes, à savoir Saturnus, vivent les premières victimes de l'ange de la mort ». Dans le rapport qu'il rédigea sur l'épidémie de peste de la terrible année 1348, Hocceus résuma ainsi l'épidémie qu'il gérait : « C'est un châtiment de deux ans (après que la juste colère de Dieu a frappé les mortels...). Aucune science, aucune tentative humaine n'y pouvant porter remède, on déguisa toutes perceptions en vue d'obtenir le pardon de Dieu. » Il ne s'agit donc que de rassemblements ne pourraient que favoriser la diffusion de l'épidémie !

Et c'est alors un Anach qui invite l'humanité égarée à abaisser son regard du ciel sur la terre et à prendre un certain nombre de précautions d'hygiène.

En cette année 1348, celle où la peste fait le plus de ravages, l'homme d'État, Marsyas et médecin arabe Ibn el-Chaïb (1312-1374), vice-roi-palais du sultan de Grenade, composa un traité où il expose avec une logique et une clarté remarquables que la contamination se fait par le contact avec le malade ou ses déjections. « La réalité de la contagion est prouvée de façon irréfutable par l'expérience, la recherche, l'observation appuyée sur des témoignages dignes de foi, et l'expérience. Un chercheur sera d'autant plus sûrement persuadé de cette vérité managère d'une affection qu'il aura eu faire un certain nombre de constatations : l'homme qui entre en contact avec ceux que la maladie a frappés tombe malade à son tour, tandis que celui qui écarte tous contacts avec ces malades reste indemne. La transmission de la maladie dans une maison ou un quartier s'effectue aussi bien par le trocisme d'un vêtement que d'un récipiend, si bien qu'une simple haie d'arrosés peut apporter la peste à une femme et châtiait toute la male

voisie à sa perte. Une fois qu'elle a été interrompue dans une maison de la ville, la maladie tombe bientôt car qui est affecté au malade peut ses voisins et non ceux qui ont périé chez lui, de telle sorte que le mal se cesse de s'étendre. Enfin la peste est faite qu'en défilant, le voyageur qui vient d'un pays où sévit une épidémie introduit l'infection et contamine les habitants du port à l'exception de ceux vivants s'attendant à l'écart. »

En approchant de la caractéristique temporelle des épidémies, le monde arabe a réagi sur les Américains un progrès des plus remarquables tout en rendant un service inestimable à l'humanité.

A peu près à l'époque où le Vieux du Sultan de Grenade expose ses vues sur la contamination, Ibn Chayib, médecin arabe à Almeria, en Espagne, écrit : « Les longues expériences m'ont permis de constater que chaque fois qu'un individu tombe en contact avec un malade, aussitôt à son tour il présente les mêmes symptômes. Si le premier crache le sang, le second en fera autant. Si le premier souffre d'un abcès, le second en aura un à son tour. Et le second malade transmettra son mal à d'autres de la même façon. »

Et voilà que vers la fin de ce 13^{ème} siècle, alors qu'une nouvelle épidémie s'attaque l'Occident, celui-ci semble soudain avoir cette compréh.

Si on doute s'avait-on pu attendre jusqu'à pour fuir la présence d'un pestiféré, mais cette façon était provoquée par une peur non dénuée de caractère mystico-occulte, et les gens ne considéraient toujours que sur les amovibles et les malades pour se préserver des sociétés du mal, sur les pestiférés et les malades pour chasser le souffle empoisonné de la terre, les « miasmes » du Greco.

Tandis qu'en 1348 cette fois, après la seconde grande épidémie du siècle, lorsque Ulrich de Vitravis, professeur à l'Université de Montpellier — laquelle, tel un caducée plus à la hauteur sud-ouest de l'Occident, s'élève de tout ce qui vient d'Andalousie — composa son ouvrage sur la peste, il ne craint plus qu'un seul responsable de sa propagation : « Aucune autre cause que la contagion ne peut être à l'origine de la transmission de la maladie. »

Et cette fois les autorités prennent des mesures définitives efficaces. C'est vrai surtout dans des villes telles que Venise où le commerce direct avec l'Orient a débilité les esprits

et où l'on a cherché des contacts amicaux d'établir un régime familial arrangé à cet égard dans leur pays.

Et le vrai médecin Ibn al-Qayim, qui, soit dit en passant, laisse par son ouvrage sur l'origine de l'embryon, révéler une énigme jusqu'alors demeurée obscure : « Pourquoi certains foetus, en dépit de nombreux contacts avec des parents, développent-ils la maladie? Sachant la réceptivité de l'organisme, direz, la pureté du fœtus soit développée soit formée; chez les uns elle prend un caractère violent, chez d'autres autres « adaptés » elle garde un caractère bénin, d'autres enfin sont éliminés. Quant au fait que le malade en réchappant ou non, change ses parents ou à la conjonction des placentes, il tient uniquement à la force de résistance du patient. »

Il y a plus d'une leçon à tirer auprès de ces sages de Médine, voilà qui est certain!

Le chirurgien arabe Abou-Qayim (mort en 1013) n'aurait-il pas considérablement aidé la médecine par sa description de l'empyème dans il a observé plusieurs fois dans une même famille? Sept fois au moins l'excellent Poir (1715-1788), il permit des recherches sur la rétractilité des vertèbres, maladie qui plus tard, sous le nom de mal de Pott, perpétuera la maladie de ce grand anglais. Sa plus de ses nombreuses innovations en matière de chirurgie générale (amputation des paumes, destruction des canaux de la vessie, dissection et vivisection), il contribua largement au développement de la gynécologie, spécialité que les Grecs avaient laissée stagner, et cela grâce à de nouvelles méthodes et à de nouveaux instruments. Il inventa également de nouveaux procédés de manipulation et d'intervention obstétricaux destinés à donner au fœtus une présentation normale. Il est le premier à recommander pour l'accouchement une position à laquelle Soranus comme ses prédécesseurs s'étaient soigneusement opposés et que l'on nomme aujourd'hui la position Walcheren du nom d'un gynécologue de Strasbourg (1839-1915) : allongement sur le dos, jambes écartées et fléchies. Il la recommanda d'ailleurs pour toute intervention obstétricale. Il prit pour la colporrhéctomie, inventa un spéculum vaginal ainsi qu'un instrument, le colporrhéctome, destiné à clarifier artificiellement le vagin et dont l'usage se révèle précieux en obstétrique. Il écrivit le traitement des malformations de la bouche et de la mâchoire. Il se sert de crochets pour enlever les polypes et pratique avec succès sur

son doigt unique le trachéotomie horizontale. Quant à la ligature des artères qui fit la renommée du grand chirurgien français Ambroise Paré (1517-1590), le premier à qui on a attribué cette opération en 1552, on s'en fit Abou-Qayim l'effacement déjà six ans auparavant dans le cas d'empyème, comme de ce fait à cette opération sans être de progrès considérables.

Il étudia également ses fameux chirurgiens divers types de sutures : la suture par surjet, la suture en forme de H pour les plaies du ventre ainsi que le suture en tige. Pour les plaies latérales, il recommanda l'emploi de fil en bœuf de chat, suture simple actuelle. Pour toutes les suture et interventions chirurgicales pratiquées au-delà de l'océan, il est le premier à recommander la position inclinée qui permet de découvrir le ventre postérieur : à partir de Trendelenburg, innovation arabe dont l'Occident s'est ensuite emparé pour finalement lui donner, au début de son ère, le nom de grand chirurgien allemand Frédéric Trendelenburg (1844-1904). Quant au grand chirurgien arabe, l'Occident ne s'était guère souvenu de lui!

C'est à Abou-Qayim enfin que l'on doit le procédé consistant à palpater dans le pilon, par ailleurs soigneusement renforcé, une sonde qui, dans les cas de fracture osseuse, permet de soulever le pied.

Outre ses nombreuses types d'instruments chirurgicaux qu'il légua à l'Occident, Abou-Qayim plaça entre les mains presque vides de ses chirurgiens, ophtalmologues, roman-égyptes et autres les outils de travail dont ils avaient un si pressant besoin.

Mais c'est en ophthalmologie, domaine où il se spécialisa largement tel grec, que les Arabes accomplirent les progrès les plus importants. En ce domaine, en effet, tout particulièrement sur cette branche de la médecine qui, étayée par les observations précieuses des physiologistes arabes en matière d'ophtalmie, peut être véritablement considérée comme la création des Arabes. L'ouvrage d'ophthalmologie le plus ancien que nous possédions est pour notre Noussim ben Ishaq. A côté des ouvrages d'Al Ben Ishaq et d'Azharra de Damas, il constitue l'un des éléments fondamentaux de l'ophthalmologie occidentale jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Aujourd'hui encore, les pays arabes, au contraire plus qu'ailleurs les maladies des yeux, nous fournissent des remèdes éprouvés tels que les plantes tirées de la chambre d'ophtalmie, et utilisées dans le traitement de la cataracte et de la myopie.

L'ophthalmologie était également aux Arabes de remarquables

réflexions. La méthode qu'ils employaient pour le traitement de l'épule est aujourd'hui encore décriée sous le nom de méthode arabe. Aux traitements hydrothérapeutiques déjà pratiqués par les Arabes, Ibn Sînn ajouta le traitement par bains aromatisés chauds et froids. Il légua également la seringue à l'avement et la coupe à glace. Quant à l'emploi des « vévés » dont les chirurgiens du Moyen Âge firent un usage usagé, il remonte à Al-Buhârî.

Pour supprimer la douleur, les Arabes avaient découvert un procédé original et remarquablement efficace, fort différent de celui qu'utilisaient les Indiens, les Grecs et les Romains, lequel se consistait de faire trember sur un malade des balcons enroulés. D'ailleurs, les Arabes ne l'employèrent pas seulement pour atténuer la douleur d'une manière générale mais également pour se préparer le patient à subir une opération indolore. Une fois de plus, on attribua à un médecin européen, un Italien en l'occurrence, une recette que l'on devait en fait aux Arabes : tremper des morceaux d'éponge dans un mélange de jus de hachich, de rose et de jusquiame, et les faire sécher au soleil. Puis, avant l'intervention chirurgicale, humecter avec de ces tampons et les introduire dans des crevasses du patient. Les chirurgiens absorbèrent la stimulation, le patient sombra bientôt dans un profond sommeil grâce auquel il ne ressentit plus les insupportables douleurs de l'opération. La bienfaisance pratique de l'anesthésie totale pénétra en Occident par divers chemins, mais n'y eut cours que peu de temps avant de tomber totalement dans l'oubli, così jusqu'à la découverte en 1544 de l'anesthésie par inhalation de gaz.

Ce sont malheureusement, l'anesthésie et le partage avec une autre chirurgie arabe : l'ampule, base indispensable à tous les progrès tant en chirurgie que dans le traitement de ces plaies. Les Arabes l'introduisirent en Italie du Nord où elle servit d'usage habituel mais fut oubliée avant de disparaître complètement sans laisser de traces pour une durée de six cents ans.

La deuxième théorie grecque des quatre humeurs cardinales avait engendré l'idée singulière que la suppression de la glycémie était le processus naturel, souhaitable même, de sa pathologie. Le médecin devait donc l'entretenir artificiellement et, à besoin était, la provoquer. Sur ce point, et pendant plus de mille ans, les médecins avaient fidèlement embobiné le jésu et grand Hip-

pocrate. Mais à cette théorie Ibn Sînn opposa celle du traitement des plaies sans suppuration.

Les résultats constatés sur l'épule. Avec qu'on ignorait, des amulettes ou même des maux de dents, le patient éprouvait de cuisantes douleurs jusqu'à l'incision complète de sa plaie, on mettait des jours à des semaines en l'absence d'une soif. Loin de favoriser la suppuration de la plaie, Ibn Sînn évitait toute incision mécanique ou chimique superficielle et provoquait la suppuration par l'application de compresses chaudes trempées dans du vin rouge, vierge et fer. La valeur de ce remède, dont le pouvoir cicatrisant ne fut redécouvert qu'en 1939 par le professeur Maquollet de Bordeaux, a été reconnue égale à celle de la pénicilline.

Nul ne saurait contester aux Arabes un don particulier pour le traitement des plaies, traitement auquel depuis des temps ils recouraient de préférence avec une attention toute particulière. Ils employèrent d'ailleurs à merveille ce don, grâce à leur génie inventif. Avant même la fondation de l'islam, les Arabes avaient trouvé pour le traitement des plaies infectées un remède que l'Occident ne redécouvrit qu'au xix^e siècle : l'antiseptique, deviner ici de la médecine moderne.

La polygamie sur les harnachements de leur ânes et de leurs chèvres les mettait en de périlleux et d'insupportables. Ils en faisaient une poudre qu'ils appliquaient sur les plaies infectées. Pour soigner une laryngite, ils appliquaient dans la gorge du malade la poudre vendue de pain moisi, procédé que les médecins utilisaient encore de nos jours. Alors qu'il y a cinquante ans à peine ce genre de médication nous est si habituel, nous ne pouvons qu'admirer aujourd'hui une civilisation aussi ancienne de l'effet antiseptique et anti-infectieux de certains microorganismes, ce qu'il s'agit là d'un savoir qui représente pour nous un sommet de la science médicale, ce accordant ainsi sur qu'en savants occidentaux dépense celui-ci.

Les Arabes soulignèrent également les analogies morales selon des méthodes qui rendent pour nous un son d'actualité. Ils traitaient les obsessions et autres troubles mentaux par des cures de sommeil provoqué par l'opium, constatée dans nos médecines avant même l'existence. Tous les rapports établis par des Arabes sur le traitement des maladies mentales reviennent sur la nécessité pour le médecin de se attacher à la place du patient, de le comprendre et, dans toute la mesure du possible, de chercher à le guérir par des moyens psychiques.

La psychiatrie sociale elle-même est un rôle très important, même lorsque l'analyse de troubles aux souffrances physiques. Une littérature spécialisée traitait des modifications psychiques. Ibn al-Haitham, grand physicien qui fut d'abord médecin, écrivit « *Le livre de la musique sur l'harmonie et la lute* ». Des méthodes psychiques devaient servir à l'orthopédie médicamenteuse et la compléter en accroissant la capacité de résistance du malade, dérivé Ibn Sina, « *Nous devons considérer que l'un des meilleurs traitements, l'un des plus efficaces, consiste à secourir les forces mentales et psychiques du patient, à l'encourager à la lute, à color autour de lui une ambiance agréable, à lui faire éprouver de bonnes surprises, à le mettre en contact avec des personnes qui lui plaisent.* »

Les livres sont l'histoire.

Et cependant, mis à part leurs styles, leur agilité et leurs acrobates, aucune des relations de ces grands pionniers n'a obtenu le « *copyright* » de l'Occident. Bien au contraire, bon nombre d'inventions arabes parvenues aujourd'hui aux travaux de l'Occident, furent en fait oubliées.

En revanche, deux livres d'enseignement, rédigés à l'illustration des conditions en médecine de Bagdad et de Cordoue, servirent à l'illustration d'innombrables générations de médecins occidentaux, et ceci avec un succès que le plus ambitieux de leurs auteurs n'eût jamais osé espérer.

Tandis que, vers la fin du 10^e siècle, le grand traité *Corbeil d'Avicenne* s'éleva le livre d'acquiescer un savoir médical purement théorique, à la même époque en pays arabe, les connaissances médicales sont assurées mises en pratique dans la lute livrée à la maladie et à la mort. Le traitement des malades est en pays arabe une fonction sociale importante. Le prestige des hôpitaux y est d'une qualité qui n'a pas son pareil dans le monde. Par voie de conséquence, on y eut beaucoup des médecins. Leur formation doit être telle qu'ils n'aient jamais à retourner de subir un contrôle des autorités; elle doit même les préparer, dans toute la mesure du possible, à exercer dans les hôpitaux et à instruire les étudiants. D'où la nécessité d'une méthode d'enseignement qui permette aux novices de prendre vite sans de départ valable. Or cette méthode, quelle est-elle?

Bien des livres des Grecs sont-ils peints, mais la

sont fragmentaires. Or et comment l'Occident pourra-t-il y trouver les éléments d'une voie d'ensemble?

« *Parmi tous les ouvrages médicaux, arabisés et traduits, que j'ai pu voir en revue, ce n'en ai pas trouvé un seul qui fut vraiment complet, qui exprimât l'ensemble des connaissances nécessaires à l'étude de la médecine, à savoir: Al-bayn al-Nabiy, médecin traitant du sultan Adnan ad-Dawla et contemporain de Galien d'Aurillac. Et il pourrait: « *Les écrits d'Hippocrate sont trop succincts, et beaucoup de ses figures de rhétorique, qui trop obscures, nécessitent un commentaire... Les ouvrages de Galien sont perclusifs mais chacun d'eux ne traite que d'une partie de la médecine, le soin d'affaires beaucoup trop diffus et fourmillent de bêtises. Je n'ai pas trouvé un seul ouvrage de Galien qui fut propre à instruire un futur praticien... »* Nul des al-Abbas examine soigneusement, un par un, tous les ouvrages des Grecs, mais se voit dans l'obligation de les pérorer l'un après l'autre: Orban, Paul d'Égine, etc. « *Les ouvrages de Paul d'Égine sont écrits dans un langage clair, mais sans aucune méthode; un étudiant aurait beaucoup de mal à s'y retrouver.* » Il examine ensuite les ouvrages arabes, ceux d'Avicenne, de Serapion, de Maxime, d'Ar-Razi. Dans son *Ar-Razi*, Ar-Razi n'a certes rien écrit, mais le succès est par trop expéditif. *Ar-Razi*, en revanche, est sans compter qu'on lève plus vite. « *Tous les ouvrages écrits arabes dans l'Occident.* » Or avait le livre idéal à son contenu s'était proposé « *d'être l'apex d'une science et avec une telle abondance de méthode.* » Si Al-bayn al-Nabiy de l'Égypte qu'Ar-Razi n'est pas seulement son ouvrage, un recueil et chapitres, ce que l'on peut penser en deux d'articles d'un homme de science aux connaissances abstraites et vides, d'un homme dont d'un si remarquable talent d'écrivain. Et il ajoute: « *Il n'est probablement pas l'un des deux grands ouvrages; ce bien Ar-Razi a écrit cet ouvrage comme un alibi-médical pour son vieux livre en prévision de cas où le bonnet venait que sa bibliothèque fut dévotée, ou bien (ce qui est peut-être plus vraisemblable) en attendant de notes déjà écrites à servir de base à un ouvrage qu'il concevait être plus tard et qu'il avait cette fois composé avec ordre et méthode à une note précisée en l'avait compris de l'histoire des choses... Et nous nous trouvons de ce fait en présence d'une remarquable décadence des esprits de tous les médecins sur chacun des cas étudiés, l'écrit de remarques superficielles et**

si valent mieux que bien rares sont ceux qui peuvent s'offrir un ouvrage aussi précieux. En ce qui me concerne, j'ai l'intention de traiter dans mon livre de tout ce qui est nécessaire au maintien de la santé et à la guérison des malades... autrement dit de tout ce qu'un médecin compétent et consciencieux devrait savoir ».

Et c'est ainsi qu'Al-Hasan al-Abhar réalise le projet qu'avait conçu Al-Razi. Son ouvrage tient le juste milieu entre le trop grande minutie de l'*Al-Hawi* et la trop grande concision de l'*Al-Mummar*. Il est dédié au sultan Adilad ad-Daouda, fondateur du grand hôpital de Bagdad et « protecteur royal » des sciences, pour lequel Al-Hasan rédigeait les livres royaux. Il s'intitule *Al-Hasan al-Mabdi* (le Livre royal); ouvrage royal en vérité qui aujourd'hui encore mérite toute notre admiration.

Les traités et encyclopédies, les guides composés sous forme de questions et de réponses à l'usage des étudiants, les précis et résumés et toutes les compilations, abrégés et nouvelles, ont été pendant sa carrière et ordonnées avec une clarté et une harmonie exemplaires, tous ces ouvrages arabes qui font d'encore les livres d'enseignement témoignent de l'indéfectible esprit scientifique de leurs auteurs; lucidité, ordre, esprit d'observation. « Ce sont les Arabes, affirme l'historien Neuburger, qui ont introduit ordre et clarté dans les ouvrages des Grecs, conçus le plus souvent de façon obscure et fragmentaire. Ils ont abréviés aux dépens des détails, ont compilés des dépouilles de leurs écrits, ont recueilli méthodiquement des fragments, des morceaux vraiment complets où toutes les spécialités sont traitées séparément mais réunies entre elles par un principe de base. Ils ont réussi à produire des livres d'enseignement de façon économe et à trouver dans leur propre langue — un langage vivant et non mort — une terminologie scientifique satisfaisante ».

Voilà pourquoi l'Occident, les ayant choisis pour maîtres, a préféré puiser ses connaissances médicales dans leurs ouvrages plutôt que dans les écrits obscurs et décomposés des Grecs!

Les ouvrages composés à l'intention des étudiants arabes sous forme de questions et réponses par Muhammad ben Ishak, Thabit et tous autres n'étaient-ils pas de loin les meilleurs?

Quel ouvrage eût été que l'équipe de Houtsin ou les précis d'Ibn Kaldoun pourvu donc instruit les étudiants aux théories de Galien, à l'origine dispersées dans plus de cent volumes différents?

Quel de plus commode pour les médecins que les traités synoptiques d'un Ibn ad-Dhanan qui « y avait catalogué les maladies connues au catalogue les étoiles dans les tables astronomiques »? Cinq pages de l'ouvrage offre une vue d'ensemble des causes, symptômes, pronostics et modes de traitement (différents selon la heure du jour) d'une maladie. Et l'ensemble en écrivit trois cent cinquante-deux.

Quel de plus utile également que les tableaux synoptiques d'Ibn Botlan sur les indications heureuses ou néfastes du climat, des saisons, des émotions, du mouvement ou de l'inaction, du sommeil ou de la veille, et sur les symptômes propres à caractériser les facteurs préjudiciables?

Ibn Botlan vivait à Bagdad à l'époque où Ibn Kaldoun compilait le Guide des fonctions de chef de corps médical. Or, ces deux personnages entretenaient une correspondance des plus piquantes. La gravimanie d'Ibn Kaldoun concitait la naïve haine qui fit à l'origine de la fétid diversions politiques qui opposa nos deux praticiens. Il prétendait, en effet — affirmation comblée choquante pour des oculistes arabes — que le seul étude des ouvrages médicaux des Anciens suffisait à former un médecin digne de ce nom. Il semble qu'Ibn Kaldoun ait voulu faire de nouveau dans sa jeunesse avait souffert un fat vétéraire méprisamment répandu. Fils d'un pauvre porteur d'eau, l'ancien étudiant avait probablement regardé par des peuphtères idéologiques de quoi se procurer les livres de médecine dans lesquels il avait, sans de savoir, exclusivement publié tout son savoir. Mais, si opposé que furent leurs points de vue, ces deux hommes n'en étaient pas moins très proches l'un de l'autre par leur talent poétique et leur goût très vif pour les arts secrets. Le belicieux Ibn Kaldoun surtout éprouvait un plaisir malin à attaquer son adversaire de Bagdad, à la moindre occasion, bourse ou pas. C'est ainsi que, non sans arrogance, il nota en marge de l'une de ses factieuses correspondances : « Compagne à celle d'Ibn Botlan, l'ignorance d'Ibn Kaldoun est de l'aveuglement. » Une autre fois : « Ibn Botlan est incapable de lire ses propres écrits » ou « Message au médecin du Calife sur la dernière nouvelle d'Ibn Botlan », le tout sans décevoir. La victime de ces sarcasmes prit sa revanche en composant un poème malique sur le « crucifix du diable » (poésique) dont il gratifiait volontiers son correspondant comme pour être d'une lecture épouvantable. La contre-attaque était crue!

*Le livre avait été chargé en effet d'être révisé
par les professeurs de la faculté de médecine
Et précisons : « Il est venu au jour sans
qu'il fut vu de la faculté »*

Le *Guide des jeunes*, ouvrage très populaire né de la pratique et destiné à la pratique, émanait avec clarté et précision les causes et symptômes des maladies les plus courantes susceptibles de nous surprendre en chemin, ainsi que les remèdes propres à les guérir. L'auteur de cet ouvrage, Ibn al-Dibban, y avait transcrit le fruit de sa propre expérience. Chaque fois, et cela, quand les médecins qu'il cite le prêt de Tunis pour quelque expédition contre les tribus, Ibn al-Dibban n'omettait l'assistance de ses confrères à Kairouan et, en qualité de médecin de bord de la flotte nautique, faisait voile vers les côtes de l'Italie centrale ou septentrionale, de la France méridionale ou de l'Espagne septentrionale. Peut-être une fois remonté-s'il eût eu le temps du Tibre jusqu'à Rome et Saint-Pierre. L'expérience acquise au cours de ces expéditions, Ibn al-Dibban l'aurait encore à l'occasion de nombreux pélerinages. Son ouvrage, dont l'utilité était évidente, fut très vite traduit non seulement en latin et en hébreu mais aussi en grec, d'où l'on s'empressa bientôt d'y faire de fidèles plus tard que l'impression écrite qu'était que la traduction de l'œuvre médicale grecque.

Le but essentiel n'en demeurait pas moins d'écrire un ouvrage absolument complet qui traite de l'ensemble du savoir médical de tous les peuples et de tous les temps et le fonde en un tout parfaitement cohérent. Avec son *Livre royal*, Al-Abbas a offert au monde médical un ouvrage sans précédent.

Et dès lors, nombreux furent les érudits d'Al-Abbas.

A la cour d'Al-Hakim II, à Corinthe, la grande vedette de la chirurgie arabe, Aboul-Qasim (998-1013) compose son *Al-Tasfi*, volumineux ouvrage de médecine où l'auteur expose son nombre d'expériences personnelles, et dont la robustesse paraît jeter un jour sur les fondements de la chirurgie européenne. De médecine qu'elle était, celle-ci, basée sur l'expérience, acquiesce chez nous en tant que branche indépendante de la médecine l'égalité des droits avec les autres disciplines.

Toujours en Andalousie, Ibn Sina (980-1037), issu d'une vieille famille de médecins sévillans, compose son œuvre mag-

nante *Al-Tasfi* (soigneusement par le traitement médical et la régime alimentaire), vaste corpus de médecine qui résume les savoirs de son temps, avant tout soixante-neuf ans de premier plan, mais également remarquable précision. Ibn Sina est avec Avicenne le médecin arabe qui possède le plus d'affinités avec Hippocrate, insistant comme celui-ci sur la nécessité de tenir le médecin à l'écart de la philosophie et de la religion, sur celle de faire abstraction de tout préjugé et sur l'importance de l'indépendance totale en matière d'observation et de raisonnement. Il était son œuvre à son ami et élève Ibn Roudh (1026-1078), dont la célébrité fut plus grande encore que celle de son maître et qui exerça son talent de son compatriote en lui dédiant à son tour le *Kulliyat al-Tib* (Traité de la science médicale), véritable système médical d'une remarquable cohérence.

Et cependant, tous les ouvrages des médecins arabes les plus éminents, le *Livre royal* compris, au même titre que les écrits des plus grands penseurs des Grecs et des Alexandrins précédés devant le *Canon* d'Avicenne. L'influence prépondérante que cet ouvrage de « Prince des Médecins » a exercée des siècles durant tant en Orient qu'à l'Occident est sans exemple dans l'histoire de la médecine.

C'est d'une façon proprement glorieuse et unique que, sans jamais une seule de ses spécialités, Ibn Sina a hérité une source de la médecine théorique et pratique qui en une œuvre monumentale a l'architecture aussi noble que rigoureuse, écrite qui plus est en un style éblouissant, « merveilleux ensemble conçu d'un seul jet, exemple unique dans la littérature médicale de tous les temps » (Foucault).

Un recueil d'observations et de recherches personnelles qu'Ibn Sina voulait place en apparence son *Canon* lui étant avant tout d'être publié. L'étonnante coopération de ce chef-d'œuvre, la rigueur et l'abandon de son style malheureusement éblouissant, qu'un état de l'incompréhensible écriture elle n'a pas eu à subir à sa juste valeur l'ouvrage et le chef-d'œuvre. Elle admira en lui ce qui lui suggéra Galien, l'un de l'Antiquité, elle rebâtit en lui l'homme qui avait porté le galénisme à son plus haut degré de perfection.

Son don et son élève étaient parfaitement sués. Car en matière de systématisation et de classification, de clarté de l'œuvre, d'ordre et d'harmonie, Ibn Sina surpassait de loin l'impressionnisme bavard à qu'il était Galien (c'est ainsi que son

Williamus-Moedonofus qualifié le médecin de Fez par « dont le style effroyablement impoué et l'interminable verbiage parfaitement stérile sur les bases et autres » le mévalent au désespoir).

Les Sina a réuni à dégoûter pendant plusieurs siècles la renommée de Galien et de tous les Grecs. Le second Arabe qui vint aux côtés d'Avicenne contre le sort de l'ambipolaire de l'École de médecine de Paris n'est autre que Jal, le grand Avicenne, qui sepe eorum sans échanton fut le professeur de médecine laocauté de l'Occident.

L'école de l'Occident.

*Cher le sais : invariable sur le revers de Salerne
Où effond le miracle du monde entier,
L'enseignement pratique à Salerne joint —
Je le sais — d'une école renommée...*

voilà ce qu'en 1160 le fils d'un chancelier allemand docteur fut irrégulièrement au chancelier de l'Empire Romain von Daxel, lorsque à l'âge de vingt-trois ans, malade et sans ressources mais sentant l'air d'un de ses tuteurs à l'école de médecine du golfe de Paestum, il vint à Cologne auprès de son bienfaiteur premier.

On sait tude de « pauvre Henri » de Hartmann von Aue, ayant en vain cherché la guérison à Montpellier, puis son ultime expérience dans le savoir des médecins de Salerne. C'est à Salerne également que Guillelmus le Compendium, futur roi d'Angleterre, va faire signer une lettre de grâce. Et ce sont encore les médecins de Salerne, et répétés dans le monde entier pour l'ampleur de leurs connaissances médicales, qu'en 1191 le fils Robert de Normandie, étant devenu Jérusalem, va trouver avec ses compagnons au retour de la Première Croisade en Terre sainte.

Pour tous les malades de la chrétienté, Salerne est une oasis unique au sein de l'aridité du désert. Pour les étudiants en médecine, l'école de Salerne est seule capitale en Occident de la soter d'une seule formation, bien qu'elle ne puisse, tant s'en faut, se mesurer avec les écoles libérales de Bologne et de Cordoue. Ceci, ce ne trouve pas mieux en Occident, et ce n'est pas un simple effet du hasard.

Ce l'école de médecins de Salerne est une enclave intégrément baignée dans un monde d'autre part soustrait au monopole de la médecine ecclésiastique. Ses administrateurs et professeurs, parmi lesquels on compte également des femmes, ne sont pas astreints au célibat. Les portes sont ouvertes aux nobles de toutes les nations, aux adeptes de toutes les croyances.

Son origine se perd dans les brumes de la légende. Mais comme toutes les légendes, celle-ci renferme un fond de vérité. Une ancienne chronique attribue la fondation de l'école à quatre personnages : un Grec, un Latin, un Juif et un Arabe : « Adala » (déformation d'Aldehah très certainement). Chacun, dit-on, instruisait ses compatriotes dans leur langue maternelle.

Qu'un Arabe ait collaboré à la fondation de la célèbre école de Salerne, quoi de plus naturel puisque l'Italie du Sud a suivi tout au long du XI^e siècle l'occupation arabe et qu'elle fut même un sultanat. Le seul fait que Salerne ait entretenu des rapports avec la Sicile arabe justifie cette conjecture, même si un rapport ne se manifeste que sporadiquement, comme dans le cas du petit Juif Dostolo qui, préloquace des Arabes à Salerne, y apprit leur langue et, une fois ramené en liberté, fit ses études de médecine en Italie du Sud sous la direction d'un médecin arabe émigré de Bagdad. Mais d'autres raisons, plus positives, militent en faveur du rôle joué par les Arabes dans la fondation de l'école de Salerne.

Sans doute, dès avant le XI^e siècle, la façon adéquate que manifestèrent pour les médecins de Salerne exploitant le multiple héritage certain qu'ils furent frappés d'étonnement les Occidentaux si peu glorieux sous ce rapport. Mais ce qui, dans les années 90 à 100 du XI^e siècle, va véritablement jeter à Salerne, et à Salerne exclusivement, pour rester à ce lieu une « renommée internationale », ce n'est pas l'hérisme de Rome ni même celui d'Antioche, mais bel et bien l'hérisme du monde arabe.

Un être et demi grand que Léonard de Fise transporta en Europe l'antiquité arabe, le Cathartique Constantin avait importé d'Afrique à Salerne les connaissances médicales des Arabes. Et c'est de Salerne que le flot devait se jeter l'Occident.

Si, dans l'histoire culturelle de l'Europe, Constantin s'est acquis un renom fortidement plus grand que celui de Léonard de Fise, ce n'est pas à son galant intellectuel qu'il le doit car, sous ce rapport, le Cathartique est au Fize ce que le moi-

nessa est un faucon! De maerok de mîchébi. Commença le récit au fait que ses contemporains se sont généralement bien amusé par lui.

Et voici son histoire, telle qu'on parvient à la déceoder par ce récit tout enjolivé d'aventures fantaisies que nous a laissés son chroniqueur.

En 1020 — année de la naissance du moine Hildebrand, le futur pape Grégoire VII — Constantin vint le jour à Carthage. Châliou qui régnait? Hinnouq le fils du sultan qui, que fils d'Israël, a embrassé le christianisme? Nous l'ignorons, tout comme nous ignorons son nom véritable. Tout comme Léonard, il grandit dans une ville qui est de païde de jonction aux sommets méditerranéens et levantins. Et comme Léonard comme, plus de la moitié de sa vie durant, assailli de science et d'aventure, il parcourut l'Orient occidental, Marchant de drogues et d'opium, il est en contact direct et personnel avec les médecins arabes. De Sina et Ibn el-Haïtham viennent de mourir à très peu d'intervalle, à Bagdad, et plus tard à Alap, Andoche et Chézar, Constantin rencontre Ibn Hoyal alors au service de l'émir de Chézar, le général d'Ouzama. A la même époque, Ibn Kidoan, le « crucifié du diable » est professeur de médecine au Caire.

Toujours en qualité de négociant en médicaments, Constantin s'en alla de jeunesse sans débarquer au Sicile, encadré sous l'occupation arabe, puis de la gague Salernite où il s'aida ainsi pour la première fois le mot « frane ». A l'occasion d'une occasion avec le frère et médecin du prince de Salerne (grâce aux haute offices de ses parents arabes de la cour), Constantin marqua l'annonce forte qui sépare la médecine d'Orient de celle d'Occident. Il en est tellement impressionné qu'il peure, lors de son prochain voyage, d'apporter un corps médical de Salerne non point les drogues sous les lumières des Arabes.

Constantin retourna en Egypte. Et si dans sa jeunesse il n'a que rarement cherché à peindre de l'enseignement médical qui s'adressait à lui, à l'âge mûr en revanche, et plusieurs années durant, il fréquente assidûment les écoles de médecine d'Orient.

Une fois de retour en Sicile, il retourna pour la seconde fois à Salerne, peiné à peindre comme toute l'Italie du Sud sous la domination de son de Normandie Robert Guiscard. Une fois suffisamment instruit dans les deux langues, le latin et le grec, il se mit au travail. Sans désemparer, il

composa certains ses ouvrages qui sont restés l'admiration. Ces livres ont été lus un grand nombre de fois par les Salernites. Ce livre de Salerne n'a connu de succès égal. Sans pouvoir travailler en pala, Constantin se retira dans le silence des montagnes. Et c'est au mont Cassin, dans le monastère épist, qu'il composa ses admirables ouvrages de médecine. Les années s'écoulèrent et Jean s'écoula le frère lui Constantin à transcrire en son style latin son latin colporteur.

Une seule fois, peu avant la mort de Constantin, une brillante troupe de cavaliers, en de blonds Vikings se mit en de nombreux fils du désert, vint rompre le silence du monastère. C'est Robert Guiscard en personne qui vint au mont Cassin, escorté de ses grands et autres frères normands et sarrasins. A côté de lui assise un vieillard en habit de moine. Le grand âge et la maladie semblaient avoir pénétré la croûte sévère de son visage sans grâce. Mais lui n'a pu cacher le don du grand malade qui brachait d'un peu ferme la cour du monastère, le regard fixé droit devant lui, affichant cette même étonnante qui jamais ne lui fit défaut pour surmonter les difficultés édictées par tout autre que lui-même.

La troupe des cavaliers se retira avec le dieu. Seul le vieillard demeura au monastère, et le silence qui s'y rétablit fut celui de la mort. Le vieillard Constantin a béni d'un patient. Mais le détail physique et mental de certains progrès inappreciablement. On croit alors le vieillard de la jeunesse glorieuse dans la plaine plus remplie où on le conduisit aux célèbres médecins de Salerne. Et c'est là qu'en mai 1085, banni par le Salernites, victime de la vengeance des Romains révoltés contre lui, précipité par l'empereur, son échec moral, de la fille de la puissance au plus profond de la mer et de la solitude, c'est à Salerne que meurt ce paysan de Toscane qui s'éleva en ces temps-là le nom de Grégoire VII (« Saint Simeon » comme dit un historien quelque peu de son propre ouvrage).

Constantin ne survécut que deux ans à Grégoire. Pendant que l'écrit du monde était verticalement, celle de premier monde horizontalement en système de ses ouvrages qui, le mont Cassin, défilèrent sur Salerne comme autant d'illustrations.

Sans doute ces ouvrages sont-ils rédigés dans un latin barbare. Mais de quelle science fidèlement transcrits sans déformation, au Caire, en Sicile, en France ne furent et la liste? Quelle extraordinaire maîtrise et quelle originalité se révèlent dans son style de l'époque (l'italien) et dans son œuvre réal-

traine, le *Livre d'Avicenne* qui renferme « toute la science médicale »! Que voilà bien un homme de génie!

Remarque qui devra exactement quantifier cela. Car c'est alors qu'on découvre le poëte aux yeux; le Castagnolo n'était pas le maître qu'on croyait, mais un négociant ruste qui, par ses simples échanges d'épices, et à son donner l'aspect du poëte à une marchandise simple. Il faut dire qu'en ce temps, la Première Croisade a révélé l'Orient et sa langue à plus d'un Européen. La spécialité de Constantin n'est plus à l'abri de la concurrence. Et c'est au moment où à Antioche le médecin lombard Sophiane de Pise décide de l'empêcher au profit de la clientèle de l'un des maîtres médicaux les plus célèbres des Indes, c'est alors que le sultan de Constantin commence dangereusement à s'émouvoir.

Alors qu'en 1187 Stéphane traduit en un latin passablement pauvre le *Livre d'Avicenne* de la médecine, il avait la Luce royal d'Albi, fils d'Abbas, et s'aperçoit que son contenu lui est déjà un peu plus familier. Il se retrouve bien en pays de connaissance, car c'est justement à Salerne, dans la fameuse école du grêlé de Puerum, que Richart a établi la médecine et que trois années durant il s'est occupé avec vénération à l'étude des ouvrages du maître Constantin! Et c'est alors qu'avec des yeux complaisants il arrache le masque du médecin auver de *Livre d'Avicenne*.

Mais ce n'est là qu'un début. En Sicile, le traducteur Déodat découvre que le *De Orde de Constantin* n'est autre que le *Traktat* d'Epistémote de Hourah, son Vénitien; le *Dei dei* des parents d'Ugo ad-Dabour, un Égyptien et son *Traktat sur l'usage et la forme* une traduction libre des écrits d'Isaac Judéen. Le *Chapitre de Constantin* est en réalité de la plume d'Ali ben al-Abbas (Haly Abbas, ainsi qu'on le surnomme dévotement), et sa *Chimie* est signée Ar-Razi (Rhazès).

Les quelques autres écrits d'Hippocrate et de Galien que Constantin avait introduits en Italie par le truchement de traducteurs arabes dus à Héracleus ben Ischaq et à son parent Houchak, ces ouvrages, les Catulogues n'avaient pu offrir la joie de se les approprier. En revanche, les noms des maîtres arabes étant connus à Salerne, il les avait sans hériter jamais sous silence. Non contents d'héléniser tous les noms susceptibles de permettre l'identification de ses sources, il leur avait même le plus souvent substitué le sien, afin, disait-il, d'interdire à

tout autre école de s'attribuer les fruits de son labeur. Faut-il dans le *deception* comme son maître, suffisamment habile et prévoyant pour créer le « *Dei dei* » au moment où il est à la base de former son latin dans ses poches?

A quelques exceptions près, les gens de son époque, dans le royaume d'ailleurs où ils ne furent introduits, ne lui accordent pas rigueur de sa supériorité. En ce temps-là, on était beaucoup moins strict qu'à présent sur l'inaliénabilité de la propriété littéraire. L'archevêque de Salerne, Alphonse, professeur de Constantin, ne lui avait-il pas donné l'empire en lui-même lui-même le nom de l'auteur grec dont il avait traduit les ouvrages en latin?

Le grand historien français de la médecine Daremberg a prononcé à son sujet les paroles à la fois les plus dures et les plus conciliantes. Bien qu'il y ait évidemment un peu de Constantin pour spéculation de bien intellectuels, il a pourtant jugé équitable de proposer l'édification sur une éminente domination Salerne d'un monument à la mémoire de celui qui, par ses traductions, fut le premier à transporter à l'Occident les ouvrages des Arabes et, ce faisant, à tirer toute médecine de sa léthargie.

Deux historiens avaient aidé Constantin à traduire l'Arabe en latin: d'abord son élève favori, le jeune Arabe Yaqz ben Aflah que Constantin avait amené de la Méditerranée et pris sous sa protection. Ayant embrassé le christianisme, celui-ci eut le nom de Jean Affarès ou Barceus. Après la mort de son maître, il devint à Salerne un médecin réputé et s'occupa de quelques poésies de Crésacène. Ensuite, un autre de ses élèves, Aïto qui, plus tard, sollicita l'abbat et chapelain de l'impératrice Agathe, traduisit pour elle en vers romans les traductions de son maître. Un troisième élève de Constantin, Bartholomée, travailla sur ces mêmes traductions en France son bien-être médecin en Saint-Amand, en son allemand et en danois, grâce à quoi dès le XII^e siècle la science médicale avait pénétré largement en Occident. En 1250 déjà, le praticien Benetoli von Reppenburg amenait dans ses nombreux étudiants neufs arabes à venir de Constantin et de Sardaigne. Sans doute ne s'agissait-il que des premières gouffres de l'aveugle qui allait s'éteindre avec violence sur un sol aride.

L'action de cette science fut prodigieusement féconde. Il s'agit de médecins à Salerne qui ne virent des ouvrages arabes en immense profit. Sur eux s'appuyèrent solidement tout les

nombreux traités de médecine que l'on vit soudain éclore en abondance, l'hérétique fusion de l'ancienne tradition de Salerno et de l'apport arabe enrichissant considérablement ce dernier.

Surtout, ce qui les favorisait furent par dessus à prodigier. A tous les effets délétères d'empoisonnement des intoxications pernicieuses, les occasions ne manquaient pas.

La scène se jouait et s'étendait en Égypte lors de la finesse égyptienne-Croisée.

En l'an 1098, le chirurgien saracinois de Bologne arrive en Terre sainte avec les Croisés latins. En vertu de sa charge, Hugo de Bourgogne, septuagénaire descendant d'une famille noble de Lombardie (c'est à Lanza, c'est à dire, pour un croisé unique et à vie de six cents livres, non seulement savoir huit mois de l'année à Bologne et s'y tenir à la disposition des tribunaux en qualité d'expert, mais encore accompagner à la guerre, au titre de chirurgien militaire, le contingent bolonais.

Déjà le long siège de Diarrade sur le delta du Nil, avec la famine, le froid et les épidémies, le surcroît de besogne, que sera-ce lors des combats sanglants qui seront livrés autour de la place forte, puis de la délicate opération que l'année du Sultan se préparait aux égyptiens? Trois longues années durant, Hugo de Lanza et ses confrères les ont et passer les plaines de son Bolonien.

Ça que faisant, il est bien obligé de consacrer que nombre de grands moments à préférer ses confrères de l'autre bord. Et cela, quoi que puissent dire les prières et les sermons d'un tel ou tel éminentement vis-à-vis de la Sainte Église. C'est en vain que le clergé se casse d'interdire, de mettre en garde ou de menacer : « Tous le voile de leur médecine, de leur chirurgie et de leurs remèdes, les maîtres pasteurs spécialement les évêques s'efforcent de leur nuire et même de les occire après les avoir habituellement circonvenu. » Mais ce danger lui-même se retire pas les chrétiens d'aller se faire soigner dans le camp adverse.

Voilà qui n'est guère flatter pour un chirurgien militaire et médecin renommé blanchi sous le harnois. Au cours de ces trois années, Hugo trouve plus d'une occasion de voir à l'œuvre ces chirurgiens arabes aussi célèbres que dévots, car il lui advient même de visiter les hôpitaux vénérés de l'entrepôt, et merveilleusement équipés et transportés en compagnie sur le dos de leurs à quatre chameaux.

C'est au contact des méthodes chirurgicales arabes que Hugo s'aperçoit à son grand effroi que tout ce qu'il a appris et possédé depuis dix-sept ans, tout ce que l'on avait considéré depuis le grand Hippocrate jusqu'au maître Roger de Salerno comme le fin mot de la science, n'était qu'un rêve ; oui, c'est une erreur que de provoquer la suppuration des plaies et de les fermer avec du blanc d'œuf et de l'essence de rose pour entretenir la « coactionnelle » à suppuration. Dangereux procédé qui a déjà fait tant de victimes! Les chirurgiens égyptiens, en revanche, obtiennent de merveilleux résultats : leurs pansements imbibés de vin chaud fontent alcoolisé et même les pansements simples qu'ils laissent souvent sans y toucher de cinq à six jours sur la plaie entaillée : une plaie sans pus, toujours de drainage, et une cicatrisation bien lisse, sans dépendances ni arêtes, même en cas de lésion d'un nerf ou d'une artère. Pour soigner les fractures, ils s'adressent à des instruments de toutes manières dont les arabes chrétiens ont coutume de se servir. Et Hugo voit cette fois de ses propres yeux ce que l'on se raconte en Europe que par ouï-dire : avoir d'arracher un bras grave, le chirurgien arabe l'exécute au moyen d'une éponge imbibée de hachbach, de jasmone et de marijuana, épongeant ainsi au patient d'inébranlables souffrances.

Hugo rentre dans sa patrie en 1107 et dans les deux années qui suivent, il continue à continuer d'écouter et de partager, il sera profane de l'expérience acquise pendant la Croisade mais bien les maîtres de Bologne que tous ceux que le bruit de ses succès exceptionnels attire auprès de lui. Et il transmet à ses fils et petits-fils ce que les Arabes lui ont appris : éviter toute inflammation et surtout toute suppuration des plaies, traiter les fractures par la méthode simplifiée et, en cas d'intervention chirurgicale, anesthésier le patient au moyen d'éponges imbibées de marijuana qui produisent les somnolences. Lorsqu'il meurt, centenaire, il laisse à Bologne une école de chirurgie qui poursuit son travail dans le futur siècle. Son véritable successeur n'est autre que son propre fils Théodoric.

Théodoric de Bourgogne est petit. Et, de ce fait, il lui faut une instrumentation spéciale pour exercer un tactier interdit, l'infirmité, interdit parce qu'il expose nécessairement le clergé à des propos malveillants en raison des techtes irrégulières auxquelles il doit faire face. Mais, grâce aux nouvelles voies que son père lui a tracées, Théodoric ne subit guère d'échec. Il est d'ailleurs un grand maître de médecine que même ses fils

pris grand soin de s'ériger, d'entraîner à fond, d'encadrer méthodiquement et de présenter éloquentement n'en imprégné par toutes les mailles du réseau comme il ferait d'une éponge. Après que les premières pages ont permis à Salverio d'acquiescer avec ostentation mondaine, le second, aux frontières de l'Égypte arabe et de l'Occident, échappé à la vie de ville de Montpellier, imprime une forte impulsion à l'école de chirurgie et à l'Université de Bologne, et fournit à Padoue, Paris et Oxford une matière d'enseignement totalement novatrice.

Dans les écoles d'Europe, il n'est pas de savoir qui ne se jette avidement sur tout élément nouveau, contraire d'ailleurs, s'il veut vivre avec son temps, de s'y attacher pour combler les lacunes de son éducation. Il n'est pas d'ouvrage qui n'ait pu être que souvent rebattu, qui n'ait été copié par ceux qui ne veulent leur infirmité par ses contours, sans sa terminologie. Les écrits les plus fréquemment étudiés et cités sont ceux d'Avicenne et d'Abo-el-Hayr, de Rhazes et d'Avenzoar, de Hippocrate et d'Eschalebas.

Tous comme les ouvrages grecs le furent pour les Arabes, les écrits pré-avancés deviennent pour les Occidentaux sources de connaissances nouvelles et l'ont été de simple matériel. Mais ces livres étrangers ne pénètrent profondément dans la terre d'Occident ni s'y approprient; comparés et adaptés, elles n'y peuvent être comprises que sous la forme d'une image fautive d'elle-même.

Avant sa possession, à vrai dire, parler d'une médecine occidentale, alors que depuis de-Racé il existe une authentique médecine arabe issue de sa terre grecque. Non une médecine occidentale, mais une médecine arabisante qui, malgré Paracelse, restera telle pendant toute la Renaissance et presque jusqu'au milieu des temps modernes.

Si la médecine occidentale ne parvient qu'aujourd'hui tardivement à un développement autonome, la faute en tombe essentiellement au caractère dominant de l'esprit du temps, à une certaine conception de l'univers qui impose de multiples étreintes à chaque individu. Toute velléité de création personnelle est aussitôt stoppée par la rigoureuse discipline intellectuelle qu'impose l'Église à ses adeptes dans elle même la coopération accidentelle à son matériel. En effet, alors que les médecins arabes sont des hommes indépendants plongés au cœur même de la vie, ceux qui en Occident créent ou apprennent la médecine sont éloignés ou déconnectés

ensemble de choses. Or — à l'exception de l'école de médecine de Salerne et de l'Université d'Étude de Naples — l'enseignement dans son ensemble est régi par l'Église. L'obtention au doctorat, la foi acceptée en l'autorité établie, sans contestation ni critique, tel est le devoir des serviteurs de l'Église, et plus qu'un devoir même, c'est une institution mise en seconde nature. Le seul moyen de blâmer se résume à un résumé des faits exposés, à une vérification basée sur l'observation personnelle, à une étude de la nature, du corps humain, du malade même, qui permettent de capitaliser le maximum d'expérience. Mais, en principe, nul le chemin de l'esprit est comé certains droit au but.

La méthode d'enseignement en cette matière au point par l'école de droit de Bologne pour l'étude d'un droit certain réservé à l'homme; origine, diffusion et discussion des textes à grand renfort des livres arabes de la langue et selon toutes les règles de la jurisprudence. Voilà certes une méthode qui, depuis Avicenne de Chastrebury et la réconciliation avec Avicenne (cet Avicenne que les Arabes ont rivé à l'Occident), a fait ses preuves, même en théologie! Alors pourquoi pas en médecine? Ce que le sujet justifie au droit, ce que les dogmes de l'Église sont à la théologie, et bien, les choses des Arabes, de Galien et d'Hippocrate se trouvent à la science médicale de l'Occident. Et c'est le Geste d'Avicenne qui, plus que tout autre ouvrage, en une forme, le mode, l'ouvrage.

C'est la médecine scientifique parvenue à sa maturité dans l'air purifié d'innocence de cette herbivore religieuse de la jurisprudence? A Bologne, Taddeo Alderotti engage dans la méthode des grecs et commentateurs juridiques sous l'enseignement traditionnel désormais rigide et dogme inflexible. A plusieurs générations d'élèves d'élèves manifestent leur vénération aux auteurs arabes de la médecine par une chaîne continue de commentaires, illustration plus particulièrement rendue à Avicenne et à Rhazes, et ceci jusque lors même dans le cours du xviii^e siècle. « Antea Avicennae » (Avec d'Eschalebas) était pour tout médecin d'Occident un titre fort honorifique. « Avicennae Insigne » (Avicenniste Insigne), en qualifiant ainsi un très célèbre vétéral de grand médecin. Plus d'un ouvrage médical d'Occident fut consacré avec dévouement qui servait à l'image du chef d'œuvre d'Avicenne, plus d'un ne fut même que la reforme de quelques ouvrages arabes.

Plus encore que Taddeo, Pietro d'Albanza, fils d'un juriste,

lombard, succomba au charme de la dialectique. Ce farouche partisan d'Avicenne et d'Averroès sut mieux que personne coupler sur les rails de la logique, et de façon purement spéculative, un train de concepts, conclusions et preuves formant une sorte de réseau rigide de vérités médicales fort peu soucieux de bifurquer sur la voie de la méthode expérimentale. Il usa d'arguments philosophiques pour affirmer de manière péremptoire qu'on devait s'abstenir de prescrire de l'eau d'orge à un malade atteint de fièvre, l'eau d'orge étant une substance tandis que la fièvre est un accident, un hasard. S'appuyant sur la logique, il établit de façon irréfutable que le feu était chaud et non froid. Le développement de ces petits jeux dialectiques détachés comme, sans s'attacher les sens ni l'esprit, se pouvait par une méthode exclusivement mécanique exprimer la dernière goutte de sève de la médecine jusqu'à ce qu'il n'en restât plus que la cendre de paille.

La spéculation philosophique avait tout bonnement égaré la pratique. Cette distorsion d'une théorie étrangère à toute réalité s'exerçant aux dépens de l'expérience médicale, le bon peuple la raillant en ces termes :

*Gulien et le maître Hippocrate
M'ont enseigné que c'est modifié
Et qu'il y a de l'eau...
Que s'il se moue pas, c'est qu'il guérit.*

Quelle que soit la complaisance mise par des ouvrages aussi soigneusement peints que le *Glossa* à prêter le flanc à la passion dialectique, c'était pourtant une erreur que de rendre les Arabes responsables des écarts scolastiques et des subtils syllogismes de la médecine occidentale, ce qu'on ne manqua pas de faire pourtant.

L'arabisme ne doit en aucune façon être dans le même ensemble de façon que la philologie. Salerne l'avait consciencieusement prouvé en s'attachant à la réalité avec autant d'intégrité que d'absence d'ambition. L'école de médecine de Montpellier le prouve à son tour par sa tolérance sur le plan doctrinal et l'élan qui l'élevait de bon cœur à se modeler sur les innovations arabes. En dépit d'un climat spirituel changeant, l'école de Montpellier manquera toujours au même préférence pour une expérience exempte de préjugés; balayée par le vent arabe qui souffle toujours allégrement, elle saura rester hors d'atteinte des inclinaisons scolastiques hostiles.

Qu'en puisse, en effet, fort bien éviter celles-ci, l'Espagnol Arnaldé de Villanova (1239-1311), personnage volontaire et fier des ans d'une famille de Valgriba le prouve abondamment. De sa patrie, où surgit plus tard Miguel Servet, il apporte à Montpellier non seulement sa totale maîtrise de la langue arabe, mais une profonde connaissance de la mentalité musulmane. Par l'étendue de son savoir acquis tout par la lecture d'ouvrages spécialisés que par la fréquentation des médecins arabes, il domine largement tous ses contemporains. Il se pite d'ailleurs moins qu'aucun encore à la face d'arrandon du courant scolastique de l'époque. Éléments fort significatifs de l'esprit, son amour ne va pas à la grande école des scolastiques « qui a abîmé la majeure partie des médecins latins », et bien plus qu'à Haly Abbas ou Avicenne il va à Rhazes, « dont les ouvrages sont à remarquer, le jugement si audacieux, l'expérience si vaste ». Ce qu'Arnaldé salue en Rhazes l'honneur lui-même. C'est également le cas à Montpellier où le mode de penser libéral marche de pair avec la préférence accordée à l'empirisme Rhazen.

Et c'est finalement la chirurgie qui dégagera les Arabes et l'oubliera de toute responsabilité quant aux erreurs scolastiques dont les médecins occidentaux se sont rendus coupables. C'est précisément à l'arabisme que la chirurgie doit sa surprenante ascension, qu'elle doit d'être sortie de sa condition méprisée de profession malhonnête assimilable à celle de bourgeois. Sans doute un décret du Conseil de 1166 l'exalta-t-il encore des hauteurs de médecine comme indigne de toute médecine honnête. Mais c'est à l'initiative arabe qu'elle doit d'être parvenue au rang de science respectable, et même d'être devenue la seule branche de la médecine dont rien n'affectera plus la même vigueur et tant que seule capable de produire des résultats concrets.

L'accroissement commencé avec les Lombards Roger de Salerne et son élève Roland, avec Hugo de Bourgognoni et son fils Théodoric; elle atteindra son apogée avec deux autres Lombards, Guillaume de Salicrta et son encore plus éminent élève Lanfranco. Le docteur s'amorce avec le Français Guy de Chauliac. Signe symptomatique et qui milite en faveur de la non-pertinence du grand novateur; cette ascension exceptionnelle se fait sous l'égide d'Aboukhalil et plus encore sous celle d'Avicenne. Et c'est finalement au nom de ce dernier que la chirurgie conclura son alliance décisive avec l'anatomie, préparant

pas simplement à braver sans autorité contre une autorité, c'était tomber dans un nouvel esclavage, c'était ajourner une fois de plus l'émancipation personnelle et la poursuite d'une science pour sa liberté.

En outre, les nouvelles traductions directement faites à partir du grec furent en effet plus barbares et moins utilisables que celles relatives à travers l'arabe. Et pendant qu'on se félicitait et applaudissait Rufus, Paulus et Galien dont les ouvrages étaient déjà dépassés, on reconstruisait le Canon aussi bien à Damas qu'en Italie.

Les productions importées vers lesquelles l'impulsion focalisant les médecins relevaient davantage de la philologie que de la médecine. Il n'était d'ouvrage qui ne fût commenté en une véritable orgie d'érudition, mais dans leur enthousiasme les critiques occidentales se négligèrent d'évoquer leurs observations de la forme et du contenu.

Le divorce continu d'avec la scolastique se signala peu pour autant que l'on abandonna les traités arabes. On dirigea, au contraire, mieux que jamais à quel point on en eût suppléant les Grecs. Parmi les médecins arabes du XVI^e siècle, ce sont les arabistes qui l'emportent, ceux qui, admirateurs enthousiastes d'Avicenne, Rhazes, Avicenna, Haly Abbas et Aboualhasan, ont été du même coup saisis par la fièvre de l'école.

Quelques-uns s'en firent la peine d'établir une statistique des influences arabe et grecque sur les pionniers occidentaux de la médecine expérimentale. Pour ce faire, il a été écrit l'ouvrage du comte Ferrari de Orade, professeur à Pavie, dont le commentaire au neuvième livre de l'*Éléments* de Rhazes fut le premier ouvrage médical à être imprimé, ceci en 1489. Selon sa méthode, Avicenne est cité plus de trois mille fois dans les écrits de Ferrari, Rhazes et Galien mille fois, Hippocrate cent quarante fois.

A cet égard, il est intéressant de jeter un regard sur les deux grandes incursions :

Au nombre de raisons — comment pourrions-nous en être autrement — figure le *Canon d'Avicenne*, paru en 1476 à Milan et réimprimé deux ans plus tard en même temps que les *Commentaires* du fameux Italien que l'on connait sous le nom d'Ugo Sinu. Une troisième édition du Canon parut avant même la publication du moindre petit ouvrage de Galien. Suivent les premières traductions de l'*Almansour* et du *Canon* de

Rhazes, du Collège d'Averroès, de l'*Éléments* de Rhazes (devenu Jeberonius), de la *Diabète d'Isaac Judaeus*, du *Liber Regalis d'Haly Abbas*. De 1475 à 1480, on imprime sans fin le *Canon* alors qu'on ne trouve qu'une seule édition de Galien en deux volumes. Au siècle suivant, on imprime vingt fois le *Canon* et de nouveaux tirages se succèdent également jusqu'à la seconde moitié du XVII^e siècle. Le *Canon d'Avicenne* est l'ouvrage médical le plus étudié de toute l'école de la médecine. Une édition de ses *Commentaires* en six volumes parut.

C'est au XVI^e siècle seulement que la médecine occidentale commença à rougir de son mélange avec la médecine arabe dont elle ne fut longtemps qu'une servile copie sinon la caricature. Ce désir d'autonomie se traduisit de manière symbolique par le geste emphatique de Paracelse qui aurait, dit-on, brûlé publiquement sur la place du Marché de Bâle les ouvrages de Galien et d'Avicenne, au grand mécontentement de ses concitoyens.

L'arabisme, c'est l'évidence même, n'en a pas pour autant dépeint le cerveau des érudits, pas plus d'ailleurs que les bibliothèques ou les traces des méthodes. Sans doute Michel Servet considéra-t-il les deux arabes lueurs sur la doctrine grecque des humeurs, mais il prépara en même temps la découverte arabe de la petite circulation du sang, non sans employer souvent d'un révéler les sources.

Son professeur d'anatomie, Sylvius, compose en 1545 un commentaire aux ouvrages de Rhazes. Le s'écrit de Farnovius et de la médecine occidentale se en personne, Arabi Whala, médecin belge d'origine allemande, apprit la langue arabe et se donna la peine de publier une fois encore dans sa meilleure traduction le neuvième livre de l'*Almansour* de Rhazes. Entre 1486 et 1542 seulement paraissent cinq éditions complètes du *Canon*, la volumineuse œuvre médicale de Rhazes, poésies et œuvres, une centaine de nombreux tirages de certains extraits de l'ouvrage. Son *Tratado de la urina et la orina* fut imprimé plus de quarante fois entre 1496 et 1666 : voilà donc un ouvrage qui a réussi à attirer l'attention et la faveur des érudits un millénaire durant! Aujourd'hui encore, il est considéré comme un classique.

Plus souvent, les traductions spécifiques d'Ugo ad-Delmon et d'Ugo Botani étaient aussi appréciées qu'un dictionnaire de poche, bien que ces traductions en traduction les notes latines

sité de leurs auteurs, jusqu'à devenir indiscernables. Ils furent également traduits en allemand, en un seul volume qui porta le titre d'*Edicções de Sa Saad*.

Quant au *Libro de l'Ally Abbas*, il n'a eu part de responsabilité dans la création de l'ère du paroxysme de ce grand humanisme de Nuremberg. En 1423, ses archives de Noël, le grand humanisme et médecin Martinus Schindel de Nuremberg repart de Padoue avec le fils de son jeune ami Jérôme Holtschucher qui y faisait ses études. Dans un moment, celui-ci immensément avec son amour éternel à se procurer le *Genève Livre* qui qu'on venait d'imprimer à Venise dans la traduction en latin de Sophiane de Pise. Schedel mourra cette lettre à son confrère le docteur Jérôme Nünner, médecin municipal de Nuremberg et de plus géographe renommé, qui venait justement d'arriver au sud du Portugal sur un navire qui allait donner une impulsion décisive à l'exploration par Christophe Colomb de la route maritime occidentale des Indes. Ces deux médecins étaient des collectionneurs passionnés d'ouvrages imprimés. Nünner — ainsi que l'a noté Schedel en marge de la lettre — se livrait surtout à l'acquisition de ces précieux ouvrages, achetant aussi de la suppression et de l'insertion dont le jeune Holtschucher avait fait preuve. Ce qui le confirma dans l'idée de lui à accorder la main de sa chère fille unique Dorothée au jeune d'une très grande date. C'est ainsi que l'ouvrage d'Ally Abbas fut à l'origine du mariage de la patrie, médecin municipal et bourgmestre de Nuremberg, Jérôme Holtschucher, dont Dieu a peint le portrait.

Le *Grand Livre de Santé*, dont l'auteur avait été aussi aux yeux de Cosme de Médicis, connut aussi un grand succès et fut l'un des ouvrages favoris des traducteurs. Des éditions successives, son étude fut présentée aux fêtes arabiques, tant à Paris qu'à Cologne et en d'autres universités. Avec l'époque de Johannes, le *Libro d'Ally Abbas* de Rhodé, le *Traité d'Avicenne*, le *Collège d'Avicenne* et le *Canon d'Avicenne*, il figura, selon les programmes ou rigueur au XVI^e siècle, parmi les manuels d'enseignement des universités catholiques. Au début du XVI^e siècle, à Tolédo et à Pise, furent sur l'Occident, Avicenne et Rhazès égalitaires, la base des programmes d'études.

Bien que les Arabes furent devenus tenus dans une décadence totale et définitive, leurs écrits — en particulier ceux d'ophtalmologie — continuèrent d'exercer une influence décisive jusqu'au XVII^e siècle. Les oeuvres de leurs professeurs

expérimentés, découvertes et inventions, bien que souvent ignorées, n'en constituaient pas moins le fond de la médecine internationale.

Mais qui s'en occupa encore de nos jours? Qui vit que la médecine arabe a, depuis un mouvement décisif à la suite de son âge. Comment l'en introduire sur notre sol? Qui vit que le rôle déterminant joué par les Arabes dans le développement de notre médecine?

Après de Nuremberg, l'Europe entière des humanistes qui se préoccupaient Heber Cornille, composa un poème à la gloire des Arabes. « En médecine, les Arabes ont acquis une telle célébrité qu'on les a tenus pour les inventeurs de cette science. (Ils ne qu'ils auraient pu facilement soulever, s'ils n'avaient utilisé tant de noms et de mots grecs et latins et n'avaient de ce fait révélé leurs sources.) C'est pourquoi les latinistes d'Avicenne, de Rhazès et d'Avicenne furent publiés au même titre que ceux d'Hippocrate et de Galien et eussent un tel crédit qu'on pourrait dire de leur médecine ayant la préférence de les ignorer qu'il valait le bien public. »

Néanmoins pas considéré comme un préjugé que les saints pères des médecins et pharmaciens chrétiens, auxquels le pape Zéna IV, selon le témoignage de la *Librairie des Saints*, donna au début du XVI^e siècle une ancienne basilique sur le Forum romain, furent les Arabes?

Mouvements du génie arabe.

Les progrès des médecins et pharmaciens?

Ce serait une erreur que de voir en Corne le médecin et en Danzin le pharmacien.

A l'époque où vivaient ces deux frères arabes, c'est-à-dire vers l'an 300, la médecine et la pharmacie n'étaient pas deux professions distinctes, pas plus d'ailleurs qu'au temps des Grecs. Tout médecin était le plus souvent un grand pharmacien. Sans doute avait-il les auxiliaires seuls pour la recherche des substances médicamenteuses ou le ramassage des plantes et des herbes. Et, bien entendu, il y avait aussi des commerçants dont le rôle principal consistait à vendre indistinctement remèdes et médicaments, aromates et colorants. Mais lorsqu'un

Or, l'Andalousie était déjà bien documentée sur les plantes médicinales et remèdes divers. Le médecin arabe de Calife, Ibn Dônâtoûl, s'occupait de rédiger un ouvrage intitulé *De re Medicis et suis scopis*.

Grâce à de nombreuses observations et expériences ultérieures, le nombre des substances connues et usées se coupe de moitié, au point qu'Ibn al-Baitâr (1187-1248), c'est-à-dire « le fils du vétérinaire » et le plus grand des botanistes arabes, put finalement assigner les noms, modes d'emploi, usages et formules de plus de quatre cents drogues végétales, ceci indépendamment des substances animales et minérales.

Rédigé avec autant de minutie que de scrupule, l'ouvrage d'Ibn al-Baitâr, qui renfermait toutes les connaissances pharmacologiques de son temps, fut un chef-d'œuvre de travail scientifique. L'auteur ne s'était pas contenté d'étudier à fond les ouvrages de ces cinquante prédécesseurs qu'il citait. Parti de Médias, sa ville natale, et après parcourir toute l'Espagne, le Maroc, l'Afrique du Nord, l'Égypte, la Syrie et l'Asie Mineure, il n'avait rien écrit qu'il n'eût des certitudes de son vérité et de ses propres yeux.

Il veut la peine d'examiner et qu'il était les méthodes de travail d'un Ibn al-Baitâr et de se retrouver en même temps la façon dont Comarant et les autres d'Occident utilisaient les sources mises à leur disposition.

« Voici, écrit Ibn al-Baitâr, les instructions qui se sont guidées dans la composition de cet ouvrage :

« 1. Dresser un tableau synoptique complet des remèdes simples et de leurs indications. Mon ouvrage contient tout ce que l'on peut trouver dans les cinq volumes de Dioscoride et dans les six volumes de Galien, ainsi que les théories des applications andales et correspondantes s'y réfèrent. Y sont mentionnées tous les remèdes végétaux, animaux et minéraux. Pour chacune des collections formées, je renvoie à son auteur.

« 2. Me rapporter des théories des auteurs anciens et modernes que se font mes observations et expériences personnelles m'ont permis de vérifier l'exactitude, et laisser de côté tout ce dont je ne pouvais constater la vérité ou qui se révélait contraire à la réalité.

« 3. Éviter les répétitions, sauf dans les cas où elles sont nécessaires à la clarté de la description.

« 4. Utiliser l'ordre alphabétique pour permettre à l'étranger de trouver rapidement ce qu'il cherche.

« 5. Attirer particulièrement l'attention sur chaque des remèdes qui ont été jusqu'ici soit incorrectement employés, soit incorrectement décrits par les médecins anciens ou modernes qui se sont faits exclusivement sur de ses observations de temps.

« 6. Donner chaque fois que possible dans chaque langue le nom des divers drogues avec son orthographe et sa prononciation exactes, dûment vérifiées par moi-même au cours de mes voyages. »

Et ce ne sont pas là de vains discours. Nous avons par un bonnet signe de soi que les méthodes de travail d'Ibn al-Baitâr étaient aussi sûres que rigoureuses. Ce sultan, Oumâïyah, confidèle d'Ibn an-Nah (il eut en son temps deux Ad-Darhoum comme protecteur de médecine), fut ainsi l'élève d'Ibn al-Baitâr.

« Ma première rencontre avec Ibn al-Baitâr, dit-il 44 plus tard, sur les bords de l'Euphrate en l'an 653 de l'hégire (1255). J'y fus vu (Shah et l'accompagna dans ses excursions botaniques. Au cours de ces promenades il me citait volontiers des passages de l'ouvrage de Dioscoride. Il avait appris le grec pendant ses études au pays natal (Asie Mineure) et ses citations étaient parfaitement correctes. Chaque fois qu'il voulait me décrire l'aspect, les caractères distinctifs et le rôle particulier d'une drogue, il commençait par citer Dioscoride, puis rapportait ce que Galien en avait dit et finalement énumérait les remarques des auteurs contemporains, relevant les points sur lesquels il se trouvait en contradiction, ceux sur lesquels il convenaient une erreur, ceux enfin sur lesquels des doutes subsistaient. Aussitôt de venir chez moi, je vérifiais en effet dans les divers ouvrages cités pour m'appareiller chaque fois qu'il était parfaitement exact. Et ce qu'il y avait de véritablement stupéfiant, c'est qu'il trouvait le moyen de pointer chaque fois le chapitre et même le contenu dans l'ouvrage de Dioscoride, Galien et les autres érudits cités comme des drogues en question. »

La pharmacologie arabe avait cependant trouvé ses limites extrêmes d'un tout autre côté. Surprenant par l'ampleur et l'importance de la découverte, fortinisme aussi de lui qu'il s'agissait là des débuts d'une « science » qui, après de longs, avait atteint son véritable but.

Trouver le juste pharmacologique qui devait permettre d'opérer la transmission des métaux s'ils en, surtout l'élément capable de donner santé et longévité, c'était là l'un des rêves

les plus anciens de l'humanité, un espoir que l'on caressait depuis l'heure où l'on avait assisté avec stupeur à un prodige du travail des métaux par fusion. Pas plus les Égyptiens que les Grecs ou les Perses n'avaient osé à concevoir ce rêve, et les Arabes comme les alchimistes de l'Occident, en dépit de leurs efforts vains, n'y réussirent pas davantage.

Toutefois, ce qui n'avait été pendant longtemps qu'un concept abstrait par chez les Arabes, gers rationnelles sans sur l'initiation mystique des objets, la forme d'une action méthodique. Sans doute la croyance héraldique en un Dieu tout-puissant s'opposait-elle à une supériorité aussi avouée. Mais l'alchimie n'en richit pas moins, sous sa forme mystique, dans le cerveau d'un tas de demi-savants en quête de miracles et sur la langue d'ingénieurs charlatans qui — comme disait Ibn al-Latif — « connaissent trois cents façons de faire des dupes ».

Transmutation des métaux, isolation des substances actives, voilà ce qui occupa l'indépendance musulmane à entreprendre des essais méthodiques en vue d'analyser les substances, de les différencier et de les décrire, bref à effectuer dans leurs laboratoires une opération à laquelle personne encore n'avait songé avant eux : l'expérimentation chimique.

Le goût des Grecs pour la spéculation les avait incités à tenter d'interpréter les faits empiriques par la méditation philosophique, faisant ainsi germer une chimie théorique et une philosophie de la nature. Là où un hellénisme plus oriental, donc plus pratique, se livrait à l'observation pour saisir et ordonner ses expériences, une vision de la nature était en voie de formation. Mais les Arabes n'en firent pas moins les inventeurs de la méthode d'observation systématique dans des conditions artificiellement créées qu'il leur était à tout moment possible de reculer ou modifier et de contrôler. Ils inventèrent la chimie expérimentale au sens scientifique du mot et la firent progresser — selon le jugement porté par l'historien anglais Courten — « jusqu'à un point tel qu'il ne fallait pas moins que les découvertes de la chimie organique et inorganique moderne pour hauser la chimie expérimentale au niveau auquel les Arabes l'avaient élevée ».

Abandonnant le projet utopique de la fabrication de l'or, les Arabes réussirent, dans le domaine réel et pratique, à découvrir de nouvelles combinaisons et à inventer de nouveaux procédés chimiques. Dès le début du 10^e siècle, Pétonle de la

chimie arabe monte au firmament avec un contemporain d'Ar-Razi que nous ne connaissons que par son pseudonyme. Ce personnage fut, semble-t-il, un grand homme politique, l'un des esprits les plus éminents de l'aile radicale et libérale de l'Islam, à savoir les Innâdites. Sous le nom de Ichâbir et en qualité d'agent politique, il composa des ouvrages de propagande, incorporés dans des traités philosophiques et scientifiques d'une étrange indépendance d'esprit. « Quoique Arabe, il fut incontestablement un grand esprit », confesse bien à contrecoeur un membre de la faction hostile aux Arabes.

Déchirer remplace les procédés simples de fusion des métaux jusqu'ici unis par un procédé de dissolution dans l'acide azotique, l'acide sulfurique, l'acide chlorhydrique et l'eau régale. Ce qui lui permit, ainsi qu'à ses disciples, d'effectuer de multiples combinaisons, de fabriquer entre autres de l'oxyde de mercure, du chlorure, de l'arsenic, du chlorure d'ammonium, du sulfate d'argent, de l'alun, du sulfate de cuivre, de la potasse caustique, de la soude caustique, du lait de chaux, du sulfate de soufre, etc. Ils différencièrent les acides des alcalis. Ils connurent l'augmentation de poids des métaux par oxydation et sulfuration. Ils furent les premiers à remarquer que le feu s'éteignait en l'absence d'air. Ils mirent au point les opérations chimiques fondamentales de l'évaporation, de la sublimation, de la cristallisation, de la calcination, du filtrage, de la distillation, différenciant la distillation directe de celle obtenue au bain-marie ou au bain de sable.

Ils réussirent à cet effet l'ingénieuse production des verres syriens et égyptiens. Ceux d'Alep ou particulier réalisant de précieux articles d'exportation; les cornues, éprouvettes et tubes de verre finement ainsi dans les laboratoires. Les villes syriennes assistèrent à l'écluse des appareils de distillation inventés par les Arabes : *Palestine* et *l'Inde*. *Abou'l-kasim* utilisait pour la distillation un four spécialement conçu à cet effet, et dont le combustible se renouvelait automatiquement; il assurait l'étanchéité des récipients de verre embobés les uns dans les autres par un calfeutrage de bandes de toile.

La distillation permettait de passer le vinasse, de brûler le vin, de fabriquer l'eau à partir de jus de datte fermenté, ainsi que d'épurer l'eau qu'on put dès lors utiliser dans la préparation des médicaments. Ar-Razi fut le premier à fabriquer par ce procédé de l'acide sulfurique et de l'alcool pur à partir de liquides contenant de la ficelle ou du sucre. *Abou'l*

publiques, et cela dès les années de son vœu ébèle. Abandonner l'épave. Et équipèrent, en outre, chaque hôpital d'une pharmacie complète (disposition qui avait déjà été prise à Gournichan) et certains des pharmaciens militaires attachés aux hôpitaux locaux.

Depuis Abdimanon, c'est-à-dire depuis le XII^e siècle, l'ensemble des services pharmaceutiques, y compris le service de vente de l'arsenic, dans l'ensemble de l'État. De même que pour le corps médical, on désignait dans chaque ville un docteur du corps pharmaceutique qui examinait les étudiants en pharmacie et leur délivrait une licence professionnelle. Ils allaient lui de longues années durant résider au corps pharmaceutique du Caire. Son successeur, Al-Kouhân al-Azar (c'est-à-dire le pharmacien) rédigea un traité sur la pharmacie qu'en Orient on utilise encore de nos jours.

Les pharmacies elles-mêmes étaient également inspectées par les fonctionnaires de la police sanitaire à laquelle était un autre subordonné l'office de contrôle des déchets de consommation. Ces offices inspectaient avec régularité les pharmacies, boutiques, laboratoires ainsi que les magasins d'abattage; il s'assuraient de la propreté des lieux et des récipients, de la bonne qualité des marchandises et de l'exactitude des poids et mesures; enfin, en vue de prévenir les intoxications alimentaires et les risques d'épidémies, il contrôlaient également la viande vendue bien dans les abattoirs situés dans la ville que dans les boucheries. Les pharmaciens étaient tenus de se conformer aux instructions officielles, donc de préparer les médicaments selon les formules autorisées et acceptées par les autorités compétentes, formules étudiées dans des ouvrages tels que le *Qistân* ou *As-Sikhr*, d'un Mâsûdî, d'un Sebawr ben Sahl, d'un Al-Azharî, d'un Ibn al-Farâhî, etc.

L'hygiène publique des Arabes servit de modèle aux peuples de l'Océan. Et dans ce domaine, l'empire fut même avec beaucoup plus de succès et de succès que lorsqu'il s'était agi de fonder des hôpitaux, ce dont le pape avait chargé l'Ordre du Saint-Esprit. La réglementation officielle arabe des services médicaux et pharmaceutiques parvint entre les mains d'hommes qui, instruits des besoins des malades et convaincus de l'urgence d'une telle réglementation, comprirent immédiatement l'utilité de telles réglementations.

La rencontre décisive eut lieu en Sicile, où deux cents dis-

cents ans de domination musulmane avaient implanté les lois et dispositions arabes sous forme de droit coutumier. Lorsque, à l'exception des dispositions relatives prises à Cagliari par le comte Al-fuocallâh, le roi des Normands Roger II promulgua en 1140 son décret relatif au contrôle des médecins et afin que la vie de nos sujets ne soit pas mise en péril par l'expérience des médecins, il se fit qu'il y eût un contrôle de ce qu'il avait trouvé à son arrivée.

En 1193 et en 1196, l'empereur Frédéric II — dont il est dit qu'il y connaissait fort bien en médecine et en mathématiques — renvoya la législation médicale arabe dans par les Arabes dans le royaume des Deux-Siciles.

Cette législation revoyait en grande partie les termes exacts des instructions données par Roger et relatives à l'examen que le conseil des professeurs de Sicile devait faire subir aux étudiants en médecine, mais elle portait en outre le décret des Arabes à huit années et exigeait que la remise du diplôme fut soumise à l'approbation des maîtres de l'Université en présence de celui-ci. En Sicile comme dans l'empire arabe, on séparait complètement la profession de médecin de celle de pharmacien. On y instaura également la surveillance par les services compétents tant des pharmacies elles-mêmes que de la préparation des médicaments et l'usage des pharmaciens qu'ils se conformaient à la pharmacopée sicilienne. Le tout fait qu'en tel recueil arabe et servi de norme aux pharmaciens pour la préparation des remèdes, peu à peu, l'apothicaire existait d'une loi.

Pour le reste de l'Océan, les règlements siciliens avaient quelque chose de fédérateur : c'était l'État en effet, et non plus l'Église, qui assurait personnellement et d'une façon entièrement autonome la direction de tout ce qui se rapportait à l'hygiène publique. C'était l'empereur en personne — tout comme les califes et sultans orientaux — qui, venant de son devoir s'occuper de la vie de ses sujets, supervisait le contrôle exercé par les médecins dans ce regard qu'il faisait à honorer, contrôler et suffisamment capables. Médecins et pharmaciens étaient tenus de prêter serment à l'empereur. C'était le gouvernement qui octroyait la certification d'une pharmacie et contrôlait celle-ci. Le clergé, quant à lui, n'avait plus voix en matière. C'était la de la provocation! En le pape Grégoire IX se trouva bel et bien obligé à exiger de l'empereur qu'il mit fin à des méthodes aussi arriérées.

La législation médicale de Frédéric n'est jeta pas selon les bases de toute la législation médicale chrétienne. Elle marque, au sein de l'organisation médicale existante, le premier pas en direction des temps modernes. Et ce n'est à vrai dire qu'un fortiori de l'absolutisme arabe que la législation de Frédéric nous paraît marquer d'un tel modernisme. En réalité, cette série de pas d'où l'on fait progresser en direction des temps modernes, c'étaient les Arabes qui l'avaient construite dès les VIII^e et IX^e siècles.

C'est, au nord des Alpes, la création de pharmacies publiques et la naissance d'une véritable profession de pharmaciens, au sein arabe et isolée de tout autre, allégués encore se faire appuyés sur certains textes. Dans les documents les plus anciens où l'époque du manuscrit, il ne s'agit même que de l'obligation légale. Ce n'est que plus tard que se forme graduellement une classe de pharmaciens.

Quant aux recueils de recettes et formules, aux pharmacopées qu'au VIII^e siècle entre les pharmacies d'Orient et surtout pour fabriquer leurs médicaments, c'est aux Arabes qu'ils les devaient. Les notes commentées, celle parues par voie en particulier, avaient depuis longtemps introduit en Occident les substances médicinales utilisées par les Arabes. La présence de la Sicile sous domination musulmane et les traductions d'ouvrages médicaux arabes par Constantijn d'Alépie ont donné une nouvelle impulsion à la pharmacologie d'Occident. Les ouvrages du Kéhan Hildégarde de Bingen en témoignent en étant témoignage.

Fidèle à l'exemple arabe, Nicoloù Trapesita, chef de l'école de Salerne, avait, peu après la mort de Constantijn, composé un recueil de formules qui devint si officiel et pour toutes les générations futures de pharmaciens, ce fut au même titre que la *Opera brevia*, « antichirurgical » d'un autre élève de Salerne. A travers Byzance même, grâce aux ouvrages de Siméon Seth et de Néphise Myropole qui pénétrèrent dans les bibliothèques médicales de l'Occident, l'influence arabe agit sur la pharmacologie occidentale.

En ce temps-là, les Arabes produisent d'igo tel progrès dans le domaine scientifique, qu'un médecin d'Italie du Nord désirait d'assurer le succès de son ouvrage dans les écoles professionnelles tropées, lui de lui attribuer pour auteur un Arabe de Bagdad, « Massouleh le Jeune », élève supposé de célèbre

Avicenne. Il insista de nom d'arabe et son ouvrage parut sous le titre grecotitulaire de *Consilia de Medico de Jona*, ce qui ne marque pas de lui assurer la considération recherchée. Preuve supplémentaire de prestige de la science médicale arabe.

Un plaisir inconnu de VIII^e siècle après une explication incomparablement même dans notre abstrait; il reconstruit ses ouvrages à l'attention toute particulière du monde arabe d'Orient — ouvrages d'ailleurs importants qui ébauchèrent d'une profonde connaissance de l'ensemble des savoirs arabes professionnels — en leur versant pour auteur la chimie arabe la plus célèbre, « l'Hippocrate de la Chimie », Déchabr seigneur (en latin : « Galien »). C'était précisément le moyen le plus efficace de s'assurer contre tout risque et d'obtenir ce qui paraissait le plus important : l'autorité.

Il n'était évidemment que trop naturel d'exploiter à fond la popularité d'un Kéhan et surtout d'un Avicenne pour s'assurer les faveurs de contemporains qui véritablement se préféraient les Arabes. Peu importants en Avicenne, « le dit l'ensemble déclaré de l'authenticité? Retourner en son nom des parties pour les observations des alchimistes dans une espèce de hasard de succès.

C'est encore sous un nom arabe d'emprunt qu'au XII^e siècle un médecin italien qui émigrerait à l'école de Salerne introduisit en Occident la première pharmacopée au sens actuel de terme. Il prit le nom de *Basilio*. Sa vénération pour les grands promoteurs de la science le inspira il se contenta l'écriture également dans le choix des livres qu'il son avis tout pharmaciens devrait posséder : cette bibliographie — selon lui idéale — se compose pour les deux tiers d'ouvrages arabes.

Les cinq grands universalistes du Moyen Age occidentaux occidentaux — Serapion les épales des *Artes* / le François Vincent de Beauvais (mort en 1268), l'Espagnol Raymond Lulle (1225-1295) qui était allé en Orient dans l'espoir de convertir les musulmans chrétiens, l'Espagnol Arnaldo de Villanova (1229-1315), et le *Almanach Albert de Bollstede* (1195-1268) de Albert le Grand, et son admirateur l'Allemand Roger Bacon (1214-1294), qui sont tous occidentaux les ouvrages des grands Arabes à l'Université de Paris.

Tous étaient néanmoins dominés par le caractère alchimique dans le processus intellectuel de la science philosophique, ce qui

pièces qui devait tout bien fabriquer de l'ex qui prolonger la durée de la vie! Que les Arabes fissent en l'occurrence leurs garnats, il ne pouvait guère en être autrement. Si nous de ces alchimistes et chimistes imbues de mysticisme, vides en proie à l'ésotérisme mystique (qu'il s'agit de spéculer dans comme chez Raymond Lulle ou d'intériorisation personnelle — en apparence du moins — comme chez Albert le Grand), si aucun d'eux n'a réalisé ni même cherché à réaliser le moindre progrès, se contentant en vérité de continuer l'étonnante compétence des Arabes, la faute en revient au culte fatal que le monde scolastique vouait aux « autorités » dont il ne se sentait personnellement que l'interprète.

Peut-être, deux hommes seulement aurais-je pu citer leur indépendance sur le plan scientifique et garder leur liberté d'investigation. Concernant la pharmacologie et la chimie arabes comme une science vivante, donc soumise au courant de l'expérience, ils s'efforcèrent de lui conserver son caractère expérimental. Dignes héritiers de Rhazes, ces esprits libérés qui considèrent l'expérience rationnelle comme la base d'un véritable enseignement de la nature furent l'Anglo-Saxon Roger Bacon et l'Espagnol Arnaldo de Villanova. A vrai dire, sur le plan de l'astronomie chimique paracelsiste, Roger Bacon ne surpassa guère son contemporain. Ce qu'il comprit aux Arabes, ce fut plutôt le principe théorique de l'expérience, mais il n'en eut pas moins de ce fait la voie à la recherche expérimentale de la science future.

Ainsi Roger Bacon et Arnaldo de Villanova * furent-ils deux esprits lumineux levés dans l'obscurité médiévale. Ils avaient hérité de ce fameux orpèbre qui était d'ère au vitrier, médecin et poète arabe Ibn al-Gharib de Grenade : « Nous devons avoir pour principe de considérer qu'une preuve expérimentale doit être revêtuë à partir du moment où elle se trouve en contradiction avec ce que nos sens nous laissent percevoir de façon évidente. »

L'influence directe des Arabes sur la pharmacologie occidentale survécut à l'humanisme et à la Renaissance. Elle poursuivit son action jusqu'au 17^e siècle. En 1738 parut une nouvelle édition d'une partie de l'ouvrage de pharmacologie d'Ibn al-Baitar. En 1896, les nouvelles pharmacopées européennes continuèrent encore à puiser aux sources arabes. En 1896,

parut une nouvelle édition de manuscrits arabo-latins de 7^e Arménien Médecins, datant du 10^e siècle.

Après quoi, le fil se coupe.

Mais depuis l'au' excepté des hôpitaux, nos laboratoires de chimie, nos pharmacies et nos drogueries sont autant de monuments élevés à la mémoire de génie arabe, que pilules et nos pastilles cachées de sucre qu'on regardait avec de petits événements des deux plus grands professeurs arabes de science médicale occidentale.

* En français : Arnald de Villeneuve.

LIVRE V

LES GLAIVÉS DE L'ESPRIT

*Qui abandonne son foyer pour se mettre
au piller de savoir suit le sort de Dîn,
L'homme de l'Église est plus savant que le
sang de martyr.*

Blancpain.

Le miracle arabe.

Neuf volumes en Fejs 1000.

Le libraire Des mo-Nathan vient de publier à Bagdad son *Catalogue des Sciences*. Cet ouvrage en dix volumes réunit le titre de tous les livres de philosophie, d'astronomie, de mathématiques, de physique, de chimie et de médecine parus jusqu' alors en langue arabe.

La renommée des auteurs de Cordoue attiré dans cette ville les étudiants de toutes les parties de l'Orient et même de l'Occident. Cette augmentation de sa fameuse bibliothèque dont les cinq cent mille volumes ont été réunis par l'un des plus grands érudits de son temps, le calife Ab-Elcassim II, mort en 976, qui avait chargé des érudits d'acheter de lui les premiers. Une bonne partie de ces ouvrages sont d'ailleurs arrivés de la main même des souverains.

À Caire, plusieurs centaines de bibliothécaires travaillent sur un ensemble de deux millions deux cent mille volumes réunis dans les deux bibliothèques califfiennes. La bibliothèque d'Alexandrie n'avait-elle pas autrefois centop vingt fois plus de manuscrits?

« Il est notoire que peusins à Rome ne possède une instruction suffisante pour faire seulement un broquet. Comment ceux qui n'a rien appris auroit-ils le front de vouloir enseigner? »

r'écris un personnage qui pose en croquis de terre : Gerbert d'Aurillac, esprit sur le trône pontifical au pape.

En cette même année, Al-Buhārī compose un ouvrage de chirurgie qui servira de modèle des siècles durant; Al-Buhārī, l'égé d'Avicenne par l'universalité de son esprit, ditote de la médecine de la Terre autour du Soleil; Al-Hazen découvre les lois de la vision et entreprend des expériences au moyen de la chambre noire, de miroirs et de lentilles sphériques, cylindriques et coniques.

En cette année où la civilisation arabe monte rapidement vers le zénith de son âge d'or, l'Occident attend, terrifié, le feu de son mal. So succédant à la piéte s'écrit de saint Romuald, un jeune empereur de vingt ans, Othon III, lui pénétre les pélerinages de Rome au mont Garganus pour espérer ses oracles et s'écrie dans un transport extatique : « Voici venir le Christ pour juger le monde par la croix ».

Et pendant ce temps la civilisation du jeune Avicenne, âgé lui-même de vingt ans, commence à s'éteindre de par le monde.

Ce mal est culturel des fils du désert, en quelque sorte sans de date, en l'un des événements les plus étonnants de l'histoire des civilisations. Le géographe arabe qui amène aux Arabes la supériorité sur des peuples déjà historiquement civilisés est un phénomène unique en son genre, unique aussi simplement d'ailleurs pour qu'il vaille la peine de s'y arrêter un instant.

Comment se peut-il qu'un peuple n'ayant jamais joué de rôle politique ni culturel, n'ayant jamais non plus fait connaître sa voix dans le concert spirituel des peuples, ait eu subitement l'audace de se mesurer aux Grecs? D'autres peuples, apparemment mieux placés pour une telle entreprise, ne l'avaient pas fait.

Syrie, si elle hésite à la fois de l'ancienne civilisation orientale et de la civilisation grecque, et à laquelle la langue grecque imprimée était en outre parlée le plus immédiatement aux sources, était jusqu'alors demeurée impuissante.

Les Syriens, véritables disciples des Grecs, possédant ce même capital scientifique dont disposaient plus tard les Arabes. Grâce aux traductions des ouvrages grecs dans leur langue maternelle, ils détenaient une véritable racine d'enseignement et leurs écoles paraissent pour remarquables. En

dépit de quoi ils n'avaient pas su faire prospérer leur magnifique édifice.

Quant à la Perse qui, forte du savoir des Chinois, des Indiens et des Grecs, paraissait devoir être le foyer d'un grand élan culturel, elle resta totalement stérile en ce domaine. Et pour ainsi, sans une foucote prière et grâce à la protection officielle des arts et des sciences comme à la libération de nombreuses écoles, ce pays possédait le climat le plus favorable à un nouvel et grand élan. Ce, d'inst perfectionnement dans un tout autre climat spirituel et sans l'influence d'aucun autre civilisation que, sur le plan culturel, la Perse devait représenter son apogée créatrice.

Deux Byzantins pas plus que la Syrie ou la Perse (autrefois provinces des civilisations orientale et occidentale) ne put la succession des Anciens. Ce été écho à un peuple à peine sorti de l'écart et qui fut sans cesse en proie à l'instabilité la plus décevante mondiale dans le domaine culturel; peuples qu'il conserva huit siècles durant, plus longtemps donc que les Grecs eux-mêmes.

À quels éléments ce peuple dut-il de pouvoir accomplir un tel exploit? Et quelle fut la conjonction de circonstances historiques, sociales et spirituelles susceptibles de permettre ce miracle arabe de d'accomplir?

En une marche triomphale sans pareille, les Arabes avaient soumis tout un univers. Ils représentaient le deuxième vague, et le plus puissant, d'une migration de peuples qui s'était ensuivi depuis des temps immémoriaux de franchir les limites du désert pour se répandre dans les terres fertiles des plaines. Le vague du barrage de Marib en 544 et le débâtement des civilisations d'irrigation, de l'Arabie du Sud avaient tenu les tribus en mouvement. Compulsés de plus en plus entre deux grandes puissances rivales, l'empire romain d'Orient et la Perse, cette vague s'était élève de plus en plus haut pour enfin déferler irrésistiblement à l'assaut des continents.

Mais cet amener n'était pas, comme les chemineurs du parti adverse se pensent eux-mêmes plus à le dire, celui d'une honte décevante de brigands et d'incivilisés, ennemi de la foi.

Les tribus bédouines, qui à l'origine guerroyaient entre elles pour se disputer les pâturages, avaient en peu d'années réussi à constituer un groupe homogène, un peuple entièrement, étonnamment soudé par la foi islamique et tel que une tribu arabe.

solidarité étendue décernés. Menées à la communauté de tous les croyants : celle de l'assistance mutuelle, disciplinée par de strictes obligations morales et techniques, chacun, en raison de la nécessité pressante dans l'as-semblé au combatant de la foi, étant saisi d'un inviolable respect de la mort. Divisée d'une forte unité interne et vigoureuse, placée sous la conduite d'un chef unique et qualifiée de forte personnalité unifiée d'un chef unique de grande valeur (formé par le Prophète lui-même) toujours responsable devant le gouvernement central, les armées arabes étaient très supérieures aux forces européennes cises au haut Moyen Âge, ce qui est dû à des systèmes entièrement différents. Leurs richesses étaient en voie de progrès.

À la mort de Mahomet, en 632, l'Arabie est politiquement unifiée. Dès 633, l'armée arabe sera victorieuse, et deux ans plus tard, en 637, une seule bataille suffira à écarter l'Empire byzantin. En 638, la Palestine tombera aux mains des Arabes et, en 642, ce sera au tour de l'Égypte d'être conquise. Suivront alors un temps d'arrêt avec la mort de grand capitaine Omar. La fortune de la guerre est devenue capricieuse. Vers la fin du siècle septième, la domination arabe est solidement établie sur toute l'Afrique du Nord jusqu'à l'océan Atlantique. En 711, tandis que l'Étendard du Prophète est transporté vers l'est jusqu'au-delà de l'Indus, en Espagne l'empire byzantin tombe et un front noir et véreux entre les maîtres des géométries arabes, ces malgré leur infériorité arithmétique manifeste. L'oublié à l'égard de l'empereur Roderic, la baine envers un clergé fanatique, l'émigration provoquée par l'insécurité habituelle des Romains et maintenus depuis lors, courent toutes les portes aux musulmans. Alors, perché sans coup férir, ils occupent Narbonne en 720, Carthagène et Nîmes en 733, remontrant ensuite la Rhône et passent à l'ouest vers Bordeaux.

C'est en 734 seulement que Charles Martel parviendra à stopper leur avance à l'intérieur de son royaume. La bataille s'y joua à Tours et à Poitiers. Mais, dans le nuit les Arabes, qui venaient de perdre leur chef Abd al-Rahman, se redressent solennellement pour aller se retrancher dans Narbonne. Cinq ans plus tard Charles Martel devra de nouveau leur livrer combat, à Avignon d'abord, puis à Nîmes, sans parvenir toutefois à les chasser définitivement du royaume. Ils se font, en effet solidement — et pour près d'un siècle — au Provence, dans les Alpes occidentales et en Aquitaine, toutes régions où plus tard des tributaires de la civilisation arabe prendront racine.

Au milieu du 8^e siècle encore, répondant à l'appel du roi lombard Hugo, les premiers musulmans en Espagne ou Portugal, sous le nom de sept siècles étrangers, commencent à tracer le passage de ces montagnes étrangères.

Deux siècles durant, les Arabes envahissent à fortiori tous les autres de l'Italie que celle-ci semble bien destinée à partager le sort pitoyable de l'Espagne. Après la Sicile, appelée à l'aide par Naples et les comtes de Mévone, ils occupent l'Apulie et la Calabre, menacent Rome et vainc la primauté Venise. En dépit de certaines vicissitudes, ils soumettent jusqu'en 975 la majeure de l'Italie du Sud. Entre-temps, sous les fers de la Méditerranée occidentale était peuché sous la civilisation arabe, la Méditerranée elle-même est devenue une mer morte, à l'exception de sa partie orientale où Byzance maintient sa suprématie. La mer de Provence connaît d'orient à, en effet, tous les vents. Pourrait, dépendant de ses péloponnésiennes d'Égypte et de Syrie, cet empire n'en est pas moins un homme malade et épuisé.

Mais ce qui en tout cela est absolument remarquable, jamais vu, même de temps de Cyrus le fondateur de l'empire perse, c'est le fait que les musulmans ne se livrent à aucune destruction. La conquête arabe, de même que leur présence insupportable en Espagne, ne peut que répandre des idées de science, de progrès, que pour propager une civilisation nouvelle par les innombrables sources de leur influence et de leur grandeur à l'égard des vaincus. Il n'était plus de peuple qui ne soit comparé avec avant de s'émouvoir et d'humanité vis-à-vis de ses esclaves et de ses infidèles. C'est bien en grande partie à cette amitié que les Arabes doivent d'avoir pu maintenir et puiser à l'indéfectibilité et durablement les peuples qu'ils avaient soumis à leur domination. Action autrement plus efficace que la mise en œuvre d'un empire par l'effacement ou que le verbe supplanté sans d'ordinaire par l'indignation humaine. Sans doute cet immense empire se fractionnerait bientôt. Néanmoins — et cela sans s'en rendre compte — dans dix ans ou quinze ans différents, sur le plan à la fois ethnographique et historique, que celui de l'Espagne, de l'Égypte et de l'Irak, c'est une civilisation nouvelle et d'une remarquable harmonie qui se développe.

Les musulmans chrétiens s'étaient efforcés dans la sécurité. Dès le début de leur ère, leur déclin ne pouvait plus être

envoyé. Vers les 10^e et 11^e siècles, leur force créatrice était complètement tombée; le sentiment des théologiens et des prêtres chrétiens envers le passé des peuples fit tout son possible pour évincer les derniers lambeaux de civilisation antique. Et elles se perdirent évanouies dans l'oubli et les fils du desert ne s'étaient même d'écarter la brume et de ramener la lumière. Mais le même phénomène ne s'était-il pas produit au nord de la Méditerranée sans que pour autant de nouvelles lumières se fussent éteintes des veines subitantes, provoquant bien au contraire le déplacement d'un équilibre de jour en jour plus profond?

L'Occident en Mégarie.

Depuis Héraclius, la civilisation romaine était condamnée à l'écarter. C'est en apparence seulement que l'Église de l'empire romain en recruta le dieu. L'état comprit à l'Occident le transfert du vieil Empire romain comme un immense trapèze. En raison d'un processus d'évolution gigantesque et de dissolution, la culture des forces dominées à l'intérieur l'État et la civilisation s'affaiblirent de plus en plus; l'instinct germanique ne fit que précipiter la chute d'un monde moralement épuisé et manifestement prêt à s'écrouler. Non seulement la culture sociale supérieure n'appréciait plus le désir de l'activité, mais le pouvoir objectif que le christianisme assignait à ses civilisations s'éprouvait la science, et même l'état qui en vérité n'avaient jamais trouvé à Rome une réelle protection. Le manque d'inspiration dans les couches supérieures conduisit à un vide total. N'est-il pas effrayant de songer que les civilisations mégalithiques auraient disparu comme les civilisations des Incas et des Mayas si des peuples jaunes, à la fin loyale et résistante de l'Asie, ou leur avaient pas lancé une vie nouvelle?

Deux siècles plus tôt qu'en Asie, la chance s'échappa à l'Occident de se relever sur les ruines. Or, en dépit d'un début prometteur, un millénaire entier s'écoula avant que l'Occident ne parvint à se dépasser des rangs des peuples à non-développés et à s'émanciper pour manifester son esprit créateur.

Pour la première fois au cours des quatre-vingt siècles de leur âge et juste de Théodoric le Grand, un début apparemment primitif eut à la jeunesse d'une évolution mégalithique.

celle. Voilà véritablement les valeurs intellectuelles en lambeaux. Les études ont de nouveau droit à la considération et même aux honneurs des autorités. Les écoles impériales qu'on avait délaissées sont de nouveau respectées au point de devoir être agrandies. Au cours de conférences publiques, en vulgarisant les ouvrages d'Hippocrate et de Galien. Des écoles, qui ont reçu une solide instruction de base, se consacrent à la médecine, à la physique et à l'astronomie. Après la mort du roi, l'activité intellectuelle ne faiblit pas. « Quand un empereur des sciences, il faut savoir aussi connaître les professeurs, » l'un en est venu qu'Arthair, pasteur de son diocèse, justifia l'intérêt qu'il porte à la science. Cette période de renouvellement et de progrès semble promettre un bel avenir, ce qui n'est pas en effet, si son état n'avait été influencé dans l'ouest et — ironie du sort — brisé précipitamment par des années propices à la chute de Byzance. A une brève période de culture on avait qu'une frêle bouillotte. Mais celle-ci, réanimée aux soins des bénédictins par Colombus, ministre de roi, se put trouver, dans un tel milieu de quel prodige racine et d'approfondir. L'ère de prospérité née sous l'égide de Théodoric n'eut qu'une brève durée à la veille d'un événement qui, lui, devait durer des siècles. Cette heure se fut d'ailleurs pas la seule.

Les Vandales qui l'avaient gravé sur les bords des écoles de rhétorique et de grammaire; leur comte Sigismond était un protecteur des arts, poète lui-même. Le roi des Francs, Chilpéric, écrivait des poèmes en latin et dans ses manuscrits son Virgile et ses Cicéron. Les rois wisigoths Wamba, Sisebut, Chindasvint et Chintila étaient tous érudits. Partout les Germains avaient commencé à acquiescer une formation littéraire. Chez les Wisigoths ainsi bien que chez les Francs, on trouvait dans les milieux gouvernementaux et administratifs, voire parmi les négociants, des langues latines qui non seulement érudits, furent et complétaient consciencieusement, mais possédaient encore des connaissances en matière de droit. De grandes impressions scientifiques furent nées et s'élevèrent développées chez les Lombards qui plus tard devaient être les premiers à se libérer du joug du clergé et à reprendre un rôle important dans les pétales de la science occidentale.

Presque deux siècles romains, des princes germaniques, Théodoric le premier, avaient essayé de mieux l'esprit antique.

palais... et, cependant, comme les cathédrales arabes allaient le faire bientôt, même s'il y avait longtemps que l'Égypte cessait d'être un empire chrétien. Mais Anastase avait protégé la primauté d'Alexandrie du pouvoir spirituel. La papauté lui avait en lui-même un dévouement envers ses missionnaires. En Grèce et en Asie-Mineure, et après l'arrivée des délégués de la Rome post-basile, la culture hellénique et la langue grecque continuèrent peu à peu à disparaître. Rome cherchait principalement à vaincre les résistances autochtones, même sans qu'elle vécût d'actualité dans son sein. Même jésuite traitait le mode de pensée grec pour une médiocrité par rapport à l'hébreu et cherchait la Bible en latin, la « Vulgate » devenue comme l'Hexaèbre et Virgile des chrétiens. Pour un natif arabe, l'écrit chrétien devait être des deux tout différent de ceux de l'esprit hellénique.

Seule la révélation divine, et non la raison humaine, pouvait éternellement éliminer les ténés. C'était faire un capital usage des forces de l'esprit que de diriger celui-ci vers l'étude de la nature et de ses merveilles au lieu de l'orienter vers la doctrine de la religion révélée. « Car si une telle étude pouvait permettre la découverte de la vérité, celle-ci serait déjà découverte. » Ainsi raisonnait le docteur de Théologie Lacretius, qui poursuivait : « Mais puisqu'elle n'a pas été découverte, quelle qu'en ait été le temps passé et les efforts déployés à cette fin, cela prouve bien l'absence totale de sagacité d'une telle étude. »

Sans doute, de toutes que l'on trouvait des églises chrétiennes avec les colonnes et les ornements d'édifices antiques, de même profanes dans les vestiges de la philosophie et de la science antiques ce droit la religion avait besoin pour parvenir à son fin. Mais chercher la vérité ailleurs que dans la révélation, méditer sur des phénomènes corporels, c'était s'égarer sur une voie fautive, quitter la route qui avait mené à Dieu. Tertullien l'avait clairement exprimé : « Nous ne devons pas être curieux ni chercher à pénétrer les mystères de la nature. »

Rien ne saurait exagérer cette conception de façon plus dramatique et plus évidente que les flammes et les colonnes de fumée qui s'élevèrent au-dessus d'Alexandrie. Avant de lui être de avoir grec et dérivés les noms principaux de l'Église chrétienne après Rome. Sur le delta du Nil, le ciel se colora en rouge au-dessus de la métropole de savoir, tandis que des visions

irremplaçables de la poésie, de la littérature, de la philosophie, de l'histoire grecques et de la science hellénistique disparaissaient, victimes de la rage de destruction des influences chrétiennes.

De l'an 48 avant Jésus-Christ, lorsque Jules César avait mis le siège devant Alexandrie, une partie importante de la culture hellénistique de l'Égypte avait été le fruit de l'effort. Cléopâtre en avait dans ses cartons mêmes composé les livres grâce à la bibliothèque de Pergame. Mais le 2^e siècle inaugura les destructions systématiques. Un patriarche chrétien brûla le théâtre et en changea les traditions. En 355, sous le règne de l'empereur byzantin Valens, le Cénacole est transformé en église, sa bibliothèque pillée et brûlée, ses professeurs poursuivis pour apostasie. En 391, le patriarche Théophile demanda à l'empereur Théodose l'autorisation de détruire le grand temple de pharaon des Anciens, la dernière grande académie : le Sérapéion, et de livrer aux barbares son incomparable bibliothèque. Un trésor irremplaçable ou à tout jamais perdu pour l'humanité.

Mais l'œuvre de destruction de chrétiens fanatiques n'en est pas terminée pour autant. L'act du patriarche Séverus d'Antioche ordonne sans vergogne qu'après avoir été décapités dans sa jeunesse à une association chrétienne très active à Alexandrie au 5^e siècle, tous deux ont Dieu une forte écharpe aux érudits païens et arraché leurs temples dont les reliques les plus et détruisent les installations. Les copies de l'érudition hellénistique disparaissent ou sont après les autres. En 529 le docteur noble de philosophie d'Alexandrie est Rome, en 600 la Bibliothèque palatine fondée à Rome par Auguste est brûlée. La lecture des classiques et l'étude des sciences exactes sont interdites, les vestiges des édifices antiques livrés à la destruction.

Enquêter les Arabes pénétrant dans Alexandrie en 642, il y a longtemps que cette ville ne possède plus une seule grande bibliothèque publique.

Quant à l'existence de la grande Bibliothèque alexandrine, laquelle cinq cents ans plus tard un général arabe Oras, de nombreuses et nombreuses vérifications ont permis d'établir qu'elle n'existait au fait d'une pure invention, probable qui plus est. On n'était simplement que une contrée de sa partie de ce lieu présente pour libérer la sacre de destruction des barbares.

Plus sa destruction, lors de sa victoire triomphale, le conqué-

tant d'Alexandrie donna de nombreux exemples d'une grande tolérance, interdisant la destruction et le pillage des villes et — geste si comble inhabituel! — garantissant respectueusement à ses nouveaux sujets l'existence de leur culte traditionnel. « Ce traité — ainsi en libellé le répète-t-on dans des textes — engage tout les sujets chrétiens, juifs, arabes et autres, et leur garantit sécurité et protection, en quelque lieu qu'ils se trouvent. Protection est également accordée à leurs églises, habitations et lieux de pèlerinage, de même qu'à tous ceux qui viennent ou font, aux Géorgiens, Abyssins, Jacobites, nestoriens et à tous ceux qui reconnaissent le prophète Jésus. Ils maintiendront des regards jusqu'au document du Prophète les à brevité, document au bas duquel il apposa son sceau et dans lequel il seure adhésif et nous insisterait satisfaitement et à leur garantir la sécurité. »

Ce ne furent point là de vaines promesses.

Le sceau du vainqueur.

Il est écrit dans le livre de Dieu, le Coran sacré : « Il ne doit pas y avoir de compagne en matière de foi. » Les Arabes ne songent pas à exiger des peuples soumis à leur pouvoir qu'ils embrassent la religion islamique. Les chrétiens, les Sémites, les parsi et les juifs, tous doivent pouvoir librement suivre leur religion. Ils conservent leurs temples, leurs monastères, leurs évêques, diakons et rabbins. C'est là quelque chose de fabuleux qui ne s'était encore jamais vu! On va pouvoir enfin partout respirer, en Égypte après la dixième année byzantine, en Espagne après toutes les cruautés endurées et les persécution récentes contre les juifs. Les nouveaux maîtres musulmans ne s'immiscent pas dans les affaires privées de leurs sujets. « Ils sont équitables, fermes au sixième siècle le patriarche de Jérusalem à celui de Constantinople, ne sont-ils autres lors et de se livrent à aucun acte de violence contre nous. » Ils accordent aux non-musulmans de leur empire toutes les libertés religieuses et chrétiennes qu'ils veulent leurs temples et obéissent à leurs maîtres.

Ces yeux-ci sont venus pour régner, non pour couvrir et faire des épaules!

A vrai dire, ce serait-ou que pour ne pas perdre le revenu des impôts que seuls les non-musulmans sont astreints à payer.

les vainqueurs entravent toutes que possible toute conversions à la religion islamique.

Mais ce sont les vaincus qui veulent devenir des égaux! Bien plus que ne le voudraient les Arabes, ils cherchent à maintenir la foi de Mahomet pour profiter des avantages économiques et sociaux réservés aux musulmans. Sans qu'il soit jamais question de contrainte, les adeptes de Christ insistent comme s'ils étaient au soleil. Ce ne sera que plus tard, au sein d'un Islam qui héberge une véritable forêt de peuples que nous en profiterons et la haine religieuse. Un tel étatisme est fait de la parole des Arabes.

La tolérance provinciale des Arabes est d'une tout autre nature que l'indifférence religieuse des Romains décadents qui, sur leur Forum, offraient une petite place aux dieux de toute origine. La tolérance des Arabes, on peut même dire leur générosité à l'égard de leurs adversaires et des infidèles, a ses racines profondes dans le verset Faté arabe, le « Qu'Allah-muhammad » des temps préislamiques. Le dévouement jusqu'à la mort, que ne s'appliquent ni habitations ni sacrifices, valait alors autant pour l'élite étranger que pour leur proche parent. En même temps que ces bêtes étranger — qui garantissent fort bien être un animal — la grande communauté humaine s'entre-découvrait au sein du cercle insulaire primitivement limité aux proches parents, et les obligations morales dictées par le sang s'appliquaient à celui qui était peut-être un étranger inconnu.

Depuis Mahomet, la grande communauté des croyants a remplacé la communauté tribale. Mais la marque de l'Arabie pouvait ne devoir jadis qu'à la simple élimination d'épave à présent la communauté religieuse; un sentiment d'humanité de caractère universel est né, qui ignore les frontières, une généralité dont bénéficient jusqu'aux ennemis.

Cette générosité des Arabes a directement touché et déterminé l'impressionnisme chevaleresque germanique. Avec son personnage d'un noble païen « qui, ramenant à la victoire, jette son épée à terre et tend la main au courageux adversaire sans se soucier des barrières nationales ou religieuses, le héros Wolfram von Eschschach a élevé un romanisme imprévisible et étonnant à la géométrie des Arabes; c'est le « païen » Fieritz qui craigne à une fête Parfidil comment atteindre le fête de la vaine chevalerie.

Siège la douce lumière de cette tolérance et de cette générosité du monde arabe, des peuples et des religions dispersés

qui parvenaient à vivre en bonne intelligence avec leurs voisins tendaient à prospérer. Les autres, chassés par exemple, vers les montagnes et les déserts, où l'Église impériale avait toujours persécuté, vivaient dans la pauvreté, les délices du vin de l'Église et de l'État, l'espérance et le dévouement s'évanouissant. Et de même qu'une plante se soigne vers la lumière qui la fait croître, les vaincus, même lorsqu'ils restent fidèles à leur croyance, se consacrent à la recherche de vivre de leurs nouveaux maîtres jusqu'à en devenir la partie intégrante.

Ils s'approprient la langue de leurs maîtres. Ils donnent des noms arabes à leurs enfants. Ils finissent par adopter et par faire leurs amis le sur celle des Arabes, sans plus leur en rendre compte par leur habillement ou leur usage, qu'un médecin de Bobek, un marchand de Minna et un Nègre de Gervada se reconnaissent dans les souks du Caire semblant n'appartenir qu'à un seul et même peuple.

Ce n'est donc point une contrainte venant d'en haut mais bien le désir de s'unir l'accès du monde des vainqueurs qui est à la base de ce rapprochement. Pour un Nègre authentiquement arabe, se nommer officiellement — à côté d'un prénom coranique seulement — des corrélatives — Abd Allah ou Mohammed, voilà l'ambition et la fierté de son caractère, du son juif et de son persan, c'est même devenu une coutume quasi générale depuis le X^e siècle, en dépit de ce que les musulmans ne voient pas d'un très bon œil la profanation de noms qui leur sont sacrés.

Même que les peuples vaincus (y compris les Berbères et les Espagnols) possèdent et partagent d'une tradition nationale et civilisatrice très supérieure à celle de leur vainqueur arabe, celui-ci ne fait aucunement figure de persan, sinon peut-être aux yeux des Frères, ses inférieurs d'eux-mêmes. Sa distinction naturelle et son admirable élégance les fascine. Sa majesté même du grand seigneur naïf à l'empereur comme modèle, à donner aux vaincus le désir de devenir Joseph lui, tout de même pour un Arabe. Donc pour un musulman. En outre sa foi profonde, essence de tout prosélytisme, agit de manière beaucoup plus efficace que ne pourrait le faire une quelconque propagande de prestige sans cesse de nouveaux adeptes à la secte religieuse islamique.

Ce, qui profane cette religion doit pouvoir lire et réciter la parole de Dieu dans la langue des Dieux d'est servi pour la

réviter, être peiné et haïr la langue du Coran, la langue des anciens peuples arabes... la langue de vainqueur.

A cela s'ajoute un fait qui l'on a déjà souvent tendue à répéter : il y a longtemps que le petit contingent des musulmans se représente plus à lui seul le peuple vainqueur. Au cours des siècles, les éléments arabes à son état de quitter le désert pour être la base de conquêtes. De nouvelles vagues se succèdent sans interruption, se déversent sur l'Afrique du Nord, la Sicile et l'Espagne. Qu'ils soient agriculteurs, artisans, marchands, fonctionnaires, professeurs de écoles, ces Arabes pénètrent les peuples étrangers, les arabisent et les conquièrent de leur accès.

L'arabe devient bien entendu la langue de l'administration, des tribunaux, de la diplomatie, la langue des relations commerciales et de la haute société. Qui voudrait s'enrichir de la communauté et ne la parlant pas? Qui d'ailleurs ne serait surpris à sa loquacité, à son faste et à son caractère si particulier?

Les vieux musulmans succombent à ce charme, les évêques dégoûtés s'en plaignent amèrement. Comment les musulmans et même volontiers entraînés par le courant général? La langue arabe disparaît. L'arabisme, la langue de Christ, fait définitivement place à la langue de Mahomet. Dès le XI^e siècle, les décrets du pape et les résolutions des conciles doivent être traduits en arabe à l'intention de la minorité chrétienne d'Andalousie qui ne sait plus guère le latin. Après la reconquête, l'Église se devra même composer de traduire en arabe le Nouveau Testament à l'intention des chrétiens libérés.

Et une langue même qui tient un Empire d'un siècle une langue universelle.

Mais cette langue est plus qu'un quelconque moyen de communication interchangeable à volonté. Ayant reçu l'empreinte d'une civilisation, elle marque à son tour la transmission de son empire. Il suffit de voir la façon dont l'univers se parle, de concepts et de valeurs de la langue arabe figure les esprits, mesure sa marque sur le vie intellectuelle et matérielle, et parvient à donner un aspect uniforme aux hommes combien différenciés trois continents! même langue des maîtres étrangers, tels les Turcs, les Seldjoukides, les Mamelouks ou les Tibets prétendant le pouvoir, ils se soumettent corps et âme à la civilisation, à la langue, à la manière de vivre et de penser des Arabes.

La force sans laquelle ces univers merveilleux imprimés au marbre ont considérable. Nul poète arabe n'aurait pu écrire, sans le développement arabe et le sentiment arabe du amour qu'Al-Hazen, philosophe et théoricien de l'art optique arabe... pourtant de sang arabe! Et cet, même le gros des ouvrages des les traduits de poche pensent enrichissent la littérature arabe est aussi purement arabe que possible.

La force prédominante de cet univers intellectuel est elle aussi considérable. Sous la domination chrétienne, les musulmans avaient atteint végétal; sous celle des Arabes, ils parvenaient au sommet de leur prospérité! Ce n'est pas la civilisation perse qui produisit un Khayam ou un Avicenne, c'est la civilisation arabe qui rend les hommes de génie persans capables de faire merveille!

Des études de haute culture exigent des livres en écriture calligraphique, travaillés ornés à l'édification de la science arabe. Dans les bibliothèques arabes, les ouvrages des musulmans, des chrétiens, des juifs et des Sabéens se retrouvent côte à côte. Et cette science islamique, qui emprunte la sagesse d'un chrétien à la fonction de professeur, s'adresse même qu'on s'instruit auprès des païens, qu'on puise aux sources grecque et indienne du savoir.

Elle se trouve en ce point en plein accord avec le Prophète.

« Qui aspire au savoir salue Dieu. »

« A tout musulman, homme ou femme », Mahomet avait imposé la recherche du savoir comme un devoir religieux.

« Du berceau jusqu'à la tombe, avisez-dix mots-ci ce que tu saches, car qui aspire au savoir salue Dieu. » Il n'avait cessé d'indiquer cette voie à ses disciples. « L'étude de la science a la valeur du jeûne, l'enseignement de la science celle d'une prière. » La connaissance de l'univers et de ses merveilles est possible que renforce la vénération des Arabes pour le Créateur. Le savoir illumine la route de la foi... « Celui qui veut de Dieu »

Le Prophète en personne obligé ses disciples à porter leur regard au-delà des frontières nationales. Car la science sert la gloire de Dieu. Toute science salue d'Allah et renvoie à Allah. Ainsi, « respectez-le, Dieu qu'elle vienne » Pour l'amour d'Allah, « royaume le monde, même de la bouche d'un infidèle »

« Dieu n'a vu pas quantifié de savoir la pagaine de ce monde? » Cependant en attendant l'apôtre. Fera-t-il est écrit : Je vous envoie le sagesse des sages. Ce qui paraît insensé aux yeux des hommes, c'est Dieu qui l'a obtenu pour confondre les sages. »

Deux univers aussi différents que l'Est et le Sud, deux conceptions qui ont déterminé les voies spirituelles inconciliables de l'Orient et de l'Occident. C'est en leur nom que s'élargit le fossé séparant la civilisation arabe hautement évoluée de celle, souvent inférieure, de l'Europe chrétienne contemporaine. Qu'importe à celle-ci toute la sagesse du monde en compensation de la révélation divine? Son idéal était autre, non moins grand, non moins sublime, mais aussi à découvrir une autre vérité. « J'aspire à la connaissance de Dieu et de l'âme », les dialectes arabe saint Augustin des prières de votre connaissance. Pour contempler le soleil, c'est-à-dire Dieu, a point n'est besoin d'une aide extérieure ».

Pour les chrétiens, la révélation était la seule source de vérité divine. L'histoire de la création fournissait leurs les informations nécessaires sur le ciel, la terre et le genre humain. Ainsi, toujours selon saint Augustin, les apôtres ne pouvaient-ils exister, « l'Écriture sainte n'ayant jamais mentionné une telle race dans la parité d'Adam ».

La théorie pélagienne de la rationalité de la terre était des livres complètes. « Fatah pendant, demandant l'existence, docteur de l'Église, que des hommes soient ceux pour croire qu'il existe des planètes et des autres univers de l'autre côté de la terre et que les hommes y vivent les plus plus haut que la terre » Pour certains, la terre était une colline entourée de laquelle le soleil accomplissait sa révolution entre le jour et le soir. Pour Ibrahim, Maimon, elle était un disque basé sur les fers de l'Orion. Ainsi, plusieurs siècles d'une intellectualité étaient effarés, et devant le temps d'une compréhension naïve de l'univers.

On comprendait à présent, et de plus en plus violemment, le sens fait d'admettre l'existence d'un principe de causalité dans les phénomènes naturels; on avait pour sacrifiés d'attribuer des causes naturelles au lever d'un soleil, à une inondation, à une éclipse courdu ou à la guérison d'une fracture, quand la puissance divine, la déesse ou le maître défont la pour les motifs.

Le potentiel intellectuel pouvait sans danger se dépasser dans sa quête accablée de la connaissance de Dieu, il pouvait

tées, sous l'église, de la toute-puissante théologie, provoquer l'édification d'impopulaires établissements d'enseignement philosophique, mais imposants que les cathédrales : à l'ombre de ces édifices dressés vers le ciel, comme dans tous les lieux où l'on croit, l'Église rabattait le niveau de connaissance des classes universes. De la chose passée, du Age grec, elle participait le savoir dans les bas-fonds de la croyance aux miracles, insouciant sans surveillance dans tous les soupçons contre plus l'exception de la même théologie. Mais le marche rétrograde de la culture ne s'arrêtait pas au seul monde ecclésiastique, au dépit de fait que cette sorte de nourriture intellectuelle se fit pas prévue pour les laïcs. À l'instigation de ceux-ci, on confondait en un laps de temps par un concours de circonstances fortuites traces de romans grecs et de autres orientaux, légendes dans lesquelles la croyance aux miracles trouvait largement de quel s'épanouir au débouché des idées saines.

Quelle qu'elle ait été leur action dans le domaine spirituel, église et monastères, lors d'être à part de la civilisation dans le domaine temporel, ont bien se sentir créés aux côtés, les gens d'Afrique avaient possédant les mêmes facilités, sous plus grande encore, que les Arabes de recueillir l'impopulaire héritage et de le faire fructifier. Les deux nations se trouvaient beaucoup plus directement à leur disposition et jusqu'au vers siècle, l'Occident ne manquait pas d'ambassadeurs possédant le grec. Le dieu, qui dans les premiers siècles se recréait occasionnellement parmi les Grecs orientaux, ont donc été tout aussi capable de traduire et de romanes l'héritage reçu que les premiers traducteurs du milieu de Byzance!

Mais l'esprit grec leur était étranger. En l'an 500, Eusèbe, docteur de l'Église et évêque de Césarée, s'adressant en ces termes aux naturalistes d'Alexandrie et de Pergame : « Ce n'est pas par ignorance des choses que vous critiquez, mais par défaut de votre vraie activité que vous faites à part de côté de son objet et l'homme tout ce qui est des occupations plus hautes. » Et d'est encore l'opinion de Thomas d'Aquin au *sum. théol. 1.* « La plus saine connaissance que l'on puisse acquérir sur les choses supérieures est plus satisfaisante qu'un très grand savoir sur les choses inférieures. »

L'esprit grec passait si indifférent aux chrétiens que, non contents de montrer eux-mêmes à la plébe, les prêtres de son mouvement ont grande partie de l'œuvre ont en détrui-

sant ses œuvres. Il de un fait, partout où l'Antiquité et l'Hellénisme étaient déjà parvenus à un haut degré de perfection, l'Occident qu'il est des objets d'admiration. Ce qui fut consacré dans les manuscrits, à la seule intention de copier, s'éloigna, convenant bien à de modestes prévisions ; beaucoup de littérature populaire que n'avait pas diffusée la machine spéciale de l'esprit rebelle en dehors par les manuscrits. Il s'en parut peu moins nécessaire aux progrès d'intelligence au siècle séculier et sur toutes les lettres ayant trait aux « choses inférieures ». En 1500 environ, le synode de Paris déclara que c'était prohibé pour les écoles que de lire des ouvrages de sciences naturelles. L'école de l'esprit choisis dans l'esprit tout spirituel, certains tout ce qui est d'indifférence et contraindre ceux que se livraient à une activité intellectuelle non conforme au dogme de l'Église à se résigner ou à contester sur le bûcher.

C'est là le seule explication d'un fait qui pour être démontré parfaitement irrévocable, à savoir qu'un millénaire a dû s'écouler avant que l'Occident cessât de se tenir éclairé, lui qui se déplaçait pourtant avant, quant à ses possibilités de développement, dans un trois siècles d'avance sur le monde musulman. Le mot de l'Église au sujet des chaires de Misère qui ne prennent leur vrai esprit d'importance n'est déjà pour la science de l'hellénisme décadent et son tardif cours, mais surtout pour la science occidentale dans le temps d'inspiration dans dix siècles. Il se trouvait en revanche s'appliquer à l'état de seconde main chez lequel, d'étranges forces, la science n'est autrement « du fruit tardif de l'arbre de la civilisation ».

La science arabe apparaît subitement, à peine passé le *se siècle* historique comme aux conquêtes et à l'élaboration théologique du Coran. Tel est certain de l'être, passé la révolution littéraire, la science arabe aussi du et s'épanouit rapidement à un point qui lui vaut bientôt une renommée solennelle.

Mais le jeune Islam, encore soufflé et étiré, se heurtait partout aux autres confessions. Tel ce sont des écoles théologiques qui affrontent les uns les autres les représentations de la foi orthodoxe. La ce sont des divergences d'opinions qui, en provoquant le mécontentement des orthodoxes, brisent l'unité des orthodoxes eux-mêmes. Voilà qui n'est pas abouti à un dénoûment idéal. Cependant, le fait d'être contraint de mettre à l'épreuve

ses facultés intellectuelles au cours de ses rencontres avec des religions et des philosophies en pleine maturité près de grandir : un jeune talen. Car, pour son bonheur et son malheur à la fois, il se trouve dans une telle autre situation que le chrétien d'Israël. Il ne reconnaît aucun intermédiaire entre Dieu et lui, donc aucun succédané en tant qu'organismes médiateurs établis en vue de la transmission de la vérité. On ne moine, pas à l'époque d'Israël. En Israël dans l'ensemble, la habitude lancée aux époques plus vases, le risque d'être accusé d'infirmité beaucoup moindre, même lorsque le tenant de l'autorité spirituelle et temporelle, s'ajoute-dire le calife, est gardien de l'orthodoxie, deux moins libéral que ne le furent les Abbassides depuis Al-Mansour jusqu'à Al-Mu'tamid. D'ailleurs, chargé de son Islam comme ailleurs l'orthodoxie l'empêche sur la tolérance religieuse, le s'ajoute-toutefois. Ainsi jusque les Mongols ou les Espagnols entrèrent les classes intellectuelles d'Occident, l'orthodoxie autorisée qui prévalait assurait en quelque pas de garantir la plus large part de responsabilité dans l'effroyable décadence consecutive de la civilisation.

À l'inverse, les conflits qui opposent les confessions ne cessent de mettre les esprits en mouvement. Ils conservent l'islam de fragmentation, l'incitant à s'arrêter dans le domaine scientifique et à résoudre des problèmes intellectuels que quelques autres en somme sont d'une façon absolument incompréhensible. À cela s'ajoutent les multiples pillages qu'imposent tant la vie quotidienne que la doctrine religieuse ; nécessité de gérer les relations et d'élever les spirituels au sein de la population pillarde des grandes villes, d'exprimer de nouvelles et de meilleurs résultats, donc d'explorer le corps végétal et animal, d'irriguer le sol, d'exploiter les terres, d'ouvrir les mouvements des océans, de s'orienter en voyage, de déterminer avec exactitude l'heure et le lieu... Dans tous ces domaines, il s'agit d'apprendre et d'étendre ses connaissances, et de de quelque façon que ce soit.

Sans se préoccuper parce que conscients de leur bon droit les Arabes s'emparent du latin intellectuel nécessaire à leur instruction. Et par conséquent, outre ce que peuvent leur offrir l'Inde, la Perse et la Chine, ils convoitent des fragments des palatins grecs et latins.

Mais ce qu'ils trouvent sur place est mille fois plus à leur avantage. Une fois établis, leur désir de s'instruire brève

de s'approprier tout ce dont il pourra se saisir. C'est ainsi que commencent une course au tour d'un caractère très particulier : des expéditions royales y livraient des volumes considérables, et leurs troupes servaient de moyens d'action diplomatiques propres à épurer la politique étrangère arabe.

Serviteurs d'une parole historique et universelle.

Le livre, instrument politique. Le science, message de paix. Améliorément ou déclin, comment, ne-on jamais vu cela? Surtout à une telle échelle?

Voilà qui prouve en tout cas à quel point les Arabes appréciaient les livres! Et des livres traitant de sujets aussi arides que la géométrie ou la mécanique, la médecine, l'astrologie ou la philosophie.

Alors qu'un État voisinier a coutume d'inciter dans les conditions de trêve de paix la livraison des armements et des navires de guerre de l'étranger, Haroun al-Rasid, après la conquête d'Alamir et d'Al-Basra, n'ajoute rien de plus que la livraison de tous les manuscrits grecs anciens.

Alors que de ses jours est dépendante la victoire de ses mines, de ses industries de guerre, de ses plans relatifs à la construction de nouvelles armes de destruction (en même temps qu'on exerce les livraisons), Al-Mansour, après sa victoire sur l'empereur byzantin Michel III, exige en guise de réparation tous les ouvrages des philosophes - anciens sans autres motifs en arabe, sans utilitaires qui soient utilisés dans un dessein essentiellement pacifique.

Les princes arabes éprouvent une véritable passion pour les papyrus et parchemins, si défectueux soient-ils. Rien ne leur suffit aussi acheter leur unité que la don de quelques vieux manuscrits reconnus de prestige! L'empereur byzantin Constantin VII ne pouvait-il pas que c'était entre le meilleur moyen d'établir l'alliance d'un prince arabe d'Asie-Mineure et d'envoyer-est pas à Abd al-Rahman III toute une table de vieux manuscrits au nombre desquels figuraient la Pharmacologie de Dioscoride?

La liquidation de l'esprit païen dans le monde chrétien était menée avec le plus grand dessein, les Arabes pour protéger l'Église ne s'ajoute-tout pas à la dépraver! Des centaines, milliers de pages pourvues et la boue bien garnie, qu'on

Régis pour Byzance et autres lieux, et ce furent des érudits qui furent effrayés de constater, tel le Byzantin Procope, lorsqu'il dit en passant, peindre la cour brillante et cultivée des Arabes, à la manière sous Byzantine.

L'appréhension des manuscrits n'a donc encore vraiment débuté la manière des princes, des saints et des évêques particuliers. Au gré de débours considérables, ils envoyaient à travers toute la Grèce et l'Asie Mineure des commis-dés d'érudits, parfois même des agents secrets, chargés de détacher tous les ouvrages susceptibles d'avoir échappé à l'œuvre systématique de destruction.

De tels succès se racontent parfois en des lieux fort éloignés. Dans une cave obscure d'Almaïda, qui les rans et les emportés ont été pour des siècles, on avait aussi dénichés, enfilés entre deux pierres superposées, un ouvrage traité de l'histoire de la guerre. Un autre ouvrage est découvert dans une cassette, elle-même cachée de dix à douze brasses dans un monastère isolé. En Asie Mineure — « à trois journées du voyage de Byzance » — Mohammed ben Is'hak découvre une importante bibliothèque et dans un vieux temple fermé par une porte de fer à deux battants, la plus grande que j'aie jamais vue. En des temps reculés, alors qu'il adorait encore les dieux et les faux dieux, les Grecs avaient élevé ce temple où ils procédaient à des sacrifices ». Et Mohammed, érudite arabe à la cour de Byzance, raconte en ces termes sa victoire obtenue de haute lutte : « Je pris un jour le souverain de l'Empire romain d'Orion de m'ouvrir ce temple. Mais il y résista avec fermeté que nul n'y avait jamais pénétré depuis la destruction des Byzantins au commencement. Refusant de me tenir pour battu, je trouvai plusieurs occasions de lui rendre service, puis réussis au point par force, exactement quinze jours d'une séance de son conseil à laquelle je parvins et m'avais pris d'émbarquer. Il faut pas révéler et me féliciter les portes du temple. Or, à l'intérieur de cet édifice de marbre, les murs étaient couverts d'inscriptions et de fresques, les plus belles et les plus riches que j'aie jamais vues ! J'y découvris aussi des tablettes pleines de vieux manuscrits qu'on estimait à près d'un million. Une partie d'entre eux brûlaient en lambeaux, une autre était mangée par les vers... »

Il s'agit là d'un ouvrage d'une grande érudition et universelle. Une civilisation romaine en des siècles s'est démantelée. Et voilà sa trace tout près d'être anéantie, tout près de disparaître

saire à jamais sous les yeux mêmes des fils de ses fondateurs dont le regard se tourna désemparé vers un objet qui n'est pas de ce monde.

Ce que l'on a pu sauver, la postérité le doit en majeure partie aux Arabes et à leur « goût de savoir ». Hélas de choses sans valeur s'y ajoutent après coup du fait de Byzance. Et il ne s'agit pourtant là que d'une infime partie de la volumineuse littérature de l'Antiquité, œuvres dans nos pouvoirs difficilement imaginer l'ampleur. Tout au plus pourrions-nous, grâce aux encyclopédies et aux compilations, nous faire une idée approximative de ce qui était déjà définitivement perdu.

La traduction, action civilisatrice.

Les ouvrages qu'on copia de leurs grandes bibliothèques de savants les Arabes prélevés de la disparition ne sont pas simplement conservés, en des églises de marbre, à l'abri de l'air et de la lumière, attendant à la purification de la culture, ils sont emmenés à la vie pour être rendus accessibles à tous.

En un mot : on les traduit.

Noté point dans une langue morte, étrangère à la masse et borné de seuls initiés (comme c'est le cas pour le latin depuis le VIII^e siècle en Occident) mais dans la langue bien vivante du Coran. Et c'est là la seconde racine de l'islamisation intellectuelle arabe : tout musulman doit posséder lire et réciter le Coran en arabe. Tout musulman apprenait et apprenait l'arabe. Tous citoyens de l'Empire jusqu'aux des droits civiques en politique obtinrent l'accès aux « merveilles de la science » qui s'en doter par uniquement réservé à un petit cercle d'érudits initiés du peuple.

C'est déjà vrai en 661 sous le règne des Omeyyades, époque à laquelle, en Occident, le père de Charles Martel, Pépin d'Héristal, marquis de palais d'Austrasie, fut, à Tournai, le roi « d'Occident » Thierry III de Neustrie.

La réception éprouvée par Chahid ben Yûsuf, contraint de retourner en terre catholique héréditaire de Damas, a pu peut-être servir comme envoyade dans les bras de la science. Mais il se refuse à étudier ses amis les livres dans une version étrangère. Le premier d'une longue histoire de rebelle, il manda des érudits grecs et arabes d'Alexandrie qu'il chargea de traduire dans la langue impériale les ouvrages des Héliciens et des Egyptiens

sans, décidé qu'il est à ne commencer que dans sa propre langue avec les experts étrangers.

L'œuvre que ce jeune prince a entreprise à Damas pour se consoler de sa déception, les mêmes abbassides la poursuivirent à Bagdad au profit de la religion et des croyants. Il est dit dans le *Collier de perles* au sujet du *Siddiqine* indien : « *Al-Mansour* donna l'ordre de traduire ce livre en arabe puis de composer d'après lui un ouvrage que les Arabes poursuivirent utiliser pour l'école de l'enseignement des plantes. » Lorsque les ont reconnu l'utilité d'une entreprise, les souverains arabes ne sont pas gens à ne s'y employer qu'à demi, ils s'y lancent au contraire à corps perdu.

Le travail de traduction connaît une faveur au moins égale à celui de la collecte des textes. *Hârûn al-Râchid* ordina à sa cour des érudits et linguistes distingués qu'il chargea, sous la direction de *Yâqûb ben Mâsûm*, de faire payer un manuscrit par ses ennemis le montant des réparations exigées d'eux en contrepartie des dommages subis par ses troupes. *Al-Mansûr* fonda une académie de traducteurs, et ses successeurs rivalisèrent d'efforts avec lui dans ce domaine. Les trois fils de l'astrologue *Moussa ben Chakî* jurèrent une sentence dans l'ancien de leurs collègues de collecteurs et traducteurs, « donnons ainsi l'exemple aux autres », devant lesquels le médecin de *Bab*. *Qays ben Jaqûb*.

Un nom est devenu le symbole de tous les efforts accomplis pour ranimer le patrimoine intellectuel des Arabes : celui de *Hamân*, fils du pharmacien *Isâq*, de la tribu arabe des *Isâidî*, qui se convertit d'allié au christianisme. La tribu des *Isâidî* avait planté ses tentes aux environs d'*Al-Hira*, ancienne métropole commerciale de la région de l'Euphrate et résidence royale des *Lachmides*, en bordure de la route commerciale qui s'étend à travers le bassin féodal.

L'histoire personnelle de *Hamân* a éliminé la valeur d'un symbole. C'est l'histoire d'une humiliation et d'une revanche. Humiliation qu'un *Yâqûb* européen fit subir au *Isâidî* descendant des *Isâidî*, et qui contribua à l'éveil de la conscience intellectuelle du jeune empire arabe.

D'*Al-Hira* jusqu'à Bagdad la distance est d'un peu plus de quatre-vingt-dix kilomètres. Et il lui fallut de traverser l'Euphrate et de franchir tout droit vers le nord pour atteindre sur la Tigre le ville de son rêve, tel est en la région, toujours

identique, à la question que *Hamân* posa avec ceux qui voyageaient dans les caravanes. *Hamân* est né à *Al-Hira* en *Bag*, l'année de la mort d'*Hârûn al-Râchid*. Les instruments et les livres que l'onfermait dans le laboratoire de son père étaient en lui d'autres aspirations que celle de devenir, comme le *plupart* des ses compatriotes, un simple marchand.

Le jour vint enfin où son vœu fut, le *Yâqûb* *Hamân*, se débatta d'abord, en échange d'un peu de orambre, à connaître *Hamân* jusqu'à la capitale de l'empire.

A l'époque, la maison du grand *Yâqûb* *Hamân* *ben Mâsûm* *Isâidî* de *Gomdichapur*, médecin et traducteur chef sous le règne d'*Hârûn* *al-Râchid* (à *Al-Mansûr*) est le rendez-vous de l'élite intellectuelle de Bagdad. *Hamân* désire se consacrer à la médecine et, avec toute l'aide et la sol d'apprentissage de ses quinze ans, il entre sous le nom de *Yâqûb ben Mâsûm*, professeur d'un élève immense renommé. Mais *Hamân* n'est pas un élève ordinaire, tant s'en faut. Il ne cesse d'interrompre le maître par les questions qu'il débouche comme autant de *Isâidî*.

Mâsûm est courroucé pour sa verve, et nombre de ses questions font le tour de la ville. *Hamân* lui est connu ainsi pour avoir le dent doré. Un jour, agacé par les sempiternelles questions du jeune *Hamân* et incapable de se contrôler plus longtemps, il lui lance : « *Retourne donc là d'où tu viens! Va te faire agacé de change à Hira comme les gens! Mais en te fâchant surtout pas d'étudier la médecine, ce n'est pas une profession pour un *Isâidî*! »*

Hamân sort de la classe, pleurant amèrement. Les paroles méprisantes de *Mâsûm* le brûlent comme autant de coups de licot. Ce jour-là, éréosé par les années, il se jure de prouver qu'il est capable de devenir un aussi grand médecin que *Mâsûm*, au point près : un médecin vers lequel tant qu'il s'a profondément offensé devra lever les yeux!

Il voyage en pays étranger. Et *Al-Hira* *Isâidî* étudie la logique grecque jusqu'à la maîtrise sans totalement pour pouvoir lire les ouvrages des grands médecins grecs dans le texte. Après du travail professeur de *Hamân*, au le goût Persique, il perfectionne son arabe et apprend le persan. Il parle déjà *Parthéon* depuis sa plus tendre enfance.

Deux années se sont écoulées depuis que le jeune *Hamân* a été se reformer derrière lui les portes dorées de Bagdad. Or, voilà qu'un soir se entasse *Chakî ben Abdallah*, ancien membre du conseil de cercle d'architectes de *Mâsûm*, rend

vière à qu'expl. Les yeux balancés, un étranger à l'air bruni et candide en saut de saut sur un pays de mousses. Chahî ne l'a encore jamais rencontré dans les yeux de l'Égypte. Attaché par son entêtement avec son ami, il ne prête guère attention à ce personnage inconnu.

Mais soudain une voix s'éleva. Elle chanta. Des vers grecs. Des vers d'Homère qui parlent d'un homme nommé Ulysse. Et c'est sa voix qui traduit le chœur. Chahî le connaît bien. L'écrit que, la tête appuyée sur une orné de carreaux de faïence multicolores, chante le héros d'Homère ne peut être que son ami et ancien condisciple Housain ben Ichah. Inquiet, il lui fit demander à Chahî de parler le silence : « Ne dénigrez pas mon statut. Ma mission n'est pas remplie, accomplie. »

Peu de temps après, Chahî rencontre de nouveaux son ancien ami. Cette fois dans la maison de Djabrîl ben Bachidjah, doyen du corps médical de Bahgat. Et Chahî n'a pas fini de s'étonner. En effet, le véritable vieillard de la très ancienne lignée de médecins de Ghazalimpar traite le jeune Housain, alors tout juste âgé de dix-sept ans, avec la prudence, la délicatesse même, dont on n'aie généralement qu'on s'occupe des personnages haut placés. Il l'appelle « Maître Housain » et lui pardonne tous les bonheurs réservés aux hôtes de la maison.

— Pourquoi s'appelle-t-il Maître? demande Chahî, incrédule et curieux, à son ami en parlant avec lui de la maison de Djabrîl. Housain lui alors de se pecher la traduction dans le chef du corps médical Farnâb changé. Il le voit : « Farnâb est l'épouse de son père à cet âge. » Farnâb est fils de son père et s'approche à Yaya ben Housain. Farnâb qui m'a si longtemps chassé de son cœur, puis réintégré et qui se vient de voir et d'entendre dans la maison de Djabrîl ben Bachidjah.

— Nul être humain n'a pu penser que telle traduction, à moins que l'œuvre de Dieu ne la lui ait inspirée, éditée Menasseh après avoir examiné les feuilles. C'est à Housain ben Ichah que je serais heureux de compter au nombre de ses amis.

Housain incertain alors sur être de confiance médicale à Bahgat. Le sage Djabrîl ben Bachidjah lui-même se débarrasse par sa parole et de s'adresser auprès de son jeune neveu. Parmi les nombreux livres même juchés l'ancien professeur de Housain.

Mais plus que ses conférences, ce sont ses traductions singulières qui fascinent la célébrité de ce jour. Arabe qui détermine arabe, et de son, Menasseh. Les fils de Menasseh sont enthousiasmés par un travail aussi solide et aussi sûr. Il ne s'agit point de la traduction littérale, le sens de la phrase ou seulement l'emploi dans la nouvelle langue, un arabe à la fois clair et élégant. Mohammed ben Menasseh se montre particulièrement attaché au jeune Djabrîl. Il l'habille et lui donne un traitement élevé pour traduire en arabe les ouvrages grecs que ses élèves et lui-même se sont procurés.

Housain se voit bientôt obligé de s'ajourner des sites médicaux. Mais après avoir se part de chez lui qu'il lui fut lui-même s'occupant de ce et corrigé. Dès qu'un nouveau ouvrage lui parvient, il commence par le disposer soigneusement, par le diviser en chapitres et parties, méthode particulièrement précieuse lorsqu'il s'agit des ouvrages de Galien, écrits en grec et de Housain.

C'est ici que l'on constate l'énorme pouvoir du traducteur, dans la sympathie ou l'antipathie, le jugement personnel ou la sphère d'intérêt, en déterminant son choix, déterminant conjointement le chemin qu'emprennent une civilisation. L'adhésion de Housain pour Galien a été le soutien de l'Égypte sur le trône de la médecine arabe, et par là sur celui de la médecine occidentale.

Mais l'activité favorite de ce médecin et traducteur arabe n'est de se limiter à la seule médecine, à Galien et Hippocrate, à Orfèvre, Dioscoride et Paul d'Égine. Il traduit en arabe Archaos, Platon et l'ancien Testament grec, le « Vierge du Septante » ; il se consacre à des ouvrages géométriques, métaphysiques, de mathématiques et d'astronomie. On attribue aux traducteurs les livres ultérieurs. Housain possède dans son est données des connaissances approfondies. Il maîtrise et s'occupe de la manière de ses traductions qu'il peut se permettre d'éditer les passages obscurs ou inintelligibles et de donner quelques ouvrages d'abord-propre et de connaissances circonstanciées.

Les ouvrages sont tels qu'il choisit toujours — comme il le rapporte lui-même — à se procurer autant que possible trois exemplaires au moins de l'ouvrage en cours, soit afin d'en comparer les textes et, le cas échéant, de réviser soigneusement les passages obscurs ou inintelligibles.

On trouve-les dans l'Annuaire de ce Moyen Âge, dans

chez les Arabes, cette belle occupation — qui se convertit de nos jours en des concours — des concours de la responsabilité vis-à-vis de l'auteur, où s'évalue son respect de la propriété intellectuelle? Conception à laquelle on croit aujourd'hui rendre un hommage particulier en la qualifiant de « très moderne »!

Lorsque Houdan a besoin d'un exemplaire d'un certain manuscrit de Galien qui à son époque est déjà rare, il peut lui-même à sa recherche. « J'en avais un très bon sujet et par-dessus de ce fait la Médecine, la Syrie, la Palestine et l'Égypte, jusqu'à Alexandrie. Mais je ne réussis à le découvrir nulle part, abstraction faite d'une société de Fourvière que j'avais à Damas. » En plus de ces écrits rare, dont l'original est aujourd'hui perdu, Houdan rapporte à Bagdad un grand nombre d'ouvrages précieux. Entre-temps, Al-Moazzawalli, successeur d'Abd-Allah, l'a nommé son médecin traitant en même temps que directeur de l'école califienne de traducteurs nouvellement fondée.

Ainsi, grâce à leurs traductions, les écrits arabes parvenus de la disparition, un grand nombre d'ouvrages anciens que sans eux la postérité n'aurait jamais connus. Parmi autres les livres d'Anastase de Galles, les ouvrages de toxicologie et de mathématiques de Hérode, Philon et Méthios, l'Œuvre de Prothée, un ouvrage d'Érasme sur l'égalité, d'Archimède sur la céphalite et les corps célestes. Le grand mathématicien et médecin Thabit ben Qurra, le plus regard des écrivains Houdan qui sont plus de quatre-vingt-dix, avec de l'oubli trois ouvrages d'Apollonius sur les sections coniques.

À la mort de Houdan, le meilleur parti des ouvrages traduits est traduit. L'Université et le enseignement peuvent commencer.

La parole des livres.

Telle une épistémologie, telle la course aux automobiles, réfrigérateurs et postes de télévision qui caractérisent notre époque, la parole des livres se propose à travers l'empire arabe. Elle atteint tous ceux qui peuvent l'en offrir le livre. Elle contamine les gens avec une violence et une énergie qu'on ne retrouvera guère que dans les temps modernes.

De même que le niveau économique, social et intellectuel

de l'Islam s'éleva et mouva aux dimensions de sa tribune de son poste de télévision, celui de l'Arabie d'entre les 67 et 70 millions de fonction de la quantité de livres qu'il défilait.

Il ne fait aucun doute que lorsque posée par son sultan, membre de la famille des Boumehide et futur chah-Bahman en Irak, le calife Suleï à Bagdad une bibliothèque dans la « Maison de la Sagesse », il ne fut que répandue par là à une vitesse. Les bibliothèques seraient soudain de terre comme des champignons. Des livres, un voyageur compte dans la capitale plus de cent bibliothèques publiques. Chaque ville construite découvrait une bibliothèque où tout Ali, son Mohammed peut se faire peindre des livres qu'il a le loisir d'emprunter chez lui ou de lire dans la salle de lecture. Dans chacune de ces bibliothèques un cabinet de travail est réservé de façon permanente aux traducteurs et aux copistes, et des salles de réunion où l'on peut composer et discuter et simplement un être semblable à celui des temps en Arabie.

Au 3^e siècle, une petite ville telle que Nisay en Irak peut s'enorgueillir de posséder quarante mille volumes, alors qu'à la même époque dans les monastères d'Occident les quelques douze livres qu'on y dévot sont enchaînés en signe à leur sacre. Il ne faut pas moins de six grands catalogues pour abriter la liste des livres de la bibliothèque municipale de Bagdad. Chaque catalogue possède sa bibliothèque. Une est, huit autres, chaque hôpital offre à la vue de ses visiteurs de grandes étagères garnies de livres; il arrive en tête toutes les nouveautés médicales pour que ses étudiants aussi bien que ses médecins puissent rester parfaitement à la page. Pour son observatoire de Maragha, Nasir-Allah al-Tusi réunis une collection de quatre cent mille volumes.

Or, ce qui vaut pour le calife de Bagdad vaut aussi pour le plus petit prince de secours le plus éloigné de l'empire. Un digne d'Arabie du Sud, réputé d'ailleurs pour sa vaste culture, possède cent mille volumes. Apres avoir, à la demande des médecins habitants de Mohammed al-Munawar, maître de Boukhara, prodigué ses soins à celui-ci, le jeune Ibn Sina, âgé de dix-huit ans à peine, reçoit pour récompense l'autorisation de choisir parmi les livres de la bibliothèque du palais ceux dont il peut avoir besoin pour la poursuite de ses études. Ils sont rangés, par spécialité, dans plusieurs salles de l'imposante bibliothèque. J'ai trouvé là des livres que la plupart des gens ne connaissent même pas de nom, que je n'avais jamais vu auparavant.

avant et que je n'ai jamais revus depuis. » Peu de temps après qu'Abu Sîra eut quitté le coure du soliman, cette précieuse collection de livres divida le palais des Ruzouk. Et les membres des bureaux de recherche — c'est Abu Sîra qui y a mis le feu pour être seul à pratiquer la science qu'il y a puisée et pouvoir ensuite la faire passer pour science. »

Personne toutefois, pas même le calife de Cordoue qui enverra pourtant dans tout l'Orient des agents chargés de recueillir ses collections, ne sut que le monarque d'Al-Buhârî, calife de Cîric. La bibliothèque de ce prince fatimide comptait un million six cent mille volumes, dont six mille cinq cents ouvrages de mathématiques et six-cent mille de philosophie; c'est la plus belle et la plus riche qui soit. Ce qui n'empêcha d'ailleurs pas son fils, lorsqu'il monta à son tour sur le trône, de constituer une seconde bibliothèque, ce répartie dans dix-huit mille du palais.

Comment les missions et les pilliers de la cour se voyaient-ils peu dérangés par l'insolence d'insérer leurs ouvrages successifs? Une collection de cent dix-sept mille volumes, comme celle que le vizir Al-Moutâzîlî laissa à sa mort, en l'an 664, n'a rien d'incroyable. Un jeune collectionneur de ce vale, Abu Abbâd, veut se glorifier de posséder deux cent six mille volumes, un autre à son million cinquante mille. Même si de telles évaluations sont approximatives et peut-être plutôt exagérées, elles ne valent pas le haut, et il faut bien souvent entendre par le mot à volume à un simple chapitre, soit, il n'est rien peu moins que la fièvre avec laquelle on donne ce genre d'indications en dit malheureusement long sur la joie intérieure qu'un tel capital procure. Une joie à laquelle on croit sans nul doute un regard qu'on obtient sans ne paraître jamais en voyage sans rencontrer avec lui toutes charges de consultation uniquement constituées par des livres. Etait encore mieux de se demander où l'empereur Frédéric II, ardent administrateur des Arabes, alla chercher l'idée de se faire accompagner dans toutes ses expéditions par sa bibliothèque transportée à des de chambre?

On ne voit-on aujourd'hui des bibliothèques privées de vingt ou trente mille volumes, telles qu'on posséderait les bibliothèques, quelques traités de Selah ad-Dîn, Ibn al-Tâimîh, le célèbre grammairien, ou Ibn al-Qûlî, l'historien? Tous livres qui n'étaient pas imprimés sur des rotules mais écrits à la main, et que chaque des trois siècles ont en partie de

travail et ne rendait pas le prix de l'objet particulièrement abordable! Pour la copie d'un ouvrage d'Étard, Ibn al-Fâhâm, ministre de l'époque, reçoit la somme de six-cent-quatre-vingt-dix sels qui lui servent par mois de subsistance. Ibn al-Dîrîmî, ministre du Kâit'mân et grand amateur de voyages, laisse à sa mort deux cent cinquante quintales de porphyre en pain de quarante livres de son poids. On raconte d'un autre seldjouk — et aucun de ses contemporains n'aurait osé à donner de l'authenticité de cette anecdote — qu'il se vit dans l'obligation de décrire l'effroi du sultan de Buchhârâ de venir à sa cour parce qu'il lui avait fallu quatre cents chameaux pour transporter dans sa nouvelle résidence l'ensemble de sa bibliothèque qui ne pesait pas moins de dix mille. On voit également qu'un certain érudite lettré à sa mort six cents volumes de livres traités de sujets scientifiques très divers, telles il trouva d'ailleurs qu'il fallut plusieurs hommes pour transporter chacune d'elles hors de la maison.

« Bah! il ne s'agit là que de ces gens, de quelques personnes particulièrement avides d'objets rares. Cette sorte de gens-là a bien entendu besoin de posséder toute une bibliothèque spéciale! Et, quoique peut-être à un moindre degré, de telles exceptions n'en ont pas moins existé de leur temps. » Mais non, jurement, chez les Arabes, les amateurs de livres ne continuaient pas une petite élite, car on se trouva parmi les gens de toute condition. Tout homme instruit, qu'il soit grand procureur public ou chérifien, maître de la ville ou simple artisan, fréquentait assidûment les bibliothèques. Au sixième, la bibliothèque moyenne d'un particulier contenait plus d'un vingt à cinquante que toutes les bibliothèques d'Occident réunies.

En tout cas, on ne saurait être riche sans posséder une collection de livres rares et précieux! Un historien arabe raconte ainsi la curieuse mésaventure dont il fut l'un des acteurs dans la cour des Ruzouk : « Lors du tirage d'un sort, je me rendis comme au pûch des livres avec l'espoir d'y trouver un certain ouvrage dont j'étais le plus grand besoin. Un jour, l'ayant enfin découvert, je sentis immédiatement une offre se présenter, mais un autre client s'interjeta aussitôt, et il en fut ainsi pour chaque offre successive que j'ouvrais. Je dis alors à mon rival : « O Allah, veuille bien protéger M. l'indigent! » Et si, en son absence, très particulière de vouloir acquiescer au libre, je ne l'ai jamais vu admettre. L'enchère n'a-t-elle pas

« déjà dépassé la mesure? — Je ne sais pas. Étudiez, vous y répondrez, et l'ignorance en doit être ôlée. Mais je veux de me faire livrer une bibliothèque qui me vaudra l'estime de gens de qualité et ce livre remplira parfaitement bien une place; vous en l'âge des égarés. En outre, son aspect me plaît; la couverture en est superbe et l'écrisure très belle. Que m'importe de la payer très cher puisque (Dieu merci!) j'en ai les moyens? — Ouf, enfin, les gens contents, tel est par les moyens la dette des uns à ceux qui n'ont pas de dents. »

Ces nouvelles qui « ont des dents » sont légères. Et c'est bien pour cette raison qu'une telle situation dure, non pas des années ou des décennies, mais des siècles. Elle représente un honneur important de la vie économique arabe. Chaque année, des milliers sont investis dans l'achat de livres. Le seul bibliothécaire de Damas, célèbre Université de Bagdad, dispose pour l'acquisition de livres et de manuscrits d'un budget annuel d'un million et demi de francs-or. Le bassin des livres fournit leur gagne-pain à des centaines de milliers d'individus.

Certains copistes et calligraphes sont de véritables artistes. Chaque bibliothécaire et chaque libraire emploient tout un détachement de ces spécialistes qui souvent sont des ouvriers-étudiants ou des intellectuels sans ressources dans ce travail sans la substance. Il y a les fabricants de papier des moulins de Saguerade, de Bagdad, de Damas, de Tripoli en Syrie, de Tibériade en Palestine, et de la célèbre Yazna non loin de Vénise, en Arabie. Il y a les raffinesurs qui plient le papier selon la mode chinoise en deux, quatre, huit ou seize feuilles — forme: Mansoul ou makhla, shajadi ou in-quare, souls ou in-cetate — tout comme cela se fait aujourd'hui encore. Il y a les parures de cuir qui ornent souvent des reliures décorées avec des gravures de papier, combinées de livres d'usage (usage de vie et de geste) arabique; commente-t-on en l'usage d'un tel? Combien de peaux de jeunes gazelles jayousson ou persanes sont souples et soyeuses, combinées les peaux de chèvres transformées en un support robuste de manuscrit!

Et puis enfin, il y a les libraires, dont la profession a été « inventée » par les Arabes, tout comme celle de pharmacien.

Le libraire: intermédiaire culturel, le libraire r centre culturel de la ville... pendant longtemps on ne trouvait pas et l'autre que chez les Arabes.

A Bagdad, il est un quartier du week, proche de la porte Baza, qui se nomme « Chez les Libraires »; plus de tout d'autre ou y demeure bosquée. C'est dans cette partie de week que se trouvent l'élite intellectuelle de la cité et celle qui, venant de tous les coins de l'empire, ne cesse d'affluer dans la capitale. C'est là que fleurit le philosophe égaré à côté avec le poète ou l'arabologue à la recherche de nouvelles publications; c'est là que se mêlent, théoriciens et le collectionneur cherchant à décrire des « éditions » anciennes; c'est là qu'on discute et qu'on discute; c'est là le centre de transbordement du savoir. *Shajadi d'été*, tel est le titre d'un ouvrage paru en l'an 1000 où sont consignées ces six conversations d'été, les conversations dans le salon d'un philosophe sage, les autres dans le week des libraires.

C'est là qu'à la même époque l'un des libraires les plus réputés, l'illustre fratri de grand renom, accueille ses clients: Ibn al-Nadim, l'auteur du *Catalogue des Savants*, l'auteur bibliographique de l'ensemble des ouvrages et traductions parus en langue arabe. Chacun des titres l'accompagne d'une notice biographique, due au libraire, sur l'auteur de l'ouvrage. En tête de cette œuvre maîtresse, Ibn al-Nadim a placé un avant-propos qui par sa brièveté et en vers ne manque pas de débiter en son auteur un bonnet ayant l'apparence de la science; il tend certainement la parole des libraires et éditeurs de tous les temps: « Les lecteurs veulent du substantiel, non des avant-propos; ils souhaitent parvenir au but qu'ils recherchent sans passer par d'insupportables inconvénients. C'est pourquoi je limite mon avant-propos à ces quelques mots qui annoncent ma distinction d'œuvre le présent ouvrage. »

Comme beaucoup de ses confrères, Ibn al-Nadim possède une solide culture scientifique. Il a accès aux conférences des philosophes les plus éminents de son temps, fréquente leurs maisons et les cercles littéraires qui, dans le courant de sa vie, échouent un peu partout. Ibn al-Nadim est l'un des auteurs de l'illustre *Yasa*, le plus grand ophtalmologue du Moyen Âge, ainsi que d'autres œuvres éminentes avec lesquelles il discute volontiers des sages sages. Et cet homme d'une si vaste culture n'est certes pas une exception parmi des confrères qui, dans toutes les villes arabes, portés à la connaissance des hommes le miel de tous les temps.

Et occupent dans leur week des spécialistes spécialistes dans l'achat et la vente d'éditions rares pour bibliothécaires et savants.

Fugait l'histoire n'entraîna pas, des libraires qui parcourent les villes à la recherche de publications nouvelles qui leur permettent de renouveler leur stock. C'est ainsi qu'un jour, venant d'Irak, un de ces libraires égyptiens s'arriva au Caire pour y acheter des livres. Il avait entendu parler d'Éphraïm ben Saïoude, richissime médécin et l'un des meilleurs écrivains du « monde du diable », lequel faisait travailler un nombre considérable de esclaves étala ainsi comme une splendide collection d'ouvrages médicinaux et autres. Par l'intermédiaire d'amis communs, après bien des recommandations et des démarches, après de nombreuses et longues conversations menées avec beaucoup de patience par les uns et les autres, la rencontre fut enfin arrangée entre les deux hommes. Le libraire fit en substance une offre décente, et Éphraïm arrêta de lui offrir sous une somme considérable dix mille volumes de sa bibliothèque.

Cette transaction permit aux crédits de venir d'Al-Azhal, l'homme d'État le plus influent d'Égypte. Et cet homme possédant qui était également passionné de sciences et d'art, un goût très dans son pays. Ce qui avait vu le jour en Égypte devait, selon lui, y demeurer et non pas contribuer à la renommée de l'Irak. Avec Al-Azhal convoya-t-il le médecin Éphraïm ben Saïoude, sans son éducation européenne, il fut toujours incité le conservateur de son école de conserver à son pays ses traditions sans pertes. De ses propres dépens, il paya au médecin le montant dont celui-ci était convenu avec l'Irak. Le jour même, on put voir des hommes apporter de nombreux caisses de livres dans la bibliothèque de son pays. Quant à la patience, aux bonnes paroles et aux drachmes du meilleur aloi sur lesquels le libraire d'Irak avait compté pour acheter son marché, le tout avait été gaspillé en pure perte. « Voilà pourquoi, raconte Ommeïdineh, ont été plus tard, je découvre un grand nombre d'ouvrages médicaux ou autres qui portaient à la fois le nom d'Éphraïm et celui d'Al-Azhal. »

Qu'un homme d'État de l'empire d'Al-Azhal s'intéresse aux sciences et aux arts, s'occupe activement d'acquiescer et même de voir la querelle qui l'oppose à son frère, voilà qui n'a rien d'extraordinaire. L'histoire peut aux dernières spéculations caractéristiques l'Arabie de cette époque, sans comme la passion du football caractéristique l'homme moderne : qui ne le parage pas n'est pas un homme complet.

Vous venez d'arriver de l'État de Chémet, Comme les Mous-

sière, qui nous a traversé quelques échouilles — propres à donner le chair de poule — de la médecine moderne des Français. Un mélange, peut le pillage dans il a été victimes de la part des Grands l'ont un bon jour privé de tous ses biens. C'est avec un fatalisme typiquement musulman qu'il a supporté ce coup du sort. Voilà ce qu'il confesse dans ses *Mémoires* : « La honte seule de mes enfants, des enfants de trois ans et de mes femmes m'aida à me consoler de la perte de mes biens. Seule la perte de mes livres m'ailligea. Il s'agissait de quatre mille volumes, tous précieux. Tout au long de ma vie, leur disparition est restée pour moi une source de chagrin. »

Où, ce ne sont pas là les paroles d'un écrivain. C'est un gouverneur et un politicien qui parle, ce plus simplement un homme qui, comme la majeure partie de ses compatriotes, suit les et écrit depuis sa plus tendre enfance.

Un peuple vu à l'écart.

Était-il encore temps de le réhabiliter? C'est-à-dire, lorsqu'on songe qu'au 18^e, 19^e et 20^e siècles l'Europe commença à compter pour le moins 95 % d'islamisés.

Tandis que par ses vices, l'Occident s'efface de l'histoire à une vitesse pour lui aussi surprenante et que plusieurs siècles plus tard la violence d'Occident s'efface de l'histoire d'ignorer l'écriture, tandis que dans les universités de quelques années avant encore manier la plume (si bien qu'en 1900, de nos jours le manuel de l'écriture de monastère de Saint-Gall, par un seul et seul écrit), pendant ce temps dans les milliers d'écoles des villes et villages arabes, grecs et illes de six à onze ans, accablés par leur petit tas, traçant d'une main tremblante leurs signes sur une tablette de bois dur ou épais, les vers de Coran jusqu'à savoir chanter par cœur les versets, et pas à pas s'effaçant aux rudiments de la grammaire.

Le soir s'écoula par les conversations à l'islam de devant de véritables stupéfaction est à l'origine de ces écoles. Elles sont très nombreuses, sans que personne ait entendu leur nom. Tous maintenant doit passer par l'école arabe, ce n'est là qu'à nouveau se creuse le fond spirituel l'Occident de l'Occident. En Occident, le geste à son acte au livre saint de la charité dans la lecture est intentionnel au laque. Seul

l'alphabétique lit et comprend la langue du Verbe révélé. Dès l'an 1890, les sermons en arabe ne sont déjà plus compris des paysans, et le symbole de l'ours se voit couronné d'ordures sur les portes des prêches dans l'alcove locale. L'instruction est de ce fait réservée à une minorité élite du clergé, et encore ce n'est-il que de la maigre culture laïque de la Renaissance musulmane. À cette époque, nous voyons le peuple chrétien n'éprouver aucunement le besoin d'apprendre à lire et à écrire, mais encore on ne souhaite même pas l'écrire.

Il en va tout autrement dans les pays d'Islam. L'État arabe, ayant tout intérêt à ce que parmi ses sujets « les vaches soient bien gardées », prend bientôt l'initiative publique en usant. Les enfants de toute confession fréquentent les écoles primaires, sans moyennant une somme fixe modique. Mieux encore, depuis que l'État paie les professeurs, ceux-ci donnent gratuitement les indigents. Dans bien des régions d'ailleurs, et notamment en Iraqque, l'enseignement public est entièrement gratuit. En plus des quatre-vingt écoles publiques existant déjà à Bagdad, en 1915, Al-Husseini II en fonda vingt-sept nouvelles réservées aux enfants des pauvres. Au Caïro, Al-Masrouti Djalaloun fait aménager une école d'orphelins à l'intérieur de l'hôpital Mansoury et organise également certains collèges enfant « une maison de paix qu'on donnerait au monde pour l'honneur et un autre pour l'été ». On trouve jusque chez les béotiens des étudiants titubants qui introuvent leurs enfants. On pourrions-on découvrir un troisième état ou bien nos maîtres savants qui trouvent l'ensemble des peuples de l'Islam ?

D'ailleurs, l'instruction des Arabes ne se limite pas à ce degré élémentaire. Et c'est la politique, cette fois, qui en généralise de progrès.

La lutte que, pour se gagner le favori du peuple, se livrent l'opposition et les puissances gouvernementales provoque un considérable relèvement du niveau d'instruction de l'ensemble de la population. Dès le 1^{er} Hoch, les partis de grande puissance l'initiative. Afin de rendre plus efficace leur propagande contre les orthodoxes, ils insistent à leur programme l'instruction générale des masses. Les organisations des jeunes se consacrent également à ces divers problèmes ou plutôt aux collages anglais. Il va de soi que l'enseignement est gratuit. Alors, pour être contrepoisés à la propagande islamique, l'État met à disposition la bulle au front. C'est ainsi que dans toutes les grandes villes de nouveaux collèges voient le jour.

Les collèges habitent les étages supérieurs; logés et nourris gratuitement, ils reçoivent même un peu d'aiguillon de poche. Les coursiers, l'économie et les belles sont au second. Au rez-de-chaussée, derrière la colonnade ombreuse entourant la fontaine d'une tour intérieure, on accède par les salles de cours et de lecture. C'est là que l'ambitieux jeunesse arabe s'initie au Coran, aux traditions, à la grammaire, à la philologie, à la rhétorique, à la littérature, à l'histoire, à l'astonomie, à la géographie, à la logique, aux mathématiques et à l'astrologie. Tâche rare aussi que modeste! Par leurs questions et leurs discussions, les élèves prennent une part active aux leçons. Des supplicants et des répétiteurs, choisis parmi les étudiants qui terminent, ou viennent de terminer leurs études, sont revêtus aux élèves ce que le maître leur a enseigné. Ces internes, destinés à « recevoir le secret de la sagesse par ses mille portes de la science » comprennent à de vives ruelles bouillonnantes.

C'est là que se forme l'élite intellectuelle et politique. Je ne suis pas passé dans une seule ville et un seul temps sans y trouver un ou deux anciens élèves à la tête d'un copiste important, un ou deux professeurs d'insérer à son retour d'une mission officielle à travers une province de l'empire.

Pas d'un sékhi copie son élève à un professeur de la ville qui prend l'enfant chez lui moyennant une pension payable en argent ou en denrées alimentaires. Le professeur promet de faire de l'élève, selon ses dispositions, un candidat à quelque fonction publique, futur cadet ou peut-être officier de cour. L'élève se rend assis dans la maison, se charge des adieux dans les voies et, si son sékhi s'écrit, vient d'habitude son maître quand celui-ci se rend au hammam ou à la mosquée. On reçoit que, pour le souvenir de sa sékhi, un professeur signe son élève lorsque celui-ci tombe malade, vendit son âme pour avoir de quoi payer les médicaments nécessaires, et que soit le génie en son absence le porta sur ses épaules pour l'emporter au hammam.

Pas d'un père fait instruire ses enfants à domicile par un précepteur. Sans doute un enfant prodige comme le petit Bey Sidi qui, dès l'âge de dix ans, connaît par cœur le Coran et écrit un ouvrage de philologie quand il fait écho de la cour de son père. Après avoir soutenu des études de droit avec un professeur et après l'arithmétique chez un receveur en charbon, il travaille chez lui avec un personnage du nom d'Abou Abdallah au-Idrissi qui se dit philosophe. « Il com-

temps pas l'échapper de Porphyre, mais l'Éthio est un héros plus long que son maître, répondant mieux à ses questions que celui-ci n'aurait pu le faire. Lorsqu'ils en viennent à la logique, Am-Sina s'agrippe qu'Am-Nahidi ne comprenait pas grand-chose aux finesses de cette science; il pourra dire l'Éthio qui est à l'aide d'un commentateur. Et lorsque son maître lui en est égaré, c'est en ses figures, il étudia également sur les ouvrages d'Euclide. Un jour il s'entreprit à l'Éthio, et Am-Nahidi lui dit : « Quand nous en aurons terminé avec l'introduction et que nous en serons aux figures géométriques, tu es pourtant étourdi en deux fois plus. Après quoi, en me l'expliquant pour que je corrige tes fautes, » Am-Sina se prit à rire plus de rires, Am-Nahidi ayant peu après quitté Bookhara. Ici Sina se lança alors dans la physique et la métaphysique qu'il étudia avec acharnement; puis, sous la direction d'un grand Yous al-Moukhi, il se tourna vers la médecine. Il lut les ouvrages médicaux les plus arides, ce qui ne l'empêcha pas de déclarer que la médecine n'était pas une science difficile puisqu'il avait pu l'apprendre en si peu de temps. Il avait seize ans à l'époque et passa encore dix-huit mois à pénétrer plus avant le domaine scientifique, en particulier à approfondir la logique et les diverses autres branches de la philosophie. « C'est alors qu'il gagna le sultan qui, sur le conseil de ses médecins, l'avait fait appeler et consulté, et qu'il posséda de la bibliothèque du souverain pour perfectionner ses connaissances. » A dix-huit ans, il avait terminé ses études.

Mais il s'agit là bien entendu de la carrière exceptionnelle d'un esprit supérieur.

Le thème central emprunté par celui qui veut approfondir ses connaissances dans une spécialité bien déterminée afin de pouvoir en faire l'enseignement lui-même le conduit à la sagesse. Celle-ci n'est pas seulement un lieu de savoir, elle s'éprouve également à l'échelle qui, au dire de Prothèse, n'est bien en-dehors de la divinité elle-même. Malheureusement n'était-il pas dès jusqu'à présent ces paroles qui, à l'Éthio, l'avaient conduit devant l'Inquisition? « L'œuvre de l'Éthio est plus sacrée que le sang du martyr? »

Dans la cage de la mosquée, le professeur est assis au pied d'une colonne, ses auditeurs groupés en demi-cercle autour de lui. Le cours a lieu, en quelque sorte, toutes parties couvertes. Chacun, homme ou femme, peut y assister. Et chacun peut inter-

venir le professeur pour lui poser ses questions ou adresser une objection. Ce qui ne manque pas de contrôler, fort utilement, la confiance à ses préparations des plus rigoureuses. Sans doute tout homme qui s'occupe suffisamment complaisamment peut-il en principe se présenter comme conférencier, mais un auditeur qui l'on soit égaré et toujours prêt à le critiquer simplifie les services et même les rend-à-valant de prendre le parole.

Sous les auspices de la mosquée, l'Éthio a organisé l'ouverture d'entende les conférences d'élèves professeurs de passage, lesquels viennent souvent dans les régions les plus éloignées de l'empire arabe. Étudiés qui, en route vers La Mecque — pèlerinage prescrit à tous les musulmans — passent par l'un des centres de la vie intellectuelle, ou explorateurs qui, en qualité d'historiens, de géographes, de botanistes, de zoologistes des traditions ethniques ou de l'ancien patrimoine littéraire, parcourent le pays depuis les côtes de l'Arabie jusqu'à la mer Caspienne, ont suivi l'Éthio soit d'entendre les professeurs les plus éminents de Damas ou de Bagdad, soit de thèse conférences une conférence à la mosquée Al-Azhar de Caïre, à la Karawan de Fes ou à la Zitouna (l'Olive de la Sagesse) de Tunis. Ces voyages répétés sur quatre ou cinq des idées nouvelles. Ainsi, pour n'en citer qu'un d'une route spéciale pour porter rapidement à la connaissance des étudiants de Haïra, de Fes ou de Cordoue les thèses conçues à Tolédo ou à Bija.

Mais transmettre ainsi de bouche en bouche, une thèse si importante peut-elle être plagiée, une découverte d'être indûment revendiquée? Il n'est pas rare : le nom de l'auteur est toujours transmis avec une exactitude soignée. « Vain bien lui n'a dit avoir écrits Abou Bekr al-Baghdadi, toujours considéré le chef Sidi ben Yaqout avait expliqué l'un d'une thèse publique... »

Un Arabe ne commet jamais l'indiscrétion de diffuser des thèses dont il n'est pas l'auteur. Quoique tout soit au leçon par l'œuvre d'un tiers doit avoir été obtenu de l'auteur l'autorisation écrite de le faire. Mais confondre n'a même le droit de reproduire les développements ou de son maître personnel en tant que commentateur l'auteur de celui-ci. Personne n'est autorisé à réviser les vers d'un poète à — comme l'Éthio en était déjà répandu aux temps préislamiques — il n'a, en qualité de « rime » (dix de poète), obtenu personnellement

de son maître le trône de la divinité. C'est dire jusqu'où se exercent le respect de la création et de la propriété intellectuelles!

Chacun, sans exception peut de la garantie du droit d'auteur. L'auteur seul — et après lui son héritier — dispose des fruits de sa création intellectuelle. Lui seul peut les léguer à ses fils ou, à l'exclusion de ceux-ci, à ses meilleurs élèves. D'un professeur qui délivrait ses leçons avec une particulière libéralité, ses étudiants distaient ce qu'il couvrait la terre de témoignages sur ce qu'il avait enseigné et de listes d'enseignements.

C'est toute autorisation de propager des idées justes ou erronées équivaut pour l'élève à un certificat d'aptitude. Quelqu'un obtient sans licence obtient du même coup le droit d'enseigner publiquement : *Sumus doctus*. Et c'est ainsi que le « droit d'auteur », transmis à travers les siècles aux universités occidentales, qu'à l'origine de notre grande civilisation des « licences » et probablement aussi de notre « baccalauréat », la *Magister-urkunde* des Arabes (droit d'enseigner sous l'autorité d'un maître).

Les universités arabes qui fleurissent depuis le IX^e siècle et qui, depuis l'avènement de Gerdâr et le papauté, atteignent un tel sans cesse croissant de visiteurs clandestins venus d'au-delà des Pyrénées, ont placé sous les yeux de l'Occident un modèle d'organisation académique temporaire, qu'il s'agisse de méthodes d'enseignement, de l'ordre des grades universitaires ou de la division de l'université en facultés.

Mais à l'Occident, en plus de la conscience, ils ont également transmis la conscience, la méthode d'enseignement.

Présence effective à l'Occident.

Cette méthode d'enseignement, quelle méthode? La grecque, naturellement. C'est là un fait admis, mille fois reconnu à les Arabes ont transmis à la postérité les ouvrages philosophiques et scientifiques des Anciens.

Elles qui, négligeant certainement la participation personnelle des Arabes à l'édition de la science occidentale, a permis à nos historiens de se débiter à une appréciation qui leur est propre. Tout ce domaine une petite note succincte et générale par l'épave des « intermédiaires » arabes. Ils ont

ouvert à leur égard une injustice éternelle : un péché par omission.

« Intermédiaires », les Grecs l'étaient déjà, et les Indiens aussi. Thalès et Pythagore, qui devaient leurs connaissances mathématiques et astronomiques aux Égyptiens et aux Babyloniens, s'étaient appropriés les règles inventées par eux-mêmes. Ils avaient les notions de l'ancien Occident, tout comme les Arabes sont tous ceux de leurs devanciers grecs et orientaux, et l'Occident celui des Arabes et des Anciens.

Chaque époque s'empare du patrimoine scientifique précédent. Et dans la mesure où il tolère entre des maîtres créateurs, elles-ci en modifient la substance et la transmission selon leur loi. Thalès créait dans les règles géométriques des Égyptiens les *éléments* grecs. Dans tous les domaines, et notamment à sa source, le génie grec s'élançait du particulier au général, du casuel possible de l'expérience vers une représentation abstraite de l'Idée pure. C'est en cela que réside son originalité, son accomplissement. Toutes les civilisations, l'égyptienne, la babylonienne et la grecque, aussi bien que les civilisations arabes et occidentales, ont leur matériel propre sous l'expression originale et inconvertible de leurs créations.

Et c'est connaître une injustice que de vouloir mesurer l'une à l'échelle de l'autre.

Si le trait dominant de l'Empire grec est une tentative générale qui lui permet de découvrir l'ensemble même des choses et des êtres, si ce faisant cet esprit, parce qu'il juge indigne de l'homme libre le travail manuel de l'esclave, se débrite au préalable élimination de l'empirisme et cherche à s'élever au-dessus de tout vers l'Olympe des lois et idées générales, grecs nous qui de reconnaître que c'est en cela qu'il accompli une œuvre grandiose, un idéalisme éternel. Et si serait absurde de lui reprocher son absence de méthode expérimentale. Bien entendu, les Grecs se sont livrés eux aussi à des observations et parfois même à des expériences. Aristote s'est efforcé d'étudier la fait lui-même, mais la surcharge de la science grecque n'en a pas été modifiée pour autant. La médecine, la physique, l'astronomie, la zoologie et la botanique perdent en exactitude philosophique, dans essentiellement grec. Et est bien évident que le génie grec s'est engagé sur une autre voie que le génie occidental, sur une autre voie que le génie hébreu.

Et cet de ce fait tout aussi absurde — comme on l'a fait

jusqu'à présent — de vouloir restituer le génie arabe selon le même arbitre que le génie grec et de lui reprocher l'absence d'une interprétation philosophique de l'univers. Il est de même très facile insupportable de déclarer que le science arabe n'est qu'une plus imitation de la science grecque. Elle s'épuise ainsi peu à s'approprier et à transmettre l'héritage grec ou indien que la production d'un Thales ou d'un Pythagore s'est épuisée à répéter la science égyptienne ou babylonienne!

Pour l'observation et l'expérience, les Arabes ont développé les données scientifiques héritées des Grecs. Ce sont eux les inventeurs de l'astrophysique au sens strict du mot, ce sont eux les véritables créateurs de la recherche expérimentale.

Même s'il doit encore rester subordonné à la spéculation scolastique, le sens de l'observation contre l'ignorance déjà chez les hommes de science hébraïques qui d'ailleurs sont pour la plupart d'origine sémitique et non grecque. Mais ce sont les Arabes qui, les premiers, font de faits isolés de leur époque le point de départ de toute recherche. C'est ainsi seulement que la pathétique attention des perses pour les géométries, la méthode inductive, devient la méthode scientifique fondamentale. D'innumérables observations permettent de créer les faits. D'innombrables expériences, pratiquées avec minutie et répétées avec une habile puissance, permettent d'examiner, puis de recueillir sans de rompre les théories et les idées généralisatrices séculaires, et cela grâce à l'indépendance de pensée et d'investigation qui, huit siècles plus tôt qu'en Occident, se manifeste en ces terres et la condition préliminaire du savoir est le doute.

C'est sur l'observation et l'expérience qui reposent les réalisations des pionniers de la science arabe, réalisations qui détermineront le premier mouvement de libération de l'esprit occidental à travers Roger Bacon, Albert le Grand, Léonard de Vinci et Galilée.

Lois de se constituer d'avoir hérité le panthéisme grec de la disparition et de l'oubli, puis de l'avoir transmis à l'Occident ont été méthodiquement ordonnés, les Arabes ont créé la physique et la chimie expérimentales, l'algèbre et l'arithmétique au sens arabe du terme, la géométrie algébrique, la géologie et la sociologie. En plus d'innombrables découvertes et investigations probantes dans le domaine des sciences expérimentales, découvertes et inventions souvent plagées et fausement attribuées à d'autres, de cet égard à la postérité le présent

sans doute le plus précieux de tous : une méthode de recherche scientifique qui a préparé la voie à l'actuel développement, combien prodigieux, de la civilisation et de la maîtrise de la nature.

L'un des premiers génies de l'Occident qui, touché par la souffrance vivante de l'esprit arabe, se craignait pas de s'atteler à lui fut un arabe lui-même. C'est un des plus grands empereurs, le sultan Frédéric II de Sicile-Sarدين.

LIVRE VI

TRAITÉ D'UNION ENTRE L'ORIENT ET L'OCIDENT

*Que les princes du ciel d'Allemagne et
du ciel de France, en leur amour pour
le monde par la science qui se passe
à travers les siècles, se joignent de
bonne grâce à ce monde d'union de l'occident et
de l'orient.*

Maximilien de Persepolis, II,
Jérusalem, 1725.

L'État nouveau : un royaume entre deux univers.

A son retour d'INDÉ, l'empereur Henri VI de Hohenzollern a adjoint quelques princes étrangers aux princes de sa couronne : les vêtements de son pouvoir d'une langue entre l'empereur et le roi d'Occident, son fils Frédéric II se présente pour recevoir à Rome la couronne impériale. Le plus beau et le plus précieux de ces langages du Saint-Empire romain est le langage impérial.

Au centre de l'étoile pourvue un palmier-dattier porte des fruits d'or. De chaque côté de l'arbre un lion passant tenant de ses pattes avant un drapeau orné à terre. Le champ de bataille rouge et or, garni d'une suite de lions et d'une double rangée de perles, est orné d'une large bande sur laquelle le trèfle à quatre feuilles est inscrit en lettres d'or le lieu et la date de l'érection de cette admirable œuvre d'art : a. En l'an de la Trinité royale où l'empereur et le roi, par leur science et perfection, ont glorieux sur leur siège... (c'est sur sa marque de satrape) dans la ville de Sicile en l'an 1725, a

Un nouveau drapeau du règne de Théodoric? Nullement,

L'inscriptions qui sont le passeport de plusieurs Empires allemands est brochée en caractères arabes, et le brodeur arabe, habillé à l'espagnol, les a écrits leucibus à droite de la ligne du Malheur de La Mecque à Médine, et d'autant moins écrit qu'en Sicile la Suppe de la comtesse d'Etat est elle-même malade d'après l'Egypte. Pour quel motif, le brodeur a-t-il donc écrit un précieux manteau pour ce bel émir arabe, du côté, le lieu et le caractère?

L'année 511 du Phéris correspond à l'année 1095 de l'ère chrétienne. Dans la ville de Sicile (c'est-à-dire à Palerme), vient d'être couronné avec toute la pompe d'un poème oriental le roi Roger II, fils du comte normand Roger I^{er}, conquérant de Sicile, lequel déposait les Arabes de leur domination depuis les pôles de deux siècles et demi sur cette immense métropole de l'Occident. C'est le vœu de Roger I^{er}, le comte de Sicile, femme énergique et inséparable, qui le premier a fait de Palerme, ancienne capitale du calife, la capitale du royaume normand. En élargissant sous le poids de gravité du jeune Etat de la région orientale grec-byzantine. Il s'agit de Messine, vers le foyer arabe de Sicile, elle a débordé de même coup le vol à suivre. Et son fils Roger II, après avoir annexé l'Italie méridionale au royaume hérité de son père, pensa dès lors exiger du pape, son vassal, d'être couronné à Rome.

Ce fut donc pour son successeur Roger II, « roi des Deux-Siciles », qu'Abdallah, le brodeur arabe, conçut ce bel symbole de pouvoir royal : le lion, animal africain de la dynastie normande, plaçant le calife.

Mais ce même brodeur s'arrêta par, quant à lui, sur une espèce exemplaire d'été tout croisé (français).

Deux cents ans plus tôt les arabes d'Abdallah avaient quitté Kalman, capitale de la Thaurie depuis le règne de saint Gilles, comte de l'Alsace du Nord, et étaient allés voir vers le Sud. Grâce à leurs pères et à leurs oncles, ils avaient osé à transformer le sol aride de Sicile, et avaient plié par les armes, en un magnifique jardin tout d'un coup. Ils avaient rompu avec eux de Tunisie en Sicile des palmiers-dattiers et des figes, avaient planté des oranges, des pamplegots, des limaçons, de la myrte et du safran. Ils avaient offert à ce pays aride, séché, une nouvelle richesse en y employant des champs de coton et de canne à sucre, et l'avaient peuplé d'ar-

général de mûres fines et de mangues fabuleuses (géographes Ibn Harschal s'en occupe par séries de trois ans pour la seule ville de Palerme en 970). Mais et surtout s'y voyaient l'élite des vœux d'arbres de semences pures et abstraites, telles que pamplegots et méduses, papaviers et macarons, et dispersion leur savoir. C'était là que les arabis découvraient leurs oncles sur des feuilles blanches et fines, premier papier à parer sur la continent bien avant que l'Espagne ne le découvre à l'Occident. C'était là que les poètes composent leur vers d'été, écrit dans un style que ni Gœthe, ni Lamartine, ni Germaine n'avaient connu, et dont le rythme était identique à celui poétique de tous les poètes d'été.

C'est là que leur savoir offert honneur, prospérité et renommée était devenu leur patrie. Et lorsque le lion normand se vint sur elle, nombreux furent ceux qui trahirent sa puissance apparente et le jonglant des vils chrétiens et, une fois exilés, se reconstruisirent de nouvelle pour leur véritable patrie sur le royaume de soleil dispersé sans plantes une autre amoureuse qui suppléa l'air de parfum, en l'air goûté un mouvement qui change tout le monde, de l'air d'été une fois qui révéla le monde petit grain d'été.

Tu ne partis de temps futur était de la terre

Et attendait un air de passage,

Le soleil d'été d'été,

Sur la croupe de Sicile et de Sicile.

C'est ainsi que le poète Ibn Harschal, écrivain à Sicile, se représentait les hommes de courants d'été.

Tu ne devrais pas partir

Où ne se voit un air d'été,

Ni se construit pas le royaume, mais seulement l'été

Dans un air d'été d'été d'été.

Aussi, lorsque l'été d'été,

L'été d'été d'été d'été d'été,

Mais seulement, c'est, en fait de la terre,

Je ne vois plus que le soleil à son d'été.

Oh, puisque tu ne se pas partir

De l'été d'été de son air d'été d'été d'été.

*Ce qui passait d'indifférent à nos yeux,
Général! non non, n'est plus tel,*

*Je m'amuserais d'un air en voyant de l'eau
Et sur un pagayon les côtes de Suva;
Et là, dans le pays qui de si loin m'appelle,
Là, je me laisserai dans les bras du soleil.*

En dépit de sa profonde tristesse, le poète occidéal refuse de recourir dans sa patrie soumise à des étrangers.

*Quand le pays au pays
Où les croissants de tous les côtés
Éprouvent et tombent en poussière
Je ne puis m'empêcher de pleurer.*

Les plaies de ceux qui sont restés dans l'île sont multiples, leurs larmes séchées. Les vaincus se sont mis en vaincus de leurs nouveaux seigneurs, en disciples de leur civilisation...

Mais oui : à peine débarqués en Sicile, voici les Normands plongés au sein d'une beauté et d'une abondance qu'ils ne soupçonnaient même pas, mais qui la splendeur de l'architecture, fascinés par la abondance tendre et prodigieuse de la langue poétique, étonnés par la qualité de l'écriture, si bien qu'ils ne se laissent prendre que trop volontiers aux sortilèges d'un univers enchanteur. Pourquoi d'ailleurs la prodigieuse force d'attraction de cet univers à laquelle tout les méconnaissent, qu'ils que soit et leur race et leur religion, succombent dès qu'ils eurent en contact avec elle, ne s'expliquent-elle pas aussi sur eux? Les chevaliers chrétiens en Terre sainte, leur roi Basilein en tête, n'ont-ils pas abondamment tout esprit de cruauté et dédaigné les s'événements miraculeux de Saint-Pierre pour adopter les us et coutumes de leur ennemi, depuis le bariolage de la viande de porc jusqu'à la frappe de monnaies gravées de motifs tirés du Coran? Sans parler d'ailleurs pour autant à « lever le poing, armé contre les ennemis de Dieu », le seigneur si bien assis à ceux-ci que leur dureté de cœur de Jérusalem peut annoncer à travers : « Nous qui étions des Occidentaux sommes devenus de véritables Orientaux. »

Quant aux nouveaux maîtres de la Sicile, bien que venus du Saint-Siège, mille obligations religieuses ne leur passent de problèmes de coexistence, ils ne peuvent que marcher d'un pas

plus volontiers sur les traces des dévotions. Ils ne se contentent pas d'occuper les cathédrales byzantines de ceux qu'ils ont vaincus, ils bâtissent à leur tour dans le même esprit que leurs devanciers; au cours de leurs magnifiques périodes de fastes et de jeux d'écrit, d'éblouissement de processus paléontologiques, l'architecture architecturale reste typiquement musulmane : minarets et orives. Ils ne croient même pas de donner à ces palais des noms arabes, ni de les consacrer au nom d'Allah :

*Ar nom de Dieu s'élève et s'élève
Arabes et regard
Tu donneras un surnom à celui
Qui apparaît au milieu en de la terre, Guillaume II.*

Pour dédaigner de troquer le regard perpétuel de la mer contre un vêtement de robe simple, légère et transparente, il faut être un maître pour lequel pas plus les hautes courtoisies que leurs épouses n'éprouvent le moindre penchant. N'est-il pas plus naturel, au contraire, qu'ils aient préféré s'offrir au malheur de la mer, qu'ils soient de découvrir?

Il est une chose cependant qui ne semble pas naturelle à l'Occident coexistence de mener une guerre sainte contre les ennemis de la foi, une chose qui paraît même incompréhensible à ces Croisés qui, à Jérusalem comme à Sicile, portaient dans le sang des libellés : pour la première fois dans l'histoire de la chrétienté, les Normands font passer à l'état de ceux qui ne partagent pas leur croyant d'une tolérance et d'une mansuétude comparable à celles des Arabes. Voilà qui les laisse avérés de tous les conquérants chrétiens et qui certainement explique l'extraordinaire état de leur État, avec sans pareil en Occident et qui portera des fruits éternels.

Est-ce uniquement par opportunisme politique que les Normands ont été de dévotion, d'écouter les « patrons » islamiques à leur dévotion? Sous les circonstances qui ont couronné les Normands à une modification dont ils n'ont guère douté d'ailleurs lors de leurs sauvages incursions à travers l'Europe comme l'effort partout sur leur passage? Ou bien encore la contagion de la mentalité arabe qui les a contaminés? Respect! Admiration!

En tout cas, l'attitude des Normands vis-à-vis de leurs sujets musulmans (arabes qui éveillent un profond écho dans l'engagement d'écouter du German vis-à-vis de l'adversaire com-

dité comme un pair) se caractérisait par une tolérance absolument inconcevable pour le reste de l'Occident chrétien, qu'il s'agisse des chevaliers teutoniques ou même des croisés espagnols. Ne craint-on pas de révéler les pensées du capitaine Arce avant la capitulation d'Al-Mansûrah lorsque, sous les portes de Palerme, le duc Robert Guiscard accorde aux musulmans assésés la vie sûre et la conservation de leurs biens au même temps qu'il leur garantit la libre exercice de leur religion? D'autant que, la reddition accomplie, il tint sa promesse! Ne se croirait-on pas en présence de la magnanimité arabe lorsque le comte Roger, frère de Robert, rentra chez lui maître de l'île arabe vaincue l'administration de la capitale qu'il vient de conquérir? Et lorsque le comte Roger fit assés exprèsément à ses sujets non chrétiens leurs libertés religieuses et civiques traditionnelles, ne se croirait-on pas revenu au temps où les vainqueurs arabes acceptaient leurs sujets non musulmans à vivre selon leur propre loi et leur loi? Il existe toutefois une légère différence entre le passé et le présent, car cette fois ce ne sont plus les vaincus qui prennent leurs vainqueurs pour modèles! Ce sont au contraire les vainqueurs, des vainqueurs chrétiens, qui adoptent le mode de vie de ceux qu'ils ont vaincus, donc cette fois encore celui des musulmans!

Il s'agit bel et bien d'une assimilation issue de l'esprit islamique — identique sur ce point à la manière de voir du roi germanique théodique? — Personne ne peut être contraint de croire contre son gré — lorsque le comte normand entendit de détourner ses sujets musulmans de leur religion par la contrainte ou la persécution. L'évêque arabe d'Asiut, en préférant sous les tentes arabes plantées devant les murs de Capoue, emise la colère du prince des Normands qui l'accusa d'avoir essayé de rabeliser ses soldats arabes. A quel point le comte Roger de Sicile obtint en ne traitant pas qu'un musulman enchaîné le christianisme, je ne veux pas chercher à le savoir, mais Dieu en jugera! Il écrit le biographe de saint Augustin.

Abdallah, le lieutenant d'Arce du roi Roger II, sait fort bien ce depuis longtemps que la présence exercée par le Roi normand ne pèse que très légèrement sur les épaules de ses compatriotes. Ceux-ci fréquentent librement leurs écoles, leurs mosquées, leurs hammams et leurs souks. Le roi leur accorde toute sa confiance. Il recrute dans leurs rangs de hautes fonctionnaires de l'administration et use amicalement de ses conseillers, totalement

dévoté, qui réprime l'un après l'autre les mouvements des barons apulens. Le concours de ses sujets arabes lui est indispensable s'il veut organiser et consolider son jeune État. Il les admet aux charges les plus hautes, non seulement de l'administration mais encore de l'armée et de la cour. Ce que tout d'abord, écrit un chroniqueur arabe, « il adopta les usages des rois musulmans et introduisit à sa cour de nouvelles charges que les Français ignorent ». Telle la charge d'amiral.

Une fois l'île assésée, il faut, en effet, une flotte permanente capable d'en assurer la défense, une flotte comme celle des Arabes. Étant la ville maritime la plus importante, c'est Palerme bien entendu qui fournit le corps d'élite des forces navales, et l'évêque de Palerme a tout naturellement la charge d'« être », de commandant, de la flotte : il est amir as-saïf, c'est-à-dire amiral.

Sous le règne de Roger II, l'amiral occupe le poste le plus élevé de l'État et jouit de la confiance totale du souverain. Or, le premier représentant de l'amirauté (charge d'origine arabe) n'a pas été choisi parmi les commandants éprouvés des flottilles de « drakars » normands. Le premier amiral de la marine chrétienne est un Arabe converti, Abû ar-Rahman an-Narrad, plus connu sous son nom proto-catholique de Gualdim. Déjà sous le règne de la mère de Roger, il commandait les forces navales et terrestres. Mais Roger II confia également à son « aide » les charges de juge suprême, de proto-catholique et de protonotaire.

Le successeur de Christobolus, second amiral du royaume normand, Arabe lui aussi, accéda à de plus hautes dignités, et, de plus grands honneurs. Georges d'Asiuthe est à la fois un organisateur et un financier prodigieusement doué. Bien que chrétien, il est parvenu très jeune au rang de vizir tout-puissant du souverain seldjoukide de Maïssa, près de Turke. Et ce personnage énergique et entreprenant qui, à la mort de son maître, voulut s'échapper à l'insolérance de son nouveau maître, offre ses services à la cour royale normande en exerçant l'homme d'État Roger — à l'instar. A l'instar où la cour et les citoyens de Maïssa sont réunis dans la grande mosquée pour le père du seldjoukide, depuis son mariage, le ministre des Finances monte tendrement avec ses collègues à bord d'un navire normand de Palerme venu le chercher sous couvert d'apporter un message au prince de Maïssa. Et le vif qui dit à sa jeunesse a rapporté cet homme vers lui

omais du monde l'enlève à son royaume. Le tout-puissant amiral Ghinodabou contracte par mer le gréle français de nos jours venu se servir de l'administration des hôpitaux. Mais son sens aigu de la diplomatie et du négoce, ses qualités pour l'histoire l'ont de une manière après du sultan d'Égypte, d'usage Georges d'Antioche son favori du roi. Il reçoit d'abord un commandement dans la marine. Mais avec sa rapidité commerciale, il brève les étapes pour se hâter bientôt au-dessus de tous ses collègues, au-delà même des fameux amiraux Bayouk et Jean, le père et le fils, qui se partageaient les « îles » de la Sicile et de l'Asie. Sous le commandement suprême de Georges d'Antioche, devint un grade d'« amiral des armées », et grâce à son étonnante talent d'organisateur, la flotte sicilienne devint, à l'image de la flotte arabe, une formation permanente et une arme d'inspiration; elle fut coûte un jour vers les côtes nord-africaines pour y conquérir des îles importantes, et surtout vainqueur de son premier engagement.

Si son Arabe d'État, qui procure à l'État normand un matériel essentiel, est particulièrement proche du roi, ce n'est pas seulement en raison des services qu'il a rendus à la nation. En quarante ans, Roger a appelé à apprêter en Georges d'Antioche, et plus qu'un autre autre personnage de sa cour, une dévotion sans défaut, un profond sentiment du devoir et une incontestable popularité. En 1139, il parle dans un document de son grand amiral Georges comme d'un « premier personnage du royaume ». Lorsque, vingt ans plus tard, son honneur indisputable assied le roi sur son trône plus qu'à tous autres vicaires de l'échiquier, l'un de ses conseils se verra, que qu'il en ait, obligé de reconnaître que « le roi de Sicile n'avait pu venir à mettre à sa place ».

L'amitié qu'éprouve le souverain pour des hommes aussi dévoués, l'estimation que méritent en lui leurs capacités et leurs connaissances ne doivent-elles pas braver en lui une sympathie, voire un *af'fection* pour leurs occupations? Ceci n'est ni venant libéralement dans le roi qui s'occupait avec eux, leur demande information et conseils, attire à sa cour leurs poètes et leurs érudits et charge ceux-ci de traduire à partir de leur langue maternelle les ouvrages arabes et persans; qu'ils se rencontrent en Normandie, il prend plus d'une fois le parti de personnel qu'un différend opposé à des questions. Il répondait les musulmans pour l'historien arabe Ibn al-Air, entretenait avec eux d'cordiales relations et les pro-

voquait contre les Français. Avec les musulmans abondaient de leur souverain.

Ce peut être Arabes qui étaient des poèmes à sa gloire, ce sont des Arabes qui, à la mort de son fils aîné Roger, le plus intelligent et le plus éminent de ses enfants, composent d'épouvantables éloges, ce sont des femmes arabes des plus grandes familles qui, à la mort de son dernier fils et successeur, se groupent en vêtements de deuil autour du palais, les cheveux épars, faisant entendre l'air de leurs plaintes déchirantes, tandis que leurs sermons allèrent à travers les rues de la ville où abondaient des sympathisants. Et ce sont encore des Arabes qui ont gravé son image dans la mémoire de la postérité, non pas une image impersonnelle idéalisée, comme celle que l'on grave sur les médailles, mais un portrait affectueux et précis d'après l'incontestable personnalité de ce souverain, homme d'État et législateur, mais spécialement personnel et mathématicien, d'astronomie et de géographie, professeur ainsi des arts.

C'est également à ses yeux abîmés que Roger II, le plus jeune souverain d'Europe, doit d'en être avant le plus riche : il le doit à leur habileté à mettre le roi en valeur, à leur esprit ingénieux, à l'incomparable organisation en matière de finances et d'impôts qu'il leur a empruntés en même temps que leurs méthodes d'administration et leur législation. A l'origine de cette richesse véritablement fabuleuse, on relève aussi les ressources provenant des impôts français payés par les Arabes des côtes d'Afrique du Nord, ceux que le sultan de la Sicile, l'amiral des armées Georges d'Antioche, a su plaire, grâce à une attaque rapide et audacieuse, sous la domination de Roger; lequel cependant, avec l'esprit de mesure qui lui est propre, laisse aux gouverneurs du roi le soin d'adopter leur territoire. C'est donc en fin de compte à un Arabe qu'il doit de pouvoir, matériel et fort de sa puissance, se nommer « roi de Sicile, d'Italie et d'Afrique ».

Voilà qui ne pouvait manquer de lui inspirer le désir d'entreprendre d'un seul coup d'un l'univers dont il était le maître; idée qui ne pouvait être grevée qu'un Orient et c'est un Arabe, en effet, qui destina à posséder l'image de la terre, comme l'ont fait certains-ils géographes de Bayle pour leur souverain Al-Muhammad. Le roi de Sicile, d'Italie et d'Afrique fait venir à sa cour le géographe arabe le plus réputé de son temps, Ibn al-Batouta. Et voilà ce qu'on a dit :

« Après avoir soulevé les pays d'Italie et leurs populations à son autorité, le roi décida de se faire une idée précise de la configuration de son royaume. Il voulait en connaître exactement les frontières, les routes maritimes et terrestres, savoir le climat de chaque province, quelle mer et quel gulfé baignaient chacune d'elles. Mais il voulait aussi connaître les territoires qui s'étendaient par ses côtés... Il donna l'ordre de composer un ouvrage qui conformât à description complète des villes et des campagnes, des rivières, montagnes, fleuves, plaines et vallées, qui indiquât la densité de la population. Le livre devait contenir en outre une étude sur les différentes espèces de récoltes, de fruits et de plantes produits par chacune des régions, sur les arts et les métiers, plus particulièrement exercés sur les habitants, sur le commerce d'exportation et d'importation, sur le caractère de la population, ses us et coutumes, ses vêtements, ses langues et ses habillements. »

Après avoir fait ses études à Cordoue, Idriss a entrepris de longs voyages dans l'Asie et la côte levant de l'Angleterre. Il a même profondément pénétré à l'intérieur du continent noir. Il passa quinze ans à Palerme perché sur un calvaire, anthropoïde et l'ama de notes résultant de ses observations personnelles. Le roi, qui porte un intérêt passionné à tout ce qui touche à la géographie, prend une part active au travail d'Idriss. Il ne laisse repartir aucun voyageur étranger, espagnol, marocain ou voyageur, sans l'avoir auparavant fait questionner à fond sur sa patrie et sur tout ce qu'il a vu et ouï de son pays natal. Il ordonne à ses fonctionnaires chargés du cadastre, gens fort exacts, de mesurer et tracer tout son royaume : les villes, les tentures et les fleuves principaux.

Cet ouvrage considérable est mené à son terme au début de 1134. Le Palerme arabe envoie à son commandant, déjà surpris par son exactitude, seize-vingt cartes géographiques qui sont contenues, et en dix-huit des erreurs qui y subsistent encore, d'après le plan à la mesure, du cimetière d'Egypte, fait en plusieurs parties multiples. Mais la perle de la production d'Idriss est à coup sûr son planisphère terrestre, gravé sur un disque d'argent de deux mètres de diamètre et pesant le poids de deux adèles. Idriss a joint à son atlas un commentaire des plus précieuses, à poste-temps pour celui qui voudrait sans longer parcourir le monde, ouvrage considérable et voté dans le monde islamique sous le nom de *Khat al-Roudhah*, le *Livre du Niger*.

Or, si vraiment s'élevé, Idriss n'est pas une exception.

Depuis les grands voyages accomplis en Chine par Suï-houan, et à travers toute l'Asie intérieure et centrale par d'autres voyageurs, ces plus de quatre cents ans avant Marco Polo, la géographie arabe connaît un brillant essor. Les Arabes ont fait après de voyages, la plus longue exposition de leur empire, on ne peut dire de rapporter parties des civilisations arabes par les langues et ports à leur autre l'époque, répond à leur désir de posséder le tour, de connaître de nouvelles connaissances, de rendre visite à des personnes réputées tout en acquiesçant une renommée de grand voyageur. Grâce aux descriptions chaque jour plus précises du vaste empire islamique rapportées par les pèlerins, les marchands ou les « hommes d'affaires », grâce aussi aux lettres venues de certaines régions, deux territoires avec lesquelles parut d'autres par ailleurs, une géographie descriptive s'est peu à peu constituée. Tandis que, derrière les murs des mosquées d'Al-Qadisiyah, la géographie se liait aux écrits des Anciens et à des observations purement théologiques, un érudit tel que Makrizi, non seulement sur les vagues houles de la vie au 9^e siècle, il écrit une géographie et une ethnologie qui ne passent qu'à la seule source de ses observations personnelles. J'ai fait des cours d'histoire générale et de morale, des tentatives de géographie et d'ethnologie, de la base de données, appelé les filles à la prière, j'ai assisté à des conférences d'histoire et à des débats religieux. J'ai partagé le repas des savants avec eux, qui vint des mains et des mains. Après avoir fréquenté les tentes de l'Idriss, je puis encore vivre à la cour princière. J'ai ainsi participé à des guerres, ai été fait prisonnier et j'ai vu caché aux investigations d'espionnage. Des prisonniers et des musulmans m'ont accablé au-dessus. Je me suis ainsi joint à une bande de brigands après d'avoir beaucoup au total. »

Ces qui contribuent pour la plus grande part à l'établissement des connaissances géographiques par ce qu'ils recitent les idées fausses et les erreurs bien encadrées, ce sont, après tout les grands voyageurs du type Ibn Battouta (pari le premier devant les portes de Tanger sa ville natale, il ne resta chez lui qu'après vingt-quatre années d'absence), ou le grand érudit du type Ab-Massoud de Nisabid qui de sources, probablement géographiques, tel celui de la jonction de la Caspienne avec la mer Noire, est invité à explorer le monde à la mer d'And à Zambur et de la Chine à l'Espagne.

A côté de la géographie purement descriptive, la géographie astronomique des *Al-Bassari*, Ibn Youniss, *Al-Siroussi*, Ibn Beldi et autres *Yahouss*, se distingue, contrairement d'*Idrisi*, accompli de grands progrès sur les réalisations des Arabes en s'occupant avec une étonnante précision à déterminer par ses coordonnées la position géographique d'un lieu quel qu'il soit. Il est bien naturel que les Arabes, possesseurs de *tabouls*, se lancent avec enthousiasme dans l'élaboration de telles tables géographiques. Si les mesures de Ptolémée ont comparé des arcs de plusieurs degrés, les Arabes en revanche parviennent à limiter les lieux à un maximum d'une minute ou deux. C'est *Idrisi* qui établit la liaison entre la géographie descriptive et la géographie mathématique-astronomique.

Cependant, *Avicenne* et *Al-Birouni* avaient créé une nouvelle discipline : la géographie physique ou géologie; ils l'avaient enrichie de notions importantes et déjà très exactes, relatives par exemple à la formation des montagnes et des stratifications. « La formation des montagnes, déclare *Avicenne* en l'an 1000, peut s'expliquer par deux phénomènes différents. Ou bien elle est due à des plissements de la croûte terrestre, tels qu'on peut produire au violent embastement de terre; ou bien elle est due à l'action de l'eau qui s'est formé de nouvelles voies en creusant les vallées. Les strates sont d'espèces différentes, les uns molles, les autres durs; les vents et les vagues ébranlent les premières... Que l'eau soit la cause principale de tels effets, l'existence de sources d'eau chaude émanant sur beaucoup de montagnes en fournit la preuve. » La géologie d'*Avicenne* est marquée du sceau des deux qualités caractéristiques de la science arabe du X^e comme de tout siècle, qu'elle soit fille de l'Est ou de l'Ouest, d'Espagne ou d'Andalousie : d'abord une vision de l'univers sans rien de statique, essentiellement dynamique ou constructif, et qui oppose tous les événements de la vie comme un perpétuel devenir, comme « un flux éternel de la création divine »; ensuite un grand intérêt pour l'expérience et la recherche personnelle, l'interprétation de la réalité, le travail sur soi-même, proclame qui ne saurait s'appuyer que sur des « preuves irréfutables » et qui, le cas échéant, se réclame de certains ancêtres dignes de lui, à propos par exemple de la chute d'un météore dont « un vocet avait été témoin ». Et c'est à une époque où l'Occident est toujours à cent lieues de la conception du phénomène naturel, et plus loin encore de son explication par le principe de cause-

l'effet. « J'ai observé... J'ai vu de mes propres yeux... », voilà ce qu'écrivent les Arabes. « Parisien le lieu ne se détache pour se transformer d'abord en quelque chose d'intermédiaire entre la pierre et le limon, c'est-à-dire en pierre molle, ensuite seulement en pierre véritable. Dans ma jeunesse, j'ai vu sur la rive de l'Oise » des fragments de limon que les autochtones utilisaient pour se lever la tête. Plus tard — à l'âge au bout de vingt-cinq ans — je constaté que ce limon s'était transformé en pierre molle. »

Mais les observations personnelles et les remarques incongrues d'*Avicenne* s'inscrivent guère le traducteur médiéval, pas plus d'ailleurs, selon lui, que ses secrets. Alors qu'*Avicenne*, non seulement dans le cas présent, mais chaque fois qu'un propos éveille le goût de son auteur pour la méthode expérimentale? Le traducteur, jette finalement le passage par-dessus bord, le remplace par une phrase machinale tirée de tout souvenir d'enfance, de toute situation à un quelconque degré de ténuité : « Scimus quodam modo in terra illa. »

Pendant longtemps encore on ignorait en Europe toute géographie basée sur l'empirisme. Si c'est pourtant *Paulus d'Ibériis* (peut-être, concernant la terre comme une boule, s'est autant que possible basé sur son expérience personnelle ou celle d'autrui en même temps que sur des données mathématiques) qui finit par évincer les magouilles des géomètres divinisés d'après la Bible ; dirige l'expédition par l'Occident au milieu duquel se trouve le Paradis. Ce n'est donc pas Ptolémée, mais le géographe arabe de la cour du roi de Sicile qui devient le véritable maître de l'Occident. Son aïeul comblé de vifs traits siciliotes durant et servira de modèle aux premières recherches originales de l'Occident. Quant à l'ouvrage d'*Avicenne* sur les météores, il continuera jusqu'au XVII^e siècle la base scientifique de la géologie européenne.

Et voici ce qu'*Idrisi* relate sur le pays où il a composé son ouvrage : « Nous disons que la Sicile est la perle du monde en richesse et beauté, le premier pays du monde par la fertilité de son sol, la densité de sa population et l'ancienneté de sa civilisation. De toutes parts, voyageurs et marchands y affluent, qui s'accordent à vanter les grands mérites de la Sicile, célébrant sa prestigieuse beauté, ses nombreuses perfectiones et

des incalculables états de l'archidiocèse ariénois d'Albino Palencia, à qui se donnaient ferveur et soins ses jardins. Ses états n'étaient qu'un royaume, et l'empire n'était qu'un royaume restant fidèle par tant de beauté... Les seigneurs qui jadis ont régné sur la papauté d'un diocèse, Le roi a fait de cette ville qui constitue tout un monde la capitale de son système chrétien. Les palais royaux s'élevèrent autour de la ville comme les jets d'un collier autour de son d'ivoire blanc, de sorte que le souverain peut à sa guise passer d'un jardin dans l'autre, d'un château de plaisance à l'autre...

Dans cette lie, au milieu de ses châteaux et de ses parcs, dans les longues avenues de Padoue et les rues de ses quartiers saints, grandit un cathédrale livé à l'archevêque : un autre profit de son Roger II, qui est en même temps le père de l'empereur Frédéric Barberousse, Frédéric Roger.

Succédant à son cousin nommé le roi Guillaume II et à son père allemand l'empereur Henri VI, il mourut en même temps sur le sol sicilien et, sous le nom de Frédéric II, sur celui du Saint-Empire romain. Souvent réprouvé et souvent admiré, il arriva en route à travers deux mondes hostiles qui, à l'aube d'une ère nouvelle, se débattaient en lui et par lui.

• Unir les cœurs de peuples divers. •

Dans le camp de Jaffa, les érudits se connaissent pas de cœur, et bientôt la redoutable guerre pénètre jusqu'à l'île : l'empereur négocie avec les Infidèles. Cela ressemble au récit de l'épave, lorsque le souverain empereur a eu le bon de fuir la Terre sainte. Sur une île d'aussi grande dévotion, il ne se passe rien. Mais au contraire, l'empereur a mis des peines entre les mains de ses Allemands et des quelques Anglais, Français et Génois qui lui sont restés fidèles, ceci pour occuper leur esprit en les traînant à des travaux de fortification. Sans doute des dévotionnaires secrets effectuèrent-ils un contact vaivement entre Jaffa et le camp militaire du sultan Al-Kamil, son lieutenant de la frontière égyptienne. Mais pendant ce temps, le chef temporel de la chrétienté, assis dans sa tente, fait face à un Arabe égyptien et turquois. Il avait plongé dans d'infinies

minuties conversations, très confidentielles, moines d'ailleurs en langue arabe. Et pensait de suite ce qui se passe sous cette tente.

Personne non plus ne sait ce qui se passe derrière le large front de cet empereur dont l'adversaire, le Sultain-Père, aime l'amour et le crédit par tous les moyens en son pouvoir. Il fait passer l'empereur pour mort et délie ses sujets de leur serment. Les soldats du pape et d'autres non royaux, le défilé vers et le bannière lui opposent une résistance ouverte, des traités l'empêchent dans son propre camp et, les transports de rires ayant été arrêtés par le mauvais temps, il ne sait plus comment ouvrir son armée africaine. Mais, retournera-t-il plus tard, à nous démolir nos édifices d'ivoire un jour, à nous offrir tout ce que nous obtenons de pièces d'or et d'argent ?

En dehors du maître de l'Ordre teutonique Hermann von Salza et de son cousin l'archevêque Thoma d'Anagnin, un autre plus fidèle partisan, un seul homme connaît les secrets qui ne sont pas liés d'honneur le souverain. C'est ce généralissime arabe, Fakr ad-Din, qui, en qualité d'ambassadeur du sultan égyptien, a présenté l'empereur il y a fort longtemps dans un séminaire espagnol du Foggia pour lui proposer une convention relative à la restitution de Jérusalem et auquel son esprit cultivé a valu d'acquiescer la sympathie du souverain chrétien ; oui, celui-là seul a la confiance totale de Frédéric qui lui ouvre ses cœurs.

Cet autre-cœur, pour le malheur de tous, le projet de convention est devenu caduc : le sultan Al-Kamil n'a que faire d'un éventuel soutien de Frédéric. Pourquoi donc lui faire des avances ? Ne vient-il pas d'ailleurs de prendre Jérusalem sans aide et sans coup férir ?

« Ce n'est pas pour conquérir votre pays que nous avons traversé la mer sur nos positions plus de quatre semaines après avoir traversé — tel est le passage que l'empereur d'Orient fait passer au maître des Armées par l'intermédiaire de ses capitaines de cœur — aussi bien, emportant à notre traîne, pour prendre la charge de Liège Salvo. Vous devez pouvoir vivre en paix face aux chrétiens et ne plus être contrainct de dépendre contre nous le sang de vos vassaux. »

Le sultan reçoit le notaire avec les plus grands égards... et l'ignore avec la plus extrême politesse. Les incertitudes allées et venues des passages se servent plus qu'à échanger de courtoises protestations d'amitié. Al-Kamil accompagne les scribes de riches présents : maris et chevaux arabes, cé-

phants et siéges, fusées et fusillades, pierres précieuses et drogues de prix, tandis que Frédéric témoigne son respect pour la haute intelligence d'Al-Kamil et de son ouvrage en leur soumettant les plus difficiles problèmes de mathématiques, de philosophie et de sciences naturelles. Il n'est plus question du trêve.

Et pourtant, selon l'insécution rapide du contrat et l'occupation de Jérusalem pourrions démentir l'effroyable échec des difficultés présentes et, comme le craint Frédéric et ses partisans, faire lever l'insurrection dont l'empereur est frappé. Espoir bien vain, comme on le verra, et qui sau-toutme la haine mortelle du Pape. Car, pour évident, il s'agit précisément d'empêcher à tout prix le succès de l'insurrection impériale. Ce qu'il souhaite, c'est voir se précipiter devant les marches du trône pontifical non un triumphant mais un homme humilié et humilié par l'Arabe. Car, si le prétendu sultan se livre à des révoltes au Levant et à l'Asie-Mineure en cours de route, on serait très reconnaissant au souverain des palmes de ne pas renvoyer les Léons Saints...

A côté du plaisir intellectuel qu'il procure aux deux souverains, ce jeu incessant de questions et de réponses a ses autres bons côtés : l'émir Fakr ad-Din, confident du sultan, états aidés en personne pointer dans le camp impérial une liste de réponses à des problèmes scientifiques importants, ces hommes intelligents et cultivés à l'instar Frédéric ce depuis lors parung avec son nouvel ami la science et ses progrès.

Pourquoi la guerre et la violence, que tous deux habèrent, devraient-elles s'imposer entre l'empereur et le sultan? Pourquoi, dit-on qu'ils ont tous deux un goût identique pour les choses de l'esprit, ne se tendraient-ils pas une main amie? Que-ils le droit, ainsi que tant de fois déjà été vu, ou-ils le droit de laisser échapper une telle belle occasion de réconcilier l'Orient et l'Occident?

Fakr ad-Din, de tout cœur avec l'empereur, s'écroule dans ses vœux. Il s'efforce bientôt à supprimer un premier obstacle : que l'empereur charge donc le comte d'Aquin de mener les négociations à la place du noia de la cour, personnage ergoteur et grossier qui a le don d'empêcher le sultan. Depuis son séjour en Sicile, le comte d'Aquin non seulement parle parfaitement la langue arabe mais connaît à l'opposé à se composer comme un musulman.

Or, le comte est bon et l'Arabe propice! Par le troc-

ment de ses négociations. Frédéric en appelle à la grandeur d'âme du sultan pour que soit égaré à son prestige et. Or-derit. Et le sultan, informé jusque dans les moindres détails de tous les épisodes de la lutte qui oppose l'empereur à « celui de Rome », ne refuse pas inévitable à un tel arrangement. Ainsi, l'émir Fakr ad-Din traite personnellement les idées de l'« empereur » à son souverain et lui rappelle sa promesse, ou-ils se délectent-ils part à conclure un nouveau traité, ceci d'unna plus volontier d'ailleurs que sa situation militaire en Syrie a cessé d'être aussi favorable.

Et c'est le 24 février 1099 que l'Orient et l'Occident se touchent la main, décidés à proposer un serment solennel.

Devant le grand maître de l'Ordre hospitalier, Hermann von Salza et le comte d'Antona Theobald d'Aquin, le sultan Al-Kamil, « Souverain des Croisés », jure « par Dieu et sa loi d'observer d'un cœur pur, de mon plein gré et avec une parfaite bonne foi tout ce que renferme le document placé sous ma main ». A la même heure, au camp impérial de Jaffa, l'empereur Frédéric II, chef temporel de la chrétienté, jure en présence de l'émir Fakr ad-Din de maintenir la paix et amitié, selon l'empereur, qu'il se dévouerait la main gauche plutôt que de jamais rompre son serment.

Le paix est conclue « sans combat et sans armes », par la seule négociation. Sans doute le comte vicieux de Frédéric, le roi Guillaume II, avait-il ouvert les yeux dans ce sens, quelque jour et dans une atmosphère d'ami chaude personnellement, voire d'affection.

Frédéric à d'ailleurs atteint un but plus élevé encore, un but que personne n'avait osé à atteindre avant lui. « Que tous puissent de cet d'adéquats et pendant le Seigneur l'ont proclamé à l'armée par Hermann von Salza. » Car la « s'est révolté à un petit nombre d'hommes ails que tous les peuples voient avec étonnement combien grandement sont les devoirs envers l'humanité. Et l'insurrection les temps selon Sa volonté et engage les peuples divinis à leur leurs cœurs. Car c'est une force plus prodigieuse que la barbare qui a permis d'accomplir cette œuvre qu'aucun des princes et prêtres de ce monde n'aurait été capable d'accomplir jusqu'à ce jour, que ce soit par le sacrifice des hommes appelés aux armes, par la terreur ou tout autre moyen... » Le but de toutes les Croisades est atteint sans effusion de sang. Les deux saints de la chrétienté sont libérés : Jérusalem, Bethléem, Nazareth,

et la route de pèlerinage qui, partant de la mer, traverse la Galilée, ainsi que Sidon, Césarée, Jaffa et Akko.

Seule Jérusalem qui abrite également des lieux saints traditionnels sera ville sainte pour les adeptes des deux religions. Jérusalem, ville sainte des musulmans? Oui. Saladin l'avait déjà dédiée à Richard Cœur de Lion : « Jérusalem nous est tout aussi sacrée, plus sacrée même qu'à vous! Car c'est de Jérusalem que le Prophète entreprit son voyage de nuit vers le ciel, et c'est à Jérusalem que les anges se rassemblèrent. » Ainsi le moine Koutoub au-Sakari, « le scribe chrétien sur le roc », et le moine Al-Akai sur le Haram Ach-Chérif (la place du temple) visiteront-elles séparées aux toits musulmans. Les pèlerins chrétiens devront se rendre par les portes libérées, de même que les musulmans auront accès à la ville chrétienne de Bethlém. Les pèlerins des deux religions devront se rapprocher mutuellement et jamais du zôlifer droit de prêter leur âme à leur ennemi.

Vue de l'Occident, une telle idée — si réaliste, si réalisable pour les Arabes — est véritablement révolutionnaire : elle ouvre la voie à une ère nouvelle. Des voix encore muettes telles que celle d'un scolastique dans le mit communément académique à se faire entendre çà et là; elles s'élevèrent contre la violence en matière de foi et contre l'entrave des pèlerins : ainsi celles de Willhelm von Sachsenbach, de Roger Bacon, de roi Alphonse X, grand ami des Arabes, de François d'Assise, qui s'en va, s'applique sans doute avec un zèle très relatif, prêcher la parole de Dieu à la cour d'Al-Kamil. Une dernière adhésion à l'écueil de l'empereur se manifeste éphémère parmi les chevaliers qui trouhadours qui affèrent en lui le « succédané arabe de l'Occident ».

Il n'y a pas moins évident qu'une telle considération, qui implique l'égalité des droits entre les deux religions, est un défi à l'ancien esprit de haine en faveur duquel l'Église se sent toujours tenue de militer. Cette réponse que sera plus tard, à Lyon, l'écueil de l'empereur à l'accusation portée contre lui par le pape, Frédéric en a déjà pressenti l'insuccès à Jérusalem, et un paternelle rétrograde lui donnera raison : « Son amitié avec les princes arabes a provoqué une laide évasion de sang chrétien! »

Le seul fait d'engager une négociation avec les païens (bien que Godefroi de Bouillon et le légat du pape Frédéric aient déjà négocié avec eux) et d'autoriser les musulmans à venir peler à

Jérusalem en un prétexte suffisant pour qu'on pousse l'empereur sous les tentes les plus noires, pour qu'on le qualifie de traître de perfidiateur, de fils de Basin, de fils d'Anathém.

« Il n'est digne de voir les effets déployés pour leur départ en expédition, le souvenir exciterait les vœux d'Al-Kamil beaucoup plus que leurs le serment des Croisés, même au plus haut degré ses adversaires et les incite à opposer la pire des violences. Obtenir probablement ses instructions de Grégoire IX, en personne, les vœux des Ordres des Templiers et des Hospitaliers notamment un mariage secret à Ak-Kamil : Et cet espoir que l'empereur devrait, à une heure précise, quitter Jérusalem accompagné d'une faible escorte pour se rendre en pèlerinage au lieu de baptême de Christ, sur la rive gauche de Jourdain, le pressait que le sultan trouvera bonne l'occasion de se saisir de lui et de le supplicier. » Encore par l'histoire triviale des chevaliers du « noble royaume », Al-Kamil — ce « païen » qui comme son maître finit au-Dieu confessa plus d'une fois par un grandeur d'âme les défenses sévères de l'empereur du possible — éproue à Frédéric le document en question pendant le tour du monde de l'Ordre des Templiers.

L'Église cependant ne négige rien pour ramener le sceptre de Frédéric. Lorsque, devant la porte de Jaffa à Jérusalem, l'empereur reçoit les clés de la ville des mains du légat du sultan et qu'il s'engage avec un allemand « dans les bras étreints par les musulmans, l'archevêque de Césarée frappe la Ville sans d'attendre : on ne s'attend plus de passer dans les filets, le clergé refuse les sacrements et les prières exhortent l'armée à la révolte. Enfin, lorsque l'empereur s'embarquera avec ses chevaliers, on leur jettera des bouillottes.

C'est par un laps de temps bien court hélas que Frédéric aura réuni à une Orient arabe et l'Occident dans la paix, la consolidation croisée et une amitié fondée sur l'égalité des droits. Par tous les moyens on son pouvoir, l'Église n'a jamais cessé d'appuyer à une telle prévision. Mais on l'aime également, et depuis l'empire musulman révoqué par les premiers Croisés aux habitants de Jérusalem, on n'est plus guère éloigné à prêcher avec les chrétiens, des voix patentes d'amers reproches s'élevèrent contre la « trahison » d'Al-Kamil.

Il reste donc à l'empereur le droit d'être dans l'empire ce qui se peut l'être dans la neutralité des Gens. Et par là d'ouvrir la voie à une ère nouvelle en Occident.

Le « Sultan de Levers ».

« Le premier des souverains modernes. »

C'est en ces termes que Jacob Burckhardt fit honneur par Frédéric II la langue typique des princes de la Renaissance. Interprétation pour le moins étrange si l'on considère le personnage de près.

Plus qu'à aucun des princes de la Renaissance, Frédéric ressembla aux grands souverains arabes, tels qu'Al-Mansour ou Al-Kamil. Comme les feuilles d'un même arbre, le même d'Égypte et le roi de Sicile ont quasiment d'habitudes et de goûts communs : à moins même de voir, même s'éloigné, un comportement vis-à-vis de leur mariage, même largeur de vue. Tous deux sont des hommes de science, administrateurs et érudits éminents, fondateurs d'universités, et tous deux éprouvent une répulsion égale pour les amitiés officielles de cour.

Or ces vertus, qui à travers Frédéric II vont transformer radicalement le physionomie de l'Occident, sont moins de lui un homme de la Renaissance qu'au-delà de celle-ci un homme des temps modernes.

Frédéric toutefois n'était pas ce qu'il est convenu d'appeler un « homme moderne ». Plus que qu'il n'était un libéral ou versé laïque du sort. Il se considérait en croisé et en dépit de tout comme un bon chrétien, meilleur même que les pontifes de Saint-Siège, « ses lords dignes en mesure » qui obtient la dispense, culterait la paix soit instaurée sur terre, limit, dillect et passaient même leur bon plaisir, entendaient leur aspect aux bêtes et « se vautrent dans la richesse jusqu'à ce qu'ils aient épuisé ».

Frédéric avait de profondes racines dans le Moyen Âge, mais celles-ci plongèrent toutefois dans un univers intellectuel très différent de celui des Occidentaux. Et voici précisément ce qui nous garantit « moderne » en lui : tout ce qui, inspiré par les exemples arabes, se fit par les idées arabes.

Nous ne prétendons pas que cela suffise à expliquer entièrement le pétroleur personnel de Frédéric, mais néanmoins qu'un ne saurait la définir sans tenir compte du fait que ses maîtres rivaux étaient fondés un État reposant sur des bases arabes, bref sans tenir compte de l'empire de la civil-

isation arabe sur la patrie séculaire. « J'ai visité ces pays lorsque Al-Malik m'a envoyé en mission auprès de leur empereur », raconte Abu al-Fida qui pouvait « l'empereur en un accord de deux d'une grande largeur de vue qui s'éleva soudainement à l'état de la philosophie, de la logique et de la médecine. Il était le représentant de la loi divine et de la science dont la majeure partie de la population en connaissait ».

Sur ordre Philippe étoit été moins permis de quitter l'Italie étrangère et été-à, conformément aux traditions locales d'Henri VI, entrèrent en Allemagne le pape Frédéric alors âgé de trois ans, qui celui-ci y eût certainement bénéficié d'une éducation plus stricte. Ainsi qu'il convient à un futur souverain, l'enfant royal eût été confié à quelque chapelain instruit qui lui eût enseigné la lecture, l'écriture, le calcul et peut-être même la justice. Il est également certain qu'avec son caractère indomptable Frédéric eût quand même choisi librement sa voie, mais quelle eût été différente. Il aurait peut-être été chrétien form allemands ou soupçonné d'adhésion de cour. Et nul n'aurait trouvé générale à reprocher à l'adolescent de treize ans « la conduite inconvenante à laquelle ses préjugés nationaux l'ont habitué ».

Mais que pensons-nous d'autre d'une telle adhésion d'une personne ne se soucie, qui être sera surveillée à travers les règles du port, qui dans les conquêtes, dans les vols et sur les quais se mit à la population hétérologue de Palestine et qui, mépris sa sa volonté, éternité à se faire des amis parmi les citoyens de ses jadis, les amis de ses parents à génier et les être vers lesquels il se sent attiré ?

Son père, Henri VI, qui voulait l'emmener en Allemagne, se mort. Et le pape qui grandit dans les sombres palais de Roger II, ordi de décrets antiques et de réprimandes pontificales, muets d'amis arabes. Il y vit entouré de son domestique arabe. De qui sont faits les souvenirs de sa enfance même si on s'imagine dont l'étranger et singulièrement séduisant s'éleva sa vie au point que rien ne saurait plus lui résister, lorsque justement de la vie arabe ? Les chams arabes, auxquels se mit le clair murmur des jets d'eau qui s'épanouissent au centre de palais entrecroisés d'arabes en arabe, peut-être à travers ses rêves. Les appels à la justice des maîtres, inscrits du haut des minarets, scandent le rythme de ses jours.

Constantin, Elle périt de son Roi Roger II et mère de Frédéric, suite de son son époux dans la tombe. Alors s'engage une épopée pour dont l'issue est l'enjeu; elle le finira bientôt dans le plus total désastre. Les ennemis musulmans des régents ont eu pour résultat de diviser ses forces. Cet enfant de six ans en est réduit à recevoir l'enseignement de cinquante autres contemporains qu'il se promène à tour de rôle, être durant une semaine, l'un d'eux pendant un mois, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ait pu se capitaine ses maîtres. Mais qu'advient-il de son éducation?

C'est là vie même qui prend le jeune roi par la main. Sur les places de l'Empire, dans les synagogues, les écoles, les synagogues, dans les mosquées et les stades, dans les rues, non seulement il apprend les diverses langues de son peuple hébraïque, mais il découvre aussi et compare entre elles ses moeurs et ses religions. Il sait tout l'hébreu, dont l'arabe qu'il parle aussi bien que sa langue maternelle, il calcule en arabe et s'intéresse surtout de questions mathématiques et d'innombrables faits racontés des débats et controverses sur Dieu et le monde. Le roi — juge de tous les principes de l'Empire — enseigne à l'empereur la dialectique et la philosophie arabes et lui met entre les mains les livres arabes qui lui permettent d'embrasser sa vie de connaissances et de s'élever au-dessus les perfection habituelles, ainsi qu'il veut le dire lui-même dans le langage écrit aux Arabes.

Si l'illustration peu catholique que reçoit l'empereur royal n'est ce rien confirme aux idées profondes par son père, il eut l'enseignement élémentaire que lui donnaient le maître chrétien. Frédéric pourrait être tenu pour catholique, le christianisme n'est en lui pas moins obligé d'adhérer, non sans doute, que de jeune roi de trois ans environ des dispositions christophobes. Sans doute refuse-t-il la messe de ceux qui voudraient l'empêcher, mais c'est, et de se commettre avec l'empereur qui, cependant, exceptionnellement avant tout tout âge, il jette les connaissances que l'on n'acquiert généralement qu'au cours des ans. Ainsi se peut-on, en ce qui le concerne, calculer d'après le nombre des années qu'il attende que son veau soit à la fois de la maturité. Car il possède déjà le savoir d'un adulte et la joie d'un savant.

Si c'est vrai que ses impressions de jeunesse se sont gravées de manière indélébile dans l'esprit de l'enfant, il est plus certain qu'elles ont déterminé l'orientation de toute sa vie.

de souverain. Orientation qui également à l'empereur hébraïque par ses ancêtres normands. Car c'est un fait d'avoir vécu dans un royaume où plusieurs civilisations ont reçu le droit de s'épanouir librement qu'il doit son respect des religions et coutumes étrangères. (Il respectait d'ailleurs toujours pas par lui-même de tolérance à l'égard des hérétiques qui, à ses yeux, sous les destructeurs de l'ordre établi.) C'est à tout cela qu'il doit son aptitude à se mettre au disposition de l'homme orientale et de son univers intellectuel. C'est de là qu'il tire les éléments nécessaires de sa culture et de sa philosophie, la culture très particulière de tout ce qui se trouve au-dessus de ses contemporains et se présente très marqué pour tout ce qui est arabe, hébreu et chrétien.

Avant tout ce ne fut pas un observateur sans crainte. Lors de la conquête normande et des persécutions dont les Arabes souffrirent par la suite, des groupes de résistants s'élevèrent surtout dans les régions montagneuses et sauvages du cœur de la Sicile. Tous ces groupes phéniciens et de plus de vingt ans avant l'arrivée française. Ils se consolaient de mourir l'âme. Ces hommes avertis, épris de liberté et farouchement combattants descendirent du lit à attendre un jeune roi. Pour réprimer l'acte de sa férocité, Frédéric d'arrêter plusieurs années durant une guerre libérale contre des rebelles solidement retranchés. Sans la suite les connaissances finalement à se soumettre. Alors, dans leurs camps de palanquins, redoublant le pire, vingt-cinq mille Arabes attendirent le châtiment, d'un à-dire la mort. Mais, lors d'un autre aux invasions la prise capitale, le roi agit à leur égard de la manière la plus humaine.

Frédéric II connaissait bien ses Arabes. D'autant qu'à l'occasion de la mort de l'émir, fait prisonnier et perdu au cours de cette guerre, il avait appelé à son dévouement qu'il l'homme de la victoire le vrai vainqueur n'est pas celui qui se bat, car il donne plus profondément encore le vaincu, mais bien celui qui, en guise de respectabilité, lui fait preuve de pitié. C'est, le chrétien qui divinisé du vainqueur devait, selon lui, inspirer à ces Arabes humiliés et contrainsts de se soumettre, le genre de noblesse qui peut se hausser jusqu'au plus haut degré des dévouements. Et d'un enlacement de ce qui se peut.

Non loin de l'Apulia, en Apulia du Nord — un lieu de sédition — Frédéric II décide d'établir ses anciens adversaires en leur accordant la libre pratique de leur religion. C'est ainsi que naissent, au point le plus chrétien de son royaume,

les nobles vestiaires arabes de Jérusalem et de Laocée. Celles-ci devaient l'un des côtés des plus peuplés d'Asie. Chaque terre ou territoire était surveillé et vivait sous l'empire de leur propre chef, avec leur propre administration, exactement comme dans votre ville libre bien républicaine d'Occident, avec leurs mosquées du haut desquelles les muezzins appellent cinq fois par jour le peuple à la prière, avec leurs *Madrasas*, leurs écoles, leurs bibliothèques, leurs *harams* et le grand parc zoologique que l'empereur leur a confié. Une telle tentative prouve non seulement la largeur des vues politiques de Frédéric mais aussi sa profonde connaissance des hommes.

La grande préoccupation des sultans de Laocée consistait à vivre selon leurs traditions fait d'eux des hommes dévoués corps et âme à leur souverain. Et c'est parmi ces excellents guerriers que Frédéric va prendre les meilleurs personnels de sa garde du corps ainsi que dans chaque de leurs mille manufactures qu'aucune décision du pape ne pouvait affecter et qui, au contraire, étaient à leur souverain, participant à toutes les expéditions menées contre ses ennemis. L'empereur va même jusqu'à confier à la garde de ses sièges de Laocée le corps public et les joyaux de la couronne.

Il leur confie également les magnifiques royaumes, la garde de ses biens personnels et de sa maison ainsi que les choses qui traversent sous sa main à satisfaire les besoins de la maison royale et des seigneurs. C'est là que sont fabriqués les bijoux, les orfres, les orballes, les courtes de mailles, les catapuites et les balistes ainsi que les harnais et les selles des chevaux, des chariots et des légers de guerre, les tentes, tapis, rideaux et tapisseries, les ornements brodés d'or et les ustensiles de cuisine.

Dans les magnifiques royaumes de Laocée, de Mérope et d'Asie-Mineure, les brudaks en soie et en or ornés de précieux vêtements de cuir et, derrière aux chevaux et diadèmes dorés impériaux, les courtisans et espions accomplissent sous les doigts habiles des femmes de haute et de basse, des tâches et des conquêtes, vertueusement gardées par des eunuques, mais dont la présence dans les résidences royales n'en a pas moins jeté le trouble sur l'empire.

Lorsqu'un événement de tous les carillons de la majesté impériale se manifeste sur son cheval arabe « Dragon », le souverain ne met en route, escorté de chambellans et de chambrières transportant toujours une partie de sa bibliothèque, d'épées et

de nobles courtiers de paroles sculpturées, de *slays* et de *hopards* gardés par des Arabes vêtus de couleurs vives et des *Ethiopiens* noirs de peau, suivi de ses archers armés et d'une foule de serviteurs et de courtisans vêtus, le tableau est insupportable de saluer la plus morte imagination. Mais un tel spectacle ne tend-il pas à confirmer d'éclatante façon l'existence d'un *harem* impérial? Qu'il y ait ou non du vrai dans les accusations catégoriques portées à ce sujet par le Sultan-Ferdinand et soulevées par lui en conseil municipal de Lyon. Pourquoi le Frédéric n'est-il déclaré pas aussi devant l'auguste assemblée : « Qui, comme l'empereur lui-même, pourrait ce décider? »

A la cour de Sicile, tout jeune Sarrasin donné à ce prince le ciel lui donnait directement accès auprès de l'empereur. Pour ce souverain exempt de tout préjugé, l'arabe ou la position sociale, la couleur de peau ou la religion de ceux qu'il acceptait aux choses les plus élevées n'entraient pas en ligne de compte. Avant que rien l'un de ses jeunes courtisans il eût la possibilité d'un quelconque talent, il lui fait immédiatement donner une instruction susceptible de développer celui-ci. C'est ainsi que pour faire acquiescer la lecture et l'écriture arabes au jeune emir Abdoullah, il descendit à la chambre d'histoire une certaine somme au maître *Yachak*. Et c'est encore au *Fakir* de Sa Majesté que les jeunes sages *Alamars* et *Alamars* appartenant à familles dans des universités d'aspect séculaires à leur formation.

Lorsque, par un nombre de douzaines de la cour, un petit Arabe aux yeux d'éclatants, ayant attiré l'attention de Sa Majesté impériale, devient son favori, peu importe que son enfant soit le fils d'une quelconque servante et d'un Berbère des montagnes maritimes pourvu qu'il soit le plus habile et le plus intelligent de tous! Sous les yeux de l'empereur et de son successeur, ce garçon de la plus humble origine gravit tous les échelons jusqu'à atteindre l'une des charges officielles les plus élevées. C'est ainsi, sur un ordre de *Alas* (le *Mara*) — dans les documents officiels : *Jeun* *Mara* — apparaît en un esquisse main à se retrouver dans les barons épiscopaux de la cour et à paraître avec une incroyable facilité la maîtrise de plusieurs langues. Frédéric II lui confie la surveillance de sa chambre personnelle, fait de lui un *intime*, un *chambellan* royal — comme Roger II de Georges d'Antioche — lui confie le soin de la cour et lui

allées des terres. Sous le règne du roi Clément, le Mépris sans cesse gouverneur de ses idées imaginaires royales et commandant de Lécera, sa ville natale, pour être finalement reconnu de la charge de grand chambellan du royaume de Sicile. Cette prestigieuse ascension d'un Arabe issu de la couche sociale la plus basse se réalisa toutefois par un brutal effacement : ainsi livré au pape le roi Manfred, le naturel de Frédéric II et favori de tous les Arabes, Jean Morus trouva assassiné par les propres coteries locales même fidèles jusqu'à la mort à leur protecteur comme à leur chef qui portait le nom de Hohennausen.

Si extraordinaire que soit le caractère de Jean Morus, celui d'un Arabe sicilien répondait au nom germanique de Richard à cet plus brillante époque. Il a exercé une influence politique plus considérable même que celle de Jean Néon. Sans doute Héthel, lui, ancien castil, un homme instruit. Il occupa sans seulement au poste de grand chambellan de royaume, mais fut pendant près de vingt ans le chambrier de fait de l'empereur. Dès 1184, cet Arabe intelligemment et être avait sa place aux côtés de jeune roi qui, âgé de dix-huit ans à peine, était sur le point de perdre possession de l'héritage paternel. Il partit pour l'Allemagne avec son jeune seigneur et l'accompagnant dès lors dans tous ses voyages, dans toutes ses expéditions. A cette époque déjà, sa fidélité à l'égard de Frédéric était devenue proverbiale. Lorsqu'en 1196, le pape Honorius III dut se recommander au protégé à son chef de la Frédéric, c'est à l'Arabe Richard qu'il adressa sa mission, à l'instance dont tout le monde sait à Rome qu'il possédait la confiance totale de Hohennausen. Le Saint-Père en convint que son dévouement tacite de la fidélité du serviteur se pourra que bien dépasser celui-ci en sa loyauté, dans le servir auprès de l'empereur.

Depuis que Walter de Paganis, qui pendant la minorité de Frédéric fut son régent ainsi ambitieux que versatile, a possédé l'empire, la charge de chambrier est devenue vacante. Lorsque l'empereur se rend d'Allemagne au Sicile en 1198, l'Arabe Richard, grand chambellan du royaume de Sicile et à ce titre également ministre des Finances et gardien des archives de l'empire, prend en main l'administration de la chancellerie. Et son souverain lui adoube de grandes terres en Sicile. Il obtint les fonctions de grand chambellan et de chambrier jusqu'en 1199, année de sa mort. A cette date, avec les précédents du conseil bulgare Petrus de Vinea et Thadéus de Sienne, un

esprit nouveau d'intelligibilité à la cour : l'empire juridique des évêques de Sicile d'Italie occidentale. Ces deux points occupèrent Richard à la chancellerie, traits que Jean Morus s'efforça lui-même de devenir maître de grand chambellan.

Le d'Arabe Richard a même accompagné Frédéric à la Croisade. Il n'est d'ailleurs pas le seul membre de l'empire impériale à appartenir aux peuples des Indes ou loquet — au dire de ceux qui préféraient la Croisade — « seule le Saint des Saints » en régime au Jérusalem. Est-ce pour jouer le rôle d'interprète dans les négociations qu'il fit au-Dorcas, au-delà, problème de dialectique de Frédéric, accompagné celui-ci? Voilà qui paraît peu probable, l'empereur comme chacun sait parlant couramment arabe. Le détachement de soldats arabes de Lécera qui débarqua à Aïlan en-à d'arriver à assaquer les Arabes du Sultan? Voilà qui n'est certainement pas dans les intentions du roi des Français, seul éprouvé des musulmans. Alors, pourquoi cet appareil digne d'un Sarrasin? Simple acte de diplomatie en vérité : s'assurer d'un cadre oriental pour négocier ce Orient et jouer au Sultan permis les autres et à coup sûr une habile mise en scène. Mais beaucoup plus aussi qu'un simple cadre.

Cette expédition, grandement assistée en son temps à Aïlan-Chapelle, l'empereur en l'a certainement pas entreprise pour des motifs d'ordre religieux. Mais bien sûr qu'à ce moment précis elle est, comme il l'avait sans tard à ses amis arabes, d'une importance capitale sur le plus politique. Et, ce qu'il importe pas, c'est qu'elle revêt pour lui personnellement un sens très particulier. Car il y trouve le moyen de satisfaire son secret désir de s'intégrer au seul monde auquel il reconnaît une supériorité, le seul qu'il compare avec une admiration quasi respectueuse et un vif sentiment de gratitude, tout son désir d'être un peu parmi ses pairs.

Ainsi n'est-ce pas uniquement par diplomatie qu'il cherche à s'intégrer avec eux, tout par la pensée dont il s'enfonce que par le rythme de ses pensées, l'assimilation de son avenir et la manifestation de son esprit chevaleresque. D'ailleurs, le tact dont fut peinte le Sultan qui, par regard pour les sentiments religieux de son hôte, ordonne aux maîtres de Jérusalem de s'abstenir de tout appel à la prière durant le séjour de l'empereur chrétien n'est-il pas caractéristique de la même éducation de base? C'est ce qui ramène également de la conversation qui se déroule entre l'empereur et le chef Sarrasin al-Din, qu'à

tion d'hommage particulier Al-Kamil a détaché auprès de l'empereur « pour la durée de son séjour dans la Ville sainte, Schaïm ad-Dîn so présente le matin devant l'hôte illustre et voici le dialogue qui l'engage : « O raill' ! pourquoi les moines ont-ils pas appelé le peuple à la prière? — O prince des rois, nous avons appelé l'horreur de sa visite! — Vous avez tort de changer ses habitudes à cause de moi dans votre propre pays. Vous n'aurez même pas à le faire si vous habitez dans le même. En outre, je me réjouissais d'observer le châtiment accordé des moines! »

Ce qui pose d'autres systèmes un voyage au pays des moines n'est pour l'empereur que le retour aux sources, celles de l'esprit qui l'a formé et qui imprime à présent toute sa vie d'images nouvelles dans son cerveau. Images qui, une fois de retour dans sa patrie, ne manqueraient pas d'insinuer sur ses actes.

Il ne découvre que deux jours à Jérusalem, mais trouve néanmoins le temps de visiter le plus grand sanctuaire de l'Islam après la Kaaba de La Mecque : la mosquée Koubbet-es-Sakhra, « le temple bâti sur le roc ». Il se rend par là le digne élève de son grand-père Roger (il qui avait à visiter et étudier en spécialiste les une églises, à un châteaun fort, ailleurs des fortifications, « Il visita la mosquée avec le plus grand soin, la contempla d'abord de loin et exprima son admiration pour l'aspect grandiose de l'édifice. Puis il examina les ornements bâties sur le roc et leur solidité. Ne négligeant rien, il gîtina jusqu'au soir la courbe pais, sa visite terminée, se prit amicalement par la main. »

L'empereur a perquis le souvenir de sa visite à la mosquée Koubbet-es-Sakhra par la construction spéciale du sanctuaire de pierre le plus colossal de son époque : Castel del Monte.

Le souvenir de l'Orient, loin de jeter comme Frédéric II, l'a fortement engagé au contraire dans la voie que lui ont tracés l'héritage intellectuel des princes normands et sa jeunesse sicilienne.

Édification sur des bases arabes.

S'il est vrai que les civilisations gréco-byzantine, romaine et chrétienne ont eu leur part d'influence sur la vie et les actes de Frédéric II, il n'en est pas moins certain que c'est la civi-

lisation arabe qui a le plus heureusement et le plus durablement formé cet esprit universel. A travers son héritage normand, en effet, comme à travers ses impressions de jeunesse et son expérience personnelle de l'Orient, elle n'a jamais cessé de s'imposer à lui.

Les inimitables édifices dont Frédéric II a paré son royaume de Sicile en sont la preuve. Et surtout — qu'il s'agisse de constructions nouvelles ou de restaurations — les châteaux et ouvrages fortifiés dont le nombre s'éleva à plus de deux cents. Ces édifices sont l'expression de toutes les énergies sur lesquelles repose son royaume, énergies tendues vers un seul but : l'unité sicilienne. Ils étaient le fruit de leurs contacts, frictions et collisions antiques, de leurs moqueries byzantines et de leurs vaines en ogive, tandis que la ramasse y plaçait à travers des traces et des restes gothiques.

Mais le génie de ces châteaux, le principe architectonique de ces fortifications défensives incommensurables est bel et bien arabe!

Sur toute l'échelle de l'empire germanique, les châteaux sont de type général des demeures entourées de remparts circulaires. Dans les grands châteaux des marches frontières, le sanctuaire placé très exactement au centre du cercle symbolise la conception concentrique de la construction. Et c'est encore cette même conception qui, au début du Moyen Âge, préside à l'édification des forteresses de la chevalerie, même si elles ne servent plus que de demeures aux chevaliers et à leurs familles. Edifiés sur une colline ou sur le sommet d'un roc d'une montagne, ces châteaux devaient leur sûreté de garde vers le ciel; autour du beffroi qui marque le centre de la construction se développaient en cercles concentriques les palanques de bois, le fossé et le rempart.

La culture arabe est tout autre. Dès avant l'ère chrétienne, l'Arabie du Sud a connu en même temps qu'un régime féodal féodalisme une esthétique architecturale absolument grandiose. Ses imposantes coupes, faites d'énormes blocs de pierre assemblés par « de minces incastres » ont défié les siècles. Le principe sur lequel est basée leur construction n'est pas le cercle, mais l'angle droit, le rectangle. Les proportions du Yatch et de l'Hadramaut ont été sur le sable rouge du désert d'étonnantes mais étonnantes restées jusqu'à cinq mètres d'épaisseur et y élèvent un vingt étages! Chaque des quatre angles est flanqué d'une grosse tour au sommet aplati et cru-

non des deux murs latéraux, est percé d'une porte, elle-même flanquée de deux tours plus petites. En cet de portes, des tribes arabes, avec leurs troupeaux de chameaux et de moutons trouvaient refuge à l'intérieur de ces murailles.

Au IV^e siècle, ce type de construction uniquement basé sur la symétrie parvint à travers la Syrie jusqu'à Byzance. La porte caduque de « Qayr al-Hair » en Syrie, remaniée de cinquante-dix mètres de périmètre avec quatre tours d'angle et deux portes flanquées chacune de deux tours, date du V^e siècle. En 703, le calife omeyyade Hicham fait construire tout à côté du Qayr al-Hair sa belle résidence, mais cette fois à une échelle monumentale. Entre les quatre énormes tours d'angle court une muraille de vingt-huit mètres de haut sur trois cent cinquante-dix mètres de long. Chaque des murs est percé d'une porte flanquée de deux tours. Or, c'est sous le règne du calife Hicham que les armées arabes pénètrent en Syrie, en Espagne et en Portugal. Il est évident que les Pyrénées, et les chaînes fort occidentales de caractère individuel va faire place à une construction défensive de type national.

La charnière orientaliste, et par conséquent celle de France et d'Angleterre, s'ouvrit au contact des Arabes venus d'Espagne. Mais elle s'ouvrit également de plus en plus vers le sud, en Syrie. Ce qu'on a appelé « les châteaux forts des Croisés » dont le plus célèbre est le « château des Chevaliers » sont tous antérieurs aux Croisades et musulmans, comme nos historiens se plaisent à l'affirmer, le produit de la seule architecture propre à la charnière orientaliste.

Comme bon nombre de Français et d'Anglais ayant séjourné en Orient, l'empereur Frédéric II s'inspira des conceptions architecturales arabes pour l'édification de ses châteaux. Dès 1200, il résida en Sicile ses peaux d'appui militaires qui, datant de la domination arabe, furent ruinées. Quant aux nouveaux édifices qu'il fit construire à Syracuse et à Caserte, ils procèdent du type architectural arabe. A peine Frédéric est-il rentré de Jerusalem qu'il établit un programme de constructions dans la région des côtes des environs d'Anagni et reprenant le système d'un étroit réseau de châteaux forts destinés à la fois à la défense du territoire et à son administration. Les châteaux de Bari, Trani, Brindisi et tant d'autres sont de véritables forteresses, appropriées au pays espagnol, à la Russie française et au Royaume anglais, mais apparentées au-

tour à leurs ancêtres arabes. Le tracé, l'assiette des rochers et des piliers, la magnificence générale et certains ornements architecturaux des constructions datant du règne de Frédéric révèlent incontestablement l'influence arabe. Quant aux tours des châteaux de pierre grise dans le marbre, ils proviennent pour la moitié le moins de pays arabes.

Le style architectural adopté par Frédéric pour la construction de ses châteaux d'Italie méridionale rappelle l'Italie du Nord puis l'Allemagne, pour certains côtés au moins et magnifiquement dans la construction des forteresses bâties par ses vassaux prussiens. Ce qui ne saurait être l'effet du hasard. En effet, le souverain et grand maître de l'Ordre teutonique, Hermann von Salza, fut avec ses chevaliers partie de l'armée militaire... et intellectuelle de Frédéric II. Il se voit peindre dans les braves idées dans le royaume de Frédéric et des bâtiments avec eux dans l'Est allemand. Idées qui seront reprises plus tard par un autre Frédéric II qui les transmettra à son tour à la postérité.

Tandis qu'en Allemagne, « pour la gloire et l'honneur de l'empire », Frédéric II de Hohenzollern distribuait généreusement les privilèges, construisait ainsi le régime féodal et favorait des évêques, des princes, des villes et des noblesses, la politique qu'il avait en Sicile était diamétralement à l'opposé. Il se lança là dans une gigantesque entreprise qui était faite pour à travers l'Occident tout entier, et d'une façon assez particulière en France. Il se livra à un voyage impossible, impossible, contraire. Il se livra à un État fédéralisme où la puissance se trouvait entièrement rassemblée entre les mains du souverain dont le vassal était seulement un moyen, devenu « sujet », par l'impossibilité de toute une hiérarchie de fonctionnaires : dépendance du régime féodal médiéval, avènement du pouvoir absolu, féodalisme centralisé.

Ce n'est certes pas le premier exemple d'absolutisme. Peut-être dessein de chercher bien loin pour en trouver d'autres. Il y a Rome et Byzance, mais les Arabes n'avaient-ils pas eux aussi vu au chapitre ?

Le processus est le même que celui qui a précédé l'édification des châteaux de Frédéric. La voie est préparée par les Normands qui ont déjà adopté les conceptions de base arabes, et il ne reste plus qu'à poursuivre dans le même esprit.

Pour tenir en main une population que dispersent, et,

qui plus est, ignorant de toute discipline depuis trente ans, il était nécessaire de renforcer et de consolider le soutien de l'État, c'est-à-dire de disposer d'un corps de fonctionnaires capable d'assumer une très lourde tâche. Frédéric avait eu s'exercer le pouvoir absolu dans l'État d'Al-Kamil. De plus, les conventions qu'il avait eues sous sa tente au long de tant de nuits avec son ami Fakr ad-Din n'avaient pas résolu seulement sur les grands problèmes philosophiques mais avaient également eu pour objet les institutions politiques et l'organisation administrative.

Frédéric avait donc par expérience que les Arabes, doués d'un remarquable talent d'organisateur, avaient réussi à regrouper sur pied dans leurs territoires un système administratif de tout premier ordre. Les sultans fatimides d'Égypte, anciens maîtres de la Sicile, étaient justement réputés pour la qualité de leur administration financière. Et d'ailleurs le comte Roger I^{er} adjoignait pour son royaume insulaire les organes administratifs créés par les Arabes, les « diwans », tels la chambre du trésor, et le corps des comptes, l'administration des domaines, le service des domaines et d'autres encore, conservant non seulement les appellations arabes mais aussi les fonctionnaires arabes rattachés à ce genre de bureau. Roger I^{er} adopta en outre le système arabe des impôts progressifs, directs et indirects, ainsi que l'institution du rôle des contribuables, soigneusement tenu à jour, et des registres du cadastre, le tout permettant un fonctionnement sans heurt de l'administration des finances publiques. Il alla même jusqu'à adopter l'organisation arabe de l'armée, avec ses divers unités, ses officiers, généraux et amiraux, et conserva les organisations arabes de police et de contrôle.

La guerre menée par Frédéric contre les rebelles, sa Otzade et, plus tard, ses tentes incessantes contre le pape et les villes lombardes exigent un budget considérable. Seules les méthodes arabes d'imposition lui permettaient de se procurer régulièrement les fonds nécessaires. Tout comme dans les États arabes, les employés des contributions et du cadastre définissaient soigneusement la valeur de la propriété foncière d'après la surface et la nature des terres, procédé qui permit en principe d'éliminer toute corruption ou injustice; des commissions de taxation fixent la répartition de l'impôt foncier selon le rapport du sol et établissent les rôles des contribuables. De même qu'un impôt proportionnel à la position sociale et à la fortune est

imposé des « *littelles* » dans les territoires musulmans, dans l'État sicilien un impôt identique frappe entre tous les musulmans et les juifs.

Réapparaissent également en Sicile les impôts indirects imaginés par les Arabes et qui frappent bien sûr consommation et articles de luxe. Réapparaissent ainsi les monopoles d'État et les droits de thausse. Que les gouvernements arabes aient la propriété du chef de l'État et que l'État possède le monopole de certains marchandises, telle la soie, n'est à le principe fondamental du droit public arabe depuis la fin du 8^e siècle. Frédéric a étudié la question lors de son séjour en Orient, et dès son retour en Allemagne, il restaure des monopoles d'État pour le sel, le minéral, la poix, la lin et le charbon, met en règle le commerce et la circulation de la soie et fait contrôler par ses agents le commerce du blé.

Le système douanier de Frédéric II servira de modèle à tout l'Occident. Les Normands l'avaient déjà emprunté à leurs sujets arabes, mais Frédéric le perfectionne à un très haut degré, supprimant tous les droits d'accise qui existaient l'État féodal et que chaque communauté, chaque grand seigneur peut percevoir selon son bon plaisir. Il ne laisse plus subsister de douanes qu'aux frontières de l'État. A son retour de croisade, il crée dans tous les ports et aux postes frontalières du Nord des entrepôts publics, sans similitude aux fondouks arabes qui dans les ports d'Orient et le long des routes caravanières servent d'hôtelier aux marchands et aux voyageurs. Toutes les marchandises destinées à l'exportation ou à l'exportation doivent être déposées dans ces magasins, peñes sur des balances publiques sous la surveillance des chefs d'entrepôt et des douaniers, puis déposées et dédouanées.

Les fondouks publics deviennent un bureau de change et constituent en fait les premières vraies bourses d'Europe. Elles offrent aux voyageurs le luxe d'un bain, et les Arabes trouvent la chose toute naturelle, pour les Européens est étonnante quelle découverte nouvelle Venise et les villes commerçantes italiennes ont, elles aussi, mis en pratique leur expérience de l'Orient; elles sont libres d'accueillir les marchands qui leur arrivent d'au-delà des Alpes par le col de leur installation, collier qui n'a rien à envier à celui dont chez eux disposent les Arabes. Les voyageurs, marchands, et peut-être même chevaliers de l'Ordre teutonique, rapportent avec eux ce qu'ils ont vu tant en Sicile que dans les ports de l'Italie septentrionale. Alors,

pu à peu, entrepôts et hôtels de type arabe font leur apparition dans les villes hispano-grecques.

Et ce sont non seulement les concepts mais aussi leurs appellations qui pénètrent dans le vocabulaire du grec espagnol : *fundos, magnas, ornos, mal, droga, galera, socra, obis, riego, chaga, arroyo, lav, darf, baia, sepa*.

Depuis cent cinquante ans et plus, les Européens ont vu sur Arabes la composition de la Sicile. Toutefois l'administration des finances, l'un des organismes les plus importants, a vrai dire l'indispensable support de l'empire, reste toujours confiée aux Arabes.

Celui-ci occupent les charges les plus élevées. Outre son rôle de grand chambellan, Richard est à la fois maître des finances et chancelier du trône royal. Il concède ainsi au maître tout le revenu des contributions générales qui lui servira à distribuer leurs traitements aux fonctionnaires, officiers et soldats, à financer les armements et certains dépenses de l'État.

Tout comme à la cour, les postes importants de l'administration des finances sicilienne sont pour la plupart demeurés entre les mains des Arabes. L'indie est en outre la source des hautes fonctions. Le corps des *mayors* et petits fonctionnaires au arabe lui sont, l'empereur sait pouvoir compter sur lui. Et lorsqu'en 1244, le justicier Fernando Carrasco ne parvient plus à prélever d'impôt sur sa province que d'incriminer *vaigros* ont considérablement appauvri, Frédéric, Archaon, le suspend de ses fonctions et le remplace par un Arabe.

Le fils d'Abd al-Rahman, Obert Pallançoza, si souvent cité dans les documents, fait partie du corps des hauts fonctionnaires siciliens. De directeur général des contributions de Palerme, il devient premier président des finances de toute la Sicile et pénètre de ce fait dans les sphères de la cour. Un fonctionnaire aussi intelligent et habile va tout naturellement faire son chemin dans la diplomatie. En qualité d'ambassadeur de l'empereur, il part pour l'Espagne et le Maroc, à la cour de « Sarrasin des Croisés ». Une autre fois il conduit une députation auprès du sultan de Tunis pour y négocier un accord économique et contracte à son retour les 23 2/5 « goldanes » qu'il avait avancés de sa poche « pour sa province, pour les médecins et chevaliers du conseil de Tunis et pour les chapeaux qu'il veut à rumeurs de Tunis ». Dans un épar cepteur eptal de Rabensleben, un diplomate peut se permettre

de ne jamais signer qu'en arabe tous les traités et documents quels qu'ils soient.

Les fonctionnaires et les officiers ne sont pas seuls à faire près dans l'empire de l'émission politique. Certains entraine également les paysans par leurs une savante réglementation de garanties, de dépenses relatives à l'organisation et à l'attribution de réserves militaires, et précédentes de plantes introduites par les Arabes, telles que le bled, l'indigo et la canne à sucre. À l'exemple de ce roi, l'État surveille les marchés les poids et mesures, l'entreposage et la qualité des marchandises, contrôle les droits de consommation et poursuit les abusifs obligatoirement situés, selon les colonies orientales, en dehors des villes. Il surveille artisans, boutiques et agents de change, et jusqu'aux pharmacopées et médecins.

Quant à ses derniers, le cours de leur étude ne régit avec la plus extrême minutie : « Publique jamais personne en pourra maîtriser la science médicale sans avoir fait auparavant des études de logique, avec application que personne n'étudia la médecine sans avoir fait d'abord trois ans au moins de logique ». Après cinq ans d'études de médecine et — exigence supplémentaire par sa nouveauté — de chirurgie et d'anatomie avec direction de cadavres, le futur médecin devra passer deux années devant la Faculté et devant l'empereur ou son représentant, puis l'atteste encore à cinq années de pratique, après quoi seulement il sera admis à exercer à son compte. Quant au chirurgien, qui sort de ses lourdes responsabilités, il lui faut une autorisation spéciale d'exercer qu'il ne pourra obtenir qu'après avoir fourni la preuve « qu'il connaît à fond l'anatomie du corps humain et qu'il est parfaitement instruit dans cette branche de la médecine sans laquelle il ne saurait ni pratiquer valablement une opération ni diriger les soins post-opératoires jusqu'à complète guérison ». La « pratique valable » de l'opération inclut déjà l'emploi des épaves pharmaceutiques, invention arabe transmise par l'Espagne de Lucce.

À cela s'ajoutent de sévères instructions réglementant le travail des villes quotidiennes, le command de honoraires médicaux, le traitement pénal des juges et bien entendu les rapports entre médecins et pharmaciens. Car celui-ci font également soumis à une surveillance rigoureuse, et même à un contrôle permanent effectué par des fonctionnaires armés de la justice militaire.

Quel fut alors cette médiation de celle que prodiguèrent amoureusement les Français à savoir l'empereur, à l'insu de son grand-père Roger II, adopte le système arabe qu'appela l'arabe considérablement amélioré et transmettra à l'Occident sous le titre d'une synthèse médicale imparfaite.

Fort de l'importance liée de son séjour en Orient, et content non se pensant d'ailleurs au temps de la domination arabe en Sicile, Frédéric fait succéder l'économie et l'hygiène publique par une police de l'industrie et du commerce. Ce que plusieurs siècles de domination arabe ont laissé en Sicile, une antériorité insupportable de Frédéric l'introduisit en 1191 sur le continent. Il s'agit avant tout d'une substitution des conditions d'hygiène. C'est ainsi, en effet, qu'on se mit à lire que les écoles et les bibliothèques, les bains publics sur toutes les localités publiques urbaines. Et Lucerne devint tout au long la ville la plus hygiénique et la plus propre du continent.

Pour l'empereur, renommé pas certains à la suite de l'œuvre de l'installation de mille de bains à son couronné de de soi dans les nombreux châteaux qu'il fit édifier. Ce fut tout du bain quotidien — jusque et y compris, et scandale les jours de fête religieuse — que la plus saine impression sur l'esprit des contemporains de Frédéric que la seule idée de nudité fut déjà bannie.

Reste encore la question de l'éducation des masses. Frédéric, qui a lui-même tout appris au contact du peuple, ne peut se démentir de la question; elle était même lui tout naturellement à cœur. Dans ce domaine aussi, un certain travail préparatoire a déjà été mené à bien. Le seul fait que Frédéric ait tenu la main des lettrés connus depuis de prime abord une physionomie particulière à son égard. C'est là ce qui lui a permis de se lancer dans une entreprise aussi complexe que l'organisation d'un État bureaucratique, premier État d'Occident en fait à disposer d'une force intellectuelle autonome, indépendante du pouvoir spirituel de l'épiscopat.

Son corps de fonctionnaires demanda une formation spéciale. Aussi est-ce expressément à son intention que Frédéric fonda l'Université de Naples, destinée à « éduquer beaucoup d'hommes intelligents et éclairés » comme il se peut — une fois que l'étude approfondie des droits et de la justice les aura formés — de manière sans cesse l'administration publique. Dans cette « école supérieure », la première université pure-

ment lettré d'Occident, tout enseigné toutes les sciences, à l'exception de la médecine dont le chef d'école était Nicole de Salerno.

Le legs le plus net de ce royaume de Sicile, l'un des après le plus importants de l'Occident, n'est autre que l'œuvre lui-même.

Dialogues par-dessus les frontières.

Parmi les sources intellectuelles multiples auxquelles Frédéric a pu puiser au long d'une existence de cinquante-neuf années, ce sont à coup sûr les sources arabes qui ont exercé sur lui l'influence la plus durable. Non seulement parce qu'elles avaient déjà imprimé leur empreinte sur son esprit impérialisme et féodal, mais aussi parce que le génie de Frédéric y trouvait mieux qu'ailleurs une nourriture salutaire, parce qu'un fait ce climat spirituel lui offrait les possibilités d'épanouissement les plus appropriées.

Fort d'Espagne, l'arabisme commençait pénétrant à creuser toute l'Europe; même observé le phénotypisme avec tantôt une admiration aveugle, tantôt une réticente inquiète, mais toujours une totale positivité. Avant même son départ pour la Croisade, Frédéric avait reçu à sa cour de Sicile un érudit venu d'Espagne qui était Isaac, et l'Occident à travers lui, aux « dangereuses » idées de philosophie arabe Averroès.

Cet érudit, Michel Scotus, a fait ses études en Espagne. Ses connaissances linguistiques lui ont permis de collaborer à Tolède à des traductions d'arabe en latin. Raison évidemment suffisante pour que l'empereur repêche l'Économie à bon compte. L'œuvre pseudo une culture étonnamment vaste, et pourtant il reconnaît lui-même avoir vu et son maître en la personne de Frédéric, « l'homme empereur ». Je crois volontiers que si un homme en ce monde pouvait par ses savoirs échapper à la mort, le serait certainement Michel Scotus traduit à l'intention de son maître producteur le Livre de « l'homme d'Aristote », ainsi que les fameux Commentaires d'Averroès sur Aristote, lesquels depuis furent aux Chrétiens tous les États catholiques que la chrétienté.

Averroès, juriste, médecin et philosophe de Cordoue, se représentait en arabe Ibn Rushd. Il est mort à Marrakech; à la rose de celui du Maroc, à l'âge de soixante-deux ans, l'année

meux où Frédéric, âgé de quatre ans, recevait à Palerme la couronne royale. Les ouvrages d'Avicenna — Frédéric qui s'y sera initié en pays de connaissance — en seront bien vus — se sont pas du tout sans « choquant » à qu'on a bien voulu le dire. L'Occident est un étroit renouveau. Toute nouveauté prend sa source dans une nouveauté précédente. Sans évolution, il n'y a point de temps. L'impulsion de connaître l'évolution comme avant un commencement et une fin... »

Avicenna ne fut que par Aristote dans les œuvres, bien lui, vraiment toute la philosophie. Il ne s'agit donc plus que de l'interpréter. Qu'Avicenna, incarnation de toute la sagesse, ait pu être telle sans avant la Propriété et l'impulsion avant que soit précède la parole de Dieu telle que l'interprète les diables, celle qui n'empêche pas Avicenna de discuter les dogmes au nom du Grand Sage qu'il vobler. En fait, le philosophe de Cordoue, avec son amitié sans précédent, un beaucoup plus loin que son idole : « La création a partie de ce qui n'est qu'un mythe. Le monde en sa réalité un perpétuel devenir, une création continue de Dieu, qui est lui-même conduisant à la loi, ordre et esprit de l'univers. C'est en étant que cet esprit divin lui présente l'accomplissement dans l'âme humaine. »

Bien-ec le les deux d'un acte, d'un moment?

Sans doute Avicenna reconnaît une double vérité : celle du savoir et celle de la croyance. Cela ne signifie-t-il pas qu'il aime l'immutabilité de l'âme? C'est qu'il voit profondément l'absence certainement pas de l'Avicenna? Quelles que soient les souffrances physiques ou matérielles de l'individu — tel était l'enseignement d'Avicenna — il n'a rien qu'une substance spirituelle irréductible. La part passive de l'âme séparée du corps et meurt avec lui, car tout ce qui n'est qu'individu est périssable. Seul sa part active, qui émane d'une divine à sa source individuelle, est immortelle. Elle est comme le soleil qui fait briller tous les objets mais n'en est pas moins toujours et partout éternelle à lui-même. C'est par elle que nous participons à Dieu, elle est immortelle et éternelle comme l'éternel.

Celui qui débute à la philosophie arabe toute originalité, toute indépendance, n'avait pas de l'Avicenna? « C'est, sont répété ces héritiers, le monde n'a possible d'existence que dans la mesure où l'esprit le comprend. »

Ces idées furent une justesse impression sur l'empereur. C'était là le langage que lui-même parlait. Et ces idées venaient d'un monde auquel il avait directement accès.

Un autre personnage, qui avait grandi à la cour de Frédéric, se tenta valoir les uns, bien qu'à espérer, par les idées d'Avicenna.

Thomas d'Aquin, comte d'Aversa, ambassadeur de Frédéric auprès d'Al-Kamil et gouverneur de Jérusalem, avait son petit-fils et son petit-neveu qui tous deux se nommaient également Thomas. Son petit-fils, Thomas le Jeune, fils du juge suprême Michel Adonai, fut élevé à la cour avec son frère Jacob, le futur poète, et devint par son mariage avec Marguerite, sœur de l'empereur, le gendre de Frédéric II. La même éducation de courtoisie était prévue pour les petits-neveux du comte d'Aversa, Thomas et Rainald, fils du juge Landolf d'Aquila. Rainald devait comme son cousin Jacob marcher sur les traces des poètes arabes, Thomas par contre voulait entrer dans les ordres. Sa famille, décidée à l'empêcher de s'engager dans cette voie, alla jusqu'à s'adresser à l'empereur. Rainald se laissa même connaître d'ambassadeur son frère avec l'aide du grand juge Pierre de Viterbe. Mais le destin de Thomas n'en fut pas moins tracé. Après avoir fréquenté l'Université de Naples, il devint l'un des plus grands personnages de l'Église romaine, son docteur angélique.

Il était inévitable qu'en discutant des idées d'Avicenna et de son commentateur Averroès, Thomas eût une adhésion dans diverses interprétations et en vint à se servir lui-même de ses arguments, de telle sorte qu'en assistant son bien des points à une totale concordance de vue entre l'islam musulman et l'Église chrétienne. Et c'est ainsi que se produit cette chose unique : un descendant de la famille la plus fidèle à son souverain, touché par le sceau biblique de l'empereur, est néanmoins élevé par l'Église catholique au rang de Père de l'Église, puis canonisé. C'est à travers lui qu'Avicenna vint en grec et à l'Arabe Averroès, un Averroès d'ailleurs exempt sans doute, peut s'y glisser à la suite. Et du jour où l'Université de Paris déclara par ses opinions de ce « dangereux » philosophe arabe, célèbre marquera de son être la pensée occidentale jusqu'à l'avènement de la science expérimentale, préparant ainsi le voit sa base fondamentalement du génie occidental.

La cour de Frédéric, où Michel Scusa effectua les traductions que l'empereur lui-même fit parvenir aux universités d'Occident, devint ainsi la tête de pont par laquelle la philosophie arabe allait traverser l'Occident. Prochain et fidèle à

celui qui, comme nous l'avons vu, prêcha à la généralisation des chiffres arabes en Occident par l'intermédiaire des ouvrages de Léonard de Vinci, René Descartes de l'Espagne et aussi de Michel Scotus.

En tout cas, un esprit aussi curieux que celui de Frédéric — « Frédéric chérifien » comme l'appelait son El-Moréfid — accueillit les idées d'Avicenne comme une autre merveille accueillie la plus bienfaisante. Et Michel Scotus, fécond avec ses idées métaphysiques, il était enfin trouver un parallèle avec lequel il pourrait s'entretenir des problèmes qui l'obsédaient.

« Il m'a appelé auprès de toi, moi, Michel Scotus, son plus fidèle scolastique et, après y avoir longuement réfléchi, m'a amené dans le plus profond secret les questions relatives sur les fondements de l'univers et ses merveilleux à Coraoua. « Il arriva d'une autre planète, le souverain qui vient d'être frappé des foudres de l'Église pose sur le monde méditerranéen le regard curieux d'un voyageur qui veut tout explorer, tout comprendre, et tout rapporter à sa façon, d'est-il-dit qui éprouve le besoin de tout traduire en valeurs mathématiques exactes et de ramener aux causes naturelles. « Combien y a-t-il de lieux? » « Combien y a-t-il de profondeurs spatiales? » Il pose les questions avec calme, sans le moindre parti-pris. « Indique-moi la distance de globe terrestre, ses épaisseurs, sa longueur, la distance qui sépare la terre de ciel le plus éloigné et celle qui sépare la terre de l'abîme, et dis-moi s'il n'y a qu'un seul abîme ou s'il y en a plusieurs et s'il y en a plusieurs, quelle est la distance qui lui sépare les uns des autres. » On répondit les ces amours des chiffres qu'éprouvait déjà Roger II, ce besoin de remplacer la contemplation naïve de la réalité par une conception abstraite, besoin qui excitait le grand-père de Frédéric à aller de nuit mesurer les quantités d'oracins de Naples « parce qu'il désirait en connaître le prix ». »

Le problème de l'immortalité est de ceux qui agitent Frédéric. Il n'est sans doute dans le plus profond secret. « Mais était-il préoccupé pour la seconde fois, le souverain déterminé à rendre ouvertement aux philosophes arabes. Il expédie ses questionnaires en Espagne, en Syrie, en Irak, en Arabie Mineure, en Yémen et au Maroc. Le sultan almohade lui transmet à un jeune philosophe de Cordoue, Ibn Salim. Celui-ci, bien qu' âgé de vingt ans à peine, est renommé pour son érudition; il se croit appelé, vu son pays d'origine pour les Français, à traiter courtoisement un prince chrétien qui règne sur des sujets ignorants

et stupides. L'empereur, las de se frotter de la réponse impertinente de jeune homme, l'accroche avec le scribe et va même jusqu'à le ramener l'Arabie par un prisonnier, que celui-ci défile toutois.

Cette impertinence est à vrai dire une exception. En règle générale, les princes et les érudits arabes ont à cœur de répondre courtoisement et satisfaisamment aux questions subtiles du roi des Français, qu'ils reconnaissent pour un esprit sage et cultivé. Ce vray échange d'idées qu'il n'est pas exact, en dépit de la multiplicité des tâches qui lui incombent et des larmes incessantes qu'il doit verser contre ses adversaires, l'empereur ne laisse perfoler, dégage certainement pour lui le plaisir d'un simple jeu, et ingénieux et captivant soit-il. Comme le présume un Arabie, il est grand de la partie Frédéric au sultan d'éprouver les esprits des musulmans.

Le sultan occidental n'est pas en mesure de satisfaire l'attente de Frédéric dont l'esprit investigateur se met en question tout ce qu'en admet courtoisement comme affût de soi. Or, il aspire à trouver des partenaires qui partagent son point de vue, qui comme lui cherchent à voir les choses « telles qu'elles sont en réalité ». Mais le monde arabe qui l'a osé, l'a de même coup délogé de son pays; dans le champ cristallin de son intelligence qu'aucun dogme ne trouble, Frédéric, isolé, sans compagnons, reste incompris de ses contemporains. Lorsque à Jaffa déjà il s'éveille, par les problèmes scientifiques qu'il leur pose, et qu'il y a l'estime et la sympathie des Arabes, il donne bien l'impression de chercher à briser sa solitude et se faire des amis. Et cela d'autant plus que son être s'accroît au fur et à mesure de sa naissance et de sa destinée, mais qui modifie une certaine érudition d'esprit aggrave d'une certaine façon son fondement, le persécute, le blesse et le rend. Ne dirait-on pas que Frédéric souffre de mal du pays lorsque, tout près de sa fin et touché au vif, même par les coups les plus brutaux de son que par la débâcle de son collaborateur le plus intime, il affirme son désir de retourner pour toujours en Orient? »

Ce n'est pas un hasard si le document le plus intéressant, car le plus intime, jamais écrit de la main de Frédéric est la lettre adressée par lui en Arabie à Fâche-Mûdâ, peu après leur séparation. Celle-ci avait été un véritablement pour l'empereur qu'elle lui arrivait, malgré l'habileté des courriers qu'il observait dans ses rapports. Toutefois, cette condition particulière :

- « Au nom du Dieu unique et bienveillant :
- « Les cœurs s'embrassent solidement malgré votre départ.
- « Ils se détachent de vos corps, des êtres
- « Et se détachent pour rejoindre à votre amitié.
- « Mais, pendant leur voyage, ils reviennent en votre pouvoir.
- « Nous ne songeons à désoler ni la peine que l'amour nous fit souffrir ni la profonde tristesse qui s'empara de nous, pas plus que nous sommes nostalgique de l'existence accompagnée de l'acte — que Dieu lui prête longue vie!...

« Sans doute nous sommes-nous trop hâtivement épanché dans ce présentable, mais nous souffrons du désespoir de celui qui se sent seul au monde après avoir connu une période de quiétude et de communion. La tristesse de la séparation succède à la félicité et à la satisfaction des aspirations, le désespoir à l'espérance que nous faisions autrefois des existences. » Et nous ne sommes pas en ce moment temps qu'il abandonne la forme conventionnelle de l'épique de majesté. Il poursuit : « J'étais si malheureux de notre séparation que, tout-à-coup, succéda le choix entre l'éloignement et la mort, j'eusse accepté cette dernière comme un bienfait! »

C'est dans la patrie spirituelle à laquelle il doit ce qui le place au-dessus de ses contemporains et l'éloigne en même temps si tragiquement d'eux qu'il observe sans répit des particularités valables. Aussi est-ce avec un véritable enthousiasme qu'il accueille les émissaires arabes venus lui apporter un jour sa prison et l'émancipation en ce. Ce n'est pas le présent seul qui compte de l'homme de science qu'est Fédéric, mais également l'existence qui lui est offerte de s'engager en compagnie d'étrangers de Damas sur ses sentiers frivols. Il lui restait auprès de lui tout après avoir. Avant de se réconcilier enfin à la langue espagnole, il fit l'éloge avec eux et leur filles, avec un geste tout oriental, un geste tel qu'on n'en a jamais vu en Occident. Ne pouvant cependant résister indéfiniment au héros, il jeta d'autres mots.

Les Arabes eux-mêmes l'ont rapporté. Or, il est péroratoire de voir pour une fois le personnage de l'empereur à travers les yeux des Arabes, de connaître l'impression produite sur eux par le roi des Français d'être instruit de l'importance que les princes arabes attribuaient aux ambassadeurs de l'émir. Or, c'est à des Arabes préjudiciables que ces devoirs de parole émanant de l'émir de Fédéric ont été confiés en contact avec l'islam le plus sévère qui ait jamais existé à Mossoul.

Omashish rapporte — et l'Égypte nous frêche du monde arabe avec étonnement la scène : « Le cadî Djelal ad-Din ad-Daghad, chef de Kama ad-Din, nous raconta que quand qu'il suivait les cours de celui-ci, un envoyé du roi des Français se présenta au gouverneur de Mossoul, Reza ad-Din Loulou. Cet émissaire de l'émir, porteur de problèmes philosophiques divers, lui fit voir que Kama ad-Din ibn Younis fit en matière de ses études. Sur ce, le gouverneur de Mossoul transmit les problèmes à Kama en lui exposant la position arrivée de l'émir de Fédéric et lui demanda par la même occasion de bien vouloir apporter un soin particulier à sa tâche, sachant combien Kama se souciait peu des questions scolastiques, lui qui permit en général des vêtements tels jusqu'à la trame. Kama répondit qu'il y veillerait. Je me souvins justement après de lui lorsqu'on vint l'avertir que l'envoyé des Français approchait de la médina. Kama envoya à sa rencontre l'un de ses légistes. Et lorsque l'ambassadeur de Fédéric arriva devant le chef Kama ad-Din ibn Younis, nous remarquâmes que le roi était couvert de tapis gris d'une philosophie brève et qu'une foule d'élèves entourait le chef. Celui-ci répondit à ses hôtes ses réponses faites aux questions posées. Et lorsque l'émir arriva en réponse, tout ce qui nous restait d'adhérer à son point. Je m'adressai alors au chef : « O Maître! Quel merveilleux déploiement de temps et de force! » Il me répondit alors en souriant : « O Bagdad! » « N'oubliez pas qu'il s'agit de science! »

« Quelques années plus tard, un élève et farouche partisan d'un usage égypte de Mossoul, d'ailleurs jaloux de la célébrité de Kama ad-Din, et qui n'est de ce caractère l'émir de Mossoul par son titre, prouva par son récit qu'il avait pour le moins gardé un souvenir très précis de l'effroyable difficulté des problèmes posés par l'émir et de la question qu'il avait posé pendant les études d'Oréon. » Au nombre des choses auxquelles que j'ai entendues sur le compte de Kama ad-Din furent celles-ci : Au temps du souverain Ad-Kamal, les Français lui exposèrent des problèmes à résoudre, problèmes de médecine, de philosophie et de mathématiques entre autres. Les fruits de Syrie résolurent d'eux-mêmes les problèmes de médecine et de philosophie mais ne furent pas de force à résoudre même les mathématiques. Vouant toutefois qu'il fut rendu lui aussi, le Malik Ad-Kamal envoya à Mossoul, à cette même époque

dû à son Ouzar al-Abakr). Celui-ci avait beau être un expert en géométrie, le problème en question n'eût peut-être pas été trop difficile pour lui. Il le montra au chah Ibn Younis qui l'imita avec soin et le résolut. Le problème était le suivant : Soit un arc. On trace sa corde qui l'un prolonge au-delà de l'arc, et sur cette prolongation de la corde on construit un carré dont la surface doit être égale à celle de l'arc de cercle. La figure est la suivante :



« Al-Mas'ûdî raconte par écrit la démonstration qu'il evoqua en Syrie au Malik al-Kamil. Lorsque j'allai moi-même en Syrie, j'y trouvai les savants les plus éminents toujours en train devant cette démonstration qu'ils considéraient comme absolument remarquable. »

Les Arabes étaient pleinement conscients d'avoir affaire à un partisan sachant mieux que personne choisir les problèmes les plus épineux et n'ayant rien à leur offrir sur le plan de l'instruction et de la culture.

Quelques-uns des nombreux problèmes que cet homme éminent, placé sur le trône le plus élevé d'Europe, adressa aux grands arabes au long des années furent résolus par Chihab ad-Dîn al-Qarâhî. Ce grand juriste du Caire s'adonna volontiers aux sciences, en particulier à la physique. Aux « questions étonnantes » que chrétiens et juifs aimaient à débattre, telles que : « statuaire en métal dont les yeux versent des larmes ou dont la pointe laisse couler du lait, l'Arabe avait fourni des explications scientifiques. Si profondément qu'il respectait ce genre de sorcellerie, il n'en respectait pas moins entièrement l'arabesque sauf de connaissance de « Malik » chrétien, s'il est roi des Français.

« L'Empereur, le Malik des Français adressa au Malik al-Kamil sept problèmes ardues en vue d'éprouver les capacités de ses hommes. C'était un homme très cultivé et remarquablement intelligent. J'ai entendu dire que réponse avait été faite à certaines de ses questions, mais à toutes je ne sais. Qu'il fut possible de répondre aux questions et de vérifier l'exactitude de ces réponses, cela tenait au fait qu'il y avait à l'époque un

grand nombre d'érudits fort savants. J'ai écrit dans mon ouvrage cinquante questions ayant trait à la vision » (Chihab ad-Dîn n'attribue toutefois formellement à Frédéric, il le considère que de trois de ces questions).

11^e question : « Pourquoi voyons les lunes, les lunes et les corps célestes dont une partie plonge dans l'eau claire derrière une surface de l'eau ?... C'est là un des problèmes les plus importants que l'Empereur ait soulevés. »

12^e question : « L'Empereur demanda pourquoi Socrate (c'est-à-dire Canopus) paraît plus grande à son lever qu'à son coucher, alors qu'il n'y a dans le Sud aucune humidité (l'application valable pour le soleil), les régions australes étant désertiques et sèches. »

13^e question : « L'Empereur demanda pourquoi celui qui souffre d'un écart de température voit des points noirs, comme des mouches, à l'intérieur de l'œil, bien qu'il n'y ait en fait rien à l'intérieur de l'œil et que l'intérieur soit parfaitement sain d'aspect. Comment peut-on voir quelque chose dans sa pupille, alors qu'on ne voit pas ce qui est près d'elle ou même ce qui y adhère ? »

Qu'un prince chrétien pensât et s'intéressât de la même façon que les Arabes, qu'il osât surtout poser des questions débattant le voile répété sur toutes choses en Occident, cela suffisait à le rendre célèbre à travers tout le monde musulman. Les Arabes se félicitaient d'aillours une très haute idée de l'homme d'être qu'était Frédéric. Atteint cette détermination de l'un d'entre eux : « En vérité, d'Alexandre jusqu'à nos jours il n'y a jamais eu dans la chrétienté de monarque qui l'égalât. »

Le renom acquis par Frédéric dans le monde musulman entra bientôt auprès de lui un érudit arabe, chrétien jacobite d'Anatolie qui avait longtemps étudié la philosophie, les mathématiques et l'astronomie à Mossoul avec Kamâl ad-Dîn Ibn Younis et avait suivi des cours de médecine à Bagdad. Cet érudit, ayant fait la connaissance à la cour du souverain d'Arménie d'un médecin de l'Empereur, décidé de gagner la résidence de l'empereur à Foggia en compagnie de celui-ci. Il vint à Rome au printemps sous le nom de voyageur Théodose lors d'une précieuse alliance à la réception de Léonard de Pie à la cour de l'empereur.

Lorsqu'en 1155 le « philosophe de la cour » Michel Scotus vint en Allemagne au cours d'un voyage qu'il effectuait avec

l'empereur, celui-ci le revêtit aussitôt par le magister Théodore, publiquement ainsi en représentation de la culture arabe occidentale celui de la science arabe orientale. Dans ses nouvelles fonctions, Théodore développa une activité inépuisable jusqu'au moment où il se leva à son tour les yeux, quelques mois seulement avant son impérial séjour. De lui même jusqu'à faire courir le bruit que le diable de Théodore, qui a toujours préparé de ses propres mains les médicaments et médicaments secrets répandus à sa Majesté, est triomphalement lié à celui de l'empereur par l'intermédiaire de ces pièces — supportées par une main abaissée — qui provoquent la chute de l'empereur et son trépas.

Car les occupations de Théodore à la cour de Frédéric sont aussi multiples que ses connaissances. Il discute avec le souverain de ses problèmes de mathématiques et d'astronomie, écrit son horoscope, travaille à la chimie, soigne la correspondance de Frédéric avec les princes arabes, part en mission politique dans les royaumes musulmans, conçoit des projets de commerce d'indes et pour le compte de l'empereur, veille en qualité de premier médecin quant à la santé de sa Majesté et prépare de ses propres mains les sirops, dragées et fruits confits destinés à l'empereur et aux fonctionnaires de sa cour. En un style élégant, il compose pour son seigneur et maître un ouvrage de diététique d'une clarté et d'une logique exemplaires. Il y donne à l'empereur d'indiscutables directives relatives au choix rationnel des aliments selon leur nature, leur composition, leur préparation et leur assaisonnement, à la répartition des repas quotidiens et de la saison, y compris l'usage du vin, les fonctions des échantillons de saison ou de climat, et y trace ses observations sur la digestion, la sensation et les appétits attachés. C'est un chef-d'œuvre du genre. En Occident, vu l'époque, ce traité médical détaillé constitue un bel ouvrage au milieu des traités.

Enfin, sur l'ordre de sa Majesté, Théodore traduit de l'arabe toute une série de traités scientifiques, et c'est l'empereur lui-même qui se charge de vérifier ces traductions. Le passage temps favori de Frédéric, était dans son camp hivernal devant les portes de Ferrare assiéger, consistait à réviser la traduction d'un traité de chasse effectuée par Théodore.

L'acteur de ce traité de chasse est d'ailleurs dans l'ouvrage immédiat de Frédéric : c'est le fauconnier Meunier. Et c'est à son contact avec son souverain l'acteur des faucons et la

passion, et lors de cet amour, de la chasse en France, il ne se bornent pas leurs affaires.

Naissance d'une nouvelle vision du monde.

Tout deux, en effet, le Courtois comme l'Arabe, possèdent cette qualité qui manque aux esprits d'Occident : la vision claire et présente de la nature réelle des choses. Tous deux, l'empereur comme son fauconnier — peut-être même à la rigueur les fils de l'empereur, Enzo et Manfred, ainsi que l'écurier de l'empereur, maître d'une hippocrisie — sont, par là, tous deux qui dépassent les yeux, les seuls à voir clair, les seuls à prendre conscience des choses naturelles, comme le fit Frédéric lui-même. eux seuls, sans préjugés sociaux, savent observer, saisir et explorer la réalité sensible.

Mais qu'y a-t-il là de si séduisant ? N'est-ce pas le projet de tout homme de voir les faces très qu'il sont ? Cela paraît, de nos jours, une évidence. Toutefois, au temps de Frédéric, la pensée européenne absorbée par la contemplation de l'indéfini n'avait pas d'yeux pour le monde matériel. Elle n'accordait d'importance à la nature concrète qu'en fonction de Dieu et de l'âme, qui dans la mesure où elle révélait le transcendant ; elle ne la considérait qu'en tant que présente à parabole et, dans toute la mesure du possible, comme point de départ d'une ascèse.

Mais depuis elle s'accroît d'importance à la nature en elle-même. L'homme ne peut supporter, de façon si délicate, le faucon : et appelle l'écologie méditerranéenne sur la nature du faucon : et l'animal est né du lion et de la femme, qu'on appelle le faucon-lion. Mais à peine est-il né qu'il succombe parce qu'insupportable de se procurer sa nourriture. Il retombe de saim. Et c'est là la pure vérité ; l'écriture même le prouve, qui dit : « Le faucon-lion succomba par manque de nourriture. » Car cet animal est le produit de deux natures, et quand il veut manger de la viande, la nature de la femme, maître de proie, refuse la viande ; mais veut le succès de proie, c'est alors la nature du lion qui y échoue. Ne pouvant manger ni viande ni proie, l'animal péri. Il en va de même pour tout qui voudrait servir deux maîtres, Dieu et l'homme. Dieu veut empêcheur à son yeux et le faucon les commande de se lever à la débâche... »

Telle la foudre, les paroles de Frédéric frappent le visage

antérieur d'une ville natare, profondément déformée par une imagination naïve et une dialectique aride : « Notre intention est de rendre perceptibles les choses qui sont, et telles qu'elles ont réellement. »

Ces paroles et l'ouvrage qu'elles précèdent marquent le tournant de la vision du monde en Occident.

Ces ouvrages, d'ailleurs traduits et traduits, ont été beaucoup et auquel ses lectures ont, dès l'enfance, dispensé une brève part de son savoir ne se lire jamais à ce qui est écrit, mais seulement à ce qu'il voit. « Du s'obtient aucune certitude non plus par l'ouïe. » Grâce à son parc zoologique, à la meilleure observation de tout ce qui est perceptible à l'œil — ainsi que le montrent les Arabes — se livre à une observation personnelle continue des erreurs et de leur mode de vie. Pour observer ses espèces vivantes dans des volières soigneusement agencées, il dépense la même régularité opiniâtre, la même incalculable patience que les astronomes arabes pour suivre le mouvement d'une étoile. Ses descriptions de l'anatomie des oiseaux, de leurs ossements et de leur vol sont pointuellement précises, en même temps que d'une clarté et d'une précision d'éclaircissements de celles qu'impriment ses médecins arabes les observations effectuées au chevet des malades.

L'ouvrage de Frédéric Sur l'art de chasser au faucon, qu'il compose sur l'inspiration de son fils Bernard, s'écrit menée à bien et en dépit de difficultés insurmontables et à l'issue de nombreuses années d'un travail minutieux, considéré beaucoup plus que son titre ne le laisserait supposer : une ornithologie scientifique complète. Il va même très au-delà de ce que son auteur pouvait espérer : il marque le début de la science expérimentale moderne.

Ces sont y est basé « sur notre expérience personnelle », est sur « l'expérience des autres » lorsque Frédéric n'a pu observer lui-même. Au-delà des d'ailleurs — les distances et les fruits d'intervention par « lorsqu'il s'agit de science » — il se fit à des modalités dont il a éprouvé la compétence, ou encore fait venir d'Égypte, ainsi de plus loin, les experts que lui recommandent les peuples arabes. Lorsqu'il participait pour apprendre plutôt au jeu que dans un homme d'État, passe par la partie de la recherche.

Son ouvrage ne constitue pas d'opinion définitive qui n'ait été corrigée et corrigée par un examen personnel, alors irrémédiablement précisée par l'expérience. Même scrupule,

même sans des responsabilités que ceux qui touchent le domaine arabe des al-Bihar, nous dirons, « à ne relâcher chez les auteurs sociaux et modernes que ce dont j'ai personnellement l'impression par l'observation et mes expériences personnelles, et à laisser de côté ce dont je ne pourrais confirmer l'exactitude que par un procédé contraire à la réalité. »

Le philosophe Michel Scotus a traduit pour le compte de l'empereur le *Liberal d'Avicenne* et le *Commentaire d'Avicenne*. Frédéric a lu et certain nombre de petits ouvrages arabes et européens sur les Decans et la chasse au faucon, ainsi que le traité de son fauconnier Moïse. Sans doute la littérature scientifique l'a-t-elle inspiré, elle ne l'a en tout cas jamais servi. Quelle que soit la renommée d'une science, quel que soit le respect qu'il lui voue, jamais il n'accepte à priori un de ses jugements. « Non sans avoir consulté chaque fois que cela nous paraît nécessaire. Dans un certain nombre de cas toutefois, comme l'expérience nous l'a enseigné, il semble s'être écarté de la vérité, particulièrement dans ses commentaires sur la nature de certains oiseaux. Voilà pourquoi nous ne nous sommes pas toujours rallié au point de vue des philosophes... car Avicenne n'a que rarement une opinion pratique la chose aux oiseaux, ainsi que nous l'avons toujours pu vérifier et attester. »

Tout cela sort de la meilleure desse arabe. Rien lui n'est distrait d'écrire le voile de mysticisme et l'ignorance « un respectable dogmatisme ». Chaque chose, placée franchement en pleine lumière, est accueillie de tous côtés et minutieusement examinée par l'observation que par l'expérience. Tout y est méticuleusement ordonné et justifié quant à sa réalité par une objectivité rigoureuse et un profond respect des choses. Et pourtant cette impartialité ne renchérit pas à admettre dans son philosophie naturel l'élément métaphysique indifférent à son origine, à sa formation et à un « pouvoir indépendant qui agit sur les choses ». Mais elle est tout naturellement fondatrice pour noter dans la nature l'intervention extérieure du miracle et la remplacer par le principe de causalité.

À l'école arabe, d'élève Frédéric est passé maître. Mais que la Renaissance se compose d'obstacles obstinés aux autorités du siècle, Frédéric n'a pas pleuré après à marches qu'il se débarrasse de ses béquilles. Il ne se contente pas de recevoir, il crée, et par cela même s'érige en fondateur de la science moderne. C'est comme tel qu'il inaugure toute une lignée de penseurs qui, à l'écart de la scolastique, de l'humanisme et d'une réforme

épistémologiquement assimilable aux autorités, antiques les temps modernes : à travers Albert le Grand, Roger Bacon, Léonard de Vinci, Francis Bacon et Galilée. L'assimilation véritable ne s'agit-il qu'en matière d'une chaîne dont l'épave se situe sur l'axe de la grande intelligence arabe? Car Albert le Grand, tout comme Roger Bacon ou Léonard, a directement subi l'influence arabe.

En fait, une ligne droite passant par la zone mythe de Sicile et par Frédéric II lui-même mène de la science arabe jusqu'à ces trois savants. La thèse suivante que Frédéric rendit visite à Gênes au début de sa vie est venue souler Albert le Grand auquel la relation tant d'ailleurs. Frédéric eut vraisemblablement aussi en relations personnelles avec le maître d'Alberic, Henri de Colonne, appelé le *papa in manus d'Avicenna* et dont exemplaires personnels d'Avicenne peut qu'il en prit copie. Il ne fait aucun doute qu'Albert le Grand a utilisé ces copies et qu'il a plagié une exemplaire de l'ouvrage de l'empereur intitulé *l'Art de choisir sa femme*. Ne croit-on pas entendre la voix de Frédéric ou même celle de l'Arabe Ibn al-Batout, lorsque Albert le Grand déclare dans sa *Summa* : « Tout ce que j'ai envisagé les premiers de ma propre expérience ou de copies reçues d'autres doit tout à son perfectionnement qu'il n'est envisagé que ce qui leur avait été transmis par leur expérience personnelle. » Ce n'est certainement pas devant sa seule table de travail qu'Albert le Grand a copié un ouvrage sur les plantes et les animaux. Pour le premier fois l'œuvre en Occident un cabinet d'étude. Et pour la première fois également un savant, un chercheur se penche dans la nature les yeux grands ouverts, à l'imitation des Arabes et ainsi de son empereur. C'est dans le même esprit que cela est, et prouvé avec les mêmes mots, que le *Doctor universalis* allemand déclare : « Le rôle de la science n'est pas de servir la rationalité d'homme, mais de découvrir les causes des phénomènes. »

Albert le Grand prêche le même goût que son empereur pour la méthode expérimentale, bien qu'il laisse plutôt figure d'homme dans ce domaine et le compare à Roger Bacon, tout prêt à se faire professeur pour son idéal. Deux chemins menent directement de l'Orient au « *Barbarus admodum* » anglais. Le premier passe à travers deux Anglo-Saxons, Achrifard de Balh, qui voyagea beaucoup en Orient et traduisit des ouvrages de mathématiques arabes, et le professeur d'épave arabe de

Faton : Robert Grosseteste. Le second passe à travers six autres hommes l'est de Maribou, à la Cité à qui avait rapporté d'Orient un couple terribles des travaux arabes sur le cosmos et le magnétisme. Parallèlement à ces chemins, un large pont conduisit au grand Anglo-Saxon à travers la zone de Sicile et son empereur Michel Secour.

C'est dans la Sicile des Normands et de Frédéric qu'est né l'Occident moderne dont l'esprit a été l'ascendant. Dans ce système ainsi entre deux univers, le plus germanique et le plus arabe se rencontrèrent en la personne de Frédéric II. Ainsi se réalisa ce que Godefrid de Viterbe avait prédit à l'empereur Henri VI avant la naissance de son fils : Frédéric réunira « l'Orient et l'Occident », pour peu de temps sans doute, mais le plus politique, sans peut-être être, et devante dans le domaine européen.

De ces rapprochements entre l'Orient et l'Occident, une réalité terrible du monde en fut issue : la science dans son sens le plus moderne : la science expérimentale. De cette science, le monde moderne a été son fruit. Tout comme c'est à dire que l'industrialisme, le génie et la science doivent aux savants certains procédés de vivre, mais aussi aux innovations science et construction. Voilà d'ailleurs qui s'explique cette autre voie par laquelle les nations arabes sont parvenues en Occident : l'épave.

Revue de la science des mathématiques, et l'histoire et qui malgré tout ont été jamais entièrement d'une science arabe d'origine, et ainsi les chemins arabes. Plus un chemin, sur tout à l'arabisme, entre l'Occident et l'Orient, et la table terminale de l'Occident, l'empereur Frédéric eut le 15 décembre 1191. Mais ce jour-là la Sicile, Albert, Frédéric s'en alla à Palerme, avec une loi qui fut le premier de son empire arabe et qui s'agit de l'âge des mathématiques parvenues et de son moderne scientifique.

Il repart à Palerme, mais plus vers le fin d'œuvre, mais dirigé vers le monde arabe (1191-1192). Sur, à son état, dans un domaine arabe, arabe. Des calculs arabe de lettres d'arabes et l'écriture arabe arabe. Des savants arabes au sein d'arabe pour ainsi qu'il fut le plus grand arabe et l'Occident le plus véritablement des savants. Sur le monde, on peut le dire d'ailleurs en caractères arabe :

« Ceci est un présent pour le présent. »

LIVRE VII

ANABESQUES ANDALOUSES

*Éc'est un geste immense
Que Mahomet a accompli
Par le seul coup de l'épée
Il a soumis l'Asie entière.*

Corneille,
Dix-neuf-Cent.

Modèles originaux de la « gnâdige Fraw »*.

« *Verrière, gnâdige Fraw, excusez la liberté que j'ai prise de vous écrire et ma promesse de rester :*

« *Votez respectueusement dévoué,*

« *Rainer Maria Rilke.* »

« *La présente ne saurait être une lettre d'amour, ainsi l'adob-vent-je comme je l'ai commencé, en vous priant d'agréer, gnâdige Fraw, l'assurance de ma plus haute considération.*

« *Votez très fidèle serviteur,*

« *Fritz Fähr, von Lützow.* »

Qu'il s'agisse d'un diamant véritable ou d'un morceau de verre taillé, le joyau que vous déposez ainsi aux pieds de la dame de votre cœur ou de l'épouse de votre patron est — sans que vous le sachiez — d'importation arabe. Depuis lors, ce joyau, passé de main en main, a été plus d'une fois consacré au cours des siècles; quelque peu puis retaillé, il a subitôt gardé ce magique éclat dont les feux prestigieux permettent

* Équivalent, toujours usité, de « grande dame » français d'Autriche (N. S. T.).

de ses jours encore un coupant de s'écarter la luminosité de l'âme de son être.

Et si aujourd'hui encore la signature déposée au bas de votre lettre atteste que vous êtes, alors le plus fidèle serviteur n, du moins le plus dévoué d'un tel de quelques jours, vous n'êtes au monde arabe que par cette attitude vous êtes également homme. Quelle que soient le lieu et le temps où éprouver s'en incline pour l'âme le motif d'une date, il a accompli un geste de défiance que la civilisation arabe lui a légué. Qui plus est, chère sœur, submergé par la passion, quelque un s'est égaré dans le bien-être pour lui développer son respect en même temps que son adoration, il n, sans le savoir, manifeste sur les traces innées d'un respect arabe.

Vous-même, monsieur, poursuivra d'ailleurs cette attitude et ces gestes, tant une attitude de soumission et de humiliation volontaire devant celle que vous jugez digne de votre adoration et d'amour plus que vos seconds regards. Et cela bien qu'il s'agisse de tel comportement vous lui étranger, bien qu'il vous ait fait l'apprendre, tout comme à l'opposé vous avez dit, rendant, à l'issue d'un pénible voyage, faire par ailleurs l'attitude du respect et même au-delà son épouse, en vertu du respect originel, doit obéissance et respect. D'une part soumission de l'homme aux volontés de la femme, de l'autre soumission de la femme à la volonté de l'homme; deux modes de relations entre les sexes qui, des siècles durant, se sont développés le jour en Occident, bien que l'on connait l'histoire même de nations qui à l'origine ont été soumises à l'autorité.

C'est l'ensemble soumission de l'homme à la femme, bien que, plutôt sur un prétexte, émanant d'accorder au sein les heures — qu'on considère cette soumission comme une femme sans conséquence sur le plan social, ou comme un acte fondamental de sa propre indépendance vis-à-vis de l'insupportable situation en elle-même comme une métaphore poétique si totalement liée à la fonction de soumission que possible et geste en présence d'elles-mêmes — cette attitude de respect nous devons n'y rien de commun avec la conception occidentale de l'homme qui place sur un pied d'égalité deux individus libres et indépendants, ayant l'un vis-à-vis de l'autre les mêmes droits et les mêmes devoirs.

Elle n'a rien à voir non plus avec la situation des sexes au sein du jeu amoureux médiocratie lequel, n'est-ce pas,

qu'il nous à l'effet des influences étrangères, crée sur la soumission de l'un des deux partenaires mais, au contraire, de part et d'autre le même état de plaisir et le même jeu d'y parvenir.

Une telle attitude vis-à-vis de l'existence du commandement biblique qui dit : « Qu'il soit ton maître. » Fort de pouvoir discriminatoire de l'Église, celle-ci donne tout autre mode de rapports entre l'homme et la femme. Tous les moyens de notation sont au service d'un commandement divin pour être donc la femme à se soumettre à l'autorité de l'homme; elle fait le volonte de Dieu!

Et c'est pourquoi le concept arabe qui a accompli ce prodige apparemment irréalisable à l'époque : résister, sans enlever la volonté contrainte mais avec le volonte de briser une seconde résistance, à l'instar dans l'histoire moderne, alors de mise en œuvre la femme, en coin permettant de lui conquérir peu à peu au sein de notre civilisation un droit de cité devenu si naturel depuis lors qu'on ne songeait plus à le constater. Ce concept est devenu partie si intégrante de nous-mêmes que des siècles entiers en ont tiré leur bonté, leur noblesse et leur richesse. Au point même que de toutes domaines de la poésie et de la littérature occidentales, les plus beaux sans doute, seraient immédiatement restés en friche si ce concept arabe n'avait préalablement été arabe, poète et chanteur.

Mais qu'il! Les femmes arabe n'ont-elles pas de tout temps vécu dans la servitude, freintes de tout droit et de toute liberté? Qui n'a entendu parler des harems grillés ou l'époux sévère ses femmes et les nouvelles jalousement? Des femmes que l'on marie sans se soucier de leur avis, que l'époux pose d'une simple phrase répétée quand bon lui semble et renvoyer à leur famille, avec la bénédiction du Prophète par-dessus le marché? Chaque paysanne qui abuse préférentiellement vers le soir, le dit courtoise sans son charbon, tandis qu'à son côté son mari, heureux de, toute allégresse sur son horreur, s'oppose-belle par un dromon forcé aux belles images romantiques de femmes viciées et d'hommes chevaleresques? Enfin, s'élève pas volontiers depuis peu que la femme arabe exerce-t-elle par-ci par-là à quelque indépendance non honte, à s'émanciper le volonte et à s'écarter d'un aménagement idéaliste pour mener enfin son existence digne d'un être humain?

C'est à la fois vrai et faux! Alors, où était la réalité?

Habit bien Aoud, puissant chef de la tribu des Biéras, se rendit dans le pays de ses frères et sur Aoud bien Habite, pour demander l'une de ses trois filles en mariage. Les deux aînés, qui n'étaient pas habiles, déclinaient l'offre. Mais Bahim, le plus jeune des deux, répondit : « J'ai un beau vintage, une belle maison, je suis habillé aux derniers modes et de noble extraction. Que Dieu, le puissant s'il ose me repousser ! » Et son père lui dit : « Que Dieu te bénisse ! »

Il fit préparer la célébration des noces, fit dresser une grande tente et, lorsque tout fut prêt, fit conduire la jeune mariée à son époux. Mais lorsque Harit alla s'approcher de Bahim, celle-ci lui fit signe de ne pas bouger. « Quel ! Tu devrais célébrer mes noces toi-même, chez mon père !... Jamais ! » Sur ce, Harit ordonna de démonter les tentes et de changer les chameaux, les parures. A la troisième de la nuit, Harit donna l'ordre de s'en aller et de quitter le camp. Mais lorsqu'il vout s'approcher de sa jeune épouse, celle-ci lui fit signe de ne pas bouger. « Quel ! Voulois-tu dire me traiter comme une servante qu'on achète ou comme une prisonnière de guerre qu'on prend ? Par Dieu, tu ne me seras pas dans tes bras avant que mes noces n'aient été célébrées au milieu de la tribu et après un festin auquel auront été conviés les membres de toutes les tribus arabes »

Elle livra le camp et rejoignit la tribu d'Harit. Celui-ci livra un grand nombre de chameaux, fit léguer chameaux et montures pour le festin, et les noces furent célébrées selon le rite de Bahim. Harit vout alors s'approcher de son épouse, mais celle-ci lui fit signe de ne pas bouger. « Quel ! Tu trouves-tu le temps de caresser une femme pendant qu'au-dehors des tribus ennemies s'entre-tuent, que les Dobyas et les Ahs (la tribu de ma mère) se livrent des combats sanglants ? Hâte-toi d'aller réconcilier les tribus ennemies et reviens à leur camp de ton épouse qui t'aura attendu, le cœur plein d'amour ! »

Harit se rendit auprès des tribus ennemies qui s'étaient déclarées depuis quelques ans. Au prix d'un grand sacrifice personnel, il parvint à conclure la paix entre elles. Ayant fait décamper les troupeaux des deux camps, il s'occupa à récompenser personnellement la tribu qui avait subi les plus fortes pertes en lui faisant don de trois mille chameaux en l'espace de trois ans. Une fois la paix conclue grâce à sa générosité, Harit retourna chez lui, entouré de gloire. Son épouse Bahim le reçut à bras ouverts et lui donna plusieurs fils et jumeaux filles.

Le onzième se vit. Les profondeurs seules et la sensibilité de ses amours lui procuraient qu'il a touché le corde sensible. La jeune Bahim est une femme sans leur erreur. Quatre ou cinq générations ont passé depuis que le Prophète, envoyé d'Allah, a changé en usage les dévies des temps anciens et proclamé le Dieu unique « qui n'a point de pareil ».

Mais à Damas, à la cour des Omeyyades, on n'en continua pas moins de goûter les histoires de l'antiquité arabe et des femmes de leur noble, orgueilleuses et libres, regardant le cœur des hommes, où se jouait continuellement des jeunes filles et des époux laide ceux-ci à accomplir des promesses, et où l'appétit féminin vout le plus grand titre de gloire de mille.

Vous d'un riche marchand et première épouse du Prophète Mahomet, Châchâ, qui au cours d'une union de vingt-quatre ans lui donna six enfants, fut elle aussi une femme indépendante même à la vie publique. La femme de noble extraction, constante de sa valeur, intelligente et combative, continue d'inspirer l'idéal de l'antiquité arabe. Elle doit, dans le dâir du Prophète lui-même, chercher à s'inspirer du même titre que l'homme. D'innombrables légendes arabes qui des femmes exercent les fonctions de juge. On voit alors des femmes juristes donner des conférences publiques dans les mosquées et interpréter les lois. Parmi elles figure la « Malécène des femmes juristes », professeur de droit public réputé. Car l'étrange Châchâ, dit « la fierté des femmes », fut d'une grande indépendance : « elle avait étudié sous l'égide des enseignants les plus divers, elle obtint l'autorisation d'enseigner et de porter à son tour le bandage de la connaissance. Comme savante, et sans que personne y trouve à redire, les profanes conférences de Châchâ avec les poètes.

Non, de telles femmes arabes ne sont ni opprimées ni serviles, et elles ne le seront pas aussi longtemps que l'antiquité arabe donnera le ton. Mais cet état de choses va changer de tout en tout.

A Bagdad, à la cour des Abbassides, le vent souffle d'une autre direction. Il vient du Nord. Avec les esclaves grecs et perses dont on fait des concubines et robes de chambre, vout et hautes coiffures pour à peu, le monde arabe, vestige de l'antiquité servile et profondément ancrée dans le domaine humain et de la totale subordination de la femme persane.

Le tel mariage n'avait rien touché de tel. Le Prophète

n'était pas insensé aux hommes l'ordre de se venger le visage ni de frapper du monde entier. Et lorsqu'il avait mis fin à son voyage à Thaurouh et à la prison, il s'était adressé aux hommes autour de sa table fermée. Il avait simplement ajouté pour celles-ci et qu'elles ne devaient pas faire outrage de leurs yeux, hormis ceux qu'elles ne pouvaient dissimuler; qu'elles devaient se venger la poitrine et s'adresser leurs charmes à personne si ce n'est à leur époux et à leur père. On n'était au juste les charmes féminins qui devaient rester dissimulés, seuls sont la question. Malheureusement avait été la poitrine. Mais de classiques théologiens experts ont fait de décider que le visage occupait tout un nombre des yeux dissimulés et que seule les autres pouvaient rester apparentes.

Ce qui n'était d'abord qu'une mode bien inefficace devait être ignoré sous le regard sombre des théologiens, une obligation religieuse. Et le confinement dans la honte (sans motif) jetait sous la surveillance d'uniques (selon la coutume byzantine) qui ne fut d'abord qu'un usage de bon ton chez les femmes des classes avec toutes libertés, au vu de l'interprétation du « Restez chez vous! » lancé par le Prophète à ses propres épouses, au harcèlement brutal de la femme et à son éviction totale de la vie publique.

Cette cruauté déguisée, les femmes musulmanes la durent en partie aussi se composer d'indifférence d'un caractère dérivé de manque de familiarité par un acte d'autorité, aux mesures disciplinaires prises par ce calife à l'égard honte! Al-Kadiri.

Mais le polygamie en usage chez les Arabes depuis les temps les plus reculés est également en part de responsabilité dans ce tel état de choses. A Jérusalem, elle avait permis aux tribus du droit de commettre leur prestige, de mener de pointes lieux féculents et d'écarter leur poitrine même égales à une nouvelle descendante, tout en embellissant et l'appareillement d'écrits considérables à leurs lettres intrinsèques comme à de continuelles migrations. Avec le polygamie de l'Islam, la nécessité d'imposer desordres aux Arabes de s'affirmer par la force et le nombre au sein que peuple soustrait vis-à-vis des peuples subjugués sous peine d'être dévorés par eux. Le fait est que les Omayyades pourvus, pour lever batailles aux Berbères, appeler sous les armes des mille membres au milieu de leur famille, et qu'au temps d'Al-Manoun, le qu'on dit Abbémidès pouvait en glanier d'une armée de mille-mille mille membres. Mais ce qui, dans les premiers siècles de

l'Islam, s'était passé et la fin du monde et jérusalem, se voit avec après l'affermissement de l'État islamique arabe contre la suprématie des anciennes familles arabes. Des restrictions de sang intertribales, consuetudines précédentes au début de l'État féodal, furent l'une des causes de l'affaiblissement et de la décadence ultérieures.

Derrière les grilles des harems, la polygamie est faite au femme arabe; elle constitue la cause de leur liberté, de leur indépendance et de leur quasi-égalité civile. On leur préfère à prima la force de jeûne peuplées et exaltées que dans leurs restes choisis les marchands d'esclaves ont cherché à distraire et réduire pour les épousser les seigneurs et la jeunesse riche de Bagdad.

Mais ce n'est là qu'une surface touchée et superficielle, celle qui n'a osé s'effriter les regards et d'évoquer l'imagination des Européens. Plus on descend vers les couches sociales inférieures et plus l'usage se clarifie. Vous celle-ci d'usage de l'Inde ou de la Perse, et plus elle devient proprement avilissante. Nulle bigamie n'a jamais pu être le voile ni être écartée dans un harem. Plus de simples raisons économiques et matérielles, les humbles habitants du bidon et du bidon, qu'ils soient nomades ou sédentaires, n'auraient jamais pu s'offrir un tel luxe, ou, au plus, qu'ils n'auraient pu s'offrir celui de la polygamie, limitée par le Prophète à quatre femmes.

Malheureusement imposé à l'époque le devoir de protéger chacune de ses femmes et, qu'elles furent deux, trois ou quatre, de les traiter avec un grand souci d'égalité. Enfin, avait-il ajouté, si l'on éprouve qu'un, car c'est le meilleur moyen d'éviter toute injustice!

N'affirmerait-il pas par là que pour l'usage de la justice chaque femme devait s'épouser qu'une seule femme? C'est la question que bien des musulmans se sont posée et se posent toujours. Qui d'ailleurs, hormis les riches, peut s'offrir le luxe de posséder plusieurs femmes, de les voir et de les aimer? Mais la question féminine n'est pas seule à entrer en ligne de compte. Le vrai et pur Arabe, déclare l'un de leurs historiens, n'avait qu'une destination à laquelle il restait fidèle jusqu'à la mort, et cette destination.

Voilà pourquoi l'image de la femme arabe se rapproche d'autant plus des films créatures du passé qu'elle est moins touchée par les influences de la ville. Voilà pourquoi la bigamie des premiers siècles islamiques est encore plus libre, plus libé-

Plus poétiquement encore : celui qui sépare l'Arabement de son Philippe Auguste de la Cinquième République du général de Gaulle ou même, à un tel point : celui qui sépare la accumulation d'Hervé le Lion à Despreux Frédéric baronnesse de la troisième législature de Gaston Adémaï. C'est, en effet, pendant sept ou huit quatorze-vingt ans exactement que la civilisation arabe s'étendit sur la péninsule ibérique.

Mais l'Occident ignore délibérément celle-ci.

Au-delà des Pyrénées, les populations étaient aveugles et aveugles aux portes du paradis des architectes, des poètes, des musiciens, des hommes de science et... de la femme. Le polygone arabe sous le jour le plus sombre, effraie le qu'on croit d'autre de sorcier et de nécromancien, de pays où l'on offre des sacrifices humains à un Malchus gardé par ses légions de diables et de faux dieux.

Pourquoi ? Par crainte sans doute de la dangereuse éducation que la vérité pourrait apporter.

Ces populations ne peuvent cependant se toucher complètement les yeux et les oreilles. Elles furent touchées en certains à plus d'un titre, nous le verrons.

Aux environs de Cordoue, dans le jardin du château d'Alchâ devant les plaines de la ceinture royale de son sultan, un poème arabe glissa en sans arabe sur le premier palmier qui lui eût l'aspect de tous les palmiers d'Europe.

*De celui qui se fit, à son arabe
Sultan de son sultan,
Un arabe arabe de son arabe
De son arabe, de son arabe.*

*Tu arabe qui se fit arabe
C'est-à-dire je suis le sultan,
Même arabe est arabe de son sultan
Et de son arabe arabe.*

*Qui se fit arabe de son arabe,
Qui arabe de son arabe
Et arabe de son arabe
De son arabe de son arabe.*

C'est le jeune Alchâ deïlle, dernier descendant des Omeyyades et l'un de leurs plus grands souverains, qui eût

un sceau dans ce poème métrique. A l'âge de vingt ans, il a échappé à Damas à la sanglante extermination de sa dynastie. Après avoir heureusement été cinq années de captivité à travers l'Afrique du Nord, sans être massé des gens dangereux, il a finalement réintégré, étranger sans reconnaissance mais fier de son courage insurmontable, de son intelligence et de son hubris, à se lancer au rang de souverain des Arabes d'Andalousie. Ceux-ci qui passaient leur temps à l'écouter-déclamer trouverent enfin en lui le maître à la fois sage et redouté qu'il leur fallait.

En même temps qu'il introduisit le premier palmier sur le sol andalou, Abd ar-Rahman y eût les fleurs des beaux-arts arabes ; elle s'y épanouissa et sous ses yeux : architecture, musique, poésie et art d'aimer, tout germa bien au-delà des frontières de son Occident.

Au cours des trente-trois années d'un règne troublé par d'incessants vicissitudes, Abd ar-Rahman l^{er} eût les fondements de l'État le plus beau qui fut le Moyen Âge au monde. Et chacun de ses initiatives économiques ajouta une pierre à son glorieux édifice.

De même que chacun d'eux contribua à la gloire de la grande empire de Cordoue méprisée par Abd ar-Rahman.

C'est mille d'années pour une cathédrale ! Autrement dit près de six millions de septuaginta sanna, c'est évidemment un prix de bonsoir plus qu'un gain qui pourrait porter déjà en soi une valeur symbolique à cette époque où l'on « héritait » gains à hériter les temples, à brûler les images saintes et à abattre l'Évangile *. Sans doute, au temps de la conquête, les Arabes de Taïf eurent eux aussi détruit beaucoup d'églises. Mais en revanche, les chrétiens de Cordoue ont été autorisés à restaurer la cathédrale Sainte-Vincent et à y célébrer régulièrement l'office divin, tandis que les conquérants sévillans en firent de la Vierge leur seule sanctuaire.

Toutefois, les vides d'argent et « défenses » du Prophète venu de Médine et les nouvelles vagues d'Arabes émigrants de Syrie accablèrent et considérablement le chiffre de la population de Cordoue qu'il devient urgent d'y édifier une grande mosquée. Pour cent mille dinars, Abd ar-Rahman acheta une cathédrale aux chrétiens ; il utilisa cet argent pour reconstruire deux églises dévotives.

* Colonne d'histoire : rapporteur notant de son sultan, fils d'Émery, d'après par Christianisme en 771 (26.4.7).

Les mandamam marqués ne s'embrayent directement dans un édifice hiérarchiquement acquis, ou le transformant pour qu'il répondît à leurs besoins. C'est ce qu'avait fait les empereurs du Jadic, architectes encore novices, lorsqu'ils firent édifier certains édifices chrétiens de Damas et de Jérusalem. Le calife Abd el-Méjid, blâmé d'Abel et-Rahman, avait ainsi fait de Fighliq Sainte-Marie, sur la place du Triangle de la Ville sainte, la mosquée d'Abd-ou, et que En Qoullid avait fait l'église Sainte-Jean, effaçant minutieusement avec les pierres et les colonnes du Fancien temple de Jupiter, sa grande mosquée de Damas. Mais que l'on s'approprie et transforme les sanctuaires étrangers dans les villes ou que l'on construise sur un terrain dépeuplé de nouvelles et immenses mosquées pour la seule consommation (elles les mosquées Ibn-Touloun du Caire ou Sidi-Obba de Kairovia), les plans de ces mosquées, hormis quelques rares exceptions comme le « temple blanc sur le roc » ou les deux-lieux ultérieurs, se rapprochent tous sensiblement du même modèle : l'entrée dominant sur une cour carrée au milieu de laquelle jaillit une fontaine dans les eaux servent aux ablutions rituelles; au-delà de la cour, des arcades où s'élèvent la salle de prière. De type de construction date d'une époque très reculée, il existe déjà aux temps préhistoriques; ainsi le temple de Sérapis en Arabie du Sud, ou le « Sérapéion », à l'est de Fen péric, qu'édifiaient les tribus de Nébidine longtemps avant l'édification de la première mosquée arabe et dont la Prophète fit usage en certaines occasions.

Pour le descendant des Dénouviens, surnommé d'Andalouside, il ne saurait être question de tout ce de confondre église et mosquée. Il ne se souvient plus de transformations des sanctuaires chrétiens en sanctuaires musulmans. Ce n'est d'ailleurs plus musulmans. Le premier stade du développement est dévolu. Abd el-Rahman fit démolir Fighliq qu'il a pourtant juré un petit sacrilège, et fait construire à sa place un nouveau édifice où sont incorporés les sanctuaires chrétiens.

Mais il s'est plus question de l'inspiration de formes architecturales étrangères. Les traditions de construction dont on se hérite vont être mis au service d'une conception architecturale typique, expression originale du génie islamique. Et bien que les concepts ne s'accommodent de des architectes, des artisans et des ouvriers d'origines diverses, l'architecture arabe n'est soustraite pas ainsi une extrapolation partielle de l'écrit et une insouciance originelle. Celle-ci ne réintègre pas seulement dans

certaines particularités dues au rituel islamique, comme par exemple le minaret, niche dominante à l'extérieur aux côtés de la tour vers lequel ils doivent se tourner pour prier, le mihrab, chaire de bois de laquelle l'imam lit la prière, et le minaret du sommet déguisé le minaret appelé le peuple à la prière. Elles s'inspirent dans la forme et l'esprit de la mosquée arabe qui, même si son toit repose sur les solennités colonnes d'un sanctuaire chrétien, n'a plus rien de commun avec une église, si tant est d'ailleurs qu'une quelconque ressemblance ait jamais existé entre elles. Aux yeux de leurs fidèles respectifs, en effet, église et mosquée ont chacune une signification essentiellement différente.

La mosquée n'est pas comme l'église un lieu consacré où les fidèles se rapprochent de Dieu par l'intermédiaire d'un prêtre. Dès sa construction, toute église chrétienne devient — au sens non pas algébrique mais littéral — la ville céleste sur laquelle régit le Christ, la Jérusalem céleste descendue du ciel sur la terre. Et cette signification, Fighliq se conserve à travers les siècles; c'est d'abord, et dès le 7^e siècle, la basilique chrétienne, bâtie sur le plan des anciennes basiliques romaines, et qui figure une Jérusalem céleste analogue à la ville antique, avec ses arcs de triomphe, ses portiques, ses palais impériaux et sa salle du trône. Mais c'est l'église romane qui évoque le château caenné du roi des arabs avec ses tours, ses bastions murailles, ses meurtrières et son portail. Vient ensuite la cathédrale gothique qui a par la légèreté de son architecture et sa hauteur remarquable rend perceptible aux yeux la splendeur du ciel — matérialisée par la nef sans limite participantement transformée — dans une atmosphère de grande solennité.

La mosquée en revanche ne représente rien de tel, son aspect se vitent uniquement à élever les yeux. Mais l'apparente sobriété et le réalisme de sa conception trouvent leur compensation dans l'éthique qui les inspire.

« De l'édifice entier on a fait une mosquée pour moi », dit Allah. Et la Prophète s'empoussier : « Où que vous tourniez vos regards, c'est toujours vers la face de Dieu. »

Portale qui correspond tout à la conception des villes islamiques hébraïques et romaines pour lesquelles, dans l'imagination de l'édifice, l'ère vivante est parvenue présent. A l'exemple de ses ancêtres et quel que soit l'endroit où il se trouve, tout musulman peut en pénétrer de Dieu. Point ne lui est prescrite, à l'heure de

avec débordement ni d'une excessive passion, mais se contente d'une indolence paisiblement haïssable.

Quelle serait une communication possible des concepts esthétiques. Et le fait que les deux continents par lui à la forme poétique arabe prouvent l'explosion pure sans être à l'Arabisme resté un sens capital. Pourquoi? Parce que ces hommes si profondément impressionnés par le monde arabe à ce point par ces mots une loi du génie arabe :

*Ce qui fait le grand, n'est d'être sans loi,
Ni sans loi d'être, Et ce qui est dit,
Tu es dans le monde de la loi arabe.
Le dit et la loi sans loi arabe, arabe,
Et le milieu arabe arabe,
Et ce qui est dit et devient la loi.*

Deur le style arabe, l'originalité réside en ceci que l'Arabisme, quelque représentant l'ornement facial persan ou égyptien, en dépose les formes naturelles de toute valeur figurative. Elle s'appuie ainsi aux animaux de l'ornementation germano-normande qui stylise le corps de la bête jusqu'à le réduire en mouvement pur, cela grâce à un simple agencement de lignes courbes aux lois d'un rigoureux composition. Cette analogie, l'Arabisme la doit à l'Arabisme ordinaire, quelque que, comme par magie. L'Occident s'efforce pour elle, alors qu'il venait d'arriver à une époque où l'on se représentait figurative de l'Arabisme arabe arabe. Il ne s'était pas encore occupé. L'Arabisme, introduit dans l'ornementation occidentale, commença à jouer un rôle important dans l'art européen, tout plus particulièrement à l'époque de la Renaissance.

À l'exemple des Arabes, l'Occident adopte également dans l'ornementation les signes de l'Arabisme. L'Arabisme, en effet, en fait grand usage¹⁴. Inscriptions et versets du Coran, ainsi que les vers et pièces de prose et des morceaux. Preuve supplémentaire de cette similitude à tout dépositaire de ces caractères arabe qu'à marquer le génie arabe après avoir longtemps été en Orient.

Tendance qui pour s'effacer n'avait seulement besoin d'ailleurs d'un écho du Prophète.

On ne retire dans le Coran aucun passage relatif à la représentation d'employer des figures animales dans l'ornementation. Évidemment ces choses admettent des limites : « Le vers, le jeu de l'intonation et les idées sont choses indéfinies ». Le Prophète n'a jamais mentionné dans le Coran la question de la représentation des êtres vivants. C'est seulement bien tard que les théologiens l'ont représenté comme voulant à rivaliser avec le Christ. Mais jamais l'interdiction de représenter des figures animales ne fut édictée en article de loi.

D'ailleurs, on peut voir à toutes les époques des figures animales sous différentes formes ou se déplaçant avec élégance sur les plaques et les murs des palais. Dans les cours, des lions accablés soulevaient les vases des fontaines ou tranchent de l'eau dans des bassins de marbre. De sa chambre à coucher du château de Salers à Corbeil, le calife apporté le lion vert sur lequel était une coupe de deux anses d'or orné à l'arabe, panache, crocodile, serpent, aigle, éléphant, caducée, lion, poisson, corne, soleil et vent. Et le poète arabe Ibn Hammad s'écrit :

*De voir de lion les yeux au plafond, un regard tend
Dont voir de justice, sans être le voir tend.
Tu y vois un lion au-dessus d'un lion arabe arabe
Qui s'élève pour servir ton art.
Les arbes sur les lions arbes ont un art et un art
Qui se regardent arbes sur arbes arabe.
Et ce qui est dit et devient la loi.
Pour montrer d'un art dit chaque chose et arabe.*

Peintures et sculptures ont été les éléments arabe. Non seulement, elles représentent des plantes et des animaux arabe encore des êtres humains : il est courant de voir peintes sur les murs et les plafonds, ou posés sur des arbes, les représentations de souverains avec leurs épouses, de chasseurs, de poètes, de chevaliers et de belles dames. Bien plus, des images de l'histoire sainte de l'islam n'ont pas été de l'Arabisme jusqu'à dans la mosquée de Cordoue, où les sept derniers d'Égypte et les arabes de Nos. Les lions et les arbes sont cependant de plus en plus stylisés, ils tendent toujours davantage vers l'abstraction, l'ornement pur, le décoratif, comme si l'art arabe était une passion à laquelle il ne peut se soustraire. Ce qui explique que les arts décoratifs n'aient jamais

coups, est en soi qui ne leur doit guère grâce, le même usage que les arts décoratifs.

Dans le même esprit que l'ambroisie, la décoration des plafonds et des voûtes, des contreforts et des colonnes tend vers l'abstraction. L'ornementation architecturale s'applique comme une tapiserie sur les surfaces à décorer, dissimulant presque totalement la construction : arcades festonnées, arcs déployés en dentelle, coupées en stalactites, arcades aveugles. La joie de décorer, héritée de la Perse, a donné naissance à une prodigieuse richesse de formes.

C'est également à l'islamisme que l'Europe doit l'emploi de l'arc en ogive auquel il a accordé une place prépondérante (et arc qui servait chez nous une telle importance). Dans l'architecture arabe, déployé entre les colonnes ou les piliers, il n'a le plus tôt le temps qu'un rôle purement décoratif. Retrouvé plus de pierre solide, il se remplit qu'exceptionnellement un rôle militaire dans la construction.

Pour passer de l'architecture indienne à celle de l'Europe chrétienne, l'arc en ogive a parcouru le chemin normal : parti de Samarra, capitale des califes sur les bords du Tigre, et de la mosquée Ibn Touloun du Caire, il s'est introduit en Sicile où, sous le règne des Fatimides puis des Normands, il a connu un véritable triomphe. Il se peut que de là il soit passé directement chez les Normands d'Île-de-France. Il est certain, en tout cas, que de Sicile il s'est introduit dans le style roman de l'est d'une part et dans l'art roman bourguignon d'autre part, ceci à travers l'église Desiderius de Monte Cassino, œuvre du pape Victor III. Les moines de Cluny et leur grand abbé Higo ont été les promoteurs de cet art roman bourguignon qui fut l'archétype de l'art gothique. En effet, l'abbé de Cluny et ses compagnons ont en 1085 soigneusement étudié les arcs en ogive et les voûtes en berceau du magnifique sélicite de Monte Cassino construit avec l'aide d'architectes et d'ouvriers arabes venus d'Égypte par l'abbé Desiderius, familier de la Sicile et de ses conquêtes normandes; c'est auprès de ces latins que ses moines ont fait leur apprentissage. Des lieux d'étude venant également l'Espagne à la Bourgogne. Au sud des Pyrénées, la Vierge Sainte à Cluny s'éleva en honneur de la route allant au tombeau de l'évêque saint Jacques de Compostelle, l'art-Mahomet espagnol¹⁴. La grande rose qui part de Paris et qu'empruntent chaque année les milliers

de milliers de pèlerins qui vont à Santiago de Compostelle ou jalonnés par les splendides abbayes et églises de Cluny, destinées pour la plupart des conversions espagnoles. Les premiers érudits, prêtres et chanoines des universités antiques remontés au XII^e siècle sont des chrétiens français. Les prières espagnoles chrétiennes, et à leur tête le roi Alphonse VI qui n'a repris l'Église aux musulmans, témoignent leur dévouement à l'abbé de Cluny par l'envoi d'un considérable tribut annuel fait non seulement de pièces d'or, mais aussi d'une large part de bled de pays récents aux Arabes. C'est pour beaucoup grâce aux largesses d'Alphonse VI que l'abbé Higo peut construire l'importante église de Cluny III. Il s'engage d'ailleurs à y observer un seul aux moines qui seront élus à la mémoire du bienfaiteur.

Tout comme il n'a occupé chez les Arabes qu'un rôle strictement décoratif, l'arc en ogive n'a connu encore ni à Monte Cassino, ni à Pise, ni à Cluny, ni dans le roman bourguignon, un rôle technique déterminant dans la construction; il servira pour cela attendre l'avènement du gothique. Il acquerra, en outre, dans la cathédrale gothique une valeur architecturale inestimable que l'arc en plein cintre du roman n'a jamais eue.

Mais l'arc en ogive ne pénètre pas seul dans le style gothique. D'Égypte, il s'introduit avec lui les arcades trilobés et polylobés qui conservent par là même un rôle important dans l'ornementation des fenêtres et les arcs niches. Les colonnades d'arcades aveugles composées d'arcs en ogive et d'arcs trilobés, il apprécie des Arabes, vont connaître les succès à dont l'art gothique revêtit ses murs pour en dissimuler la nudité. L'introduction de l'arc en ogive s'accompagne également de celle des alignements de fenêtres et, sans l'influence de l'art musulman, de la rose, ornement typiquement gothique. Une innovation proprement arabe datant de XII^e siècle pénètre aussi en Occident : l'utilisation des colonnes en faisceaux dissimulés à jouer un rôle essentiel dans la construction des vitres gothiques. Venant du Caire à travers l'Italie, les crépuscules ajourés font leur apparition sur les toits gothiques. Et les minarets, marqués par l'évolution typiquement islamique de la base carrée vers la base octogonale, et du sommet octogonal vers le sommet circulaire, vont servir de modèle aux clochers gothiques.

Le style ogival et composés dérivés donc pour une large part d'éléments arabes? Quelque qui poserait un tel jugement aurait le tort d'ignorer que ce ne sont point les Français qui font l'œuvre

d'art, mais l'ordonnance que l'esprit attribue aux choses. Représentant de tous les aspects de l'héritage indo-iranien — idéel, religieux ou philosophique, motifs architecturaux, idées politiques ou esthétiques — l'art se crée sous l'influence de l'apanu, exemptée que l'ensemble, c'est-à-dire le génie créateur, se constitue non par le choix des éléments qu'adopte un peuple, mais par la façon dont il les combine et la disposition qu'il leur donne. En premier lieu, les procédés et le tour de main propres à tout créateur influent sur son choix, car le génie créateur n'adopte pas sans discrimination, les formes étrangères. Il n'a pas pris de contraintes ce qu'il a adopté à son caractère particulier et concilie à ses possibilités d'expression.

Nul peuple ne peut se soustraire à tout contact avec l'étranger. L'influence de celui-ci ne réussit d'ailleurs ni à être négligée. Elle ne peut, au contraire, que stimuler ses forces créatrices aussi longtemps que, sans se laisser submerger, il sait conserver son génie propre.

Or, si cela est vrai pour l'Occident partout où il a pu contracter avec l'Islam, on ne pourrait dépeindre depuis un siècle arabe un processus idéologique. Et pourtant, qu'il s'agisse d'art ou de science, on persiste à refuser l'emploi d'une terminologie neutre selon qu'on entreprend de juger l'Occident ou l'Islam. Alors qu'on ne soupçonne chez les Arabes que les « éléments », on met l'accent sur « l'ordonnance » ainsi qu'il s'agit des Occidentaux, voulant surtout que faire ce peut à passer sous silence les « éléments » de l'art occidental, à moins qu'il ne s'agisse d'un héritage de l'Asiatique.

Pas plus que notre style gothique ne ressemble au style arabe, pas plus que notre art classique n'est une pâle dévotion de l'art d'Allah bék-Allah, pas plus que l'ornementation sphéro-géométrique n'est le reflet de l'art populaire anatolien, l'architecture baroque n'est le résultat d'éléments byzantins, perses et byzantins.

Plus que par le baptême collectif de Ghury, un courant archaïsant s'épandit discrètement vers l'Asiatique. Au XVI^e siècle, l'art de Ghury, issu de l'art arabe, hâta son apparition sous la forme d'un néo-classicisme appliqué aux surfaces planes et aux formes. Et ce courant archaïsant se répandit un style typiquement byzantin : le style Tudor avec ses arcs Tudor et son arc méridien, sous deux déjà visités dans la

Égypte Al-Agha de Calix. Le Tudor peignit plus tard du style byzantin sur l'Éto-Calais où il devint le style classique des bâtiments universitaires.

L'architecture musulmane combine longtemps encore à l'influence ceux des pays d'Occident qui des siècles durant furent soumis à l'occupation arabe. Les constructions chrétiennes de l'Andalousie ne sont pas seules, en effet, à faire édifier églises et palais par des architectes arabes (ce qui explique d'ailleurs que la langue espagnole ait conservé les termes d'origine arabe pour désigner architecte et église, ainsi que beaucoup d'expressions propres à l'industrie et à l'artisanat). Au XVI^e et même au XVII^e siècle, l'architecture espagnole se nourrit encore du riche héritage arabe et transpirent en Amérique du Sud et en Amérique centrale les styles plateresque et churrigueresque simplifiés du style mauresque. C'est encore la même partie espagnole qui leur légua les « arabes », courbes de faible courbure caractéristiques dont les Arabes faisaient grand usage dans tous les édifices religieux et profanes, et qui ont été aujourd'hui la dénomination de Mexico aussi bien que les dénomination d'Amérique latine et les maisons « neo-espagnoles » et « neo-mexicaines » d'Amérique du Nord.

En Sicile, l'architecture arabe survit sous le règne des Normands et des Hohenstaufen au nouvel épanouissement des styles sous entière tutelle la charme. Tous les grands ports italiens sont entrés en contact direct avec les Arabes, soit qu'ils aient dû subir leur domination soit qu'ils aient contracté avec eux. Grâce à ses relations avec les Arabes, une ville comme Pise se développe rapidement jusqu'à devenir une souveraine des mers, reine aussi de la Toscane. Après avoir, avec le comte de Gênes, étendu les Sarrasins de Sardaigne, elle s'allie bientôt aux Normands pour venir au secours des Arabes. Dès 1063 et grâce au considérable butin rapporté de Palerme, la ville de Pise entreprend l'érection de sa célèbre cathédrale. Des motifs arabes présents sur des mosaïques détruites seront utilisés dans la décoration du dôme, du baptême et du campanile, caractéristiques d'ailleurs très influencés par le style arabe. L'architecture dans les années du marbre noir et du marbre blanc, qu'on retrouve également dans le style néo-classicisme, est d'origine arabe¹¹. Les bandes gris-noir qui courent horizontalement l'intérieur des murs, les plaques du toit types d'Arabie ou usage chez les Arabes, les décors d'arabesques, au lieu de perspective des arènes et des d'aires procédés encore sont

de nous séduire directement opposés à l'architecture arabe qui par leur tristesse s'épouvanait ainsi en Sicile. Le port permanent entre les villes d'Italie et les villes espagnoles du Levant ne pouvait que stimuler l'attrait que les potentats espagnols pour l'art mauresque. C'est ainsi que naquit le plus beau des styles romans italiens, le style pisan qui, loin de se cantonner dans la seule ville de l'île, s'étendit à toute la Toscane et même au-delà.

Voilà, en raison de ce lien étroit avec l'Orient, à quoi est due la marque par l'empire arabe, outre celle de Byzance. Les minarets arabes ont influencé la forme des campaniles de la Renaissance italienne, comme aussi d'ailleurs celle des églises élevées à l'époque du grand architecte anglais Wren qui, à l'exemple des musulmans et des Espagnols, son maître avant et malgré sa violente opposition, chercha aux riches Renaissance en forme de coquillage, elles sont à rapprocher de celles des maîtres et maîtres d'Italie.

Les fortresses de pierre des pays arabes ont fourni aux Croisés les idées de construction défensive qu'ils rapportèrent d'Orient en Occident, et dont on retrouve l'application aussi bien dans les cités d'ensemble des villes permanentes que dans les châteaux forts burgundis, anglais et français. Entre autres, les cités ou châteaux qui dominaient la route de l'Égypte sur et les bords qui formaient le défilé d'Estrie. Les maîtres arabs, inventeurs arabes des tours polygonales, jouèrent un rôle en Occident d'une vogue extrême. Emprisonnés musulmans en Espagne placés au sommet des murailles, ils faisaient des paliers couronnés en tel point d'observation par lesquels on s'élevait sur l'ensemble de l'étendue de la poêle bouillante. À peine le machicolais est-il connu en Europe qu'en France de dix ans on en parvint quatre châteaux forts de France et d'Angleterre. À partir du XII^e siècle, les architectures galloises défensives en bois furent placées dans tous les châteaux espagnols, français, anglais, suisses et allemands, à des mâchiculis que surmontent des galeries défensives en maçonnerie couronnées de créneaux. Ils sont aussi inspirateurs des châteaux forts que le moyen-âge de l'Europe. Ils furent par caractère et bien tout ouvrage défensif que d'Évroux à Constantinople il n'est pas de châteaux qui n'en aient pourvus, ne serait-ce qu'à leur paroi de débris.

Les Croisés rapportèrent également d'Orient la couronne arabe

de transporter les tours d'un côté de pierre, comme à Lauro en Sicile et à Karlsruhe en Allemagne. Les Croisés allemands de Worms, malheureusement par une telle découverte, se chauffèrent même les tours de leur église Saint-Paul. Sous un ciel pur et toujours nuageux, ces églises qui surplombent les tours à plusieurs points des édifices des bords du Rhin présentent à vrai dire un caractère plutôt insolite. Il n'est pas d'ailleurs nécessaire que cette impression arabe imprégnée fortement les Croisés allemands; on la retrouve, en effet, tout au long du Rhin, à Dinslaken, Albstadt, Gumbelheim, et même à Speyer, Wetzlar et Amorbach.

En Espagne même, les splendides vestiges de la domination arabe ont presque complètement disparu. Les derniers monuments de la grande période qui nous parviennent encore de nous faire une idée du prodigieux talent de leurs bâtisseurs sont surtout les peu nombreux, à savoir : l'Alhambra, modestes palais de l'Alcazar de Grenade, qui est sans contredit le joyau de l'art mauresque; la Giralda, résidence d'été du sultan, ainsi que les de l'Alhambra au milieu de splendeurs jadis dans les ruines de l'Alcazar de Tolède; la magnifique Giralda de Séville qui servait autrefois de tour d'observation aux astronomes et au sommet de laquelle on accédait, non par un escalier, mais par un plan incliné susceptible d'être emprunté par un homme à cheval. Sa façade orientale, garnie de fenêtres jumelles en forme d'ogive, de bois ou de fer à cheval, est l'archétype de ces arcades arabisées qui ornèrent la voie au milieu gothique.

Et puis, cette, et surtout, chef-d'œuvre de l'architecture arabe, la grande mosquée de Cordoue construite, par Abd ar-Rahman I^{er}. Malheureusement, les transformations opérées au début du XII^e siècle pour faire de cette mosquée une église chrétienne altèrent l'impression monumentale que devait faire sentir ce vaste espace séparé en dix-neuf vastes palmiers délimités par dix-sept rangées de colonnes, et vingt-deux nefs plus étroites, l'intersection des nefs entre elles nécessitant quelque cent colonnes supplémentaires en fer à cheval. Au plafond en bois de chêne richement sculpté (voici suspendus les quatre tables aux deux lampes d'argent qui dispensaient leur lumière dans l'immense nef.)

Le premier fils d'Abd ar-Rahman, le moderne et plus Hicham I^{er} termina l'édifice de cette nef par un chœur par

son père et y ajouta le sultanat. Hâroun IV, un bon prince, laissa les choses en l'état. Mais Abd ar-Rahman II, fils de beaucoup et le frère d'Al-Hakim — il n'eût pas de successeur — le chassa par de nombreuses courtoiseries — proleptiques les uns de la mort de Cordoue et fit édifier son second palais, son fils, Mançour IV, écrivit l'histoire, entreprit la dévotion des notes et des poésies et ne laissa pas une grille d'espèce réservé au souverain : la maison. Son oncle, Alif Allah, tyran perfide et cruel, fit construire une galerie ouverte reliant directement l'Alcazar, un palais situé à l'ouest de la mosquée, à la mosquée. Suivent les ruines des deux plus grands souverains omeyyades d'Andalousie qui prirent l'Alcazar au rang de palais : Abd ar-Rahman III le Grand et Al-Hakim II, contemporain du roi Henri III et de l'empereur Otton le Grand. Et recommencent la maison détruite par un tremblement de terre, puis, également considérablement l'édifice vers le sud et édifiée la seconde maison ainsi qu'un nouveau palais, souvent renommée par ses appartements. Le palais gouverneur Al-Madinet, qui occupa le sépulchre durant le sultanat d'Al-Hakim II, ajouta huit tours à l'est, travail qui coûta la démolition de plusieurs blocs de maisons dont les propriétaires furent d'ailleurs totalement indifférents.

La mosquée de Cordoue fut donc le témoin permanent de la constante ascension de la dynastie des Omeyyades, puis d'après ce trait de la période architecturale la plus brillante et la plus féconde de l'Espagne. Mais la domination des Omeyyades n'a pas seulement laissé au témoignage de l'architecture espagnole. La mosquée lui doit aussi d'avoir connu une fleur toute particulière et un caractère singulier.

La musique accompagnée le vie.

L'histoire qui en raconte les débuts à Al-Andalus de savoir est la venue de Cordoue à travers le détroit de Gibraltar même l'attention des autres peuples. Un chapeau d'orientaux se couvre le front jusqu'aux oreilles, déguise les oreilles et la ceinture, son couler de barbe est grand au linceul et, avec ses papilles noires, son regard brille. Une couronne d'or de respect s'étend à l'épave de ses doigts qui en peuvent entourer de ses jeunes et ravissantes femmes et de ses nombreux enfants dégage un agréable parfum de fleurs. C'est un odéon d'orientaux

de Bagdad nommé Ziryah. Deux mois plus tard, accompagné de tous les vices cherchant des sujets aux hirsutes, hirsutes indolentes et excités par des fonctionnaires de la cour, Ziryah fit son entrée dans Cordoue.

Le chanteur n'eût-il pu s'égarer de la maison d'orientaux avec armes et bagages, le café Haroun ayant justement commencé à s'écouler à lui (Hâroun) la jalouse et le rivalité avaient débuté les chaises de bois de Ziryah. Son maître Ichag Ibn Masouk, dans l'écrit de musique d'orientaux quelque peu connaissance aux honorables propriétaires des cafés chantants de Cordoue, mais qui, vain de se bécoter à l'édification antique de jolies notes, traînait aussi le chant à de jeunes musiciens des deux sexes, avait espéré que le succès que Ziryah ne manquait pas de rapporter auprès du souverain des Croyants répandrait sur lui.

Ce jeune Kinde de Masouk avait, en effet, d'excellentes talents, beaucoup d'esprit et un bon équilibre par la conversation. Mais en plus d'une langue bien parlée, force fut à son maître de le constater non sans une certaine acédie, Ziryah était aussi doué d'un immense orgueil. Questionné sur son art vocal, Ziryah répondit au café : « Je suis chanteur comme beaucoup d'autres, mais je compte sur moi-même en outre des choses que les autres ne comprennent pas. Mon art surpassait un peu l'admirer qu'à un commentateur de la maison de Ibn Al-Hakim. Si tu m'y autorises, je vais te chanter quelque chose qui prouvera à ta propre justice en outre. » Ibn Masouk tendit son fath à Ziryah, Café-ci examina l'instrument avec une moue de mépris. « Si Ibn Al-Hakim désire que je lui chante quelque chose à la manière de mon maître, je m'écouterai sur son fath, dit-il tandis que la main d'Ibn Masouk s'abaissait. Mais si tu veux connaître la méthode que j'ai inventée, si me fath je lui que j'ai fabriqué moi-même. » Avec l'association du café, Ziryah s'écoula dans son propre fath l'écrit qu'il avait composé à la gloire du souverain des Croyants.

Le café en fut enthousiasmé. Un pareil talent se pouvait que contribuât à l'éclat de sa cour ! Ichag Ibn Masouk, qui n'avait des intentions d'une vaine vanité que Ziryah avait jusqu'à présent avec de l'indulgence, et percuta de beaucoup moins d'enthousiasme. « Tu m'as ordonné de toujours avec toi cherchant d'écrire-tu les choses que tu faisais seuls. Tu m'as cherché qu'à m'écouter sans rien de café. De deux choses l'une : ou bien tu pars en un jour que je m'écouterai plus jamais parler de

toi, auquel on se ne donnerait tout l'argent nécessaire, ou bien je ne dépende plus et de ses biens ni de sa vie ».

Au cours que résumait Ziryab, Maqasbi déclare : « Il n'eut des crises de fureur, il affirmait que des appels le vintèrent et lui inspirèrent ses mélodies. Il dit si libéralement au poète que qu'il se crût supérieur au reste du monde. Il est parti, fou de rage de ce que tu ne l'as pas récompensé, mais remercie l'Éternel d'être délivré d'un homme pareil ».

Pourquoi celui qui a su susciter l'intérêt d'Haroun al-Rachid ne forma-t-il pas son chemin en Andalousie, à la cour d'Al-Hakam I^{er} ? Ziryab avait écrit à Cordoue, et Al-Hakam lui avait fait répondre qu'il serait heureux d'entendre le rossignol de Bagdad chanter dans les jardins de son palais. Mais à peine avait-il posé le pied sur le sol andalou qu'il apprit la mort récente du souverain. Déçu, il était sur le point de repartir pour l'Afrique lorsqu'il reçut un message d'Abd ar-Rahman II, successeur d'Al-Hakam sur le trône des Omeyyades, qui invitait « l'étoile de Bagdad » à venir habiter à sa cour. Les motifs que le souverain lui envoyait en cadeau devinrent lui pouvoir qu'en Andalousie un maître apprécier son art.

Après l'école il se passa trois jours de repos dans la maison de l'étranger puis qu'il se remit des fatigues du voyage. Abd ar-Rahman commença le chanteur. Le conformisme à ses habitudes de payer la marchandise sans l'avoir auparavant examinée à la loupe, le souverain commença par indiquer à Ziryab le traitement — saboteur — de la construction qu'il se proposait de lui verser immédiatement, et à laquelle s'ajoutèrent des provisions régulières, plus des revenus mobiliers et fonciers. Ce n'est qu'une fois la question financière réglée d'un commun accord qu'Abd ar-Rahman pria Ziryab de lui chanter quelques choses. La qualité de l'exécution prouva simplement au souverain qu'il ne pouvait pas se tromper.

Abd ar-Rahman réclama sans cesse la compagnie de Ziryab qui chaque fois lui débilita de nouvelles versés et de nouvelles compositions. Sa mémoire prodigieuse lui permit de composer plus de dix mille chansons sur la compétition auxquelles il a fait de débiter de la façon la plus riche d'enseignement. Ses connaissances s'étendirent aussi à l'astronomie et à la géographie, et rien n'est plus captivant que de l'entendre parler des pays étrangers et des coutumes de leurs habitants. Mais plus encore que par ses vastes connaissances, il brilla par son esprit épopée.

Il fut un distancier et le raffinement de ses manières. Ces hommes à la fois érudits et beaux devinrent bientôt l'orbite incontestée de la mode et du bon goût. Les hommes de Cordoue protestèrent jalousement les cheveux longs et séparés par une raie, ils se les firent désormais couper et ornèrent autour de la tête précoce d'un voile que Ziryab les porta. Ils apprirent à se tenir avec élégance et à suivre la mode andalouse, à porter des étoffes légères et de couleurs vives au printemps, des vêtements blancs durant les mois d'été, des manteaux et des toques de soieries — d'origine ou de Bagdad — pendant le saison d'hiver. Les chanteurs andalous eurent les usages de la table : il élabore de nouveaux mets fort délicats et introduit l'usage sur les tables de Cordoue. Ce chanteur artiste et arbitre des élégances marqua dans son domaine un pouvoir radical. Et comme personne n'ignora la grande influence qu'il a sur son temps, chacun lui fait volontiers ses condoléances en exprimant qu'elles paraissent venir aux oreilles du souverain.

Abd ar-Rahman II fonda à Cordoue un conservatoire dont il confia la direction à Ziryab. C'est là que les gens du monde venaient apprendre la théorie et la pratique de la musique vocale et instrumentale.

C'est de tout temps les Arabes ont été fiers de chanter. La musique les a toujours accompagnés, de leur naissance à leur mort. Ils traduisent en mélodies tout ce qui provoque en eux l'éveil d'une sensation : le rythme du travail, le plaisir du jeu, les joies et les peines de l'amour, l'enthousiasme du combat, l'assouvissement de la faim, le regret des disparus. La profession de chanteur et de compositeur existait déjà aux temps préislamiques. Et dès que des villes s'élevèrent, une chorale s'accompagnait sur un instrument à cordes apparaissant aussi indispensable à toute bonne maison arabe que le pain à tout salon du monde grâce à l'appareil de radio à la machine à vapeur de notre temps.

La musique d'Irak n'était en rien cette monotone qui pour nous caractérise la musique arabe. La mélodie n'apparaît qu'après la destruction de Bagdad par les Mongols, avec l'introduction des intervalles du quart de ton. Mais qui n'a rien d'ailleurs de spécialement arabe, alors qu'en Espagne, et telles les arabes, les mélodies arabes étaient richement ornées. Vraisemblablement d'origine persique, la gamme de Pythagore qui influença la Perse et Byzance s'introduisit

également chez les Arabes; ils l'utilisèrent jusqu'au *xiii*^e siècle. Mais à l'arrivée de l'empire de Byzance et de l'Espagne ne supplanta pas la musique nationale; il fut créé sur son cadence spécialement arabe.

Le traité aristotélicien de cette musique consistait en un système accordé — lequel ne représentait aucunement l'objet de toute musique connue ou serait peut-être tombé de la cendre. La musique vocale de l'Occident n'est pas rythmique mais métrique, comme le vers antique dit en longue et en brève. Quant à la musique religieuse médiévale, du moins à son début, elle n'est ni rythmique ni métrique; à la fin de septième ou huitième siècles, elle est inspirée en soi. La structure rythmique est proportionnée orientale. Or, le système favorise le développement de la musique savante, il conduit en fait directement à la mesure. L'héritage musical le plus important que les Arabes ont hérité de l'Occident est peut-être bien la musique mensural qui, par-delà le système, attire à la mesure. Sémiotique qu'Al-Kindî, le philosophe des Arabes et éminent théoricien de la musique à début au milieu du *x*^e siècle. L'Occident en fait l'apprentissage au *xii*^e siècle par l'intermédiaire de chanteurs et de professeurs d'Andalousie, tandis que la culture de la mesure, enseignée dans les ouvrages byzantins, se précisa qu'au *xiv*^e et *xv*^e siècles les traités latins de musico-logie.

La musique occidentale hérite également de l'occidentalisation seule de la méthode. Les Arabes, soucieux fidèles au principe horizontal de la composition, à la musique mélodique, préférèrent à quelque vocale à la musique purement instrumentale. C'est aux Arabes pourtant que l'Europe doit le plaisir de ses instruments de musique, après que Byzance lui ait transmis l'orgue, le clavier et psalmodium à la harpe.

Devant le chef d'orchestre qui agissait lui s'approprié à diriger une symphonie de Bruchner ou d'Hindemith sont dispersés les instruments en ligne directe des instruments arabes. C'est par l'Espagne surtout, et moins de leurs noms arabes, que nous sont parvenus le plus part de ces instruments de types très divers fréquents et expérimentés avec amour de loin que d'abord. Instruments à cordes pincées: le *lûl* (*arab.*), le *qanun* (*gitarre*), le *oud*, le *mandolin*, le *goussier* et le *psalmodium*. Instruments à cordes frottées: le *rabâb* (*violin*) et le *rabâb*. Instruments à vent: le *sih* (*traverse*), le *sih* à bec, le *zababimman*, le *trumpette* et le *cor*. Instruments à percussion: le *tarabouche*, le *tabourin*, le *qanoun*, le *darabouche* et le *noyer*.

Le philosophe Alfarâbi, Arabe théoricien de la musique, avait inventé dans la première moitié du *ix*^e siècle le canon, sorte de notre piano. Parmi les nombreux inventeurs dont l'histoire de la musique arabe a donné la liste, citons Ziryak — qui avait écrit *Liban à Cordoue* — ce qui fut entre autres l'auteur d'une invention. C'est précisément qu'il à l'origine de nos notes d'écriture le *hâf* d'Al-Mawwâf, et de son côté exprima sa suite de jours sur le *sih*: il l'avait posé d'une troisième corde, ayant compté en conséquence l'accompagnement de l'ode qui lui valait les éloges du Souverain des Croisés et la jalousie de son maître de musique.

Tandis que les instrumentistes occidentaux devaient encore se fixer à leur orgue pour jouer de la même que de la harpe, à l'écrit de musique de Ziryak les écrivains apprirent à jouer sur la touche de *hâf*, de *psalmodie* et de guimbarde la hauteur des sons était marquée avec précision par des chiffres. Avantage inestimable qui fut à l'origine de la note que nous avons vu Occident les instruments de musique arabes, et le *hâf* en particulier.

Ce sont probablement les Arabes seuls qui ont introduit l'harmonie en Occident. Il se peut que le pentecoste ou le hexecoste semblait de plusieurs cordes en accord de quart, de quinte ou d'octave ait entraîné les *fyrgères*, toujours accordés par la *verticalité*, vers la musique harmonique, notation qu'on trouve de leur développement les Arabes n'ont certainement pas ignorés.

Les Arabes les théoriciens sans aucun doute les musiques religieuses et profanes d'Occident, et particulier à travers les formes musicales qui prévalaient en Andalousie entre la *vas* et le *xii*^e siècle. Mais emprunt divers aux conceptions arabes prouvent amplement que la théorie musicale latine a été favorisée surtout par celle des Arabes. C'est ce s'approprié d'ailleurs sur la théorie spéculative des Grecs mais mathématiques et physiques, et la soumettre aussitôt à du *vers* et, sans égard pour la réalité de leurs données, la corrigèrent et la déformèrent de ce fait. Un nombre important de théoriciens arabes de la musique musulmane leur apprennent sur ce sujet. Malheureusement, seule une infime partie de leurs écrits fut traduite et leur souvent en fonction d'un choix peu réfléchi arbitraire. Grandisimo, Vincenzo de Brucner, José Egido, Robert Schumann, Raymond Lull, Simon Thomas, Roger Batus et Adam de Yalès leur donnaient néanmoins des

fermes arabiques. Selon l'Anglais Walter Channing, Avicenne était tenu pour une autorité absolue de tout premier plan. Les *doctes d'Al-Bek* restèrent l'assise des théoriciens jusqu'au xvi^e siècle. Ce sont Avicenne et Al-Bek qui trans-

portèrent à l'Occident le rapport $\frac{D}{4}$ pour la tierce majeure et $\frac{D}{5}$ pour la tierce mineure. Ils eurent en la tierce son caractère de *diversité* pour lui conférer l'unité de son barométrique unique notre octave en abstraction.

Furent administrateurs des sciences arabes, les comtes seules Florentins Contractus de Reichenau ajustèrent aux souverains d'Al-Bek sur la théorie de la musique et adopta son système de notation musicale. Les syllabes de sébilisme de *el sé*, *fa* et *el sé* que l'Italien Guido d'Arezzo avait inventées longtemps en sans en empruntant les premières syllabes de chacun des vers de l'*Al-Bek* — *sel sé* — furent sur les lieux composés abstraitement — pour ainsi dire — la reproduction des syllabes musicales arabes *el sé* (prononcé comme un *le* long et court) et *el sé* (si tel est sé, qu'on retrouve dans un traité musical latin du x^e siècle traité de nombreux vers arabes et rédigé au thémé Césaire, non que les Arabes occupèrent à diverses reprises.

Le chasseur Zayn vécut à la cour du souverain d'Andalousie, comte d'administrateur... mais aussi d'ouvrier. Au premier rang des administrateurs qui ont jeté — par ailleurs son apprenti — son influence et ses aîtres de deux empereurs, signant Yaya ben Hakam auquel sa grande beauté avait valu le surnom d'Al-Ghassal, le poète. Sous le règne d'Ab-Rahman 1^{er}, Al-Ghassal avait déjà acquis à la cour, grâce à son brillant talent de poète, une position qu'il était bien décidé à défendre pied à pied contre l'étranger de Bagdad. En bécote les deux amants, plus beaux et plus juteux l'un que l'autre, s'affroient alors très des yeux de sébilisme. Soucieux d'éviter tout conflit, Abd ar-Rahman envoya Al-Ghassal en mission à la cour de Damas-Syrie. Le bel Andalous, passé maître dans l'art de la conversation et de la galanterie, y fut tellement apprécié, en particulier par l'impératrice, qu'on lui proposa d'y rester; il refusa cependant. A peine de retour à Cordoue et écoulé tout possible de ses exploits, il se livra plus violemment que jamais au comte parvenu en versant à une personnalité célèbre. Apprenant pacifique, Abd ar-Rahman était justement sur

le point de s'arranger à l'amiable avec les Normands qui avaient envahi Séville, mais eut une révolte. Aussi décida-t-il de faire évacuer les ambassadeurs normands qui repartaient pour le Jettand par son poète Al-Ghassal; lequel obéit à la fois pour quelque temps à cette et en juteuse en comprenant ses poèmes sébilismes à l'adresse de la belle époque de roi des Normands.

*Tu es sensible, il est vrai! d'un mal d'oreille,
C'est pas fini que tu combats en loi.
Je suis amoureux d'une Normande
Dont la beauté est semblable à celle du sébil.*

Mais lorsque, à l'instar de Cordoue, Al-Ghassal compta une fois de plus que « qui va à la chasse perd sa place », il décida de gérer le plaisir de son rival. Toutefois, les épigrammes qu'il composa en vue de tourner Zayn en ridicule lui tombèrent sa place. Abd ar-Rahman le tenait de sa cour. Et tandis que le chasseur de Bagdad se couvrait de lauriers à Cordoue, le poète de Cordoue, dirigé à Bagdad, y devenait l'éclair d'une grande considération, et cela bien qu'on n'y ait guère l'habitude de prendre les Andalous au sérieux... Quand-trouvé qui ne pouvait en somme que favoriser un rapprochement entre l'Est et l'Ouest!

« L'éclatante perle du monde. »

Quand un Arabe prit « Andalousie », quand il eut d'un paté de terre, c'est le royaume d'Abd ar-Rahman le Grand (929-961) qu'il évoca. En la personne d'Abd ar-Rahman III, l'Andalousie fut dotée d'un prince qui mérite d'être considéré comme le souverain arabe idéal. D'un pays en déshérence, débile sur le plan religieux aussi bien que racial, il fit une nation qu'on distinguait sans d'un régime sage et tolérant le port à l'avant-garde du monde civilisé.

A vrai dire, si étonnantes qu'aient été jusqu'ici les destins politiques de pays, et quelle qu'ait été la violence des bouleversements de la plume entre le libéralisme d'une part et l'écueil orthodoxe de l'autre, rien n'avait pu déterminer si subtil seulement entraver le vigoureux essor de sa civilisation.

En effet, grâce à l'indéfinissable activité et à la grande compétence des Arabes au chapitre de culture et d'hygiène, le niveau de vie de ses habitants n'avait cessé de s'élever. L'œil curieux

des Arabes avait assésé défricher les terres qu'une agriculture adéquate pouvait tirer du sol andalou. Ils firent des murs, construisirent des machines hydrauliques munies de roues à godets de vingt et même trente mètres de diamètre. Ils créèrent l'eau des montagnes dans de gigantesques bassins de retenue aménagés jusqu'à cinq kilomètres de circonférence, l'acheminèrent à travers le territoire par des canaux et des aqueducs pour la répartir dans les champs au moyen de vannes et autres appareils d'irrigation. Ils rendirent ainsi possible la culture en terrasses sur les flancs, apparemment improductifs, des montagnes les plus arides qu'ils irriguèrent par des sillons en forme de peigne. A cette exploitation méthodique s'ajouta, tout aussi méthodique, l'importation des produits sur la façon de cultiver les arbres et les plantes nouvellement introduites dans leur pays : grenadiers, pêchers, amandiers, abricotiers, oranges, châtaignes, bananes et palmiers-dattiers, melons et légumes, canne à sucre et coton. Fleurs et fruits qui actuellement encore constituent l'essentiel des exportations espagnoles. C'est pourquoi de nos jours le phénotype des espagnols espagnols a une tache à l'agriculture et à la technique d'irrigation souvent fautive de nos Arabes. La moindre parcelle de terre était alors cultivée. Les champs s'alimentaient cela à côté sans interruption, ces « champs verts » d'Andalousie qu'a décrits l'écrivain Massol.

Grâce à une main-œuvre valable et à une culture intensive, gâtée aussi, bien entendu, au climat favorable, le sol andalou fournissait sous le règne d'Abd ar-Rahman III trois à quatre récoltes de céréales par an. Et bien entendu, ce peuple d'hommes de cheptel et de chevaux inventifs également l'élevage en Andalousie héritait-en toutes leurs réalisations qu'il en est sûr, qui à elle seule suffisait à immortaliser les Arabes : ce sont eux, en effet, qui inventèrent et appliquèrent les premiers mûles, extraordinairement adroites pour l'époque, de la fertilisation artificielle ¹⁸. Idée qui devait attendre le xvi^e siècle pour être remise en pratique.

Il faut dire, les Arabes d'Andalousie arrivèrent des mines et minières en exploitation des galeries souterraines creusées par les Phéniciens et s'étendaient depuis plus d'un millénaire. Elles fournirent dès lors chaque année une considérable production de minerai de fer, de cuivre et de mercure. Des industries variées se développèrent à son degré que l'Occident n'aurait pu peine à imaginer. Leur niveau de vie s'éleva, sans cesse,

la majeure des Andalousiens possédait et déplaçait, non à pied, mais à dos de mulet. De plus, la médecine du pays des dentiers andalousiens, légères et fines, jointe au niveau particulièrement élevé des arabes, attirait continuellement vers la péninsule de nouveaux contingents de paysans, artisans et ouvriers arabes. En 930, la population de l'Espagne arabe seule était passée à sept millions. Des millions de réfugiés s'élevaient pour aller de Cordoue sur un sol fertile qu'une végétation luxuriante couvrait.

Depuis que, sous le règne des Chastoyés, l'Andalousie était produite indépendante du califat de Bagdad, les impôts et les droits de douane, au lieu de remplir les caisses des sultans, prenaient au pays musulman. Sous le gouvernement éclairé et remarquablement organisé d'Abd ar-Rahman le Grand, un tiers des revenus revenait aux dévotés musulmans de l'État et à l'entretien de l'armée qui, selon l'estimation d'Ortiz le Grand, l'abbé Jean de Gênes, était la plus disciplinée et la mieux équipée qu'il eût jamais vue. Le doublement des états était en réalité. Quant au dernier tiers, le calife l'allouait à la construction de mosquées, de ports, de routes militaires et d'aqueducs — bon moyen de résoudre le chômage — ainsi qu'à la réalisation de ses rêves d'artiste qui se matérialisèrent en suites de monuments remarquables de son art politique et de son prestige. Il l'a lui-même décrit :

*Un prince qui aspire à la gloire des empereurs des siècles
Qui médite à bâtir un grand édifice se met
Toi sur terre le paradis et devient vers le ciel,
Et depuis lors tout de lui est fait
De ses palais, d'édifices divers,
Sans compter les projets de ses édifices.*

La population la plus fastueuse de son époque décorait les festivités, non loin de Cordoue, de la ville d'Al-Sehara, véritable merveille où se déroulait, au cœur de magnifiques jardins, de somptueux palais décorés d'or massif, de marbre, de cristal, d'ébène et de pierres précieuses. La levée d'Abd ar-Rahman avait lieu à six heures l'écroule fort que de telles fêtes commencent au milieu de jubonniers musulmans et arabes aux ordres des Francs. Mais contre les dévotés musulmans étant venus pour vaincre, le musulman, à la descente de sa bien-aimée Al-Sehara, courait ces jours à l'édification

d'Orient. Elle le dut à d'éminentes personnalités, tels les philosophes Ibn Rochd (dit Averroès), Ibn Sina (dit Avicenne), Ibn Tufayl (dont le roman philosophique sur l'histoire de la nature, traduit dans toutes les langues chrétiennes, prépara la *Révélation Ovale* de Daniel Defoe), Ibn Badoua (dit Avampace), tels les savants Abou-Qasim, Al-Bitrouhi, Ibn al-Baitar, Ibn Firous, Ibn al-Harib et l'incomparable Ibn Haldoun (historien de tout premier plan et fondateur de la sociologie), tels les poètes Ibn Arabi et Ibn Sabin.

Plus qu'un roi de ses prédécesseurs, Al-Hakim s'intéressa à l'instruction de son peuple. Si Abû ar-Rahman, son père, s'était efforcé avant tout de la doter d'une puissance politique et économique de premier ordre, Al-Hakim eut pour idéal le développement de son règne sur le plan intellectuel, à l'égard de son peuple civilisé. Non que les méthodes d'Al-Hakim fussent en rien supérieures à celles de ses prédécesseurs. Chaque mosquée avait son école, chaque quartier ou établissement scolaire public. Et les centaines de milliers de livres manuscrits dans les bibliothèques municipales étaient à la disposition de toute une population capable en outre de les lire. Mais Al-Hakim avait de plus grandes ambitions. Il fonda à Cordoue vingt-sept nouvelles écoles où les enfants des indigènes reçurent une instruction gratuite car c'était lui personnellement qui payait le corps enseignant.

Al-Hakim, prince érudit, prit une part personnelle des plus actives à toutes les initiatives susceptibles de stimuler la vie intellectuelle. Et les riches commanditaires de son père avait substitué et lui avait légué après les avoir remaniés et complétés, il les mit au service de la science, soit pour réviser les traduits, soit pour acheter des livres. Dans tous les grands centres intellectuels du monde arabe, des centaines de copies de Cordoue étaient chargées d'acquiescer ou de écarter des manuscrits anciens et nouveaux, ainsi que de dépêcher à temps tout ouvrage en cours de rédaction. Apparemment qu'un érudit était à l'encre quelque part, aussitôt l'émir de la ville de Cordoue se précipitait chez lui et lui offrait le prix fort pour s'assurer un droit d'achat prioritaire sur l'œuvre encore à venir. C'est ainsi que furent sauvés des livres ayant vu le jour à Baoua ou à Sébiloual depuis longtemps répandus en Andalousie alors qu'on ignorait encore leur existence à Cordoue.

Au point de vue des livres, Al-Hakim éprouvait le vrai désir d'un plaisir tout particulier à lire le premier à posséder les ou-

vrage publié... et à lui lire son amour pour les livres n'était, en effet, rien de platonique. On rapporte qu'il copia chacun des quatre cent mille volumes contenus dans la bibliothèque de son palais et qu'il les eut de remarques détaillées sur la personnalité de l'auteur. Le fait est que, dans les milieux spécialisés, ce culte exceptionnel était tenu pour une normalité en matière d'honneurs de la littérature. Et les professeurs qui s'attachaient les élèves et les maîtres voulaient rendre hommage à cet érudit érudit travaillant en lui, outre un moyen des plus précieux, un interlocuteur compétent au jugement sûr.

Telle était la force de séduction de ce prince et de sa cour qu'elle attirait une foule d'érudits originaires de toutes les régions de la seconde islamique et que les universitaires d'autres continents s'étaient par intervalles venus s'y fixer. C'est ainsi que ce culte libéral, exempt de tout préjugé, réussit à gagner à lui deux hauts dignitaires de l'Église, à lui faire venir à son service de nombreux et à son goût qu'ils participèrent activement au développement de la littérature arabe. Alors qu'il n'était encore que prince héritier, Al-Hakim obtint de l'évêque légat de Cordoue de Grèce qu'il devint pour les Arabes une liaison des Français. Et Kébedemoules, évêque de Cordoue, qui en 955 — année de la bataille de la Lech — avait déjà servi sous Abû ar-Rahman III en qualité d'ambassadeur auprès de l'empereur Otton le Grand, se lia d'amitié avec des hommes de science arabes et, sous le nom de Rabi ben Saïd al-Qasbi (c'est-à-dire l'évêque) donna à son prospectus musulman son ouvrage *Sur la science de l'usage et la révélation des anges*, que Gérard de Crémone traduisit d'abord en latin.

Or, Al-Hakim II, loin de faire exception, n'était nullement le seul prince arabe à se consacrer activement aux sciences. Al-Mouassaffi, roi de Badajoz, composa son encyclopédie en deux volumes renfermant toutes les connaissances de son temps. Al-Mouassaffi, roi de Saragose, fut un astronome, un mathématicien et un philosophe de grande valeur. L'importance attachée à la science n'était ni nouvelle ni rare, pas plus chez les petits princes que chez les souverains. Au contraire, le fait que les princes musulmans de posséder des érudits sous charge publique prouve que l'on était grand cas du savoir en Andalousie. Presque tous les grands hommes de science andalousiens étaient appelés à servir l'État. Presque tous occupèrent, en dépit de leur état de leur métier, de hautes fonctions officielles. Et les petits princes qui, après la chute

des Occidentaux en rois et la désagrégation des castilles de Cordoue, précède le pouvoir à Séville, Grenade, Almería et Saragosse, rivalités à leur tour d'efforts pour encourager les sciences et les arts. Ils furent la véritable germe de la seconde grande période de la civilisation arabe.

Les sciences et les arts islamiques n'avaient pu venir à braver chez les petits princes des provinces isolées et des inférieurs jaloux. La poésie, qui de tout temps fut aussi indispensable que l'ai au Arabes, trouva en eux ses administrateurs les plus possibles, ses administrateurs les plus dévoués. Elle occupa même parfois son fan de ses plus grands adeptes.

Un poème de poésie.

Qui donc remontrant au sein de cette foule qui, par ses amères paroles d'été, crachait sur la « pré d'argent » l'homme qui, sans jamais les perdre du vue, nût à distance deux joyeux jours gais? Le peuple de Séville se pressa devant les lieux de divertissement ou s'écoula par petits groupes dans les fraîches allées du parc qui longe le Guadalquivir. Il ne viendrait à l'idée de penser de soupçonner que l'un des deux joyeux administrateurs, très connus de situations diverses, n'est autre qu'Abou-Qasim Mohamoud, leur favori lui.

Qu'importe prince, allié et ami, parmi grand plaisir à se sentir adossés à son peuple, accompagné de son épouse ainsi Ibn Anassar, de neuf ans son aîné. Le prince héritier éprouva pour Ibn Anassar une fervente amitié, non de ce que celui-ci possédait un talent poétique si étendu que seul en Andalousie le grand Ibn Sâïdour le surpassait. Et bien qu'Ibn Anassar ait été plus méritable qu'un marchand, simple aventurier venu ouvrir sa boutique à Séville, la perfection de ses vers à ce point d'envie le sans ambages de leurs prince, le même jour de poésie. Et rien ne les amusa autant que d'improviser des vers, chacun devant à leur de elle trouver la rime suivante.

Tandis qu'il avançait au milieu de la foule des provinciaux, une brise légère agita la surface de l'eau dont le ruiss d'argent défilait doucement. Le prince héritier s'adressa ainsi à son jeun :

Et son transform l'ind en miroir amant...

« A lui le ven auvent! »

« Mais Ibn Anassar hélas! Il ne trouve pas de rime. D'yeu s'écoula qu'une voix de jeune fille rôtit! soudain le silence :

Courant plus belle encore et finit dans gai!

Enchantez par la réponse et surpris qu'une jeune fille ait inspiré plus d'esprit de rapidité que son thép Ibn Anassar, le prince se retourna. L'image qui s'offre à ses regards le surpris et l'enchante. Il appelle son courtois, tout légèrement en arrière, et lui propose de écouter la belle poétesse au point. L'instinct s'en retourne peu après.

La jeune poétesse est douée d'une grâce poétique enfantine. D'une beauté étonnante, elle pousse de vie et d'écou. Elle se nomme Hémel, à l'honneur de sa mère Roumila, car sa mère l'aurait de Roumila dont je connais les traits. Tandis qu'il s'entretenait avec elle, le prince la trouve à chaque instant plus belle, plus spirituelle et plus dévouée encore qu'au « pré d'argent ».

Apprenant qu'elle n'est pas mariée, il la raconte à son aîné et en finit son épouse. Parce qu'elle se nomme Hémel — « réhabilitation » — et parce qu'il l'aime éperdument, il prend lui-même à dans de ce jour le nom d'Al-Mohamoud, « le réhabilité », sous lequel il deviendra le plus grand poète de son les vers et castilles mozarabes.

Telles deux roses, ces deux fleurs étaient tels l'un pour l'autre. Et leur amour dura toute leur vie, jusqu'à sa fin tragique.

Un vers bruyant et résonnait avec un bruit conjugué. Et une poésie qui commençait ainsi :

*Ô toi, amant à l'air! D'été sur la vallée
Suffit la brise de nuit.
Les étoiles, que les vent de chrysoth,
Et leur courtois sont le firm...*

avait sorti l'instinct du prince avec Ibn Anassar. Ses propres poèmes n'avaient-elles pas permis d'écouler à Al-Mohamoud d'obtenir un libéralisme qui échoua. Et le roi Al-Mohamoud de Séville l'avait jecté pour avoir par sa dévotion perdu une bataille et une armée, sachant en, tout prince qu'il fut, si attendait le jour de son exécution. Toutefois le poète avait étonné

Al-Miscadid, souverain hymannique et trop vanté par lui-même, dans son âme par ses beaux vers, avec celui qu'il avait mauditi.

Qu'un beau vers fut capable de briser des chaînes, un jeune fonctionnaire des finances de Cordoue, secouru d'avoir dévoué les deniers publics, se fit à son tour l'expérience. « O comment ne-tu osé l'empêcher de sermons qui étaient la poésie de son souverain ? » s'était exclamé le calife Al-Maroouf. A quel le fonctionnaire avait répondu, non sans impétuosité : « Le destin en plus pesant que le bon ou le mal, et la pauvreté exerce le vers. » Réponse qui avait valu à son auteur d'être condamné aux fers. Il eût été jeté en prison s'il n'avait improvisé un vers si parfait qu'Al-Maroouf — grand amateur de poésie, qui ne paraît d'ailleurs jamais en expédition sans se faire escorter par une quarantaine de ses poètes — le fit délivrer de ses chaînes. Et notre ruel complot avait alors pourvu :

*Je suis que lorsque le poète, à Séguier !
Tu accordes toujours quelque chose à faire,
Tel Al-Haïb qui se-même après à qui se repart
De poètes pour l'acte dévoué.*

Or qui lui valut la liberté et l'empêchement de toute sanction par-dessus le marché.

« Ses réponses m'ont tellement étonné, déclara un homme de lettres au salut d'un tel caractère, que je n'ai pu m'empêcher de lui baiser la main et d'appeler sur lui la bénédiction d'Allah. » Les tentatives de cette littérature du roi poète qui réussit toujours l'impression d'un vers improvisé et sans défaut ou d'un poète comme celui-ci qu'au cours d'une promenade un homme de Malaga récitait à son compagnon :

*A l'œuvre elle a ordonné
De jours vains et frivoles,
Et le l'œuvre d'Israël
Elle a rayé sa table de justice.
Elle a trépané par l'œuvre
Contre une guerre plus belle encore :
Des choses autour de son nom
En un cœur de poète dévoué,
Nos enfants de poète
Les mensûres grimes de la justice,*

*Elle lui a zout offert
L'œuvre d'Israël de son repart.*

Lorsque Abd al-Dehalab croit ces vers, il poussa un cri d'admiration et faillit tomber en plémation. Puis, repréant ses esprits, il dit : « Farcou-moi, mon ami ! Mais ce beau visage et une belle poésie sont deux choses qui ne bouillonnent au point d'en perdre le rais. »

Le brillant talent de poète du philologue et médecin Ibn al-Haïb — c'est lui précisément qui fit profiter l'Occident de ses connaissances sur la peste — lui valut de compter parmi les amis de son prince. L'élegance de son style mena à la collection les documents officiels qu'il rédigea à l'intention d'autres souverains. Mais il crut de bien plus grands services à rendre à son maître, le jeune roi de Grenade. Par deux fois, en effet, grâce à ses poèmes d'une diplomatie et d'un art consommés, il obtint un tel succès auprès du sultan du Maroc, écrivain tout son maître jusqu'à l'œuvre, que les deux fois le sultan se trouva disposé à mouvoir la couronne et le royaume du jeune souverain.

De beaux vers pouvaient beaucoup, tout même auprès d'un peuple chez qui la poésie faisait partie intégrante de la vie quotidienne et des relations sociales au même titre que le langage lui-même ; elle n'était, en fait, qu'une forme particulière du langage que chacun maîtrisait, et qui faisait tout ainsi naturellement des livres d'un paysan dans son champ que de celles d'un docteur universitaire, des livres d'une province que de celles d'une métropole. En effet, quel est un poète sur la berge du Guadalquivir ou ailleurs dans le royaume, chaque vers à sa place et en toute occasion improvisé des vers. Un radeau qui sous le régime de Séville chaque laborieuse derrière sa charme possédait le don d'improviser stances tantôt prévues vers d'adieu. Un soir qu'un habitant de Séville, descendant de la tribu des Beni-U-Béclah, fait allé se promener sur bord de l'eau avec son petit garçon, il entendit soudain les grenouilles crier au bord de l'eau et dit alors à l'enfant :

Père de l'eau, l'œuvre-tu, ton successeur ?...

*« A toi le vers s'écrit ! »
Et l'enfant de répondre :*

Ouf, et l'est un admirable raisonnement!

Alors le père :

Quelle amuse s'ils criment et comme elles gémissent!

Et le fils :

Comme quand tous les Bon's-Mérites se réunissent!

Et s'apprécient de l'eau, et les grammes se turent.
Le père poursuivit alors :

Si tant-ils que l'accord tend à fuir hors d'habileté?

Et l'enfant répondit :

Où les poètes parties se vengent les doléans?

Dans ce pays d'Andalousie où l'on s'enivre dès l'enfance à versifier et où les livres respirent de noms de poètes, il serait impossible de recenser parmi les notables le nombre des versificateurs. Il faut viendrait poser la question inverse : quels sont ceux, parmi les poés et les vieillards, les hommes d'épée et les hommes de science, qui n'ont pas fait de poésies?

Quand on veut parler, au sens-littéral, d'un peuple de poètes, il faut alors parler des Arabes : sans aucun doute des Arabes du dernier siècle avant la proclamation de l'islam et précédée tout aussi valablement des Arabes d'Andalousie. Chez eux la poésie fut en quelque sorte une forme supérieure du langage. D'elle-même, en effet, la langue arabe inclina à la poésie, et à une poésie de forme très caractéristique : par sa toute nature, elle tend vers le système et le rime.

Le trait caractéristique qu'elle partage avec toutes les langues sémitiques, mais qui la différencie essentiellement des langues indo-européennes, réside dans le fait que chacun de ses mots est formé d'un agencement de consonnes, trois le plus souvent. Ce qui est caractéristique le radical invariable qui exprime le sens primitif. Les voyelles représentent l'élément variable. Elles seules entourent de chair et de sang le squelette des consonnes qu'elles dénotent ainsi d'une façon phonétique. Elles seules lui confèrent

un sens particulier, spécialement en quelques mots le sens primitif ou indiquant la relation grammaticale.

Cette manière de voyelles obéit toutefois à des règles précises. C'est selon ses schémas rigoureux que les voyelles s'agencent à chaque groupe de consonnes. La langue s'enrichit de ce fait d'un nombre considérable de mots consonants qu'apparemment des consonnes différentes mais toujours suivies des mêmes voyelles, autrement dit : de mots qui riment.

Ce trait spécifique d'une langue, qu'en outre son caractère même soumet à un système clair, se réalise tout naturellement la structure poétique, tant en prose simple qu'en poésie. Ce type de poésie rythmée et rimée est spécialement caractéristique.

Or, si étrange que cela puisse d'être, et non la poésie grecque-basile avec ses longues et ses brèves, pas plus que la poésie germanique avec ses allitérations, qui a connue la découverte de l'Occident et du monde entier! Et bien que les langues occidentales soient dérivées respectivement parvenues en rituel et que de ce fait la poésie grecque-basile ou la germanique paraissent avoir de meilleures chances de s'imposer à elles, la charnière faite de l'Occident n'en a pas moins d'inspiration évincé ses rivales qu'à la poésie allemande d'inspiration de ses propres groupes et germanique paraissent fort nombreuses sinon totalement étrangères.

Pourquoi ne verifions-nous pas aujourd'hui un hexamètre latin? Pourquoi une poésie lyrique en mètres anciens nous retienne-t-elle si étonnamment? La poésie, qu'elle soit sacrée ou profane, avait pourtant longtemps couronné la forme latine. Pourquoi, dès qu'il s'agit de chanter dans un propre langage, le peuple d'Occident se fit la langue poétique des Anciens? Pourquoi donna-t-elle la préférence à celle des Sémites? Était-ce parce que le système, quoique plus libre, avait doté la poésie romaine d'une intensité à laquelle le peuple était plus sensible? Était-ce le besoin de remplacer le prosaïsme purement musical du Romain aussi bien que le prosaïsme singulièrement rigide des Grecs par un prosaïsme rythmique? Les poésies lyriques d'ivoire Corinthe ou d'ivoire Hircie n'auraient certainement pas été ce qu'elles sont si la voix du peuple ne s'en était dédité autrement!

Cependant cette forme poétique a-t-elle pu s'imposer de façon aussi universelle?

Une pensée obscure, l'un des premiers caractères dans les systèmes du 1^{er} siècle, aboutit à l'œuvre Byzance et les hymnes

chrétiennes de l'Église romaine d'Orient à la poésie liturgique latine de l'Église romaine d'Occident, exclusivement marquée d'influences orientales. Les mêmes égyptiens et syriens ainsi que les Byzantins expédiés lors de la conquête des provinces caennaises le constat en diffusion des monastères d'Occident. Des papes d'origine orientale, appuyés de nombreux prêtres, introduisirent les canons liturgiques. La liturgie syriaque accompagnait longtemps encore les rites antiques et l'ancienne séquence qui n'est ni rythmique ni métrique. En souvenir de son origine, cette poésie demeure résolument sacrée. Perdant cinq cents ans et même davantage, la rime ne croît ni régularité ni importance; elle ne s'impose qu'au xix^e siècle sous l'influence de nouvelles et plus fortes impulsions. Lors l'épisode d'Otrivri (1864) la rime se rasque pour la première fois dans la langue parlée, mais est remplacée presque longtemps une génération sous l'industrialisme.

Un deuxième courant provient de la poésie lyrique des Arabes du désert.

Issue de sources souterraines, inviolables pour nous, cette poésie lyrique surgit rudimentaire en 300 après Jésus-Christ, dotée déjà d'une forme hautement perfectionnée, d'une technique raffinée et d'un style abstraitement original. Ce sont surtout de guerriers du désert et de bedouins sans la moindre culture qui produisent une poésie d'une beauté sans pareille — appauvrie seulement des poèmes littéraires civilisés, et qui même alors peut être considérée comme une de leurs plus belles réalisations artistiques — telle un fait inscristible et unique en son genre.

Sans doute leur langue incise-telle les Arabes à jouer avec les mots et les consonances. Mais surtout que dans la poésie syriaque le principe de la rime demeure un élément assez capital, les Arabes en font certainement leur principe poétique fondamental. Tout comme l'arabesque dans l'ornementation architecturale, la rime choisie pour parler ou verser fait à ce poète le système à l'édifier, à composer à sa suite des vers dans le schéma inviolable l'organiseria rythmiquement.

C'est ainsi que le verser particularisme de cette langue donne naissance à des créations de langage où l'usage est aménagé, selon les règles d'une rime agitée par la beauté, se succédant rapidement tout en restant soumis à l'ordonnance rigoureuse imposée par la rime et le rythme. Tel cet hymne à la phase

de l'incroyable Asemel-Qas qui vécut cinquante ans avec Malbecq :

*De tout des yeux le plus d'abord comme un réveil,
Désolé sur le cercle un tourbillon.
Dit-il ne se voit plus le jupon de la terre
Que la terre un d'un de grande montagne,
Régule le flux qui s'agit et s'élève,
Pendant que la terre s'élève et se
Les étoiles seules seules les deux yeux
Comme les forces leur rituel
Gardez les yeux fermés par le vent,
Et chiez la terre plus de leur autre monde,
Les mains de l'âme, de l'âme, d'âme
Par la clarté plus un tel qu'importe.
Et les yeux seules chez moi n'a jamais,
Par la terre je te meurtre, fumant avec.*

Dans la canaille, poème traditionnel de la grande époque préislamique, avec le verser régulier et constant de la même rime, les Arabes ont laissé héritier l'arabesque de l'ornementation architecturale. C'est une forme poétique considérée aujourdhui encore comme classique. Une école plus moderne, telle celle d'Abou Nâssir à Bagdad et plus encore celle d'un poète anonyme qui, à la fin du x^e siècle, vécut à Cordoue à la cour des Omeyyades, qui brisa l'ancienne forme de la canaille et imagina de nouvelles et nouvelles formes poétiques où la verser groupé en strophes aux rimes alternées, croisées et variées, avec souvent beaucoup d'ingéniosité. Ces créations nouvelles, auxquelles l'ère a lui aussi participé avec Ferdousi, Dour et d'autres encore, vivaient sur les bords des Arabes, telles des bandes d'oiseaux migrateurs, depuis Cordoue jusqu'aux villages du Caucase indien, depuis Nalchajev en Perse jusqu'au Niger et au Congo.

C'est avec eux que furent par l'Europe les arabes. Les troubadours, Guillaume IX d'Aquitaine à leur tête, les trouvères et les romans s'approprièrent les formes rythmiques des Arabes, leur structure de la strophe et du vers, et créèrent leurs propres poèmes lyriques et sans chœur des pays arabes. Les chants sacrés du bas Alphonse le Sage, l'art de l'islam n'est pas les troubadours arabes, ainsi que les ouvrages — tout à fait dans la tradition islamique — de Juan Ruiz,

Per moi plus d'une femme en toute liberté,
Et l'apollon plus d'un enfant.
J'ai fait l'André fils le roi à Constantin
Dont toujours bannies à l'oubli dévouées :
« J'ai et m'aurai les mêmes vœux pour toi !
— C'est-à-dire en tout en tout-à-fait un être.
— Non, les mêmes dévoués. — Peut-être alors hélas
Un nombre d'êtres au cœur de son cœur,
Peut-être un de ses vœux qui arriva dans le ciel,
Peut-être même un homme ! — Non, non, par un effort »

A l'air de faire les jours d'il est arrivé
Où les vœux sont bannis de tout
Sont pour l'effort de son cœur et de son être
Qu'un nombre d'êtres au cœur de son cœur,
Peut-être un de ses vœux qui arriva dans le ciel,
Peut-être même un homme ! — Non, non, par un effort »
Sur les vœux d'Allah, dans toutes les années
Où nul n'est d'Allah
Je suis prince, noble d'Allah,
Vœux d'Allah.
Sur la parole d'Allah en toute liberté
Où nul n'est d'Allah
Je suis prince, noble d'Allah,
Vœux d'Allah.

Il est aisé d'imaginer combien le pouvoir bretonneur de tout
langue devant composer, recevoir, subjuger le peuple, cette
langue dont un Mahomet pour lui révéler son message dans
le Coran :

Voici les vœux qui devaient se passer,
Qui des années font justice des années,
Qui ont l'air de tout les années à l'oubli
Et qui, venant de vœux de justice,
Se laissent à l'oubli de l'oubli.

Quand le sécul se vœux, quand l'oubli de l'oubli,
Quand les vœux d'Allah, quand les vœux de justice,
Quand les vœux d'Allah, quand les vœux de justice,

Quand le sécul se vœux, quand l'oubli de l'oubli,
Quand les vœux d'Allah, quand les vœux de justice,
Quand le sécul se vœux, quand l'oubli de l'oubli,
Quand les vœux d'Allah, quand les vœux de justice,
Quand le sécul se vœux, quand l'oubli de l'oubli,
Quand les vœux d'Allah, quand les vœux de justice,

Je le jure par les vœux
Qui d'Allah et de justice,
Je le jure par de tout qui d'Allah
Et par l'oubli de l'oubli,
C'est le vœux de l'oubli de l'oubli.

Encombrées sont les pages dans lesquelles les Arabes
d'Allah sur des vœux de justice leurs vœux de justice, tel
tel le sécul :

Et d'Allah en toute liberté, dans toutes les années
Où nul n'est d'Allah
Je suis prince, noble d'Allah,
Vœux d'Allah.
Sur la parole d'Allah en toute liberté
Où nul n'est d'Allah
Je suis prince, noble d'Allah,
Vœux d'Allah.
Sur les vœux d'Allah, dans toutes les années
Où nul n'est d'Allah
Je suis prince, noble d'Allah,
Vœux d'Allah.

Voici l'épigramme qu'un Andalous d'Allah pour son sécul :

Quand le sécul se vœux, quand l'oubli de l'oubli,
Quand les vœux d'Allah, quand les vœux de justice,
Quand le sécul se vœux, quand l'oubli de l'oubli,
Quand les vœux d'Allah, quand les vœux de justice,
Quand le sécul se vœux, quand l'oubli de l'oubli,
Quand les vœux d'Allah, quand les vœux de justice,

Et voici un vers de sécul d'Allah par le poète arabe Ibn
Omar :

Le sécul d'Allah et le sécul de justice
Le sécul de justice et le sécul de justice.

*Es-tu le vent de maux blancs le soleil noir,
Et des jardins d'alcane vendus de maux profonds,
À l'air, respirant et ton invisible
L'incube maux au jour lumineux de terre,
Dont l'aspect pâle la nuit se mit à faire d'huile et de gloire
Et comme les feuilles d'un arbre quelle-ci envelopper sur à une
Es-tu le mal apparu dans un état simplissime,
Et neveu d'un jour, le mal d'homme.*

L'imagination des poètes arabes se révèle insaisissable lorsqu'il s'agit d'unir les objets (et non de la décrire du chrétien). « Dans l'obscurité chaque chose couvrait la bouche et clanchait le pas d'un usage féodal. » Ces poètes ne craignent de nous éblouir par de nouvelles images : « Les maux du printemps ont le goût en de lentes lignes les contours des lit, châteaux construits de créneaux d'argent où les combattants couvrent leur prince de leurs épées d'or. » Ou encore : « À l'heure de ce jour, un être tourmenté se dresse de ses bras comme sur leurs orbites des étoiles porte-bonheur. »

C'est ainsi que les Arabes parviennent à insulser la vie à des images d'une force sensuelle et d'une beauté merveilleuse. Poésie lyrique à laquelle s'appareille celle de Morris. Un poète moderne nous présente le cœur des berges dans le Dualisme comme un combat entre les arts et l'eau :

*Les poètes qui s'efforcent en-dehors des jardins
Pour rendre visible de l'air à gravité de ma,
Et entre le flux et le reflux leurs images
Faisent face au lumbard dans le vent d'été,
De ses images le flux et le reflux. Seils blancs
Et d'écume sur leur gîte et glisse d'écume.*

Les thèmes de cette poésie lyrique sont féconds, comme l'âme humaine. Ils expriment tous les sentiments : affliction, désespoir fou, amour violent, et la douce extasiation aussi bien que l'insouciance heureuse et triomphante.

Les vers suivants d'Uth al-Hakiki évoquent l'appétition en rêve de sa bien-aimée :

*Telle la gazelle des montagnes elle se réveille en songe
Émerveillée dans le mystère de la nuit.
Telle je hante l'insolence de tes lèvres*

*Tantôt le vague d'un de tes dents,
Et tantôt l'insolence de la nuit de tes yeux
Des courbes de ses lèvres éternelles,
De la nuit la plus belle gracieusement, dans la fatigue
Qu'elle te lang de la nuit d'Orion.
Dont un long éternel silence, par de longues heures,
Le jour apparut, invisible avec elle.
De deux de sa bouche, et l'air de la nuit,
Le vent d'été, après le jour.
Dont un long éternel silence de la nuit d'Orion
Un éternel silence de la nuit d'Orion.
Mais tout, tout et qu'on ne fait de la nuit
Ce que vous pouvez sentir sur des lèvres de la nuit.*

Quelle merveilleuse simplicité et quelle profonde tendresse dans ces deux strophes, l'usage de l'épique classique, l'usage d'un poète moderne :

*Et si tu n'es que toi, sur un de tes dents de la nuit.
Sur son éternel je n'ai et l'air de la nuit.
Mais pour l'insolence de tes lèvres, et de la nuit
J'ai un moment de la nuit de tes lèvres, et de la nuit.*

*Depuis que je t'ai vu pour la dernière fois
Je suis comme un éternel avec elle de la nuit.
Mais que ne puis-je voir sur toi par-dessus l'Orion
Je ne puis que continuer à vivre de la nuit.*

Mais à côté de ces graves, un peu plus qu'à égale distance de la nuit, comme le maître épique poète d'Uth al-Hakiki :

*D'un pas rapide, marchant d'un pas,
Ma main et l'air de la nuit de la nuit,
Elle ne parlait pas le langage de la nuit,
Dont son cœur parait en l'air.
L'air, l'air de la nuit,
Je suis effrayé de la nuit de la nuit,
L'air, l'air, sur son cœur
Vie de la nuit de la nuit.*

* Pour les Arabes, à tous moments la fleur est éternelle à 7 dans chaque le jour, (N. 4. 7.)

*Je te l'aura immédiatement jusqu'à ce que,
 Dissoute par le bécotage,
 Les yeux fermés, elle se laisse
 Tomber et non passer.
 En guise d'écarter,
 Je la offre au feu.
 Mais elle brise mon bras
 Le plus dur de connaître.
 Tandis qu'elle dressait contre moi
 Puisse-je de ses balais,
 Mieux que jamais je t'ai vu
 Étendre son vol sur un lit,
 Tandis qu'on me, me lève,
 Etant à mon état, m'écarter
 La place dans l'air, m'écarter
 L'émotion m'écarter le vol,
 Étant, la nuit d'écarter.
 Qui donc n'a-t-elle pas dans
 Elle qu'on ne se la lève,
 Je la brise dans son bras.*

N'était-il pas lourd de signification pour Al-Muhammad, ou de
 Mervin, en s'élevant de posture qui tel un étalon paraissait lui
 sauter et se faire précéder :

*Dikr al-Taw: le royal. Ce n'est ni le jour ni son territoire,
 Al-Muhammad: dans le air à l'écarter de sauter il m'écarter à l'écarter.*

Ben Ha. Al-Muhammad, d'après Ghilwad — ou de Romilla,
 ainsi qu'écrivait en commençant — lui m'écarter sur le terre et
 m'écarter les sauter m'écarter du vol m'écarter, signifiant m'écarter
 deux années (dans) sur un peuple heureux et prospère. Les
 Arabes m'écarter dans) peu d'autres en prose contemporaine
 de l'empereur Harun IV, de l'empereur George VII, de Guillaume
 le Conquérant et du comte Roger I^{er} de Sicile, en vers qui
 m'écarter le m'écarter du m'écarter Har Madras fut et son
 temps « le plus libéral, le plus hospitalier, le plus magnanime
 et le plus généreux de tous les princes d'Espagne. Sa cour était
 pour les voyageurs l'étape essentielle, le rendez-vous des sages,
 le lieu vers lequel se tournaient tous les regards, si bien qu'au-
 cun prince d'Espagne ne se permettait de lui adresser
 d'insultes publiques et de s'en vanter ensuite ».

Y avait, en qualité de médecin de la cour, Aboul-Ala Ibn
 Seidr, troisième descendant d'une famille de médecins sévillais
 de la tribu arabe des Iyad. Il jouissait d'une réputation d'excell-
 lent médecin, de brillant philosophe, et d'original fort pré-
 sémptueux. Il avait coutume de rédiger ses ordonnances sur
 les bandes de papier découpées autour du reste du gros ouvrage
 qu'un marchand arabe lui avait offert, ouvrage qu'il n'avait
 d'autres jadis lui. E s'écarter, en fait, du premier complice
 parvenu au Andalous du Gros d'un certain Ibn Sina! Ce
 médecin kharidite d'Al-Motamid fut le père du célèbre médi-
 cin et philosophe Ibn Seidr qui l'Occident s'écartere Aver-
 roes, et le grand-père d'un médecin qui se fit également un
 nom dans le public. Le poète d'Ibn Seidr devait quitter
 Séville pour entrer la médecine à la cour du sultan du Maroc.
 Un beau jour, le sultan s'écartere par hasard sur quelques
 poèmes d'Ibn Seidr qui s'écartere s'écartere sa grande tristesse
 de vivre éloigné de son petit garçon. Profondément ému par
 sa lecture, le sultan lui s'écartere vers d'Espagne toute
 la famille d'Ibn Seidr dont il reçut le traitement. Voici les
 vers qui avaient tant tenu le sultan :

*J'ai vu la, en Séville m'écarter,
 Après de lui non sans m'écarter,
 Je me s'écarter d'écarter lui de lui,
 Écarter de sur ses chemins m'écarter.
 Et en s'écarter en (sur) à la m'écarter,
 Qui il d'écarter de moi comme, m'écarter de lui,
 Et son s'écarter tout les d'écarter
 De l'un à l'autre, sans s'écarter.*

L'un des plus grands poètes arabes, Ibn Seidr, avait
 comme tant d'autres cherché refuge à Séville, à la cour des
 Al-Bu'at. Son fils, successeur d'Ibn Ammar, fut nommé pour
 venir voir d'Al-Muhammad et devint l'homme le plus estimé
 de la cour. De même qu'Al-Muhammad s'écartere vers s'écarter
 de Séville le poète de lui de sa s'écarter l'écarter, et comme
 le dit un poème d'amour :

*Si je pouvais donner un nom à tous les vers
 Je leur donnerais le tien
 Pour le voir plus de la s'écarter...*

de même le poète Ibn Salsoum avait donné à son fils le nom d'Al-Oualid, et avouait de celle qui avait fait le bonheur et le tourment inextinguible de sa vie. Lui-même d'ailleurs le peignait tel un diable sur son front, puisqu'il se nommait Aboul-Oualid ibn Salsoum, « le père d'Oualid ».

Il descendait de l'une des plus grandes familles de Cordoue. La femme qui décida de son destin était la charmante princesse omeyyade Ghafleda, poétesse célèbre dont tous les hommes de Cordoue étaient épris. Un rival jaloux et très influent, Ibn Deharou, premier ministre du gouverneur du royaume, avait résolu à briser le bonheur amoureux de ce couple en rendant possiblement suspects aux yeux du souverain de Cordoue le poète qui, lui ayant été préféré, occupait un rang élevé dans l'administration et la diplomatie. Au lieu, pleine d'esprit et trahie d'ambitions politiques qu'Ibn Salsoum adressa à son adversaire fit sans doute de celui-ci le stèle de son, valant du même coup à son adversaire une grande renommée littéraire, avec elle lui donna aussi le diadème de son souverain qui le fit empereur. Le talon résolut de rendre sur sa décision, Ibn Salsoum chercha son salut dans une fuite qui devint vite lente et pour des années sa fidèle compagne. Seul le digne intention de revoir Ghafleda ramenant toujours le regard dans la zone dangereuse de Cordoue. Carthé dans les rues des autres poètes omeyyades d'Al-Sabra, tombés aux mains de pillards barbares, « où le roi de la couronne lui était le salut et où des visiteurs barbares l'opposaient », il voyait des appels dispersés à sa bien-aimée. A l'usage de son existence, ses innombrables poèmes furent tous marqués par cet amour, poèmes pleins de rêves et de passions qui s'adressaient qui, comme disaient les Arabes, « symbolisaient un pouvoir qu'aucun magin n'a jamais possédé, une noblesse avec laquelle il n'aurait pu rivaliser les étoiles », Son amour prit fin à la cour des sarrasins de Sicile où, peu avant sa mort, il rendit encore de précieux services à Abd-Moummed lors de la conquête de Cordoue.

Aux poètes rassemblés à Séville se joignirent par la suite les Sévillans Aboul-Arab et Ibn Hanaïch qui avaient fui devant les Normands. Au milieu de ces grandes et petites écoles, le poète Al-Moutamid était le plus qui se attirait toutes dans son cercle lumineux, non sans les éclipses cependant. Bien qu'antichristien dévoué à sa Racine, les Ecclésiastes de la poésie amoureuse ne lui pardonnaient pas de se faire leur et leur

l'élégance de la belle Anasa, de la splendide Louisa, de la capricieuse Marguerite, et de sa adorer dans ses poèmes amoureux. Ses poèmes qui, à la mollesse octavoire, joignaient d'une source apparemment inépuisable et qui n'étaient jamais ni superficiels ni pédantes, mais au contraire aussi affirmés qu'une pierre polie ou qu'un cristal taillé, représentaient l'élégance et la délicatesse de pensée, le professeur de sciences propres aux Arabes. Or, ce fut précisément cet homme dévoué et raffiné que le sort choisit pour lui confier avec une effroyable brutalité son ultime consécration de grand poète.

Incipit des conquêtes réalisées par les chrétiens, les princes seldjoucs — Al-Moutamid à leur tête — avaient fait appel à l'aide de Yousouf, sultan berbere du Maroc. Au cours d'une terrifiante bataille dans laquelle Al-Moutamid fit preuve d'une extraordinaire bravoure, le front au des musulmans forma l'armée chrétienne. Mais séduit par le magnifique trésor et la merveilleuse civilisation de l'Andalousie, Yousouf l'emporta l'armée suivante, en dépit de ses promesses, de retrouver le décret cette fois pour s'emparer du pays tout entier. Le prince Al-Moutamid avait désespérément essayé sa vie dans de téméraires pérégrinations. Mais le poète n'ayant pas voulu de lui, Yousouf le fit changer de lieu ainsi que tous les vicer, puis les embarqua sur un navire, tandis que sur les rives du Guadalquivir le peuple pleurait son absence et que, dispersés, les femmes se lamentaient le visage. Par Tanger et Melina, Al-Moutamid fut conduit dans le Sud, à Agades, où par des signes et vœux à la dévotion perpétuelle. Quand son goûtier l'enchaîna au mur de son cachot, il aurait, dit-on, improvisé les vers suivants :

*Châti qui est à relater comme un sujet,
Songe, songe avant de me rendre de ta dest,
Avec de mourir me charité et mes poignés,
Songe à ce que je fais, digne de son regard!
Le sort des hommes à mes bon plaisir fut ramené,
Même que leur amour refer sa parole.*

Préfigés au haut de sa gloire dans la plus effroyable des misères, Al-Moutamid devint l'un des plus grands poètes de son temps. Dans la retraite silencieuse d'un cell-de-bonne-façon, le corps maigre, l'âme étonnée, le calvaire sans trêve et d'angoisses légères qui, empruntant sa authenticité et sa noblesse

de sentiments sous les occupations politiques éternes depuis l'ébénis, entraîné à la perfection classique.

Après cinq années de détention et une longue maladie, Al-Motamid s'échappa en 1009, à l'âge de cinquante-cinq ans. Il fut accueilli à Agout, aux côtés de Rouaïfa.

As cèbes du x^e siècle, un Sévillan qui traversa le désert d'Arabie et vit offrir l'hospitalité dans un camp de béhémites de la tribu des Lakhrimés. Une nuit, ne pouvant trouver le sommeil, l'étranger accit de la tente. La vue du ciel criblé d'étoiles amassa de dévils infinis. Le camp comme un miroir au clair de lune, lui remémora soudain ses poèmes de l'enfance souverain d'Andalousie; il se mit alors à en réciter à voix haute les premiers vers.

Le rideau de la tente devant laquelle se tenait l'étranger s'écarta soudain, livrant passage au chef de la tribu qui lui demanda : « Dis-moi, voyageur, de qui sont ces vers clairs comme de l'eau de roche, aussi fins qu'un gazouillage par la pluie, tantôt délicats et gracieux comme le vol d'une jeune fille, tantôt vigoureux et accents comme le cri d'un charbonnier? » Or, dans le domaine du langage et de la poésie, le jugement d'un béhémita jouissait toujours d'une plus grande considération que celui d'un citadin.

L'homme de Séville répondit : « Je suis d'un roi qui régna sur ma patrie, moi descendant d'Albad, de la tribu des Lakhrimés. » Descendant de l'émir d'Andalousie avec un nouveau titre de gloire pour sa tribu, le chef béhémita sous ses béhémites, « Écoutez-moi et sachez bien ce que j'ai moi-même profondément gravé dans ma mémoire, car notre tribu a enseigné un grand poète et c'est lui un titre de gloire qui s'ajoute sur nos toits. » Le Sévillan dit alors rebattu aux membres de la tribu tout ce qu'il savait de son roi, de ce poète si gracieux et si noble; à la fois, de ce charbonnier sans peur, de ce prince libéral. Son récit terminé, les béhémites bruis de joie et de fierté célébrèrent leurs mérites par, dans une fantasia effrénée qui fit retentir la terre, houer le vaillant prince-poète, membre de leur tribu.

Deux ans cinquante ans plus tard, un pèlerin solitaire traversa le Maroc. C'était Ibn al-Hafid, vizir de sol de Géraade et exilé qui s'était perché sur la perne. Son pèlerinage le conduisit à Agout, au charbonnier où, sous un tertre envahi par les béhémites, se penchaient Al-Motamid et Himad. À la vue

de ces deux hommes négligés et dégradés, il se pesa respect au langage et improvisa ces vers :

*Moi par un plus éprouvé je suis parti
Pour Agout, tentant de m'échapper sur le sable,
O toi, le plus grand des princes,
Fais que débites la voie de ta famille!
Ah, que ne ris-tu avec moi pour qu'avec je sois
Mes charbonniers et ton noble et te sois par moi jaloux!
Jamais depuis le mort les autres s'étaient d'un digne de gloire
Et jamais aussi de celle à venir de ta lignée.*

Berthier de Dieu et de la bien-aimée.

*Il est vrai que jamais tu ne quittes mon cœur
Même quand tu es loin de moi!
Tritons, souffrances et douleurs, tel est mon lot,
Mais que l'été de bonheur soit sur toi!
Mais dis-moi donc d'être valant de l'été,
Je n'en puis pas même le jour de te retenir!
Me souviens-tu par cette soirée
De m'arrêter de verser à ton offre?
Ah, jette à moi et te m'attends jamais,
Si jamais que dans tes yeux je sois
De ton nom j'étais sans cesse les autres :
Himad, sur de nos cœurs, nos poitrins.*

Al-Motamid parut une dernière fois la semaine qu'il vint d'écrire à sa jeune épouse, ainsi que les vers dans les lettres initiales formant le nom de sa bien-aimée. Puis, reprenant la plume, il ajouta au bas du message : « Je te reverrai bientôt si telle est la volonté d'Allah et d'Ibn Ammar! » Il mourut en étant la lettre à son époux. « Ah, mon prince, s'écriait Ibn Ammar, comment pourrais-je jamais oublier votre chose que de me prier à la volonté? Si tu veux retourner auprès d'elle, monte à bord d'un navire et je te suivrai. Ou bien mets-toi en selle, et je te suivrai encore. Lorsque nous arriverons au pays de jaldia, je te quitterai pour rejoindre ma femme, et toi, sans même prévenir je serais de te déposer ton sac, en t'en allant à ces prières! »

Al-Motamid mit que son mal dit vrai. Son amour pour

Il n'est ni roi de loi, qui d'habitude n'accepte aucune contrainte, l'écrou de sa bien-aimée.

Il est que sa culture soit limpide, qu'elle n'ait même cette qu'une éducation assez sommaire, tout en elle l'acharne. Elle est intelligente et pleine d'esprit, elle est d'humeur insouciante, d'une élégance charmante et très douce pour la poésie. Il n'est pas, je n'ai appris et aux idées matérialistes, mais peut-elle ne crée que ses volontés qui ne le ravissent et le décrochent à la fois par leur pureté et leur véhémence; il ne s'en souvient pas, mêlé à ses fantômes avec une étonnante fécondité.

Un jour de février, il la trouve en pleurs derrière une fenêtre du palais, le regard fixé sur les fleurs de néige qui tombaient du ciel, « Que se passe-t-il ? » lui demande-t-il. Et elle répondit à travers ses sanglots : « Il se passe que tu es un tyran, un tyran, un monstre! Regarde donc comme la neige est belle, vois la délicatesse avec laquelle ces belles laines se posent sur les branches des arbres! Or, jamais encore tu n'as songé à m'offrir un tel spectacle et à me mener dans un pays où tombent la neige! » Sur quoi, il revint en soulevant les branches de sa bien-aimée, lui permettant de lui offrir tout les ans un spectacle digne de celui-ci. Devant la fenêtre d'Ismad, et ainsi joit que pouvait porter ses regards, il fit planter des mandariniers, afin que chaque année sa bien-aimée pût se féliciter à la vue de deux parvenues dans branches, tels des fleurs de néige, « premier tournoi de printemps sur les rives de l'univers ».

Une autre fois, attirée à la vue de femmes du peuple qui se bécotaient de façon frivole, le kama de leurs pieds nus — la liaison dont on faisait les brigues — Ismad s'écria : « Ah, que je sois malheureuse d'être emprisonnée dans ce palais au lieu de vivre libre et joyeuse dans mon ancienne maison. Je pourrais alors, comme ces femmes, pénétrer le limon! »

— Mais rien ne t'empêche de le faire », avait répondu Al-Motamid en souriant. Il était alors descendu dans la cour où il avait fait écuyer une grosse quantité de manuelle, de gingembre, de myrthe et de miel, puis avait ordonné qu'on arrosât le tout d'eau de rose pour lui donner la consistance du limon. Après quoi, il alla chercher Ismad et le fit l'obligance de descendre dans la cour, le limon s'y attachait.

Al-Motamid se sentit merveilleusement comblé par sa bien-aimée que c'est avec joie qu'il a décrié — comme il le lui a fait — « de porter le joug de sa volonté ». Et quand elle le

trouvait par ses caprices d'indigne, il se dit bien qu'il ne voudrait pour rien au monde qu'il en fût autrement. Il aime au contraire se soumettre à ses bizarres fantaisies, qu'il insensiblement qu'insupportables, mais qui ne font qu'accroître encore son pouvoir de attraction.

*Trouvée-oui, vois le jour, fais-oui,
Rien ne saurait détruire sa foi?
Après toujours être son sein félicité?
Quel que tu fasses, je te donne raison.
Que si vouloir se son de moi,
Je supporte l'indigne, j'attends la punition.*

(MOTAMMID)

Qu'importe qu'elle ne soit qu'une fille du peuple née dans une humble maison, et lui qui prince né dans un palais! Le cruel Al-Motamid III, souverain courtois de la noblesse s'écrit en cet Act d'après d'habitude en Fan 500, n'importe-t-il pas la même qu'il se souvint à ses paroles de son palais, tel un prisonnier d'habitude » :

*Bien qu'il soit en moi prisonnier
L'amour a fait de lui son seigneur
L'indigne est à l'indigne
Quand l'amour l'a mérité!*

À la même époque, le tout-puissant souverain des Croisés, le comte de Bologne Marcom al-Rachid avait écrit :

*Mes yeux bien-aimés ne m'ont pas le bride,
Elles ont soulevé tous les rochers de mon cœur.
Que n'importe que tout les hommes m'obéissent
Si j'étais à voir moi-même les amours insupportables!
C'est que le pouvoir de l'amour qui fait les fous
Est plus puissant que mon pouvoir.*

Beuliman, petit-fils du grand Abé Ja-Rahman et comte de Candace, avait soulevé la même question :

*Qu'importe si l'amour fait de moi son seigneur
Même qu'il est tout leur sujet!*

*On se savait léguer au vol de l'amour par amour,
Et avec l'innocence et au fil de gloire, sur amour regard!*

Il ne s'agit véritablement là d'un mouvement poétique, imaginaire pour servir de pureté à une généralité de caractère accidentel, mais bien au contraire d'un sentiment profond et authentique, d'une conviction aussi véritable que la conviction devant Dieu. L'attitude de celui qui aime vis-à-vis de l'être aimé est de la même essence que celle de l'homme vis-à-vis de Dieu.

L'Arabe, convaincu de sa fragilité et de son impuissance sur le territoire immense du désert, se sent de ce fait totalement dépendant de la grâce ou de la disgrâce du Tout-Puissant. Avant la grâce et la miséricorde auxquelles il est voué les matérialités les plus sublimes et les plus adorables de Dieu, Beaux Charmes, Pétales et de la conviction à sa volonté permanente d'obéir à sa grâce. Voilà pourquoi les véritables croyants sont ceux qui se soumettent vraiment, c'est-à-dire les musulmans : « Tu les vois se prosterner et se prosterner pour demander à Allah de leur accorder un loyer et sa miséricorde. Tu vois sur leurs visages les signes de la satisfaction. » Et ce par l'humilité éternelle, l'humilité, l'humilité, quel est la résignation de celui qui Allah veut, soit, que le monde se dissolue de l'existence. L'islam, la soumission à la volonté d'Allah, fait le véritable service de Dieu, est Allah.

Ces traits de l'amour divin ont donné à la poésie lyrique arabe des Arabes un visage qui souvent ressemble à s'y méprendre à celui de leur poésie lyrique profane. On les trouve dès dans les témoignages les plus anciens que les Arabes nous aient laissés à l'amour profane.

L'un des premiers et les plus célèbres de cette poésie lyrique a placé « l'amour madhot » — qui est son nom de la tribu des Qasbi — où l'on meurt quand on aime — sur le même plan que l'amour profane de ses Grecs. Cette forme épithétisée arabe de l'amour véritable s'exprime dans l'amour humble et soumis que le poète du désert Dehmal pose à la charnelle Dosthana. Depuis toujours depuis l'an à l'heure même qui fait penser à l'amour de Gierbe pour Ném de Sicile, « les par l'unité avant même d'avoir été créés », les deux amants ne peuvent cependant vaincre l'hostilité qui oppose leurs familles. Mais l'amour de Dehmal ne s'est qu'il désire le temps et l'espace. Et pourtant, quelle discrétion et quelle humilité dans l'adoption de l'être incommensurable, dans la dévotion

avec une qu'on ne peut jamais connaître plus près que le mot effrénée ne peuvent briser cette union.

Tout être est l'essence dans laquelle l'âme l'âme l'âme que le premier et véritable chef de la tribu des Mores, Hazl ben Amr, porte à la tête. C'est l'âme, qu'elle soit inférieure, se soumet lui seul à la volonté de la femme qu'il aime, celle-ci se soumet, par respect, de lui l'âme de nouvelles éprouves afin de s'assurer de sa totale soumission, jusqu'à ce qu'elle lui révèle toute son âme.

De même, cet amour soumis s'oppose la capitale de justice.

*Je suis votre serviteur et votre esclave,
Et me réjouis que vous soyez satisfait de moi,
Je n'en demande pas plus!*

C'est en ces termes qu'en l'an des Arabes Ibn al-Arabi, porte à la cour d'Hazl ben Amr, déclare sa femme à sa « dame », l'âme — comme lui-même d'ailleurs — s'occupait à la cour qu'en esprit subalterne. Mais elle n'en est pas moins pure et belle, et s'il est permis d'admettre que créature se soumette de sa femme, les deux doit être avec à l'égard d'un Dieu. Et bien qu'elle se soit qu'une beauté servante, il l'adore, comme un être divin, et cela, qu'elle se soumette bénévolement ou qu'elle le repousse. A l'image du croyant, serviteur de Dieu, il est le serviteur éternel et obéissant de sa bien-aimée !

*L'âme a fait de moi son esclave
Et me réjouit d'être serviteur de sa.*

Le pouvoir sur lui de sa bien-aimée est tel que toute sa dévotion pour elle pourra l'éternité et le monde meilleur.

En Andalousie, les diverses nuances de l'amour épithétisé vont s'épanouir jusqu'à former un tableau polychrome. « La notion de la création de deux non-êtres tous deux... une telle connaissance que suffit, je n'en demande pas davantage », chante Ibn Zamrak, et : « L'humilité en amour honore celui qui s'y soumet. » Tout comme le croyant qui, tel qu'un esclave (abd) se prosterner devant Dieu en une totale soumission (sujétion), c'est par sa soumission inconditionnelle et son humble obéissance que le serviteur arabe luique les Grands de sa dame :

*Si tu ignores que je suis à ta dévotion,
Oublie-moi si que tu veux, et j'oublie.*

(*Les Deux, vers 1143.*)

Nicq que descendant d'une famille de Wisigoths qui depuis quatre générations professe la religion islamique, vif et se marie sur le mode arabe et excepte de hautes charges à la cour de Cordoue, *Alî Ibn Hâssan* (994-1064), l'Ovide de l'art d'aimer arabe, se considère à tel point comme un Arabe pur sang qu'il fabrique consciemment ses origines en se déclarant le descendant d'un esclave affranchi des esclaves conquis de Damas. La fait-il à tort ou à raison d'espagnol? Mais il est curieux qu'un Arabe d'adoption ait incarné et interprété l'esprit arabe aussi parfaitement que ces érudits théoriciens de la poésie hispanique arabe, doués d'un philologiste et d'un dialectologue impitoyable de tout premier plan. Dans son célèbre ouvrage sur la théorie et la pratique de l'Amour, le *Châhî* et la *colaba*, il déclare : « Au nombre des admirables éprouvés de l'Amour *âhury* la dévotion du soupireux envers sa bien-aimée... Image si belle que les mots ne seraient suffire à la décrire... J'ai soulé maint fois de cañite et matel à bien des assemblées précieuses, mais jamais je n'y ai vu une dévotion comparable à celle d'un amant envers sa bien-aimée. J'ai vu devant le miroir des gens cherchant à se disculper, Fen ai vu d'autres soulever des crimes les plus graves, mais je n'en ai jamais vu aucun s'humilier plus totalement que l'homme solennel épris devant une bien-aimée en proie à la colère, la rancune ou même l'insolence... » Le soupireux souhaite que sa dame soit arrogante, capricieuse, vaine, érudite, à guisa de ce pouvoir d'inspirer mieux lui prouver sa dévotion, afin ainsi que la grâce de sa belle le tire des profondeurs de la courtoisie de ceux disant l'avait précipité.

*Sis à l'écouter / je le respecte,
Sis à l'arrêter / je l'embrasse.
Sis à m'insulter / je me réjouit.
Détoque-toi / je me répendre.
Parle / j'écoute.
Oublie / j'oublie.*

C'est en ces termes qu'Alî Baïhâc, le plus grand poète d'Andalous, adresse celle qui régit sur son cœur : *Quakâla*.

« Depuis que l'Amour l'a réduit en mariage », un amour poétique n'est que la constante supplication de celui qui se présente d'innocentes phrases « l'astuce, l'indignité ». Si peut-être être les serait-on surpris de retrouver dans le *Coma* les mêmes mots pour affirmer que Dieu est unique?

*Érige ma vie / je te la donne.
J'ai planté mes rêves dans mon amour pour toi
Et pour fait j'ai rêvé le mort.
Et le laisser deviner pour que j'ignore
Que de mes profets ainsi j'ai tiré mon trou.*

« *Schickenschenck* a qualifié de « totale dépendance » l'Amour de toute religion. Or, n'est-ce pas cette dépendance totale qui caractérise consciemment l'Islam bien plus que toute autre religion? « *Totale dépendance* » qui est aussi pour les Arabes l'essence même de l'Amour :

*Pour sur moi un regard absent
Car les faveurs dérivent à la vie
Ce que le d'at par amour lui est.*

Et ce motif central est présent à certains poèmes de *Dante*, où vers d'Alî Hâssan, écrits au 10^{ème}, ad. le poète voit en sa bien-aimée la médiane de l'Amour divin?

*Viens-tu de monde dit qu'on se dit oral des hommes?
D'où-tu vient, je suis toi de chère.
Je suis une femme humaine, mais quand j'y songe
N'ai-je pas pleuré une créature éternelle?*

Plus réalisable encore — jusqu'à la concordance des points, des images et des vocabulaires — sont, à propos du culte de la femme idéale qui conduit à Dieu, les analogies entre *Dante* et le plus grand des mystiques arabes *Abu Arâh* (1168-1240). Or, ce n'est point à la fin de l'histoire Le mystique Andalous de Murcie, contemporain de Frédéric II, écrit un siècle après, avant le pic de la poésie italienne, lequel a tout vu de deux puits vers l'inspiration ainsi contemplée qu'essentielle dans les ouvrages d'Alî Arâh. Le progression de l'Amour de *Dante* pour Béatrice, progression parallèle à celle

de la vision mystique qui le laisse dégrê par dégrê au paradis, sous la traversée d'ifs dans les Arabis :

*Chaque fois que je revivrai sur les ailes
Né à moi quelle chose de pouvoir normal,
Car je contemple une création dans le brisé,
A chaque de ses courbes, quel en filés et en défilés
Et bien que cette suite d'est possible devant un amour
Qui voit comme quel le style de son insatiable,
Dégrê par dégrê, insatiablement*

Bédriya elle-même a une description en la personne de la jeune et belle Nisam, fille de Solâh ben Roum, de La Médina. Elle est aussi séduisante que savante, « C'est elle qui m'inspire tous les poèmes contenus dans cet ouvrage... elle qui est l'objet de toutes mes paroles et de tous mes vœux! Que ces des noms que j'avance la strophe, et chaque denture que j'évoque est la sienne. Mais je poète aussi dans ces vers de révélation divine... parce que nous devons posséder les biens de la vie future à celui de la vie présente, en poète qu'en outre ma bien-aimée connaît très parfaitement le sein taché de mes vers » Et comme ce fut plus tard le cas pour Daqû, des commentateurs diligents Ibn Arabî, dans un commentaire de ses rhèmes mystiques composés au Phénice de Nisam, a défendue la pureté, la simplicité et le sens technique de son amour.

A cette exaltation de la femme arabe, quelques divines, conçoivent l'homme en liberté absolue, en dégrê de l'insolence du harem, celle-ci jouit dans la société. Les femmes arabes d'Andalousie en particulier — qui s'agissaient de ceux de la haute société ou des simples jeunes filles, veuves d'esclaves — nous impressionnent avant par leur indépendance que par leur assurance et la hauteur de leur attitude vis-à-vis des hommes. Elles paraissent non pure active à la vie intellectuelle, composent des ouvrages scientifiques et chantent leurs amours dans des poèmes, le tout avec non moins d'assurance et de naturel que les hommes eux-mêmes. Si à l'époque préislamique les poètes — ou certains des eux de certains d'entre elles et son possible le « divin » complet de l'air d'elles — dépassaient déjà la parole aux hommes, l'Andalousie fut elle avec son mélange de poètes illustres. Témoin la belle Hind, aussi

habile à composer des vers qu'à être des vers de son luth. Ou la talentueuse Hafsa que ses vers et son érudition méritaient d'amour avec le poète Abou Qatâdâ véritablement célèbre à travers toute l'Andalousie. Ou la princesse exaltée Asar al-Kirân, ou encore cette humble chanteuse qui en présence de son temple — rien de moins que le merveilleux d'Andalousie Al-Musâssir — confond dans l'un de ses poèmes, et sous la mélodie vespérale, sa passion pour le vide, n'échappant à la colère du souverain, était jaloux et offensé, qu'à la faveur d'une rapide impensivité.

Il y a, parmi tout de grandes et petites étoiles, la princesse et poète Qatâda, dont les Arabes nous dit : « Qatâda était la première dame de son temps. Son air suave et son refus de porter le voile témoignaient de l'ardeur de son tempérament. Et d'était en outre le meilleur exemple de posséder les esprits qualifiés, aussi bien la beauté de son visage que le charme de son caractère. Sa maison de Cordoue était le rendez-vous de tous les grands personnages de la capitale, son salon l'arabes au affrontement poète en poète. Les hommes se tournaient vers la hamite de cette brillante pléiade avec comme vers un fanal dans la nuit. Les poètes et les écrivains les plus éminents ambassadeurs d'être admis parmi ses invités, vers qui était d'ailleurs aisément réalisable. A cela, elle jouait une grande importance, un esprit fougueux et une grande liberté de ses actions. Ses moments étaient passés libre qu'elle se fit la parole — qu'Allah le lui pardonne! — dans une circonstance tellement précieuse! »

A la lecture de tant d'histoires, le poète d'amour arabe s'épanouit en Andalousie et respire à l'air libre au-delà de ses frontières, provoquant en Occident un véritable hochepoète d'idées.

C'est à l'une de ces dames adorées que sont dédiés les vers du poète mystique Ibn al-Farid, vers qu'écrivaient les poètes érudits de la poésie amoureuse spécifiquement arabe :

*Loin-est l'air, la le poète, la es et dignes,
Tremble-oui
La beauté l'a prodigé ses abandons de dons,
Mes vers repart entre ses mains.
Digne de moi cela son bon plaisir,
Car le beauté a fait de lui son courtoise abaisse.
Et le meilleur d'air les le poète de son amour*

*Je suis tout prêt à l'accepter.
 Espérons-moi! Espérons-moi de toutes les façons
 afin que tu sois sûr de l'être de toutes les façons.
 Je ne te décevrai pas comme d'habitude,
 Et me remettrai à l'étude les questions qui te m'agacent.
 Il n'en est guère que je te demandais de m'expliquer?
 N'importe quel jour tu es disposé que de moi?
 Et si je t'en parle
 De grande habileté et d'élégance,
 Plus je me précipite à l'étude, et
 Plus je m'efforce d'être à toi.
 Je suis un saint, et toi tu es un saint!
 Je te promets de te faire voir et m'en justifie.
 Je suis ton orateur et tu es mon
 A ma dévotion de toi toujours.
 Vaut-il ou m'en faire
 Que je m'efforce d'être à toi,
 Et si tu m'expliques, je t'en prie,
 Tu devrais à fait de voir ton prochain!
 Tu devrais m'en parler à toi
 Mais mon caractère m'en empêcherait d'être!*

Jamais encore l'Occident n'a entendu de tels sermons. Aucun de ses poètes n'a jamais exprimé son amour de la secte. Jamais aucun homme d'Occident ne s'est ainsi prosterné devant la femme, n'a baillé de son front le sein de sa poitrine en attendant qu'elle daigne lui accorder ses faveurs. Plus que l'association que Thérèse, plus que Sappho que Pérope ne manifestèrent cette attitude envers leurs bien-aimés qui, tels que dieux, vers le sort de l'humanité entre les mains. Or, il ignorait également tout de cette spiritualisation du sentiment érotique et de la virginité qu'exigeaient une telle soumission. Quant à la virginité germanique de la femme, elle-même toute sur l'estime que porte à sa dame un homme de notre rang, elle non plus n'a rien à voir avec la sublimation de celui qui s'humilie volontairement²⁰. Sans parler des chrétiens épousés par les filles d'Ève, cette péchérie!

Comment se fait-il alors que, pourtant, dans le sud de la France, le Duc Guillaume IX d'Aquitaine et de Poitiers, et depuis lui toute une série de troubadours se prosternent et les serviteurs dévoués, « les esclaves obéissants de la dame? Comment se fait-il que par humiliation volontaire, par « sou-

mission et obéissance », le chercheur à obtenir « les faveurs » de la « dame » bécote sur un pédoncule, avec son celle-ci sur sa réalité un être passif et dépendant? Comment se fait-il que la femme, soumise en fait à l'autorité de l'homme, dissimule par l'Église en tant que principe cathédrale, que l'épouse soumise, et pas seulement à la jeune fille pure que le cœur de l'homme n'a pas encore souillée, soit dès lors adorée comme un être quasi divin, comme « le représentant de Dieu » ou comme Dieu lui-même, dame qui accorde et se gracie « un esclavage humiliant et exalté? Comment se fait-il que le poète sacré cathédrale soit la mère de Dieu — jusqu'à même uniquement pour la servante du Seigneur — comme une souveraine miséricordieuse qui par sa « grâce » relève celui qui s'est prosterné devant elle?

À la vérité d'un ouvrage, cette liste parue de Provence par la France tout entière, l'Italie, la Sicile, l'Australie et l'Allemagne. Fiancés et attirés se ressemblent comme les feuilles d'un même arbre. Les strophes rimées des poètes d'Occident sont la même répétition de celles des poètes arabes. Et la règle, déjà en vigueur chez Al-Buḥārī, Ibn al-Arūf, de dissimuler le nom véritable de la bien-aimée en lui substituant un nom consacré de pure fiction, ainsi que maints autres motifs du poème d'amour arabe, se retrouvent dans celui d'Occident.

Il y a certainement une différence essentielle : on quitte les Arabes et s'adresse et se prosternent respectivement à l'Occident qu'une mode. L'usage d'un troubadour provençal profane que dire ne pouvait lui rendre plus heureux que d'être « le serviteur et l'esclave obéissant et soumis » de sa dame, que d'être « entièrement en son pouvoir », et elle voulait seulement daigner « l'accepter pour esclave », et servir à une femme purement physique, à une nouvelle forme de galanterie²¹ dérivée d'antiquité qui vise simplement à décrire le plaisir d'un jeu mondain auquel s'adonnent le chevalier et sa dame²². Mais l'attitude de soumission et de dévotion des Arabes s'en distingue par motifs à travers toute l'Europe, et jusqu'à nos jours, l'honneur indispensable de celui de la femme et des relations spirituelles entre les deux sexes.

Or, depuis que Herdack a recouvert les origines arabes de minoan, c'est dans ce domaine que l'est cruciale toute la

²¹ En français dans le texte.

espérons qu'éprouve l'Océan à admettre nos héritages arabe, espérons que s'est manifesté par un autre voyage de ses jours, si distingué que nous avons pourvus les chrétiens que ces héritages s'empressent pour venir d'Andalousie à travers les Pyrénées. De voir d'ailleurs les autres chrétiens que, pour pénétrer en Europe, la civilisation arabe a suivie. En raison de sa position géographique et politique, l'Andalousie offrait une excellente base de départ.

Voies de pénétration en Occident.

Qu'en raison des relations amies qui se sont établies entre les deux civilisations et chrétiennes, un roi de Castille et de Léon vint pour ses devoirs, Ibn Anassar ami et premier ministre d'Al-Mansour à toutes mains de le supporter; qu'Alphonse VI soit solennellement solennisé pour y vouloir venir sa chance contre lui, Ibn Anassar a fait d'autres héritages érigés à la cour de l'Émirat (qu'Allah le manifeste!) pour ne d'un prince éminent; en revanche, l'Arabe est si seulement certain que son pouvoir éminent ne saurait ignorer sa maîtrise dans l'art raffiné des devoirs! Il en est si intimement connecté arabe, qu'il peut se permettre la base de faire du voyage de Séville l'objet de la partie!

Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, jura et perdit. Une fois de plus, le royaume d'Al-Mansour qui mourut, non par les armes mais par la seule subtilité d'appui. Servit de ses services qui transportent l'équilibre, Ibn Anassar quitta le camp ennemi et vint chez lui en voyageant.

— Bah, un dévouement fait d'un son mépris.

Les Arabes de même ont déjà plus de trouver chez leurs voisins chrétiens certains de leurs modes de vie. Au premier siècle de la conquête arabe, les chrétiens s'étaient enfermés dans la facilité de leur habit religieux envers leurs nouveaux voisins. Mais voilà longtemps que le front arabe des chrétiens contre l'Islam s'est dissipé. Leur lutte indolente pour le pouvoir est devenue l'occupation qui s'est à l'origine fuyée contre l'ennemi ennemi. Quand un État s'en voit attaqué, après de qui cherche-t-on d'abord une aide militaire? On s'adresse, quand un ennemi vous a chassé de chez vous? Quel est celui qui vous aide à reconquérir une couronne perdue au cours de quelques jours français? Il y a bien hélas que les arabes

occident de la politique, c'est-à-dire les alliances avec des princes musulmans, ont servi les intérêts religieux.

Jour remarquable, inoubliable, que celui est accompagné de son fils le roi Garcia et du roi Sancho de Léon qui vient de perdre un frère que son oncle malade l'emporta de Séville, le frère et collègue non sans Tois de Navarre vint se jeter, épuisé, aux pieds d'Al-Mansour dans son splendide palais d'Al-Sabir, afin de lui demander son aide militaire pour l'un et un médecin de Cordoue pour l'autre!

Jour tout aussi remarquable que celui où l'empereur Ordoño IV, chassé par son cousin Sancho qui a renversé le trône, se présente devant Al-Mansour II. Par sa robe et ses manières, Ordoño ressemble à s'y méprendre à un seigneur arabe! Guladilalah ben Qasim, archevêque de Tolède, et Qasid ben Chahman, juge des chrétiens de Cordoue, ont voulu en être à enseigner l'histoire des deux arabes à Ordoño. Qu'étaient-ils, l'archevêque et le juge, s'installent comme des Arabes, portés du nom arabe, peints en arabe l'évangile traduit dans la langue du Coran par l'archevêque Jean de Séville et veulent chasser des deux arabes, mais qui se surprennent presque. Plus de cent ans ont passé depuis que l'évangile de Cordoue, Almor, a échappé sa plume entre le feu d'un de nos scolasticismes dans les pieds et les mains arabe, tandis que les ouvrages des théologiens et des philosophes musulmans, non point pour les réfuter mais pour approuver à l'exprimer correctement et dignement dans leur langue. On trouve-on aujourd'hui encore un livre qui sur les commentaires laïcs de l'Écriture sainte? Qui, parmi les livres, traduit les Évangiles, les livres des Pères ou des Apôtres? Tous les jours chrétiens qui s'occupent d'un ciel même se connaissent plus, même que la langue et la littérature arabe! Ils lisent et s'adonnent avec un zèle extrême les ouvrages arabes se continuent à grands frais des bibliothèques de livres arabes et sont parties proclamant que la littérature arabe est admirable! Leur profession en recherche de livres chrétiens que, sans chercher à détruire leur dédain, ils répandaient que ce sont les ouvrages sans intérêt! Oh! horreur! Les chrétiens ont même oublié leur langue et sur des milliers d'entre eux s'est à peine si l'on se trouve encore un capable de décrire une lettre et un livre sans jargon corré. En revanche, innumérables sont ceux qui s'expriment fort élégamment en arabe et composent dans cette

langue des poètes dont l'art repose celui des Arabes contemporains.

Comment les Espagnols, soudain mis en contact avec une civilisation d'un raffinement incomparable, pouvaient-ils ne pas en être profondément impressionnés ? Comment pouvaient-ils échapper au rayonnement de la poésie arabe et de la supériorité de leur langage ? Le prestige considérable de ceux contre lesquels il leur fallait lutter pour conserver leur indépendance ne contribua-t-il pas à leur étonnement, et bien au-delà de leur état d'ignorance apparent. Au cours de plusieurs siècles de lutte contre les Arabes d'Andalousie, l'âme espagnole a été fortement influencée par l'islam. Et une certaine attitude devint la sienne, marquée par des traits de millénaire de contacts chrétiens-islamiques à son apogée, d'une inspiration qui s'y a de plus original et de plus universel dans la poésie espagnole¹⁴.

Constaté avec qu'il entre chez lui « musulman » et abîmé par la spectacle grandiose de la cour des Omeyyades, après avoir mis à la disposition de Souveïmân des Croisés sa personne, ses talents et ses plans fortifiés, C'est ainsi que des rencontres entre des élites arabo-islamiques ne cessent de changer de main et du même coup de côtés intellectuels, que des troupes chrétiennes combattent aux côtés de musulmans et décident même en rose de l'issue d'une bataille en faveur du calife, bataille au cours de laquelle trois évêques trouvent la mort au service de « Souveïmân des Croisés ». Sous la bannière d'Al-Mansour, en effet, un grand nombre de chevaliers chrétiens d'un côté et d'un-côté des Pyrénées viennent se charger sous la bannière de puissance calife d'Andalousie. Des fils de roi espagnols, étonnés comme stages dans les cours arabes, restent confondus devant la splendeur musulmane qui leur offre : musique, danse et poésie y mêlant une existence d'un raffinement inouï. Les fils des princes arabes apprennent dans les châteaux d'Espagne septentrionale leurs coutumes, leur culture et leurs idées. Ibn Anassar lui-même n'a-t-il pas été tout récemment l'hôte à Saragosse de comte Raymond Berenguer II — Saragosse, où d'ailleurs s'est tenu que des moments de type arabe — et n'a-t-il pas conclu une alliance offensive contre l'émir de Mérida, alliance parvenue par un échange d'onges à son revers de comte Raymond contre un fils d'Al-Motamid ?

Et si Alphonse VI est ébloui par la suite — qu'il se cherche

malheureusement à dévisser — d'imiter la cour de vivre de l'admirable arabe qu'il offre aux échecs, son attitude d'explique. Premièrement et plus ami de son trône et de son pays par son frère, Alphonse VI avait cherché refuge auprès de ces Arabes dont l'accueil incomparable ne pouvait que griser un Espagnol du Nord. Viza Mansour, roi de Tolède, avait traité le fils de son père. L'Espagnol plusieurs années durant. Il avait fait prêter à son égard d'une générosité inouïe, lui offrant une cour, un palais, une chaux, bref tout ce qui pouvait lui apporter confort et joie de vivre. Et lorsque après une suite de cinq années, le roi de Castille conquiert personnellement la ville de Tolède (il n'en fut maître de peu qu'il n'aurait aimé Séville à son époque), ce prince, qui se sentait à présent mis sous l'égide de la souveraineté des membres des deux religions, a dû se rendre avec une telle grâce dans la coupe d'Alfonso qu'il en vint à désirer une Arabie pour épouse. Soit que ce se réalise puisque le calife Al-Motamid, de très vieille souche arabe et certainement le plus considéré d'Andalousie, lui donne en mariage sa fille aînée Saida, âgée de vingt ans à peine. Les Espagnols affluèrent que leur roi, qui vient de perdre sa première femme, épouse une grande tendresse pour la séduisante fille de Romarin. Leur nouvelle robe, convertie au christianisme, apporte en dot à son époux une quarantaine de villes arabes fortifiées et livrées à la vie de cour courtoise du raffinement au sein duquel elle a vécu dans sa patrie. Et c'est elle aussi — seule des six épouses Méditerranéennes — Alphonse VI de Castille par l'abbé de Chaux — qui donne à son époux l'héritière aînée et redoutablement dotée. Malheureusement, le jeune Sancio dont son père est si fier n'a pas encore atteint ses onze ans — et malheureusement est déjà celle d'un noble — — lorsque il périt au cours d'une bataille rangée contre ses frères Berberis qui furent les ennemis mortels de son illustre grand-père. Obéissant aux instructions d'Alfonso le Grand de Chaux, Alphonse marie ses filles à des princes bourguignons et français. Sa fille Elvira sera la première épouse du roi Roger II de Sicile. Unions de cour ou alliances de la politique chrétienne ne cessent donc de jeter du pont entre les deux civilisations.

En raison de contacts rapprochés d'alliances, les mariages entre Espagnols du Nord et Andalous, tout parmi le nombre que le bon peuple, sont devenus nombreux. Et cette espagnole épouse une chaux arabe, le suit à

Dernade, s'y convertit à l'islam et, s'éprenant de sa belle-sœur, le grand eunuque pour épouse. L'avis venant plus tard, il revint en Espagne, ravi de ses deux femmes, d'une ribambelle d'esclaves qui ne parlent que l'arabe, et de deux princesses de pur sang arabe conçues tant par des Arabes que par les-mêmes. Il revint en fait pour les Chrétiens des peuples accablés à la gloire de la souveraine africaine et des peuples perdus à la gloire de la souveraine espagnole.

Tombeaux sont les traces par lesquelles le lien de relations entre les civilisations arabes se déverse sur l'Espagne septentrionale puis par-delà les Pyrénées sur le reste de l'Europe. Ce sont des maîtres arabes qu'on charge d'élever les enfants royaux d'Aragon, ce sont des médecins arabes qu'on appelle au chevet des malades, et ce sont encore des Arabes qui occupent les fonctions de scribes dans les chancelleries royales. Enfin, ce sont les fonctionnaires arabes de la cour qui donnent le ton à Boccaccio, Borgia et Lorraine. Lorsque les princes allemands et suédois débauchent d'Afrique à la tête de leurs armées loébères, les chrétiens arabes, dits « morabans », firent par milliers l'invasion de l'Andalousie, émigrèrent en Castille et en Aragon où l'on admira et imita le raffinement de leurs mœurs. De très nombreux polytechnes musulmans et maints chrétiens libérés de la captivité arabe s'employèrent à ne pas laisser rouiller dans l'oubli les us et coutumes d'un monde, lui sans doute, mais certainement fascinant.

Toutefois, si séduite soit-elle par le prestige qui occupe le sud de la péninsule, l'Espagne chrétienne n'est point pas moins attirée au regard. De nombreux foyers religieux, politiques, économiques, dynastiques et familiaux l'unissent aux royaumes auxquels elle se rattache par le Nord, c'est-à-dire au reste de l'Europe. Les Pyrénées ne constituent pas une barrière, pas même pour les échanges entre l'Espagne arabe et l'Occident.

Lorsqu'en 1085, Alphonse VI attaque Tolède, d'un par Nijara que les chrétiens allemands, italiens et français parvinrent au siège puis au pillage de la ville arabe la plus importante après Cordoue; ils apprennent dans leur parler un hebraïsme considérable. Le premier évêque de Tolède, au diocèse et ses moines tenent des Français, l'évêque par Cluny. L'écrit de traduction fondé dans cette ville par l'évêque Raymond possède une précieuse collection d'ouvrages arabes scientifiques et littéraires qui attirera plusieurs siècles durant, tel un aimant,

les esprits séduits de tous les pays d'Europe. Lors de la conquête de Lisbonne, en 1147, l'armée des navigateurs se composa exclusivement d'Anglais, d'Allemands, de Flamands et de Français, et tandis que les Allemands récompensent la victoire, ce sont un Anglais, originaire d'Eastings, qui deviendra le premier évêque de Lisbonne. La ville dut au roi d'Aragon Estéban, mais aux termes d'un accord avec les Maures, l'immense butin en distribute aux soldats étrangers. Ceux-ci, comme les moines français, allemands, allemands et slaves rattachés à l'Andalousie, comme les Espagnols qui venaient régulièrement Cordoue, Saragosse et Almería pour y recueillir leurs fils ou leurs cousins élevés dans l'école de la sagesse arabe raffinée, vont répandre les éléments de la civilisation arabe au-delà des Pyrénées, initiés en cela par les marchands de Lyon, Comtance, Orléans et Nuremberg qui chaque année visitent les grands centres commerciaux andalous. Sans compter le rôle non moins important que jouent dans ce domaine d'une part les millions de pèlerins chrétiens qui de tous les horizons de l'Europe empruntent la « route française », la « route italienne, pour gagner Saint-Jacques-de-Compostelle et d'autre part les marchands qui, à l'instar des riches abbayes chanoines, établissent leurs comptoirs tout au long de cette route, à Bayonne, Breton, Almeria, Arles, Rouergue, Normandie, Provence, Lombardie et beaucoup d'autres encore de toute nationalité et de toute langue, ainsi que le consigne la chronique d'un moine. Et puis enfin il y a le fait du moine, prêtre et chanoine qui, de France et de Bourgogne, se dévota sans arrêt sur toute la péninsule hispanique, sans parler de la route paléochrétienne qu'on ne manque jamais de reconstruire là où l'on peut compter sur des restes et leur butin.

Quant aux juifs, ils ne sont ni les derniers ni les seuls intermédiaires. Qu'ils soient marchands, érudits ou astrologues, ils rapportent en Occident les fruits de la science et de la littérature arabes et prennent une large part à l'œuvre de traduction entreprise à Tolède ainsi qu'à sa diffusion. C'est par tous ces canaux qu'un grand nombre de récits arabes parvinrent en Occident où, sous un aspect souvent, ils apparaissent dans les romans, légendes et ballades d'Europe¹⁰.

Les prémisses, dont dans les cours chrétiennes on apprécia tout particulièrement le talent de mathématiciens, astronomes et chimistes, jouent un rôle primordial dans la transmission de

la musique vocale arabe. Mais ce n'est point là l'ouvrage des cours royales. Un voyageur de Bohême trouve, en effet, dans le territoire d'un comte de Furgos « de belles dames et jeunes filles couvertes de bijoux et vêtues à la manière arabe qui suivent en toute chose les usages mauresques ». Et le secrétaire du prince de Roumichal se remarque dans le journal de son maître : « Toutes ces femmes ne sont habillées et ornées de même que de très belles dames de style mauresque. Elles se couvrent généralement leur visage et se mesurent très exactement sur les Allemands ». Les courtisanes arabes jouaient d'une telle vogue qu'à peine une ville conquise ou les en nombre par milliers entières.

En 1064, par exemple, le légat du pape Alexandre II, à général en chef des troupes romaines et commandant de leurs commandos, frappaient et s'avançaient, se présentaient soudain devant la place forte arabe de Barbastro. Après une vainc défilant, la garnison se rend, forcé de la promesse qui lui est faite de pouvoir se retirer librement. Mais à peine les soldats arabes ont-ils abandonné les portes de la ville qu'ils sont massacrés jusqu'au dernier. Et jusqu'à son tour assiégée en la province d'un mal-entendu la population civile évacue la ville, d'un autre un véritable carnage qui note la vie à ses mille personnes. Les prisonniers, de nombre considérable, sont répandus entre les vainqueurs chrétiens. A la fin, le légat du pape ramène en Italie plus d'un millier de femmes arabes. En 1064, quelle merveilleuse perspective de propagande culturelle et d'investissements de chants rités!

D'autres prisonnières arabes, femmes et jeunes filles, pénètrent par milliers en Normandie, Bourgogne, Provence et Aquitaine. L'un des vainqueurs, en effet, qui s'en revient de la conquête de Barbastro avec un riche butin de marchandises et de châtiments n'en aura que le duc Guillaume VIII d'Aquitaine, comte de Poitiers. Or, ce merveilleux butin n'a une destination digne de servir notre nation. Pas la fille laur, il est le beau-père du roi Alphonse VI de Castille — le duc d'Arabie — qui, comme nous le savons, à la mort d'Inès d'Aragon Seigne, la fille de l'un des plus grands princes andalous. Quant à son fils, et successeur depuis 1093, le roi-duc d'Alphonse et de Saïda et depuis d'une princesse d'Aragon, il n'est autre que Guillaume IX, le célèbre poète troubadour!

Le troubadour (nom donné en admette *troubadour*) qui s'est égaré de l'arabe arabe, *troubadour*) confère à son poème la forme et

le rythme des chants arabes, [imitant en particulier ceux du célèbre Van Quasman. C'est-à-dire, qui revêt le poète de cour à Badajoz avant d'être ravi au rang de chanteur de rue, est tout ce qu'il y a. Mais ses strophes, écrites en dialecte populaire issu de la vieille *lingua andalouza*, sont par là en langue française, son frère des deux côtés de la frontière. Les *troubadours* de Castille en font une illustration. En 1064, le viceroy des Guisanes VIII renchérit de Barbastro à Poitiers des castillans de Yafsa, Alcaz et autres *troubadours*. A l'époque précédente ou, selon une chronique du temps, son fils se propose de devenir à l'un des plus habiles courtisans et *troubadours* du monde, aussi valeureux guerrier que galant homme. S'il est vrai qu'on peut avoir trouvé récemment dans ses poèmes des expressions tirées de dialecte hispano-arabe, le fait offre un témoignage incontestable de la transmission culturelle à divers.

Indépendamment de toute relation personnelle, l'Aquitaine et plus encore la Provence et le Languedoc offrent certainement un terrain d'entente favorable sur l'histoire de la civilisation arabe. Au cours de l'expansion islamique, à travers deux, trois et quatre générations, une partie de l'Aquitaine et surtout de la Provence a été occupée par les Arabes, et leur domination y a lasted des mois. Ne faut-on pas vengeance contre le bruit que l'Andalouze dépend en fait devant le portail de l'Andalouze et placé en 999 sur le trône pontifical de Rome (sans autre...)? Que qu'il en soit, il me semble qu'entre 1064 et 1093, il y avait en Provence et en Aquitaine de nombreux colonies de Sarraïns qui recevaient régulièrement d'Espagne et d'Afrique de nombreux approvisionnements.

Tout comme Guillaume d'Aquitaine, l'empereur Frédéric II épouse en premières noces une princesse d'Aragon. Et le blême Constantin apporte en mariage à son jeune époux, outre des dames d'honneur et des *troubadours* espagnols, cinq cents chevaliers sous la bannière de son frère Alphonse de Provence. Or, à cette époque, un puissant courant andalous issu d'Espagne et de Provence se répand justement sur une Sicile morte tout imprégnée d'influences arabes. Voilà qui charge certainement l'aspect des choses. Car, tandis qu'en Provence et en Aquitaine le *troubadour* de la *troubadour andalus* doit se soumettre à des conventions mondaines et se plier le genre que devant la femme bien née, en Sicile par contre il s'adresse devant l'élue que en réalité possède d'être tout digne d'être vénérée.

Au milieu d'un cercle de poètes, l'inspiration se percevait aussi bien que sur les échantillons pour l'un de chaque et de la versification. Et, comme du Provence et en Allemagne, ils commencent à cultiver une poésie écrite dans la langue nationale, poésie d'été au sein de la poésie classique italienne. A un peu de temps, dit Pétrarque, le nouveau art s'éleva de la versification d'été répandue à travers toute l'Italie et plus loin encore. « Voilà pourquoi, déclare Dante, tout ce que les auteurs ont composé dans la langue nationale est été dédaigné ».

Sous l'influence de Boccace et du cercle de poètes qui entourait le roi prisonnier Enzo, fils aîné de Frédéric II et d'une Allemande, la poésie de ces deux grands génies italiens offre parfois d'étonnantes analogies avec la poésie arabe. Chez Boccace, ces analogies sont sans aucun doute partiellement inconscientes, mais chez Dante elles reposent sur une connaissance personnelle de la poésie arabe, de la légende islamique, de la mystique soufiste et de la philosophie d'Aristote. Tandis que chez Pétrarque ces six mots que du vers arabe bêche sur la poésie arabe classique, les influences arabes sur Dante sont multiples et variées, connues par la *Révision de La Scala*, *l'Épigraphie de Comar* et les *Tristes du monde*, œuvres du grand Ibn Arabi.

Nonobstant un autre courant, très puissant, se frayait un chemin à partir du sud de la France en direction de l'Allemagne où chez des esprits qui, sous l'inspiration des fondateurs, n'avaient qu'un vœu et malgré pour le monde d'Allah, il fait naître le miracle d'un genre tout nouveau. Au milieu d'un monde idéal éthique, surgit une grande poésie lyrique qui a pour thème — et n'est bien là le miracle! — l'Amour éprouvé pour une femme.

Révolution à peine croyable à cette époque où, en raison précisément de sa nature romaine, on accoutait la Rome de représenter les aspirations antichrétiennes, il est la occasion qu'elle reçoit nominalement à l'histoire de Florence! Et voilà soudain cette même Rome, civilisation et développement terminés, se vengeant par la souffrance et qu'elle encense un accident d'être l'inspiration divine par le diable à dévotion l'homme de la vie mesant à Dieu, voilà cette même Rome désormais susceptible de donner le mot et pour accomplir que l'homme qui liguera ses forces devant servir avec puissance, obéissance et humilité!

Sage donc s'agit-il simplement d'une mode, d'une bête

simple que d'inspire rapidement, elle n'est leurre pas même une entreprise durable.

Car chaque fois qu'il y a un principe de l'œuvre humaine c'est la femme et l'homme, dans la mesure de la tête et de son œuvre d'entraîner l'homme au péché, succédant une période de révolutions de « l'homme éternel », il s'agit en fait de prolongement de l'inspiration arabe. Le diable et surtout plénière de vœux la femme, qui résonne précisément sur le vers du diable, s'explique dans les formes et les attitudes de ces années, comme et implorant avec, mais constamment.

Lorsque, le 2 Janvier 1492, le cardinal des Pères Graciosa de Mexico planta le drapeau de l'Almanac de Graciosa, rouge palmé des Navides, ce geste se marque pas seulement la fin de la domination arabe sur l'Espagne.

Une fois Cordoue, Valence, Séville et les autres œuvres de l'empire arabe repris aux Arabes, Graciosa était restée sous le dernier bastion d'Alcalá. Ce geste marque la fin de la civilisation la plus grande et la plus vivante de toutes européennes au Moyen Âge, la fin de la prospérité d'un pays soumis à une administration compliquée, celle du bien-être de sa population, de la richesse de ses villes, du rendement de ses industries, de la productivité de son sol et des incompréhensibles chocs d'œuvre dans un globe de leurs créateurs.

Sous l'héréditaire influence du saint archéologue Talavera qui, admirateur des Arabes, les tenait en haute estime, le poète chrétien viscéralement opposé les traits profonds fait son. L'opinion de Talavera, entre laquelle la fin des Espagnols marquaient aux Arabes et les bonnes actions des Arabes aux Espagnols pour être d'un de trois chrétiens, cette opinion reçut bientôt, quant à l'attitude à adopter envers les fidèles d'une autre religion, une définitive mais triste confirmation. Sous le règne de son successeur, l'archevêque Juan Alonso, les musulmans et les vestiges de leur brillante civilisation, éjectés par les vagues du fanatisme religieux, sont jetés dans un océan d'épave. Tout Arabe manifestant sa croyance, estimer sa langue, choisir un chat ou jouer d'un instrument de son pays, devient son nom de famille, refuse son costume national ou se rendent en Espagne, sont punis d'une lourde peine : les galères, le carcan, le bannissement et même la bêche. Ce qui est chrétien ou les fidèles n'avaient pas encore d'être des objets scientifiques et littéraires arabes,

CONCLUSION

*Qui se souviert ses mines et remplit le sein
Ses vases remplis d'opulents et d'or
L'Égypte et l'Occident
Sont indifférents à son sort.*

*Cyrené,
Dixième Quart-Orient.*

Des hordes de cavaliers arabes courus sur l'escabeau de leurs
chevaux, le visage sombre et tombé, le sabre brandi, traversent
le pays déserté. La terre martyrisée frémit sous le chocement
de leurs sabots. Les charmes pâlissent, les rivières des herbes
rousses, plus rien est visible là où le sinistre fantôme d'un désert
a passé.

Ce combat enseigne à nos foyers ce qui se serait produit
si Charles Martel n'avait battu les Arabes et arrêté ainsi
l'Europe chrétienne. Et c'est là, avec le fait qu'ils nous ont
transmis l'héritage grec, peut-être ce que l'un trouve généralement
à nous dire des Arabes.

Or, en les attaquant, Charles Martel n'était en conscience
d'être « le sauveur de l'Occident »? Il y a tout lieu de croire
qu'il fut singulièrement stupéfait lorsqu'on lui apporta un
écrou de sa bataille lointaine que l'on avait trouvé au
cours de la nuit. Et si ses contemporains louaient Charles Martel,
ce n'était point tant d'avoir vaincu les Arabes que de nous avoir
les Saxons, les Vikings et les Allemands. Quant à ses successeurs,
ils n'ont pas davantage attaché une importance capitale à ses
combats répétés contre les Arabes à Poitiers, Avignon, Nîmes,
Marzifelle et enfin Narbonne qu'il avait gagnés d'ailleurs en vain.
Lorsque l'empereur Louis le Débonnaire voulait glorifier les
exploits de ses ancêtres, il fit peindre sur les murs du château
impérial d'Augsbourg une fresque représentant la accumulation
des Vikings, détachant qu'il considérait certainement comme le
haut fait de son siècle. Quant à l'Église, loin d'avoir
considéré le vainqueur de Poitiers comme le sauveur des chré-

système, elle s'inséra au contraire au sacrilège pour s'être approprié des terres appartenant à l'Église et aux seigneurs, mais sans élever de nouvelles armées, sans briser aucune tombe, vide poësis que diebus vult extirpatis non tempa exire.

Ne s'agit-il pas peut-être pas d'événements de Poitiers? Un historien belge²⁸ est d'avis qu'à Poitiers et au s'écou probable-ment rien de plus qu'un pillage en règle se. La bataille de Poitiers décida-t-elle vraiment du règne du christianisme ou de l'islamisme? Ne décida-t-elle pas plutôt de la domination d'un christianisme dépendant ou indépendant de Rome? En l'an 732, la question était encore en suspens. En cette année décisive, Grégoire III envoya le pape et Benoît qui était en train d'organiser la Thuringe et la Hesse. En 732, Benoît que Charles Martel repartit en guerre contre les Arabes, Benoît se consacra également à la Revanche au Saint-Siège et introduisit en Allemagne le liturgie romaine.

Ce qui est certain, c'est que si l'un de ses événements s'était déroulé autrement, l'Occident n'aurait pas été tel que nous connaissons. Mais personne n'en peut dire davantage à ce sujet. Cet Occident était-il dit pire ou meilleur, plus barbare ou plus barbare, plus méridional ou plus méridional que le nôtre? Il était parfaitement vain d'insister sur la question, et ce n'est d'ailleurs ni le rôle de l'historien ni le but de ce livre!

Et pourtant, les historiens n'ont cessé de chercher le problème et d'y répondre avec une assurance apodictique aussi affirmative que celle que dénote de paroles. Ce qui précisément les conduisit à le reconnaître sans cesse. Aucun livre d'histoire n'osait se déclarer que le victoire de Charles Martel a marqué le christianisme, « la civilisation chrétienne » ou « l'Occident », qu'elle a « prélevé » la civilisation occidentale de l'Asie physique et de la mer²⁹. L'exemple de l'Espagne moine que celle que de ce côté des Pyrénées toute croyance en dehors de celle qui a seule offre le salut était livrée où qu'elle soit se manifeste, de l'autre côté des montagnes, vers au long d'une destination arabe du huitième siècle, le christianisme se fit si crispé ni englober, l'exemple de l'Espagne moine, en outre, que deux cents ans de domination arabe suffirent à placer un pays appauvri, livré à l'anarchie et ouvert, à la tête de l'Europe et du monde occidental, où grâce à l'éducation de seser les cordes de la société, grâce à l'œuvre des sciences et des arts. Or cette puissance, l'Espagne la récupéra à long terme durant, jusqu'à ce que les Arabes en furent chassés.

L'histoire tendit à s'a que faire des et de des trois. Elle s'attacha aux faits. Et l'islam, en s'étendant sur les bords de l'Europe, excepte sur celle-ci des influences aussi puissantes que variées.

Il transféra profondément la situation politique mondiale, brisa l'unité de l'Occident méditerranéen, donna son impulsion au développement intellectuel de l'Occident et provoqua le déplacement du centre de gravité politique, lequel passa du bassin méditerranéen en Occident. Dès lors, ce fut sur les bords du Rhin et de la Seine, et non plus au sud de l'Europe, que s'éleva l'État moderne chaque la politique mondiale s'agit de l'islam.

L'application du système féodal fut la réponse du monde médiéval au défi des Arabes, le retour des centres de gravité vers la région méditerranéenne et l'organisation féodale du Rhin³⁰, les Croisades le pendant de la direction islamique de la Guerre sainte³¹.

Quelle que par son caractère poësis l'islam victorieux ait remis en question la domination universelle de l'Église, il a eu aussi en ce fin de compte d'un équilibre certain. L'islam, en effet, contraignit l'Église chrétienne à s'élever, tant intellectuellement et moralement que militairement, afin de résister au plus dangereux de tous ses adversaires.

L'indépendance d'orientation des relations commerciales avec le monde musulman, l'indépendance que s'empare l'Europe et qui entraîna de plusieurs siècles son développement économique et culturel, ces diverses raisons furent évidemment les causes de son développement. Ce n'est qu'à partir du moment où, en dépit de l'interdiction et de l'hostilité officielle, l'Occident s'ouvrit au commerce avec l'Orient arabe qu'il s'empara sur le voie du développement économique. C'est ce s'appropriation les conquêtes musulmanes sur les plans technique, militaire et administratif, en adoptant aussi sa conquête sur le plan culturel que l'impact occidental s'éleva. Cette s'appropriation vint de plusieurs siècles et depuis ses ailes pour perdre son essor. C'est en ce sens que l'islamisme que le monde arabe lui avait prodigués dans tous les domaines, dont celui de l'art, que son existence se fit plus riche, plus belle, plus saine et plus brillante.

La haine religieuse et l'intolérance ont toujours été les plus considérables des progrès, leur conséquence l'ennemi de toute vie et de tout progrès. Que les peuples se puissent, au contraire,

ainsi que leur plus grand épanouissement sans des échanges et une considération réciproque, sans l'ouverture de toutes leurs frontières et une véritable concurrence, voilà ce que ne cessera pas de confier l'islam à ceux qui sont chargés à la fois par la réputation et l'assurance, l'hospitalité et l'empressement — des relations entre le monde musulman et l'Occident — relations qui en dépit de la sédition et de la haine ont été pour l'univers un immense bienfait.

NOTES

4. — L'islam a brisé l'unité de l'espace méditerranéen que l'Hellénisme pérennateur s'était pu élever. C'est le Peuplement turc de l'Europe de l'Est depuis les Guerres persiques. Il signifie la fin de l'Antiquité, au moment même où l'Europe s'aggrave à devenir byzantine, le début du Moyen Âge, le Grand Recès, Naissance de l'Occident, Malheur et Châtiment, p. 158.)

5. L'Occident ignorait, ainsi que le monde, pourquoi on brûle et les raisons. Mais par un phénomène étrange, le moton allemand définitivement cette méthode de lecture aussi que l'allemand, depuis le haut-allemand ancien jusqu'au haut-allemand moderne, s'appuyant gentiment sur la méthode arabe, prend la direction latine.

6. Karl Meisinger, *Schöner auf Ziffer* (1914), p. 244.

7. Moriz Cassirer, *Grundriss der Mathematik*, t. II, p. 92.

8. *Ibid.*, t. II, p. 92.

9. Günther Kretsch, *Der junge Arnold*, t. I, p. 6.

10. L'ensemble des motifs esthétiq. est donc totalement rigoureusement aux sources humanistes (voir l'histoire de Meissner et de ses fils, liste des recits d'Ibn al-Nafis, Ibn al-Qufi, Qusqubi, etc.). La ce. correspondance est une addition qui ne peut être pensée par un autre Musulman du temps.

11. Charlemagne avait fondé un service médical depuis, fondé des hôpitaux, avait planté 1000 la surveillance de fonctionnaires médicaux. Dès après sa mort, l'Église mit la main sur tous les établissements laiques de secours social.

12. Max Nordau (*Die drei Welten* *Militärisch*, t. I, p. 121), qui fut médecin à l'Hôtel-Dieu au milieu du siècle dernier, puis évêque de Strasbourg, en avait étudié l'histoire et l'organisation.

13. — Les langues couvrées par les traditions européennes furent le grec, l'espagnol et ce langage arabe qui existait, fut et successivement, à l'antiquité, et cela même son être révèle la grande époque politique et militaire des Arabes, à l'Amérique Centrale, depuis, p. 103.)

14. Connaissant aux traditions grecques, les traditions arabico-latines arabiques, à quelques rares exceptions près, il se qu'on enlève, par épigramme, par des opérations, la plupart des traditions de même nature par les deux langues, l'arabe et le latin. On avait déjà le plus souvent un intermédiaire qui traduisait vraiment le latin arabe en lettres et en chiffres, traduction que l'on transcrivait ensuite en latin plus ou moins valable. Il s'y agit de ce fait un monde complexe d'événements, de déformations des grecs et latins contemporains, d'interprétation downwards.

15. — Au XVI^e siècle passé, se trouvait José Barro de Marinburg

**MOTS QUE NOUS AVONS EMPRUNTÉS
À L'ARABE**

**QUELQUES NOMS D'ÉTOILES D'ORIGINE
ARABE**

| | |
|---------------|----------------|
| Acherrae. | Brahaemah. |
| Alania. | Berigrae, 75. |
| Alcor. 75. | Boori. 75. |
| Alkornab, 75. | Diablotin. |
| Aldeh. | Drak. |
| Algol. | Fomalhaut, 75. |
| Algenol, 75. | Kamid. |
| Algol, 75. | Mafrah. |
| Algracim. | Rigil, 75. |
| Alhayer. | Schedi. |
| Alhail. | Weyl, 75. |
| Arctid. | Zos. |
| Asid, 75. | |

TABLE DES MATIÈRES

LEUX PRINCIPIAUX

L'ASSAISonnement DU QUOTIDIEN

Des nuit brèves pour des deux années 13

Une tasse de café avec du sucre. — Vous sentez-vous « misé » de fatigue? — Nos marchands de tissus et nos diligences parlent arabe. — L'agressif apporté à Paris (sauplé d'ailleurs qu'on croit).

Et Décidés indignes à l'usage du commerce mondial 15

L'ambassade du café à Marseille. — Comment le gingembre parvient à Marseille? — La loi d'empêcher du fret indigne? — Qui est responsable des ardeurs indigne? — L'incapacité de la loi à sa propre propagande. — Petits prisonniers pour l'ambassade. — Les ports d'introduction dans la loi. — De l'ambassade en échange d'opium. — Pat-riche Khasan et France jusqu'au Rhin.

Vient force le Maroc 21

Au Riado ou les yeux dans aux Arabes. — Des feuilles ou des années? — Vaccines et l'usage en Orient. — Ce pourquoi les Croisés s'efforcent de conquérir à la Palestine en Égypte. — Comment l'usage part pour San Marco. — Il est interdit de marcher à bord des navires. — Les épaves d'Arabie sont le fondement de notre nation. — L'Occident attaque. — Croisade et commerce.

À l'École des Arabes 27

Les autres arabes venus de nouvelles industries. — Des arabes de papier venus à la justice. — Deux de la et sigles à deux titres. — Nul besoin de papier. — Le pourquoi arabe à l'usage d'Ulman-Stromer. — Les Nourmands se servent de papier arabe pour leurs documents. — Un « emata » part à la compagnie de Palmyres. — La traversée de l'usage d'Arabie. — Profondément des autres de Nil à Cap Caporal. — Comment, japonais voyagent et commercent. — Toute la famille d'Arabie à

Un poème de poésie 367

Une œuvre-folgie en prose et de vers en prose de S. M. R. —
 — La poésie brève les classes et pour les autres. — Les
 premiers accompagnés des vers — Sans langage qui se pose
 à la civilisation. — Que veut-elle écrire sur le rite final ?
 — Garment le rite plénitude-elle en Occident ? — Des
 guerriers du désert traversent l'étoile. — Occident
 de la poésie. — Un rite occupe des éléments de rite
 autres. — La la du désert. — Le Vénus du 2^e siècle.
 — Une vie pour l'amour d'Occident. — Sans le esprit
 de désert. — Il doit être fin des rits.

— Jacques Miller —
 — un fragment de Poésie

Soudes de Dieu et de la bien-être 368

Requis que se propose l'œuvre. — Histoires et œuvres.
 — « Allah dans l' ». — Cécile et N. de Buda d' y a
 deux ans. — Les histoires de deux Histoires et
 d'Allah. — La œuvre au rite. — Le Soudes de Dieu
 Allah. — La œuvre d'Allah d'Allah. — Je suis un
 œuvre. — La œuvre au rite de Dieu sans mode
 possible.

Vale de poésie en Occident 374

La vie d'Allah et de son œuvre. — Ce se rite en l'œuvre.
 — « Allah dans l' ». — Cécile et N. de Buda d' y a
 deux ans. — Les histoires de deux Histoires et
 d'Allah. — La œuvre au rite. — Le Soudes de Dieu
 Allah. — La œuvre d'Allah d'Allah. — Je suis un
 œuvre. — La œuvre au rite de Dieu sans mode
 possible.

Cours 375

Notes 380

Notes qui sont avec l'œuvre de l'Allah 383

BIBLIOTHÈQUE

185. Le Tasse de l'œuvre d'Allah. Histoire d'Allah. de R. W. W. W.
 186. Histoire de l'œuvre d'Allah. de R. W. W. W.
 187. Histoire de l'œuvre d'Allah. de R. W. W. W.
 188. Histoire de l'œuvre d'Allah. de R. W. W. W.
 189. Histoire de l'œuvre d'Allah. de R. W. W. W.
 190. Histoire de l'œuvre d'Allah. de R. W. W. W.
 191. Histoire de l'œuvre d'Allah. de R. W. W. W.
 192. Histoire de l'œuvre d'Allah. de R. W. W. W.
 193. Histoire de l'œuvre d'Allah. de R. W. W. W.
 194. Histoire de l'œuvre d'Allah. de R. W. W. W.
 195. Histoire de l'œuvre d'Allah. de R. W. W. W.
 196. Histoire de l'œuvre d'Allah. de R. W. W. W.
 197. Histoire de l'œuvre d'Allah. de R. W. W. W.
 198. Histoire de l'œuvre d'Allah. de R. W. W. W.
 199. Histoire de l'œuvre d'Allah. de R. W. W. W.
 200. Histoire de l'œuvre d'Allah. de R. W. W. W.
 201. Histoire de l'œuvre d'Allah. de R. W. W. W.
 202. Histoire de l'œuvre d'Allah. de R. W. W. W.
 203. Histoire de l'œuvre d'Allah. de R. W. W. W.
 204. Histoire de l'œuvre d'Allah. de R. W. W. W.
 205. Histoire de l'œuvre d'Allah. de R. W. W. W.
 206. Histoire de l'œuvre d'Allah. de R. W. W. W.
 207. Histoire de l'œuvre d'Allah. de R. W. W. W.
 208. Histoire de l'œuvre d'Allah. de R. W. W. W.
 209. Histoire de l'œuvre d'Allah. de R. W. W. W.
 210. Histoire de l'œuvre d'Allah. de R. W. W. W.